



SÉANCES ET TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE DE REIMS.

10056

SÉANCES ET TRAVAUX

DE
L'ACADÉMIE DE REIMS.

Neuvième volume.

27 OCTOBRE 1848. — 7 MARS 1849.



REIMS

P. REGNIER, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
BRISSART-BINET, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE.

MDCCCXLIX.



SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.



N° 1.

Séance du 27 Octobre 1848.



PRÉSIDENCE DE M. BANDEVILLE,

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL



Étaient présents : M^{gr} l'Archevêque , MM. Saubinet aîné , Robillard , L. Fanart , Nanquette , Th. Contant , Querry , Leconte aîné , J.-J. Maquart , Eug. Courmeaux , Aubriot , V. Tourneur , Ern. Arnould , Gosset-Aubert , F. Henriot aîné , Dubois , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Genaudet , J. Sornin , Lechat , Gainet , A. Gérardin , E. Petitbon , Velly et Pierret , membres titulaires ;

MM. Perrault , Rattier , Thomas , Leuschenring et Charlier , membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance publique est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. Fossé Darcosse , président du Comité archéologique de Soissons , fait hommage à l'Académie de la 1^{re} partie des publications du Comité.

M. Honoré Thomas et M. Prosper Chevalier remercient l'Académie des médailles qui leur ont été décernées en séance publique.

M. Guichemerre , professeur au lycée de Laon , prie l'Académie d'agréer ses remerciements pour le titre de membre correspondant dont il a été honoré.

M. Leconte aîné , membre titulaire, adresse à la Compagnie la lettre suivante :

Reims , 27 septembre 1848.

Monsieur le Président de l'Académie de Reims.

M. le Président ,

L'Académie ayant mis au concours , pour l'année 1851 , la question suivante : « Faire connaître , par une comptabilité tenue avec exactitude pendant le cours de trois années , le produit obtenu par l'emploi de diverses espèces d'engrais naturels ou composés. Indiquer avec précision le nom et la quantité de chaque nature d'engrais employé , et le résultat qu'il a produit. » Je crois entrer dans ses vues d'améliorations sociales , auxquelles l'agriculture doit prendre la plus large part , en vous adressant la demande suivante.

J'ai l'honneur de vous prier de désigner une commission qui voudra bien se charger de suivre des

essais d'engrais qui seront faits sur quelques propriétés désignées par elle , et d'accord avec l'exploitant.

A cet effet , je m'engage à mettre à la disposition du cultivateur qui fera ces essais , telle quantité d'engrais qui sera nécessaire pour opérer sur un hectare au moins , et cela aux conditions suivantes .

1° L'essai devra durer au moins cinq ans.

2° Il sera fait comparativement avec une fumure ordinaire.

3° Un compte sera ouvert à la pièce de terre soumise à l'essai. La valeur du fumier et de l'engrais ainsi que celle des produits récoltés , y seront constatés avec exactitude. Un double de ce compte devra rester entre les mains de la commission.

4° Le prix de l'engrais employé pendant la durée des expériences ne me sera remboursé qu'à la fin de chaque année , après la récolte et suivant la quantité de produits récoltés sur cet engrais , en comparant cette quantité à celle fournie par le fumier.

5° Ces essais pourront être faits sur plusieurs exploitations situées dans diverses localités désignées par la commission.

Je dois prévenir l'Académie que déjà MM. Ruinart de Brimont , Chandon-Moët et Oudin ont mis à ma disposition plusieurs hectares de terre situés à Brimont , à Romont , à Hautvillers et à Reims.

Veuillez agréer , M. le Président , l'assurance du profond respect

De votre très humble serviteur ,

LECONTE aîné.

La proposition de M. Leconte est prise en considération par l'Académie , et elle désigne pour faire

partie de la commission chargée de suivre des essais d'engrais, sur quelques propriétés spéciales, MM. Ruinart de Brimont, Saubinet, Henriot-Delamotte, Velly, Charlier, Gainet et Maillet.

BIBLIOGRAPHIE.

Journal des Savants, n^{os} d'août et de septembre 1848;

Tables des comptes-rendus des Séances de l'Académie des sciences, 2^e semestre de 1847, t. xxv;

Prospectus d'un dictionnaire d'hippiatrique et d'équitation, par le lieutenant-colonel Cardini;

Théorie du Règne du mal sur la terre, -- *Dialogue sur le choléra*, brochures par M. Maizières. — L'examen de la première est renvoyée à une commission composée de MM. Nanquette, Gainet et Rattier. — La seconde sera renvoyée à MM. Landouzy, Decès et Henrot.

Rapport de la commission nommée par la Société d'agriculture de Valenciennes, à l'effet d'examiner diverses machines de M. Schmitt.

Statuts de l'Association des agriculteurs du nord de la France. Congrès de Mézières; session de 1847.

Programme des questions soumises à l'examen du Congrès du Nord. Session de Reims, en 1848.

Traité de la preuve en matière criminelle; par le d^r C.-J.-A. Mittermaier, traduit par C.-A. Alexandre, membre titulaire de l'Académie.

Proposition faite au sujet de la création et de l'organisation d'une nouvelle classe de professeurs d'agriculture; par M. Haequart.

Publications du Comité archéologique de Soissons. Livraisons 1 à 5.

LECTURES ET COMMUNICATIONS

DES MEMBRES ET DES CORRESPONDANTS DE L'ACADÉMIE.

M. Sornin rend compte des derniers numéros du *Recueil des séances de l'Académie des sciences*.

M. Midoc lit un rapport sur le *Projet de loi sur les brevets d'invention*, rédigé à la demande du ministre de l'Intérieur de Belgique, par M. Jobard.

Une commission, composée de MM. Fanart, Contant, Midoc et Henri Paris, est chargée d'examiner la question de savoir si, depuis la création à Reims d'une Académie universitaire, il y aurait lieu de changer le titre qui appartient à la Compagnie et sous lequel elle est reconnue, celui d'Académie de Reims.

MM. Fanart, Aubriot, Eug. Courmeaux et Leconte sont désignés pour composer la commission des élections.

La séance est levée à 9 heures 1/2.

Lecture de M. L.-H. Midoc.

Rapport sur le projet de loi concernant les brevets d'invention, par M. Jobard, de Bruxelles.

Dans les premiers jours de cette année, si fertile en évènements, si féconde en idées de toute nature, un des esprits éminents de notre siècle, un homme auquel personne ne peut refuser l'originalité des vues, la connaissance de la théorie et de ses applications pratiques, la hardiesse des moyens et la patience qui assure le succès, publiait un petit volume de cent pages, portant ce titre : « Projet de loi sur » les brevets d'invention, rédigé à la demande du » ministre de l'Intérieur, et considéré comme moyen » d'introduire des industries nouvelles dans les Flan- » dres. »

Ce volume, adressé par l'auteur à l'Académie, nous a été renvoyé, et nous venons vous apporter le résultat d'un examen attentif, tout en regrettant de ne vous donner que notre opinion personnelle, alors que ce tout petit livre soulève des questions graves, et pourrait certainement occuper le temps d'une commission.

Vous le savez, Messieurs, l'auteur, et vous avez pu le juger au congrès scientifique (session de Reims), n'aborde pas les questions de côté : l'expérience n'a ralenti chez lui ni la verve ni le courage, et c'est toujours de front qu'il attaque son sujet. Dans la matière qu'il a traitée, M. Jobard, après s'être convaincu que la législation belge, que la législation française étaient

mauvaises en ce qui touche les brevets, ne s'est nullement inquiété de coordonner son projet avec ces lois imparfaites que son esprit avait jugées et démolies. Il a procédé à nouveau, et sur le terrain déblayé, il a construit son édifice. Cela posé, on ne doit pas s'étonner de pénétrer dans un ordre d'idées et de choses jusqu'alors inconnu. En architecture, M. Jobard eut inventé un ordre nouveau, tant il a horreur de la routine et des idées qui ont vieilli et fait leur temps.

Le projet de M. Jobard est la mise en pratique partielle d'une idée exprimée dans l'exposé des motifs dont il fait précéder l'œuvre qu'il croyait voir convertir en loi par les chambres belges. Cette idée, nous craindrions de l'affaiblir en l'analysant, et nous allons la citer textuellement. Après avoir invoqué l'autorité d'un de nos grands ministres, Chaptal, sur la nécessité et l'avantage de respecter, d'accueillir et de garantir entre les mains de l'inventeur, la propriété de sa découverte; après avoir, au point de vue de l'histoire, démontré l'utilité des brevets, M. Jobard ajoute prophétiquement :

« Il n'y a pas moyen de s'y méprendre; c'est la » propriété terrienne qui a créé l'ordre social actuel » et ce sera l'établissement de la propriété intellec- » tuelle qui achèvera l'œuvre civilisatrice intégrale à » laquelle le monde aspire.

» Au lieu de reculer cet instant, il faut que les » gouvernements se hâtent de l'évoquer; il est temps » que la propriété se renforce pour se défendre, et » l'on ne se défend bien qu'en avançant, c'est-à- » dire par le progrès.

» Or, le progrès le plus urgent à faire en ce moment » consiste, comme l'a dit Lamartine, à rendre l'ac-

» cessibilité de la propriété plus facile à tous. Ce
» sont les obstacles que l'Angleterre oppose encore à
» cette accessibilité des classes inférieures à la pro-
» priété, qui séparent la nation en deux camps : l'un
» qui possède beaucoup trop, et l'autre pas assez.
» Rien n'est donc plus heureux que la découverte
» d'un territoire inconnu, facile à partager entre les
» travailleurs intelligents, aptes à le défricher. Nous
» voulons parler de la bruyère intellectuelle qui se
» divise à l'infini. »

Les termes généraux de cette citation montrent que M. Jobart, s'occupant spécialement ici de la question des brevets d'invention, ne la considère que comme l'une des branches de ses idées générales sur la propriété inventive, artistique et littéraire; idées que l'on retrouve développées dans les divers ouvrages qu'il a publiés sous les titres suivants : — *Propriété intellectuelle. — Droit des Inventeurs. — Marques de Fabrique*, etc.

Ainsi, alors qu'au milieu du malaise social que les nations traversent en ce moment, des hommes plus ou moins logiques, essayant de faire du neuf avec les oripeaux usés de vieilles doctrines, depuis longtemps condamnées, attaquent la propriété mobilière et immobilière, rêvent ce que rêvaient les Gracques ou voudraient refaire ce que réalisèrent un instant les jésuites au Paraguay, M. Jobard veut pour l'intelligence ce qui existe pour le sol, et prétend assurer à l'inventeur une propriété qui rapporte en raison directe de la valeur de la découverte.

Nous ne quitterons pas l'exposé des motifs sans lui emprunter un tableau curieux et qui a bien sa signification. L'auteur, à l'appui de cette pensée, que

la protection donnée à l'inventeur contribue notablement au bien-être et à la prospérité de la nation entière, dresse ainsi l'échelle du progrès industriel de l'humanité.

L'Angleterre , dit-il , a reconnu la propriété des inventeurs depuis.....	222 ans.
La France.....	56
Les États-Unis.....	55
La Russie.....	55
La Prusse.....	52
La Belgique.....	50
L'Autriche.....	27
La Bavière.....	22
L'Espagne.....	21
La Sardaigne.....	18
Les États-Romains.....	14
La Suède.....	15
Le Wurtemberg.....	11
Le Portugal.....	10
La Saxe.....	4
Le Hanovre.....	5
Le Paragnay.....	2

Puis, il ajoute :

« La Turquie, la Perse et les Indes, qui n'ont
 » donné aucune propriété aux inventeurs, sont en-
 » core, en fait d'industrie, ce qu'était l'Europe au
 » XVII^e siècle, et ce qu'elle n'aurait pas cessé d'être
 » si Jacques I^{er} n'eût eu l'heureuse idée de déclarer,
 » en 1625, que les inventeurs, de quelque pays qu'ils
 » vinssent, seraient propriétaires de leurs inventions
 » pendant quatorze ans, en Angleterre. »

Ce second emprunt, fait à l'exposé des motifs, achève de montrer à quel point de vue M. Jobard

s'est placé pour résoudre le problème que lui posait le ministre belge.

En effet, tout à l'heure il posait en principe que la création de la propriété intellectuelle devait sauver le monde en le faisant avancer dans la voie du progrès, et maintenant vous voyez que, puisant un argument dans l'histoire de nos sociétés modernes, il force son lecteur à reconnaître que le plus puissant producteur industriel est en même temps le pays qui, le premier, a consacré la propriété des inventions.

Le projet de loi comprend six titres et trente-quatre articles. Il est suivi d'un examen ou commentaire fait par l'auteur lui-même. Plus loin nous rencontrons, avec les réponses que croit devoir y faire M. Jobard, une série de questions intéressantes et dont la solution se retrouve dans le projet, posée en principes et formulée en articles de loi. Nous ne parcourrons pas ces questions, ce serait sortir du cadre que nous nous sommes imposé; mais les personnes qui voudront approfondir le système de l'auteur, les liront avec un vif intérêt. La forme donnée à la discussion la rend agréable; parfois elle prend un ton piquant et imprévu qui relève l'attention au moment où elle semble se fatiguer. Le premier titre résume les droits de l'inventeur; le second traite des devoirs des inventeurs et du gouvernement; le troisième des brevets d'exploitation; le quatrième contient la partie organique; le cinquième a trait à l'expropriation, aux nullités et aux déchéances; et enfin le sixième est consacré à la contrefaçon, aux poursuites et aux peines.

Rien que la nomenclature des titres excite déjà l'attention du lecteur, et surtout du lecteur français,

qui ne retrouve point dans les termes employés par M. Jobard, les mots distincts : brevets d'invention, brevets d'importation. L'auteur a senti lui-même qu'il lui fallait s'expliquer sur cette suppression. Il l'a fait avec autant de bonheur que de bonne foi, j'allais dire de probité. Car l'une des qualités de M. Jobard, c'est de ne vouloir que ce qui est honnête, d'apprécier tout ce qui est honnête et de lutter contre toutes les fraudes.

« Nous avons cru, dit l'auteur, devoir faire disparaître la dénomination de brevet d'importation comme
» illogique, en ce que l'inventeur même en est, la
» plupart du temps, le véritable demandeur, et qu'il
» s'attache au brevet d'importation une idée de propriété mal acquise, ce qui est assez souvent la
» vérité.

« C'est pour mettre un terme à cette piraterie organisée depuis longtemps, que nous accordons
» une année entière à l'auteur étranger, pour prendre
» un brevet en Belgique. La justice et la moralité
» sont d'accord, pour motiver l'adoption d'une pareille mesure. »

Voici l'analyse et l'économie de ce projet :

TITRE. I. *Droits de l'inventeur.*

Tout inventeur, belge ou étranger, peut s'assurer la propriété de son invention pendant 99 ans.

Une année est donnée à l'inventeur, déjà breveté à l'étranger, pour prendre en Belgique un brevet d'invention qui lui donne les mêmes droits.

Toutes les additions, tous les perfectionnements peuvent être l'objet d'un certificat, donnant les mêmes avantages; mais, dans l'année, le breveté ou ses ayants droit seuls sont admis à demander ce certificat.

L'inventeur ne peut s'approprier les perfectionnements dus à autrui; l'amélioration par un tiers ne donne aucun droit à l'invention primitive.

T. II. — *Devoirs des inventeurs et du gouvernement.*

Les demandes sont publiées aux frais du demandeur, et aux frais de l'Etat si l'inventeur est ouvrier ou pauvre, dans un bulletin spécial mis à la portée de tous. Pendant quatre mois on peut former opposition à la délivrance du brevet; les oppositions sont jugées par le ministre de l'intérieur qui renvoie aux tribunaux, s'il le juge convenable.

Les brevetés devront signer ou marquer leurs produits.

Dans l'année, à moins de motifs graves, le brevet doit être mis en œuvre, et un modèle de la machine ou un échantillon des produits est déposé au musée.

T. III. *Brevets d'exploitation.*

Toute industrie connue, décrite et exercée à l'étranger, mais non encore mise en œuvre en Belgique, est susceptible d'obtenir un brevet d'exploitation. La demande est publiée avec mention de ses principales conditions, telles que: le nombre des métiers, le capital etc. Dans ce cas, la concurrence est admise, un cautionnement est déposé et le délai dans lequel l'impétrant doit, sous peine de déchéance, commencer l'exploitation, est fixé.

Le brevet n'empêche pas la vente des produits similaires étrangers.

T. IV. — *Partie organique.*

L'auteur définit dans ce titre, les objets brevetables qui sont : — Toute machine, méthode, recette, procédé nouveau, et toute combinaison d'éléments ou de moyens connus, donnant des effets, des résultats ou des produits industriels nouveaux.

Il impose à l'inventeur breveté de procédés chimiques, de recettes, etc. qui, ont dû être placés sous le scellé, l'obligation de faire officiellement connaître son brevet au contrefacteur avant de poursuivre celui-ci.

Il déclare propriété de l'état, tout brevet annulé ou tombé en deshérence :

Enfin, il donne à l'inventeur, moyennant un modique droit, et une formalité très simple, qu'il appelle *caveat*, la faculté de s'assurer la priorité de ce qu'il croit avoir découvert.

Il indique les formes de la demande, des ventes ou des cessions et détermine la taxe annuelle que doit payer le breveté

Cette taxe est de 10 fr. pour la 1^{re} année, s'augmente progressivement de 10 fr. par période quinquennale, et s'élève ainsi pour la 99^{me} année à 10,350 francs.

T. V. — *De l'expropriation, des nullités et des déchéances.*

L'auteur du projet devait réserver à l'état le droit d'expropriation ; il le fait, à la condition d'une juste et préalable indemnité, fixée en cas de désaccord, par

les tribunaux , pour cause d'utilité , de sûreté ou d'agrément public.

Ensuite, il stipule les cas d'annulation.

T. VI. — *De la contrefaçon, de la poursuite
et des peines.*

Le recel, la vente, l'annonce, l'exposition en vente, faite sciemment, l'achat de produits contrefaits, après sommation de cesser, sont punis d'une amende de 100 à 2,000 fr. et de dommages-intérêts et, en cas de récidive l'emprisonnement est prononcé, mais il est rachetable au choix du condamné.

L'emprisonnement d'un à six mois peut être prononcé, mais sans condition de rachat, si le contrefacteur était ouvrier ou employé du breveté, ou s'il s'était associé un ouvrier ou un employé du breveté.

L'auteur indique ensuite les formes de la saisie des objets contrefaits, et veut que l'affaire soit portée dans la huitaine au tribunal des prud'hommes qui font connaître leur opinion au tribunal civil, pour l'application de la peine.

Enfin, il termine son projet en stipulant que, nonobstant les dommages et intérêts accordés au breveté, lesquels sont augmentés d'un quart au profit du bureau de bienfaisance, les objets fabriqués par le contrefacteur, ses outils, ses instruments, ses matières premières sont saisis au profit du breveté.

On le voit, ce projet bouleverse toutes les idées reçues, notamment en France, sur les brevets d'invention; notre législation n'accorde qu'à regret un droit exclusif à l'inventeur; elle le fait sans examen, sans garantie, avec mille entraves ridicules, quand

elles ne sont pas vexatoires ou onéreuses ; elle le fait à prix d'argent , moyennant une somme énorme, une fois donnée , si bien que l'inventeur d'un procédé ou d'une machine très utile , qui doit peut-être remuer le monde , est obligé de s'adresser aux capitalistes , plus souvent à l'usurier , pour obtenir l'argent nécessaire à l'achat du brevet. Heureux encore s'il n'est pas contraint de céder devant les exigences les plus désastreuses , et de ne posséder en définitive que le titre d'inventeur en voyant les bénéfices de sa découverte enrichir des hommes qui , pour tout mérite , avaient l'argent réclamé par l'Etat , et la première mise de fonds.

Le brevet , chez nous , est d'une durée très limitée ; en Belgique , il en est de même ; dans le projet de M. Jobard , nous trouvons que la critique de cette trop courte limite amène par-contre une durée beaucoup trop longue. Quatre vingt-dix-neuf ans, en effet, n'est-ce pas trois générations au moins, et doit-on accorder une pareille période à la propriété exclusive d'une invention ? Nous vous avouons que , sur ce point , il nous a été impossible de partager les idées de l'auteur. L'inventeur , nous le reconnaissons , doit être protégé : les lois belges et françaises ne lui donnent qu'une protection dérisoire, et nous disons sans peine avec M. Jobard que le breveté , dans l'état actuel des choses , n'a presque jamais le temps de perfectionner sa découverte , d'en tirer le moindre lucre, et que le capitaliste même lui refuse le crédit nécessaire à la création d'un établissement que la concurrence tuera dans quinze ans au plus tard. Il est encore vrai que beaucoup d'inventions eussent été

certainement perfectionnées si plus longtemps elles avaient été la propriété d'un seul qui leur aurait fait produire, à force d'améliorations, le maximum de leur valeur et de leur accroissement, tandis que la mise dans le domaine public les a tuées en les livrant à tous.

Mais ce serait, à notre avis, marcher contre le but, que de donner cette période de quatre-vingt-dix-neuf ans, moins, parce que l'on créerait une propriété exclusive trop longue, que parce que l'on décourage les hommes de talent qui reculeront devant l'idée de chercher les perfectionnements indiqués par la science et l'expérience, pour les appliquer à une machine dont ils ne pourront de leur vie se servir qu'avec l'agrément de l'inventeur primitif, alors même que les perfectionnements seuls tripleront la valeur de l'invention, peut-être même la rendront dès-lors réellement et facilement praticable.

A cette objection, nous trouvons dans M. Jobard deux réponses : la première, c'est l'expropriation, et nous voyons qu'il l'a étendue jusqu'à l'agrément public. Est-il bien logique, est-il d'une bonne législation d'imposer trop souvent à l'Etat la nécessité du rachat d'une invention ? La question nous paraît se résoudre d'elle-même.

La seconde, c'est que cette durée est appliquée aux concessions de chemin de fer, de canaux, de ponts, etc. Là, il nous paraît y avoir une erreur d'assimilation ; les chemins de fer, les canaux, nécessitent de grandes, souvent d'immenses dépenses, des capitaux pour lesquels il faut recourir à l'Etat ou à de puissantes compagnies d'actionnaires. Les gouvernements inter-

imposent dans l'intérêt public un maximum de prix, de conditions, de vitesse, de surveillance, des aménagements ; pour tout cela, il faut une compensation de durée qui rende l'amortissement facile et laisse un espoir de bénéfice. Cependant, que voyons-nous, surtout pour les ponts ? C'est qu'en définitive, directement ou indirectement, on arrive à les racheter. Nous nous attacherions volontiers à la proposition subsidiaire de M. Jobard, qui se contenterait de trente années : cette période est suffisante, et d'ailleurs, il serait toujours facile, plus tard, après avoir vu les résultats, d'en augmenter la durée.

Il est vrai, pourtant, que M. Jobard, voulant que le breveté ne puisse jamais s'endormir, lui enlève le droit, consacré en France par la législation et par la jurisprudence, de faire saisir les objets étrangers similaires affectés à l'usage privé du consommateur non fabricant : tout en appréciant la valeur et la portée de ce correctif, il ne nous semble pas assez efficace pour nous ramener à l'opinion de l'auteur sur la durée du brevet.

Une disposition du projet qui appelle l'attention des législateurs, et à laquelle nous ne pouvons que donner des éloges sans réserve, est celle qui prescrit la publication des demandes.

Vous savez, Messieurs, qu'en France, par exemple, les publications des brevets ne se font qu'à l'expiration de la concession. M. Jobard ne veut pas de ce système, et il y substitue le sien, qui est fort ingénieux et très favorable aux progrès des arts, des sciences et de l'industrie ; il appuie cette innovation

par de fort bonnes raisons. Quant à nous, nous reconnaissons avec lui que la publication des brevets expirés, est d'une utilité, sinon absolument nulle, du moins très contestable et très douteuse ; tandis que la publicité donnée aux brevets pour lesquels on est en instance, excitera l'émulation de tous, et fera naître les perfectionnements et les additions.

Un autre motif, que M. Jobard n'a pas déduit, nous amène dans son opinion, et le voici : la publicité, ainsi donnée, empêchera les contrefaçons ; l'honnête artisan qui croira avoir fait une découverte, pourra s'assurer facilement qu'il ne s'est point trompé, que personne, avant lui, n'a eu l'idée à laquelle il s'est voué, et il persistera dans ses efforts. Que si, au contraire, il a trouvé ce qui avait été découvert par un autre, il tournera ses vues et ses efforts vers un autre but, et ne perdra pas son temps et ses veilles inutilement. Il n'y aura donc maintenant que le contrefacteur éhonté qui, de propos délibéré, voudra moissonner dans le champ d'autrui. La ruse et la mauvaise foi démasquées sont faciles à abattre. Combien, au contraire, n'a-t-on pas vu, en France, de procès longs et dispendieux, dans lesquels deux honnêtes gens se ruinaient, uniquement parce que la découverte brevetée, mais ignorée, avait de bonne foi été mise en pratique. Qu'arrive-t-il alors ? On vient plaider que le procédé, que la machine sont depuis longtemps dans le commerce, ou qu'il existe des différences notables, essentielles, qui constituent un procédé ou une machine nouvelle ? Les prétentions diverses nécessitent de longues, d'interminables expertises qui, le plus souvent, n'amènent pas la découverte de la vérité toute entière.

Enfin , cette publicité donnée sans qu'il survienne d'opposition ou de réclamation , cette discussion possible pour tous de l'invention , du perfectionnement , ne deviennent-elles pas le meilleur garant de la portée et de l'utilité de la découverte ?

Qu'on ne vienne pas alléguer que la publicité rendra facile la contrefaçon. La répression n'est-elle pas là pour venger les droits de l'inventeur ? — Que le secret est bien plus favorable ? — Ce serait une lourde erreur : si l'invention brevetée est réellement bonne , utile , bien combinée , le grand jour ne fera que la grandir encore ; si elle est d'un avantage douteux , presque nul , le bon sens en fera justice immédiatement. — Il nous semble que , dans ce système , le public et les intérêts sagement entendus de l'inventeur lui-même , ont tout à gagner , rien à perdre.

La création de brevets d'exploitation pour les inventions étrangères , avec concurrence , et sans interdire pour cela l'entrée et la vente des produits similaires étrangers , nous paraît une heureuse combinaison qui , jointe à la faculté que donne le projet à l'inventeur de se faire breveter en Belgique , à l'exclusion de tous , pendant une année , doit produire les résultats les plus féconds.

M. Jobard , en arrivant ainsi à doter son pays des inventions et des perfectionnements si multipliés dans les arts et les sciences , accomplit en même temps un acte de justice vis-à-vis des autres peuples auxquels il veut que rien ne soit dérobé. Dans cette circonstance , il se trouve en désaccord complet avec l'un de nos économistes les plus illustres , Jean-Baptiste Say , qui , dans ses ouvrages , demande l'annulation des brevets d'importation , et prétend que

les pays étrangers sont , comme les livres , ouverts à tous.

Nous avons vu plus haut ce que M. Jobard entend par objet brevetable : au lieu de rétrécir le cadre , comme la loi française , il l'a agrandi ; le principe , base du système une fois admis , il paraît impossible de ne pas admettre la définition de l'auteur : elle a d'ailleurs un grand mérite de clarté. Après avoir examiné nos lois , un savant , M. Francœur , a voulu définir légalement le brevet d'invention ; il l'a fait ainsi :

« Un brevet d'invention est un acte donné administrativement à un particulier , à ses frais , risques et périls , de la déclaration qu'il fait d'avoir inventé une machine ou un procédé nouveau dans les arts d'industrie , afin qu'il puisse , sauf toutes réclamations , sur lesquelles il sera prononcé judiciairement , faire de sa découverte l'objet d'une spéculation privée et exclusive , jusqu'à l'époque déterminée dans le titre où elle devient d'un usage libre et commun.

Cette définition , que j'emprunte au dictionnaire technologique , n'est ni bien claire , ni bien juste : M. Francœur est pourtant un homme d'un grand mérite , habitué aux définitions mathématiques. Qu'est-ce donc que nos lois , si l'on arrive à en extraire , avec peine , une définition pareille.

Nous arrivons ici à une partie toute nouvelle et bien délicate du projet : c'est la taxe progressive. M. Jobard , créant une branche de la propriété intellectuelle , a songé à l'imposer , comme toutes les propriétés , au profit du trésor. Le principe est juste ; l'application est juste aussi , puisque nous avons vu

les frais primitifs du brevet ne s'élever qu'à un taux modique et faire place à une taxe annuelle. Mais plus loin, on arrive à se demander si M. Jobard a trouvé bien exactement la raison de la progression. Pour lui, cela n'est pas douteux; car son inexorable logique le ramène constamment à ces termes dont il ne sort pas: le génie de l'homme est au moins aussi prolifique que son corps, et il n'y a pas plus de terme aux inventions et aux perfectionnements, qu'il n'y en a à la population; la taxe, si élevée qu'elle soit dans les dernières années, ne sera pas onéreuse, si le brevet a consacré une invention réellement utile et profitable. Les intérêts du trésor, du public et du breveté sont donc d'accord.

Il est bon de remarquer que, si l'on adoptait la limite de 50 années, le maximum de la taxe serait seulement de 1,050 francs et que l'exagération de la taxe, pour les années suivantes, servait, dans le système primitif de M. Jobard de contrepoids et de compensation à l'exagération de la durée.

Nous avons presque terminé l'examen de l'ouvrage que vous nous avez renvoyé; nous avons parcouru rapidement le projet de M. Jobard, et ensuite nous sommes revenus sur les points les plus saillants de l'œuvre.

Le surplus ne traite que de l'expropriation, des déchéances, et des peines. Dans cette partie, M. Jobard a peu innové. Cependant, si nous avons eu presque toujours des éloges à donner, un point arrive sur lequel nous ne pouvons être d'accord en aucune manière avec l'auteur. Une tristesse véritable s'est emparée de notre esprit, quand nous avons vu

M. Jobard consacrer le rachat pécunaire d'une peine et autoriser la saisie des outils, instruments, matières premières et marchandises fabriquées du contrefacteur; et, ce qui est pis encore, leur vente au profit du breveté. En un petit article, rétablir la confiscation, et la plus odieuse, celle qui n'a pas même l'excuse d'un grand crime, d'un crime de lèse-majesté, comme on disait autrefois, ou de lèse-nation! Comment l'auteur n'a-t-il pas vu qu'il donnait un stimulant, une prime à la cupidité? Qu'après avoir puni un homme d'un tort dont on ne peut dissimuler la gravité, il accomplissait froidement sa ruine. Encore, si cette confiscation s'arrêtait à la machine ou au produit! Mais non, il a fallu, comme la locomotive qui sort des rails, ne plus compter avec l'abîme et y tomber. La confiscation a fait son temps; elle n'est plus dans les mœurs d'aucun peuple civilisé; elle ne devait pas trouver asile dans les écrits de M. Jobard.

Vous pouvez vous convaincre, Messieurs, en lisant après nous ce livre, si petit de dimension, si plein et si gros d'idées et d'innovations, en général utiles, en principe bonnes, en pratique réalisables, qu'à part les erreurs que nous avons cru devoir relever, erreurs qui n'en seraient peut-être pas pour d'autres que pour nous, et pour le redressement desquelles nous ne prétendons en rien à l'infailibilité;

Que M. Jobard, consulté par un ministre éclairé de son pays, a fait non seulement un bon projet de loi, mais un bon livre, mais surtout une bonne action; qu'il a pénétré dans le vif des questions graves dans le présent, fécondes dans l'avenir;

Qu'il a appelé le libre examen de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'industrie, au bonheur des intelligences, à la prospérité des peuples.

Si, pour le soutenir dans son opinion et dans ses constants efforts, M. Jobard avait besoin d'approbations, on peut dire qu'elles ne lui ont pas manqué.

La société des inventeurs français lui a rendu hommage; la société polytechnique de Berlin a applaudi chaleureusement à ses travaux, et spécialement au projet que nous venons de vous soumettre. Du haut de la tribune belge, un représentant a appelé l'attention du gouvernement sur la question des brevets; de nombreux industriels belges ont demandé la discussion du projet; M. Lamennais, qui n'avait pas encore donné cours à toutes ses étranges théories, a adopté le principe de la propriété intellectuelle, en réservant son opinion sur le problème de la distribution qu'il distingue, malgré la grande affinité qui existe entre eux, du problème de la production; le révérend Lacordaire, plus explicite, a proclamé la justesse des idées de M. Jobard, et a vu dans leur réalisation la chute prochaine de la contrefaçon, et la ruine de ceux qui font du commerce un état de brigandage organisé.

Est-il besoin de dire maintenant que la France ne pourrait que gagner à profiter des idées de M. Jobard, et à introduire dans sa législation sur les brevets d'invention les changements réclamés par tant d'esprits éminents?

N'est-il pas vrai que la société, posée depuis longtemps sur la pente du matérialisme, n'a d'entrailles et de soins que pour ce qui touche matériellement ses membres, et qu'alors que de tous côtés on parle d'améliorations physiques, les œuvres de l'esprit sont

négligées, les littérateurs, les artistes et les savants, en un mot, tous les ouvriers de l'intelligence sont délaissés, et que dans tous les systèmes de rénovation sociale, ils doivent s'estimer heureux d'être relégués au troisième ou au quatrième plan? — Les novateurs, le plus souvent, les mettent hors la loi, eux par qui les sociétés acquièrent de l'éclat et de la vie.

Lecture de M. Sornin.

SUR LA PLANÈTE NEPTUNE.

(Examen des comptes-rendus de l'Académie des sciences).

Messieurs ,

Chargé de vous rendre compte des travaux de l'Académie des sciences, permettez-moi de vous entretenir, en très peu de mots, d'une question, qui, il y a quelques jours, a vivement ému cette docte assemblée et le monde savant qui suit ses travaux avec tant d'intérêt, en même temps que les journaux la portaient sous toutes les formes, je puis le dire, à la connaissance du public.

Il n'est pas un de vous, Messieurs, qui, jetant les yeux sur l'une de nos feuilles littéraires ou sur l'une de nos revues illustrées, ne se soit surpris à penser combien l'esprit français se prête facilement à rabaisser ou à présenter, sous un côté ridicule, ce qu'il a le plus admiré. Je faisais cette réflexion dernièrement, en songeant qu'il y a deux ans à peine, les cent bouches de la presse n'avaient pas assez d'éloges à donner à l'homme de génie qui avait, par la seule force du calcul, indiqué l'endroit précis du ciel où l'on devait découvrir un nouveau monde. Hier, elle n'avait pas assez de traits piquants pour l'accabler.

Serait-ce, en effet, que la religion du public a été surprise et serait-il vrai, comme il a été dit à l'une des dernières séances de l'Institut, que l'identité entre la planète annoncée par M. Leverrier, et la planète découverte par M. Galle, n'est plus admise par personne. Ces paroles, prononcées devant l'Académie des sciences, moins peut-être comme une accusation contre la théorie de M. Leverrier, que pour en déduire l'occasion de rechercher une nouvelle planète qui concourrait avec la planète observée (Neptune) à produire les perturbations d'Uranus, ces paroles eurent un grand retentissement; mais, comme il arrive presque toujours, le public leur donna une extension qu'elles ne comportaient pas. On avait dit que la distance de Neptune au soleil, sa masse, la durée de sa révolution, les éléments de son orbite, calculés d'après les observations, différaient sensiblement des quantités données pour la planète théorique. Mais les différences, comparées aux petites grandeurs que nous sommes habitués à évaluer, parurent si énormes, que le public ne douta pas que la planète de M. Leverrier n'existait que dans l'imagination de son inventeur, et que la planète découverte était toute autre que celle annoncée.

Messieurs, le public, qui ne connaît pas de plus grande vitesse que celle de nos chemins de fer, ou de plus grande distance que le tour de la terre, avait raison de regarder comme énorme une erreur de plusieurs milliers de lieues; mais cela venait de son trop de confiance dans l'astronomie. Habitué qu'il est à voir prédire le retour des phénomènes célestes avec une rare précision, il a cru que la même précision

existait dans l'évaluation des distances des astres entre eux, dans le calcul de leur masse etc. ; entendant dire que l'on connaît la distance du soleil à la terre, de la terre à la lune et aux étoiles les plus rapprochées, il s'est persuadé qu'elles étaient déterminées à quelques lieues près. Il n'en est rien, malheureusement, et dussions-nous vous ôter quelque peu de votre foi dans la science, nous devons vous dire que cette distance du soleil à la terre, qui a coûté tant de soins, tant de travaux difficiles, tant de voyages périlleux, nos plus illustres astronomes l'ayant mesurée à deux reprises, ont trouvé une différence de 6 millions de lieues entre les deux résultats. Bessel, dans un travail qui fait l'admiration du monde savant, a déterminé la distance à la terre d'une étoile de la constellation du Cygne, et il s'applaudit avec raison de ne craindre qu'une faible erreur ; et cependant l'erreur possible, évaluée en lieues de poste, est de mille milliards de lieues.

Si je vous cite ces nombres, Messieurs, c'est pour vous montrer que M. Leverrier, tout en commettant quelques erreurs qui tiennent, non pas à sa méthode, dont personne ne conteste la justesse, mais à l'incertitude des observations dont il s'est servi, peut dire que sa théorie est confirmée au-delà de toute espérance. Si, en plaçant sa planète un peu trop loin du soleil, il l'a fait un peu trop grosse, s'il y a quelques minutes d'erreur dans la direction, ces trois éléments, les seuls qu'on fût en droit de demander à son calcul, sont aussi exacts que bien d'autres résultats qu'on ne regarde pas comme entâchés d'erreurs énormes.

Rassurons-nous donc, Messieurs, tout ce qu'avait

d'éclatant et d'attrayant pour l'imagination la découverte d'une planète prédite d'avance, n'était pas un rêve; l'illustre géomètre n'avait pas trompé ses nombreux admirateurs. D'ailleurs, quand on voit, d'un côté, ceux qui lui sont le plus hostiles déclarer qu'il a à la reconnaissance des savants des droits acquis par un travail très difficile, très bien fait et réellement utile à la science; quand, de l'autre, MM. Biot, Faye et Cauchy se sont levés pour protester contre la séparation que l'on voulait faire entre la planète théorique et la planète observée, on peut se laisser aller à quelque confiance dans les assertions de M. Leverrier, en attendant qu'il veuille bien, comme il l'annonce, publier un travail complet sur sa découverte.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 2.

Séance du 10 Novembre 1848.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Saubinet, Robillard, Bandeville, Bouché, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Querry, Leconte, J.-J. Maquart, Duquénelle, Eug. Courmeaux, Aubriot, V. Tourneur, Ern. Arnould, Gosset-Aubert, F. Henriot-Delamotte, Mortier Des Noyers, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, Genaudet, Lechat, Al. Henrot, Sornin, Gérardin, Petitbon, A. Harel et Pierret.

Conformément à son règlement et après avoir entendu le rapport de M. Courmeaux, organe de la commission des élections, l'Académie procède aux élections du 2^{me} semestre.

Election d'un membre titulaire.

Est nommé au scrutin secret :

M. C. POISSON, sous-Préfet de l'arrondissement de Reims.

Election de membres correspondants.

Sont proclamés membres correspondants de l'Académie :

MM. GOMART, vice-président du Congrès agricole du Nord.

LIESSE, Docteur-ès-sciences, chef d'institution à Charleville.

JOLY, Professeur de seconde au Lycée de Reims.

L'abbé SÉVESTRE, vicaire de l'église de St-Jacques, à Reims.

Séance du 17 Novembre 1848.

PRÉSIDENCE DE M. ROBILLARD.

Étaient présents : MM. Saubinet, Bandeville, Bouché, L. Fanart, Nanquette, Th. Contant, Landouzy, Querry, Dérodé, Leconte, J.-J. Maquart, Duquénelle, Louis-Lucas, Eug. Courmeaux, Aubriot, V. Tourneur, Henriot-Delamotte, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, Lechat, Heurot, Sornin, Gainet, Velly, Gérardin, Harel, Pierret et Poisson, membres titulaires ;

Et MM. Duchesne, Hémard, Joly, Leuschenring, de Maizière et Rattier, membres correspondants.

CORRESPONDANCE.

1^o M. Villeminot, au nom de la commission chargée d'examiner les *coussinets* de M. Goulet-Collet, envoie un extrait de son rapport.

2° M. Gastebois , membre correspondant , s'excuse de ne pouvoir assister à la séance publique.

3° M. Leconte invite l'Académie , au nom du Comice agricole , au banquet du 22 septembre dernier.

4° Le président du Comice agricole invite l'Académie à la séance du 17 septembre.

5° La commission du congrès agricole de Belgique invite l'Académie à ses séances.

6° M. le ministre de l'Instruction publique accuse réception des questions proposées pour le concours de 1849.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

1° *Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes* , août , septembre et octobre.

2° *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie* , nos 1 , 2 et 4.

3° *Programme de la Revue archéologique* , 5° année.

4° *Programme des prix proposés pour les années 1849, 1850 et 1851 par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.*

5° *Programme des prix proposés pour 1849 , 1852, 1855 et 1860 , par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.*

6° *Résultat des concours ouverts en 1847 par l'Académie du Gard.*

7° *Société d'agriculture et de commerce de Caen* , séance du 17 mars 1848.

8° *Discours sur les publications du moyen-âge* , par M. Prompsault.

9° *Histoire populaire de Napoléon* , par M. Chauvet.
(Cet ouvrage , ainsi que le précédent , est renvoyé à

l'examen de MM. Max. Sutaine, Eug. Courmeaux et Genaudet.

10° *Empoisonnement par l'arsenic administré à petites doses*, affaire Glœcker.

11° *Examen de la question des céréales*, par M. Belurgey de Grandville.

12° *Bulletin des travaux du Congrès agricole*, année 1848.

13° *Rapport sur le concours ouvert par la Société d'agriculture du département de la Marne, sur la question douanière*, par M. Eug. Perrier.

14° *Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var*, 16^e année, n^{os} 1 et 2.

15° *Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne*, mai, juin, juillet et août.

16° *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, 3^e série, tom. IV.

17° *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*.

18° *Observations sur des noms de potiers et de verriers Romains, recueillis à Amiens*, par M. Ch. Dufour.

19° *Note sur une découverte de médailles et de bijoux antiques, faite à Barleux*, par le même.

20° *Organisation monétaire des Romains dans la classe subalterne*, par M. A. Barthélemy.

Un dialogue, de M. de Maizière, *Sur la Loi divine du travail*, est renvoyé à la commission, déjà chargée de rendre compte d'un opuscule du même auteur sur *Le Règne du mal sur la terre*.

LECTURES.

M. Courmeaux lit, pour un auteur anonyme, une note *Sur la Question du travail*.

M. Hémard fait connaître un procédé inventé par M. Delvigne, sous le nom de *Porte-amarre*, pour le sauvetage des naufragés.

M. Gainet donne la première partie d'une *Étude critique sur les OEuvres de Th. Jouffroy*.

M. Robillard lit un travail intitulé : *Notre Littérature en l'an de grâce 1848*.

—

Après une discussion soulevée par M. Landouzy, l'Académie décide qu'à l'avenir il sera envoyé aux journaux de la localité, par le secrétaire archiviste, un compte-rendu sommaire, sans aucune appréciation des travaux de l'Académie.

La séance est levée à 10 heures.

Communication de M. Hémard.

MÉMOIRE SUR LE PORTE-AMARRE DE M. DELVIGNE.

L'esprit d'invention est un des phénomènes caractéristiques de notre époque. Cette faculté stimulée par un mouvement commercial immense a fait éclore des œuvres étonnantes, les unes par leur simplicité, les autres par leur complication, et les dernières ont peut-être plus spécialement le privilège de frapper d'étonnement le vulgaire; tout le monde connaît le nom de leur inventeur. Mais il n'en est pas de même des inventions simples d'exécution; chacun se dit qu'il aurait pu en faire autant et qu'il ne s'agissait que d'y penser. Dès lors, à quoi bon conserver dans la mémoire un nom qui ne rappellerait, le croit-on généralement, que des facultés médiocres. Ainsi, parmi les ouvriers de la ville et de la campagne on en trouverait peu qui aient voulu se donner la peine de retenir le nom de l'inventeur de la brouette, de la charrue, de l'enrayure des roues par la pression; voir même de cette simple et admirable machine appelée la scie.

Si je ne craignais d'abuser de votre gravité, je pourrais vous dire, Messieurs, que j'ai entendu demander le nom de l'inventeur de la vis d'Archimède, et si, en anglais, Mac-Adam ne signifiait pas pierre-cassée.

Triste destinée des inventions reposant sur des idées d'une application facile. Je ne crois pas cependant que ce soit le désir d'imposer au vulgaire qui a fait donner à des inventions simples en elles-mêmes l'apparence de la complication. Non certainement, la vérité en toutes choses repose sur un fait ou sur une idée de la plus grande simplicité. Mais, par cette même raison, l'éclat en est si vif, que l'intelligence de l'homme ne peut s'y habituer immédiatement. Le plus souvent il lui est seulement possible d'entrevoir la vérité cachée dans les profondeurs du puits où elle se trouve; alors, au lieu de l'examiner face-à-face, il lui arrive de l'obscurcir et même de la rendre méconnaissable par la complication des moyens destinés à la mettre au jour. C'est là le tort du savant, embarrassant les abords de la science par la difficulté des calculs ou par l'abus de la logique et des classifications, c'est là le tort du mécanicien, multipliant sans besoin indispensable les engrénages et les échappements. Embarrassée dans ces entraves, la vérité retombe au fond de son puits et y reste quelquefois bien longtemps sans pouvoir en sortir. Tel n'est pas, Messieurs, le caractère de l'invention dont je viens vous entretenir aujourd'hui. Sa simplicité remarquable et son importance m'ont donné le désir de rappeler le nom de son inventeur à l'Académie de Reims. Vous avez déjà bien voulu accueillir favorablement le nom de Delvigne, lorsque je vous ai exposé l'idée fondamentale de son système d'armement. J'espère qu'il en sera de même aujourd'hui, quand je viens vous faire connaître une invention de lui qui est appelée à rendre d'immenses services à l'humana-

nité et en particulier aux marins de toutes les nations.

Naguère encore il était dans la science navale un problème, fort simple en apparence, et qui cependant n'avait reçu jusqu'à présent que des solutions si imparfaites, que malgré son importance, on s'accordait presque à le regarder comme insoluble. Voici de quoi il s'agissait : *Lancer une corde de 2 à 500 mètres environ à pareille distance du point de départ, sans inconvénient pour celui qui la recevait, ni pour celui qui la faisait parvenir.*

On simplifiait même le problème dans un grand nombre de cas en ne demandant qu'une longueur de corde et une distance beaucoup moindre. Tout ceci semble bien humble en présence de hautes questions qu'on a déclarées de notre temps résolues tout d'abord, mais enfin la vérité dans les faits m'oblige à l'avou que je viens vous faire ; c'est aussi l'opinion des marins de toutes les nations et de tous les temps.

Or, savez-vous ce qui résultait de l'impossibilité de résoudre convenablement cette question si simple ? les documents de l'amirauté anglaise établissent que sur une moyenne de 45 cas environ, il y a eu par année 545 navires de perdus ou environ un navire et demi par jour. La marine Française n'essuie pas moins de sinistres, et cependant dans le plus grand nombre de cas, tous les marins sont unanimes à reconnaître, que les navires périssent soit par l'impossibilité d'établir une communication facile avec la terre, soit par le danger ou la difficulté de se mettre en rapport avec les navires voisins dont le concours pourrait les sauver. Quand on pense que lors du désastre qui a fait périr 50 navires en 1840 dans

la baie de Stora, le capitaine Sabatier, commandant la corvette *la Marne*, qui fit preuve du plus grand sang-froid, crut qu'en abattant un mât d'artimon il pourrait faire un pont pour gagner la terre!! il ne fallait donc qu'une corde de quelques brasses, mettant le navire en communication avec la plage, et 52 personnes écrasées par les débris du vaisseau auraient été sauvées.

Voilà pour les navires. Quant aux équipages, il est reconnu qu'avec les moyens de sauvetage existant à bord, un homme tombant à la mer, quand le navire marche, est perdu la plupart du temps et cependant quel accident est plus fréquent que celui-là! quels dangers ne courent pas les marins d'une nation où il a fallu une instruction ministérielle qui leur enjoignit d'apprendre à nager.

Les marins embarquent du biscuit, de la viande, de l'eau, de la poudre, des marchandises, etc.; mais embarquer aussi un moyen de sauver tout cela et eux-mêmes dans les occasions périlleuses, voilà ce qu'on n'a pas pu faire jusqu'à présent.

En France, en 1853, a été fondée la société générale des naufrages, à laquelle participaient vingt nations. Malgré l'argent qu'elle a dépensé, malgré les encouragements qu'elle a donnés aux inventeurs, elle n'a rien fait paraître de bien efficace en fait d'appareil de sauvetage; peut-être pourrait-on citer le grenadier de Godde-Liaucourt, diminutif de l'appareil de Monby. La société sauvait 440 personnes par an sur tout le globe.

En Angleterre la Société Royale humaine en sauvait 145 dans le même espace de temps; c'est elle qui a encouragé les essais du capitaine Monby, dont

l'appareil consistait en une corde attachée à une bombe lancée sur le bâtiment en péril. Enfin le monde entier s'est occupé de cette question et pour n'oublier personne, je mentionnerai ici qu'en 1740, l'Empereur de la Chine, Kien-Lung, et depuis son petit-fils Taou-Kwang, actuellement regnant, ont publié des statuts sur les secours à donner aux naufragés.

Etant à Lorient pour faire sur l'artillerie de marine, les expériences qui lui ont été confiées par le ministre, Delvigne, jetant les yeux sur un paravent couvert de gravures, remarqua l'une d'elles représentant l'appareil de Monby en action, au moment d'un naufrage. La bombe était lancée et la corde étendue sur des cables se développait derrière le projectile. La critique de ce système était facile, souvent le cable était rompu par la rapidité et le poids de la bombe, parce qu'il ne se développait pas assez vite; de plus, si la bombe ne portait pas sur le bâtiment naufragé, le câble était perdu, si elle portait au contraire, des accidents graves étaient presque inévitables.

Plein de l'idée qu'il était facile de trouver quelque chose de mieux, Delvigne roule un peloton de ficelle sur un court mandrin et après avoir retiré celui-ci, insère la ficelle ainsi roulée dans un étui, en en retenant le bout intérieur. Il lance l'étui sur le rivage, la ficelle se déroule avec une faculté inouïe, et son extrémité fixée à l'étui arrive où il voulait la porter, tandis qu'il tenait l'autre bout dans sa main. Dès lors le problème était résolu. En augmentant les dimensions de ce petit appareil et prenant un mortier pour lui donner la force de projection voulue, on arrivait à traverser l'espace nécessaire

pour pouvoir sauver des navires ou des individus en péril.

M. Arago, appréciateur compétent, faisait le rapport suivant à l'Académie des sciences, le 10 mai 1847, sur le nouveau projectile auquel Delvigne avait donné le nom de Porte-amarre.

« De nombreuses tentatives ont été faites, dit-il, pour établir une communication entre un navire naufragé et la terre, ou de bâtiment à bâtiment. Le capitaine anglais, Monby, imagina de faire arriver au navire un cordage en attachant une de ses extrémités à une bombe lancée par un mortier, mais ce moyen réussissait rarement, parce que la vitesse du projectile fait souvent rompre la corde. Le tir d'une bombe n'est d'ailleurs pas sans danger, et la violence du vent opposant une résistance considérable au cordage déployé dans l'espace, il en résulte de très grandes déviations : enfin lorsque la bombe manque le but, la corde est entraînée au fond de l'eau et le coup est perdu.

» Pour remédier à ces inconvénients, M. Delvigne au lieu d'entraîner un cordage par le tir d'une bombe, a imaginé un projectile formé du cordage même roulé en bobine allongée et d'un cylindre en bois qui lui sert d'enveloppe. Cette bobine lancée par une bouche à feu, se dévide très rapidement dans sa course et l'enveloppe, creuse en bois, va porter l'extrémité du cordage au point où il s'agit de diriger le secours. Si le but est manqué, le cylindre creux devient une petite bouée et flotte près du navire.

» Dans les essais faits à Lorient par ordre de M.

» le ministre de la marine, la moyenne portée de
» l'appareil tiré par un mortier de 15 centimètres
» (calibre de 24), sous l'angle de 25 degrés, a été
» de 250 mètres. Son poids était de 7 kilogr. 500,
» et la charge de poudre de 160 grammes. Avec
» une caronade de 50, la portée a été de 520 mè-
» tres sous l'angle de 14 degrés et de 585 mètres
» sous l'angle de 19 degrés. Le Porte-amarre pesait
» 10 kilogr. et la charge de poudre était de 250
» grammes. »

« On avait craint qu'un vent fort, venant de côté,
» donnât lieu à de grandes déviations ; mais l'expé-
» rience a prouvé qu'il n'en était pas ainsi. La corde
» poussée par le vent, exerçant une légère action
» contre la partie postérieure du projectile, fait in-
» cliner un peu sa pointe vers le vent, et produit
» une sorte de dérivation qui fait compensation à
» l'action du vent (1).

Telle est l'opinion du savant ; voici maintenant celle
du marin :

« Conclusions du rapport de M. de Montaignac,
» commandant le bâtiment de l'État, *le Rôdeur*, chargé
» par M. le ministre de la marine de faire l'essai du
» Porte-amarre. — 1^{er} février 1848.

» Ces expériences ont démontré que le projectile
» Porte-amarre, inventé par M. Delvigne, est appelé
» à rendre les plus grands services aux arts de la
» guerre et de la navigation.

» Son application est essentiellement pratique,
» puisque en quelques heures les hommes de l'équipage

(1) C'est-à-dire qu'elle est le résultat de la déviation produite par le vent et de la déviation au vent.

» du *Rôdeur* sont parvenus à enrouler les bobines et
» à se servir du Porte-amarre avec autant de succès
» que l'inventeur lui-même.

» Cette application est peu coûteuse, puisque le
» Porte-amarre du calibre de 12 revient à peu près
» à 20 francs, et qu'il peut servir plusieurs fois. La
» consommation de poudre n'est que de 80 à 100
» grammes par coup.

» Le Porte-amarre peut être employé à établir des
» communications dans une foule de circonstances :

» Entre la terre et un navire naufragé ;

» Entre une escadre et une armée à terre, pour
» transmettre des dépêches pressées, par le gros temps
» ou sur des plages sur lesquelles règnent des barres.

» Entre deux navires à la mer, de gros temps, pour
» transmettre des dépêches ou donner une remorque.

» Pour sauver des embarcations ou des hommes à
» la mer, etc. »

Enfin, voici l'opinion des négociants et des marins
armateurs, publiée après les régates du Hâvre, du
21 août 1848 :

« Les expériences de M. Delvigne, combinées avec
» celles du bateau de sauvetage de M. Lahure, ont
» excité au plus haut degré l'intérêt de l'assistance.
» On a pu se convaincre de la précision et de la sûreté
» des procédés de M. Delvigne et des immenses ser-
» vices que son système si ingénieux est appelé à rendre
» le long de nos côtes, en établissant promptement
» et facilement des communications entre la terre et
» le navire en danger. La fête des Régates fournis-
» sait une occasion précieuse de matérialiser la théorie
» du tir du Porte-amarre et d'en faire ressortir d'une
» manière saisissante la simplicité et l'efficacité.

» A peine en effet le bateau insubmersible avait-il
» chaviré, qu'aussitôt une explosion s'est fait entendre,
» et le projectile, décrivant une courbe calculée, est
» allé porter avec une précision mathématique, sur le
» fond de la chaloupe, le filin qu'il déroulait. Deux
» des naufragés qui s'étaient munis d'ailleurs du
» nautile de sauvetage, ont pu s'en saisir et être
» ainsi rapidement hélés à terre. »

Je bornerai là, Messieurs, les citations des opinions diversement exprimées à l'appui de la découverte de Delvigne.

Je terminerai ce que je voulais vous en dire en vous apprenant que, par suite des rapports favorables adressés au gouvernement, les décisions suivantes ont été prises.

Par lettre du 12 septembre dernier, M. le ministre de la guerre met à la disposition de M. Delvigne un mortier du calibre de 15 centimètres et la poudre nécessaire pour expérimenter et démontrer l'emploi de son Porte-amarre dans les principaux ports et sur les côtes depuis Dunkerque jusqu'à Lorient.

Le 10 octobre, M. le directeur de l'administration des douanes donne des instructions pour que les expériences soient suivies et facilitées sur toute l'étendue des côtes par les officiers et employés des douanes.

Le 12 octobre, M. le ministre des travaux publics donne des instructions semblables à MM. les ingénieurs et officiers de port.

Enfin, le 14 octobre, M. le ministre du commerce écrit aux différentes Chambres de commerce, pour recommander à toute leur sollicitude le nouveau moyen de sauvetage présenté comme rentrant plus particulièrement dans leurs attributions.

C'est muni de toutes ces recommandations que Delvigne part prochainement pour commencer sa tournée sur les côtes.

Prochainement donc, tous les navires, comme tous les postes des côtes, seront munis du Porte-amarre. Sans avoir été marin, on comprend les services qu'il sera appelé à rendre. Souvent, en cours de voyage, des navires passent bord à bord, pour ainsi dire, sans pouvoir communiquer entre eux ou se porter aide et assistance; car, au milieu des mugissements de la tempête, la voix la plus puissante ne peut se faire entendre, et les marins les plus intrépides ne sauraient, sans courir à une mort certaine, s'aventurer sur une embarcation au milieu des vagues furieuses.

Le Porte-amarre remplirait en pareil cas un rôle précieux : grâce à cet intermédiaire, les navires pourraient échanger les communications qui les intéressent mutuellement, et le bâtiment désarmé, jouet des vents et des courants, pris à la remorque au moyen de l'amarre qu'il aurait été mis à même d'élonger, sera soustrait aux périls qui le menaçaient.

De plus, par les procédés ordinaires, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, le sauvetage d'un *homme à la mer*, à moins de circonstances tout-à-fait favorables, est une opération extrêmement difficile; on comprend, en effet, qu'un navire, lancé vent arrière par une mer un peu forte, ne puisse à l'instant même mettre en panne, et que le temps exigé pour cette manœuvre soit plus que suffisant pour consommer la perte du malheureux qui se débat contre la mort. Avec le Porte-amarre, de si funestes résultats deviendraient beaucoup plus rares, puisqu'il fournit le moyen de

projeter au loin et avec la plus grande précision, dans la direction du nageur et à sa portée, une bouée, une ligne qui simplifieront singulièrement l'opération du sauvetage.

M. le capitaine de vaisseau Bouët-Willoumetz, commandant de la frégate *la Pénélope* et de la station des côtes occidentales d'Afrique, a sollicité et obtenu de M. le ministre de la marine, d'embarquer un appareil complet pour caronade de 50, et un autre pour obusier de 12.

Il faut espérer que l'emploi du Porte-amarre au milieu d'une escadre et dans des parages dangereux sera d'un usage assez journalier pour que des circonstances imprévues révèlent les avantages nouveaux et multipliés qu'on peut en tirer.

On serait dans l'erreur, cependant, en supposant que ce système n'est applicable que par l'emploi de bouches à feu. De petits mortiers de 5 à 20 kil. lanceront jusqu'à 100 et 200 mètres une ligne assez forte pour pouvoir retirer de l'eau un homme qui se noierait.

Les services de pompe bien organisés en feront aussi l'acquisition, comme le plus sûr moyen de faire arriver un cordage au haut d'un édifice incendié, lorsque toute autre communication est devenue impossible.

Enfin qui n'a vu un bateau à vapeur ou une embarcation quelconque manquer le jet de son amarre pour aborder à une escale et emportée par le courant, manœuvrer ensuite péniblement pour le reprendre.

Dans ce cas encore, un Porte-amarre à main ou lancé par le mouvement de la fronde à une distance

suffisante établit la communication. On peut en dire autant pour les cas d'inondation.

La fabrication du Porte-amarre est de la plus grande simplicité. Un cylindre de bois percé et tourné, fermé des deux bouts, garni de deux cercles en fer, et une bobine de ligne roulée sur un cylindre, tels sont les éléments de l'appareil. Deux hommes peuvent en un jour, avec les outils convenables, fabriquer deux Porte-amarre pour le calibre de 24.

Le prix de revient est approximativement de 15 à 16 francs pour le calibre de 12, de 20 à 22 francs pour le calibre de 24. Un navire peut, suivant le calibre adopté, être pourvu des *appareils nécessaires* et du *mortier* pour 100, 150 ou 200 francs.

Jamais peut-être d'aussi grands résultats n'ont demandé d'aussi médiocres dépenses.

Tels sont, messieurs, les points les plus intéressants pour vous d'une invention que je désirais vous faire connaître aussi spécialement que possible. Je ne suis pas entré dans beaucoup de menus détails, la formation des bobines de filin, la manière de placer le Porte-amarre dans l'obusier, les précautions à prendre dans le moment du tir pour le parfait déroulement de la bobine du cylindre, et de celles qu'on peut lui adjoindre subsidiairement. Les habitudes littéraires de l'Académie ne comportaient pas la sécheresse de cet exposé mécanique, et c'est bien assez pour vous, messieurs, d'avoir consenti à honorer de votre attention le récit succinct du but de l'invention et de l'appréciation qui en a été faite par les hommes compétents. Les meilleures causes veulent être défendues, comme il faut, quand il faut, et seulement tant qu'il faut.

Communication de M. Gainet.

ÉTUDES CRITIQUES SUR LES OEUVRES DE THÉODORE
JOUFFROY.

1^{re} PARTIE.

L'école française de philosophie a compté de notre temps Théodore Jouffroy parmi ses deux ou trois plus illustres représentants. Enlevé à la science et à ses amis dans un âge où ses espérances étaient encore plus riches que ses succès, où son talent était à peine arrivé à la plénitude de sa puissance, où ses œuvres si belles de forme et si fertiles en pensées originales, n'étaient cependant que des ébauches de l'œuvre complète que méditait son génie, il peut avec ces fragments inachevés se présenter devant l'opinion à côté des plus profonds penseurs de son siècle et soutenir cette glorieuse concurrence. On peut le critiquer, constater de grandes erreurs dans ses œuvres ; mais son talent comme écrivain, comme psychologue, comme profond observateur du cœur humain, lui assure une place éminente, où il restera en dépit de ce qu'il y a de faux dans ses principes.

J'ose même être plus explicite. Jouffroy est plus grand que sa réputation. Quoique sa doctrine me paraisse fausse et dangereuse sur plusieurs points très essentiels, il est incontestablement le premier

et le plus puissant représentant de la philosophie à laquelle il appartient par sa méthode et sa doctrine.

Dans cette brillante pléiade d'esprits distingués où son talent l'avait élevé, il a trouvé sur plusieurs points des concurrents ; mais par la nouveauté et la finesse de ses aperçus en psychologie , il demeure sans rival. Nous avons dans ce petit essai jugé l'auteur sous deux points de vue : nous avons fait l'appréciation de l'écrivain et la critique de la doctrine. C'est la première partie que j'ai l'honneur de vous offrir aujourd'hui.

L'illustre professeur, dont les personnes qui s'occupent de philosophie ont admiré l'originalité de conception , possède un autre titre, et, selon nous, un titre plus solide à l'admiration de la postérité. Comme écrivain c'est un maître. Il est un de ces hommes de bon goût, trop rares de nos jours , qui s'efforcent de perpétuer parmi nous les traditions des plus beaux moments de notre littérature.

Il pouvait comme tant d'autres obtenir un succès plus facile et peut-être plus retentissant : il pouvait, avec des phrases à effet, avec des mots prétentieux , provoquer des applaudissements qui l'auraient empêché de regretter la vraie beauté dans l'art d'écrire. Jouffroy a eu le courage de prendre un chemin difficile et souvent ingrat pour les succès du jour, mais aussi le seul qui conduit à une renommée durable. Il n'a pas oublié un seul instant qu'une langue est un pur instrument de la pensée humaine ; que son rôle est de montrer cette pensée , et non de se montrer elle-même ; que l'expression n'a pas

le droit de paraître en son propre nom, parce qu'elle n'a pas le droit de paraître vide.

Le caractère de la pensée est la raison du caractère du style. Une pensée grave et réfléchie demande une expression simple et austère; c'est le ton qui convient à la philosophie, à la science en général. La science veut se mettre directement en rapport avec l'intelligence. L'imagination ne doit intervenir que pour fournir des comparaisons et des images nettes et précises, qui facilitent la compréhension des matières abstraites.

Quelquefois la pensée philosophique s'élève à de hautes et sublimes considérations; elle soulève et agite les plus grands intérêts de l'humanité: mais cet immense débat, elle ne doit jamais le passionner: rien ne doit y intervenir qu'au nom de la vérité, et de la vérité toujours calme. Que le discours soit grand et majestueux alors, mais rien ne peut le dispenser d'être simple et sévère comme la physionomie même du vrai. Qui, mieux que Jouffroy, a compris cette parfaite convenance? les littératures des peuples les plus favorisés par les beaux monuments de la pensée, ont peu de modèles parfaits à offrir dans la discussion philosophique.

Après Platon, Aristote et Cicéron, vous trouvez à peine quelque chose dans l'antiquité qui ne soit pas gâté par cet esprit qui corrompait les sophistes. Les temps postérieurs à l'école d'Alexandrie et aux pères de l'église n'ont pas été plus heureux. Il faut bien l'avouer, la plupart des sectes philosophiques modernes nous rappellent, sous ce rapport, les mauvais jours des sophistes grecs.

C'est une preuve incontestable qu'il y a dans cette

voie d'immenses difficultés à surmonter. Quelque jugement que nous portions sur la théorie de Jouffroy, nous serons unanimes pour honorer son talent d'écrivain. La langue française n'a pas souvent à offrir au suffrage de l'opinion une œuvre plus accomplie pour la forme et la haute convenance du style que les ouvrages de Jouffroy, ceux du moins auxquels il a pu mettre la dernière main. Il a cru avoir découvert la philosophie; s'il s'est trompé, il a eu un magnifique dédommagement: il en a retrouvé la langue, langue difficile que tout le monde parle trop bien ou trop mal, car elle est défigurée, d'un côté, par les rhéteurs et d'un autre, par les barbares qui effraient par un jargon inintelligible. Jouffroy a donc résolu un problème que l'on a cru insoluble. On est si accoutumé à voir la philosophie enveloppée de nuages, à l'entendre parler un langage inaccessible à la foule, qu'on avait fini par croire que cette science ne serait point comprise si elle parlait comme tout le monde. C'est un préjugé que Jouffroy a achevé de vaincre: il ne lui laisse aucun prétexte. Les abstractions de la métaphysique, il les met à la portée de tous ses lecteurs. En exposant des analyses minutieuses de choses qui paraissent échapper à l'imagination, il est clair, facile élégant. Tous les mots adoptés par la vieille école et obscurcis par la rêveuse Allemagne, sont soigneusement bannis de son cours; et en se servant de termes connus de tout le monde, je ne crois pas qu'il y ait une seule idée, une seule nuance de forme ou de couleur dans les objets fournis par la méditation qui ne soient rendus avec finesse et précision. Le public soulagé oubliera avec lui les grands mots effrayants comme des hiéroglyphes indéchiffrables.

Cette victoire qu'il a remportée sur l'école en faveur du bon goût, est un honneur dont il faut faire deux parts. Il y en a une pour notre langue qui est peut être l'instrument le plus parfait que la philosophie puisse mettre en œuvre pour rendre accessibles à toutes les intelligences les plus hautes spéculations de la pensée ; mais une belle part est réservée pour le talent de l'auteur qui a su se servir de ce précieux instrument avec un art infini, une délicatesse surprenante. En l'appliquant à un genre spécial, il en a fait sentir tout le prix. Il fallait avoir une grande puissance d'invention et d'analyse pour exposer ses matières avec cette méthode et cet ordre qu'on admire dans les écrits de Jouffroy. Il élève souvent à une hauteur de vue, à une ampleur de coup d'œil qui saisit ; mais si haut qu'il monte, vous ne le perdez jamais de vue, vous le suivez ; vous saisissez toujours avec lui le contour des objets qu'il met en spectacle et leur véritable physionomie ; pourquoi ? parce que chacun de ses coups de pinceau est un trait significatif qui vous révèle une nouvelle face de l'objet.

Ainsi, soit qu'il déroule devant vous dans de larges synthèses des horizons enchantés ou que saisissant le scapel de l'anatomiste, il décompose les ressorts les plus fins et les plus déliés du cœur humain, toujours sa belle et limpide parole est l'interprète docile et gracieux des secrets de sa pensée.

Si l'on mettait Jouffroy en parallèle avec Cousin son illustre émule, on resterait convaincu que les succès du premier ont été plus calmes, que le second a excité un enthousiasme plus vif. Cousin parlait plus à l'imagination, Jouffroy à la raison. L'un

faisait réfléchir, l'autre applaudir. Vif, animé, plein d'éclat dans sa parole, Cousin paraissait dans sa chaire plutôt comme un orateur que comme un homme de doctrine.

Voici un jugement que j'emprunte à M. Gatienn-Arnoult : « Un grand mal intellectuel fait par M. Cousin, a été sans contredit, de fortifier dans la jeunesse » qui l'écoutait ou le lisait la tendance commune » aujourd'hui à se contenter de grands mots qu'on » ne comprend pas, à ne parler que par formules » ou principes absolus, et à préférer toujours ces » aperçus vagues qui ne sont pas sans beauté, mais » beauté stérile, qui cache trop souvent une ignorance » réelle sous un faux semblant de science..... » M. Cousin qui avait si bien tout ce qu'il fallait pour » lutter avantageusement contre ce despotisme, a » courbé la tête, il a sacrifié à la mode.... et dans » sa haute position, il a augmenté la réputation du » faux dieu et rendu plus difficile d'abattre son » idole. »

Ce despotisme de la mode fortifié encore par les succès de Cousin, Jouffroy lui a résisté en face. Son culte pour la vérité était si sincère, qu'il a voulu lui faire les seuls honneurs dont elle soit jalouse, c'est-à-dire, lui donner une parure simple et élégante de laquelle toute recherche soit sévèrement exclue.

En suivant cette route si peu fréquentée, il a eu le bonheur de trouver un précieux trésor, c'est la perfection. Il a enrichi notre littérature d'ouvrages d'une impérissable beauté.

Les applaudissements que Jouffroy n'a pas voulu chercher, nous les lui rendrons avec usure, et la postérité voudra le lire comme un modèle.

Voulez-vous savoir avec quel art il sait interroger les profondes tristesses de notre nature, pour en arracher le secret de nos mélancolies, après avoir précédemment établi la différence entre l'utile et le beau, prouvé que l'objet de l'utile correspond aux besoins de notre enveloppe matérielle; il continue à se rendre compte de l'impression du beau sur l'homme :

« Mais il est d'autres besoins, dit-il, plus élevés
» sans doute, dont la satisfaction n'apparaît et n'est
» possible que dans un monde meilleur. Ils font
» partie de notre nature comme les autres; mais
» de même que parmi ceux-ci, il en est qui nous
» quitteront avec le corps, et qui dépendent de
» notre alliance avec lui, les besoins (qu'excite en
» nous l'idée du beau) semblent ne pouvoir se dé-
» terminer et se satisfaire durant cette alliance, et
» paraissent être réservés à des temps plus heu-
» reux. Ils ne se réveillent pas en nous d'eux-
» mêmes, ils sont comme endormis et étouffés par
» la présence de la matière : mais la nature a le
» pouvoir de les réveiller. On dirait que parmi ses
» formes innombrables, il en est quelques-unes qui
» ont la faculté magique de les faire sortir de leur
» inertie et de les attirer, soit que ces formes soient
» des symboles des choses invisibles qui répondent
» à ces besoins, soit qu'elles leur offrent des images
» imparfaites de leur objet, que le monde dans sa
» grossière essence ne peut produire complètement.
» Ces besoins éveillés ressentent du plaisir, s'ani-
» ment et aspirent à ces objets. Mais soit que ces
» objets ne soient pas ce qu'ils demandent, soit
» que le corps en empêche la possession, ces be-

» soins restent indéfinis et non satisfaits. Si on ne
» continue pas à les entretenir ils se rendorment ;
» mais si on continue , ils se développent , dégou-
» tent du reste des choses et rendent la vie malheu-
» reuse...

» D'où on peut supposer que ces besoins sont
» en nous comme des témoignages de la supériorité
» de notre nature sur sa condition ; des gages et
» des indices d'un meilleur avenir, mais leur tour
» n'est pas arrivé. »

Celui qui a écrit cette page avait accoutumé son esprit au labeur de la patiente méditation. Mais quel art pour produire des faits à peine saisissables, des sentiments vagues, des sons inarticulés de notre être !

Que d'exemples on pourrait offrir du talent avec lequel Jouffroy savait exposer de grands et magnifiques tableaux. On ne peut lire son chapitre de l'état actuel de l'humanité sans être convaincu qu'il avait les qualités du grand historien. S'il était entré dans cette carrière, je crois qu'il se serait placé au premier rang, par les qualités éminentes de son style, par la facilité à saisir l'enchaînement des faits et la méthode pour la mettre en ordre et en relief.

Dans toutes les circonstances de sa vie, il s'est montré grave et comme chargé de pensées profondes. Parlant aux élèves du collège Charlemagne, un jour de distribution de prix, il peint la vie avec des couleurs sombres et mélancoliques, mais avec une vérité frappante :

« La vie, on la croit longue, jeunes élèves, elle
» est très courte ; la jeunesse n'en est que la lente

» préparation , et la vieillesse la lente destruction.
» Dans sept à huit ans vous aurez entrevu toutes les
» idées fécondes dont vous êtes capables , et il ne
» vous restera qu'une vingtaine d'années de véritable
» force pour les réaliser. Vingt années ! c'est-à-dire
» une éternité pour vous , mais , en réalité , un mo-
» ment.... Vous aurez beau faire , ces années qui se
» déroulent devant vous comme une perspective sans
» fin , n'accompliront jamais qu'une faible partie des
» pensées de votre jeunesse ; les autres demeureront
» des germes inutiles sur lesquels le rapide été de
» la vie aura passé sans les faire éclore , et qui
» s'éteindront sans fruit dans les glaces de la vieil-
» lesse.

» Votre âge se trompe encore d'une autre façon
» sur la vie : il y rêve le bonheur , et ce qu'il y
» rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle ,
» c'est cette double illusion qui recule l'horison de la
» vie ! et qui la dore ! ces nobles instincts qui parlent
» en vous , et qui vont à des buts si hauts ; ces
» puissants désirs qui vous agitent et vous appellent ,
» comment ne pas croire que Dieu les a mis en vous
» pour les contenter , et que cette promesse la vie
» les tiendra ? Oui , cette promesse , c'est la promesse
» d'une grande et heureuse destinée , et toute l'at-
» tente qu'elle excite en vous sera remplie ; mais si
» vous comptez qu'elle le sera en ce monde , vous
» vous méprenez. Ce monde est borné , et les désirs
» de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous
» saisirait à lui seul tous les biens qu'il contient , ces
» biens , jetés dans cet abîme , ne le combleraient
» pas ; et ces biens sont disputés , on n'en obtient
» une part qu'au prix d'une lutte ardente , et la for-
» tune n'accorde pas toujours la meilleure au plus

» digne. Voilà ce que la vie nous apprend ; voilà
» ce qui l'attriste et la décourage..... Voilà ce qui
» fait qu'on accuse Dieu , les hommes , la société
» et ceux qui la gouvernent. Que votre voix ne se
» mêle pas un jour à ces folles accusations.....
» que ceux qui auront la plus modeste part n'en
» murmurent point. D'un côté , la providence est
» juste, *et ce qui ne dépend pas de nous ne sau-*
» *rait être notre véritable bien* : de l'autre , la patrie
» vit du concours et du travail de tous ses enfants ;
» et dans la mécanique de la société , il n'y a point
» de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne
» l'état et l'artisan qui contribue à sa prospérité
» par le travail de ses mains , il n'y a qu'une dif-
» férence , c'est que la fonction de l'un est plus
» importante que celle de l'autre , le mérite moral
» est le même , le succès n'est pas ce qui importe,
» ce qui importe , c'est l'effort : car c'est là ce qui
» dépend de l'homme , ce qui l'élève. L'accomplis-
» sement du devoir , voilà le véritable but de la
» vie , et le véritable bien.....

» Pardonnez-moi , jeunes élèves , dans un jour si
» plein de joie pour vous , d'avoir arrêté vos pensées
» sur des idées si austères. C'est notre rôle à nous ,
» à qui l'expérience a révélé la vraie vérité sur les
» choses de ce monde , de vous la dire. Le sommet
» de la vie vous en dérobe le déclin ; de ses deux
» pentes vous n'en connaissez qu'une , celle que vous
» montez. Elle est riante , elle est belle , elle est
» parfumée comme le printemps. Il ne vous est pas
» donné , comme à nous , de contempler l'autre avec
» ses aspects mélancoliques , le pâle soleil qui l'éclaire ,
» et le rivage glacé qui la termine. Si nous avons

» le front triste, c'est que nous la voyons. Vivez ,
» jeunes gens, avec la pensée de cette pente que
» vous descendrez comme nous ; faites en sorte qu'alors
» vous soyez contents de vous-mêmes, faites en sorte
» surtout de ne pas laisser s'éteindre dans votre
» âme cette espérance que nous y avons nourrie,
» et qui rend visible par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle »

Puisque l'homme se peint dans son style, il était naturel que celui de Jouffroy fût comme un reflet de ses rares qualités. Que découvre-t-on dans cette forte personnalité ? Une haute raison, toujours calme et sereine, comme une autorité sûre de sa puissance ; une perspicacité pénétrant l'essence des choses ; une imagination riche gouvernée par le goût, un désir infatigable de trouver la vérité, un empressement délicat à découvrir chez ses adversaires ce qui est juste avant de combattre ce qui est faux ; une âme généreuse dont la grande et presque l'unique occupation a été le triomphe de ce qu'elle a pris pour la vérité et le bonheur de l'humanité. Dans ses erreurs même, Jouffroy était l'ami du vrai.

Une manière d'être, de penser, de sentir si juste, si grande, devait affecter au dehors ces formes graves, nobles et pures que nous admirons dans ses ouvrages. Si ses leçons offrent quelquefois des répétitions un peu fatigantes à la lecture, c'était sans doute une nécessité dans un cours public, devant une jeunesse dont l'intelligence ne pouvait recevoir qu'avec mesure des choses substantielles. Mais, dans le petit nombre d'écrits qu'il a eu le temps de finir, sa pensée se présente avec cette parure simple et riche en qui sera éternellement le beau. La main de l'art disparaît sous celle de la nature.

Rappelons en terminant comment Jouffroy sait exposer sa doctrine. Sa marche est lente et circonspecte. Il vous conduit sur un point élevé, afin de vous donner le spectacle d'un coup-d'œil général de la région où il vous conduit. Il dessine devant vous la ligne qui termine l'horison de la science dont il va vous occuper. Puis il descendra sur un plateau inférieur pour vous faire remarquer les divisions de l'ensemble ; et lorsque ces sous-divisions seront constatées, il vous conduira à travers les détails et peindra chaque objet avec sa couleur naturelle. Sous ces coups de pinceau qui paraissent si peu étudiés il y a un mouvement et une vie qui révèlent à chaque instant la main du grand maître.

Dans un moment où il y a tant d'illustrations littéraires, qui, trompées par des succès de mode, n'ont pu conduire leur talent à maturité, Jouffroy aura eu l'honneur d'enrichir les traditions de cette littérature où le naturel et la mesure sont le secret de la grandeur, et qui a valu à notre langue une gloire, une mission si belle dans le monde civilisé.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N^o 3 et 4.

séance du 1^{er} Décembre 1848.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Saubinet, Bouché de Sorbon, L. Fanart, Nanquette, Th. Contant, H. Landouzy, Querry, Leconte, Max. Sutaine, J.-J. Maquart, Duquénelle, Louis-Lucas, F.-L. Clicquot, Eug. Courmeaux, F. Pinon, Aubriot, V. Tourneur, F. Henriot-Delamotte, Mortier-des-Noyers, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, Genaudet, Lechat, A. Henrot, Sornin, Gainet, Deleutre, Harel, Petitbon, Pierret, Velly, Gérardin, Ch. Poisson, membres titulaires ;

Et MM. Duchesne, de Maizière, Thomas, Sevestre, Leuschenring, Charlier et de Bonnay, membres correspondants.

En l'absence du secrétaire-général et du secrétaire-archiviste, M. H. Paris remplit les fonctions de secrétaire.

Les procès-verbaux des séances du 27 octobre et du 17 novembre derniers sont lus et adoptés.

CORRESPONDANCE.

M. Féry prie l'Académie de vouloir bien examiner les améliorations considérables qu'il a apportées aux appareils de chauffage de son invention, encouragées par une médaille décernée dans la dernière séance publique de l'Académie.

Le nouvel examen de ces appareils est renvoyé à l'ancienne commission composée de MM. Gosset-Aubert, Lechat et de Maizière.

M. Ch. Gomart et M. Lies remercient la Compagnie du titre de membre correspondant qu'elle leur a conféré.

MM. le Président et le Secrétaire de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de Châlons-sur-Marne invitent les Membres de la Compagnie à la séance publique de 1848.

BIBLIOGRAPHIE.

Résumé des travaux de la Société industrielle d'Angers et du département de Maine-et-Loire, par M. Guillary aîné, 1846-1847.

Essai sur l'ère féodale et sur l'établissement des communes en France, par M. Ch. Gomart.

Saint-Quentin pendant la Ligue et lors de la visite de Henri IV, en 1590, par le même.

Concours de labourage, rapport de M. G. Mancel, vice-secrétaire de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, dans la séance du 24 septembre 1848.

Considérations sur les chaudières à vapeur. — Thèse de physique soutenue à la Faculté des sciences de Montpellier, par M. Lies, d'Uckange (Moselle), 1847

RAPPORTS ET LECTURES.

M. H. Paris présente le rapport de la commission chargée d'examiner s'il ne conviendrait pas que la Compagnie modifiât son titre, attendu qu'il pourrait arriver quelques méprises dans la correspondance, par suite de l'établissement d'une Académie universitaire à Reims. Les conclusions du rapport, tendant au maintien de la dénomination de la Compagnie, sont adoptées.

M. Gainet lit la seconde partie d'une *Étude critique sur les OEuvres de Jouffroy*.

M. Ch. Poisson lit un travail bibliographique sur les *Productions politiques du mois d'avril dernier*.

Séance du 15 Décembre 1848.

PRÉSIDENCE DE M^{sr} L'ARCHEVÊQUE.

Étaient présents : MM. Saubinet aîné, Robillard, Bandeville, Bouché de Sorbon, L. Fanart, Nanquette, Th. Contant, H. Landouzy, Querry, J.-J. Maquart, Duquénelle, F.-L. Clicquot, Eug. Courmeaux, Aubriot, V. Tourneur, Ern. Arnould, F. Henriot-Delamotte, Dubois, Alf. Alexandre, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, Genaudet, Lechat, Henrot, Sornin, Harel, H. Gérardin, Gainet et C. Poisson, membres titulaires; MM. Duchesne, Charlier, H. Thomas, Leuschenring, de Maizière et de Bonnay, membres correspondants.

BIBLIOGRAPHIE.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest, 5^e trimestre de 1848.

Journal des Savants, n^o d'octobre 1848. ,

Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes, n^o 11, 5^e année.

Trois fables intitulées : *Égalité*, *Fraternité*, *Liberté*, par M. Jobard, de Bruxelles.

LECTURES.

M. F.-L. Clicquot communique à l'Académie une *Ode à la Liberté*, ayant pour épigraphe : « Dieu seul est grand. »

M. Duquénelle fait lecture à la Compagnie de la première partie d'un travail ayant pour titre : *Physiologie de l'antiquaire*.

Communication de M. Gainet.

CRITIQUE DES OEUVRES DE JOUFFROY. — SA DOCTRINE.

Deuxième partie.

Il y a deux manières de juger d'une philosophie, l'une par ses procédés et sa méthode, l'autre par ses résultats, son produit.

Par le premier mode, on détermine la valeur scientifique de l'œuvre, on constate aussi la diversité des écoles. Par le second mode, on confronte les conclusions de la doctrine avec les idées qui sont dans le domaine du sens commun, on juge l'utilité pratique de l'enseignement.

Nous appliquerons ce double procédé à la doctrine de l'illustre auteur.

Jouffroy est de cette école qui s'est détachée de rationalisme pur pour se rattacher à ce groupe de philosophes qui ont considéré la psychologie et l'observation comme la base de la certitude et de la découverte de la vérité. Il est le continuateur de l'école écossaise, sans en être le plagiaire. Il lui a imprimé un mouvement original : il y occupe une place à part.

Je vais essayer, avant tout, de donner une idée très sommaire de son plan et de l'ordre de génération de ses idées.

Il faut un support à la discussion. Je serai court.

Avant d'aborder la philosophie, Jouffroy détermine les lois et les procédés par lesquels l'intelligence humaine organise et constitue une science quelconque : il fera ensuite une application plus sûre de ces lois à l'étude spéciale qu'il embrasse.

La première loi de l'intelligence, en abordant un objet quelconque de connaissances, est d'embrasser le tout d'une manière confuse. Ainsi, son premier mouvement, en face de l'univers inconnu, a été de résoudre d'un seul coup l'énigme totale. Mais il a fallu décomposer le problème; il a fallu détacher, dans nos conceptions, les unités secondaires contenues dans l'unité totale de la science universelle.

Ces unités secondaires comme l'astronomie, la botanique, qui ne sont que des masses qui se détachent naturellement sur le fond de la science unique et primitive, forment ce qu'il faut appeler l'objet des sciences. Déterminer l'objet d'une science est la première loi de l'intelligence. La seconde loi est de déterminer le cadre de la science, c'est-à-dire, de résoudre cette science particulière en autant de recherches spéciales qu'on y a distingué de subdivisions, pour remonter ensuite par l'analyse à une vue scientifique de l'ensemble. La troisième loi est la découverte et l'application de la méthode. Quand l'intelligence se replie sur elle-même afin d'y trouver la compétence de ses facultés pour aborder telle ou telle science, et les procédés naturels pour acquérir chacune d'elles, alors on a trouvé la méthode ou la logique. Ces lois sont résumées dans cette formule, qui revient à plusieurs reprises dans les œuvres de Jouffroy.

« Une connaissance n'a de valeur dans une science

» que par la méthode, elle n'y a de place que par
» son cadre, elle n'y a d'existence que par celle
» de son objet. »

Le professeur fait ensuite l'application de ces principes à la philosophie.

C'est ici que Jouffroy a cru rendre un immense service à cette science en découvrant que la psychologie en est le premier et fondamental objet, que les autres parties lui sont subordonnées. En second lieu, que l'observation interne en est le procédé logique et l'instrument indispensable.

Ces divers points établis, la doctrine de Jouffroy se développe avec une grande simplicité.

Il constate ce qu'il appelle les faits de la nature humaine : étude savante et ingénieuse ; en voici la conclusion : Les forces qui sont en nous, c'est-à-dire, les instincts et les penchants, restent les mêmes jusqu'à la fin. Les motifs seuls diffèrent et marquent les progrès à mesure que l'homme se perfectionne. L'enfance n'a d'autres mobiles ou motifs que ceux de l'instinct. Arrive ensuite la raison, égoïste, qui comprend que le bien pour l'individu est dans la satisfaction des tendances de notre nature. Enfin, une idée morale intervient qui montre que l'individu, en suivant les penchants ou tendances de la nature, se met en harmonie avec la fin totale de l'univers. Toujours est-il que la pensée dominante de cette doctrine est celle-ci : nos penchants sont une puissance qui nous conduit sûrement à notre fin ; c'est une boussole toujours tournée vers la fin de l'homme et vers la fin de l'univers, qui est la résultante de toutes les fins particulières. Il arrive à l'idée de Dieu par cette considération que la divinité doit être la source et

la cause de l'ordre, et il ne se met nullement en peine, ni de prouver son existence, ni de reconnaître de devoirs positifs à remplir envers elle. Le seul devoir de l'homme est d'aller à sa fin, et on va à sa fin en suivant ses penchants. L'idée de Dieu appartient à l'intelligence comme une idée *à priori*, et encore comme la dernière qui s'éveille en elle. Enfin, voici la dernière pensée du système : l'homme n'arrive pas à sa fin complète en ce monde. Ce serait donc une absurdité que cette vie fût tout. Donc il y en a une autre. Cette vie sera-t-elle une ou multiple ? c'est un mystère. Nous ne savons qu'une chose, c'est que cette vie future existe.

Ainsi, cette doctrine néglige toutes les sources où les écoles diverses ont cru devoir puiser des lumières ; elle n'en conserve qu'une : l'observation interne.

Voici le mérite de cette philosophie. Mieux fixer l'objet de la psychologie, projeter de nouvelles lumières sur cette science, en organiser les produits avec plus de méthode ; voilà la gloire qui revient à Jouffroy.

Faisons une application : ce philosophe a porté un coup décisif au matérialisme en creusant, d'une main ferme, une séparation profonde entre le domaine de la psychologie et celui de la physiologie. Il a prouvé, avec une haute raison et une parfaite lucidité, que l'âme humaine pouvait être atteinte avec la conscience. Dès lors le fameux axiôme : l'âme qui ne nous est connue que par ses modifications, n'est plus qu'un honteux mensonge qui a livré passage à une doctrine dégradante. D'après Condillac, l'objet de toute science est un : la matière et ses modifi-

cations. Selon lui, ce qu'on appelle esprit ne peut être saisi. Il y a plus d'une méthode pour faire bonne guerre au matérialisme ; mais l'école écossaise, et Jouffroy avec plus de fermeté, ont, avec le seul instrument de l'observation, établi l'existence des esprits comme cause substantielle que la conscience sent directement, sans intermédiaire. Ils en déterminent le caractère simple et actif, et montrent l'âme comme ayant son existence et sa vie propres.

Le matérialisme n'aurait contre lui que cette savante argumentation de Jouffroy, qu'il aurait reçu sa sentence de mort.

On paraîtrait ridicule aux yeux des personnes qui ont lu le *Cours de droit naturel*, si l'on essayait de justifier Jouffroy du reproche de panthéisme. On lui a cependant fait cette injustice, et elle a trouvé son prétexte dans une fausse solidarité entre les doctrines de Jouffroy et celles de Cousin. Il a fait de la philosophie de Spinoza une réfutation victorieuse ; il a convaincu cette théorie d'anéantir la liberté humaine ; de détruire toute loi morale obligatoire ; enfin, il a fait bonne justice de l'immortalité nominale que Spinoza veut bien accorder à l'âme humaine, et qui consiste dans la survivance des idées créées par un homme. Jouffroy a vivement fait sentir cette amère dérision de l'immortalité véritable.

C'est Cousin, et non pas Jouffroy, qui a dit que l'histoire est une *géométrie inflexible*, et qui place l'homme comme une machine sous l'empire de la fatalité. Ce n'est pas Jouffroy qui ose proclamer cette incroyable parole : *la faiblesse est un vice* ; parole lâche et immorale qui insulte les êtres les plus intéressants, ceux qu'on s'empresse d'entourer de plus de respect : les faibles et les malheureux.

Cousin anéantit la divinité en évoquant dans nos contrées le panthéisme d'outre-Rhin, en faisant de l'homme un Dieu ou une fraction du Dieu, *nature et humanité*; il lui ôte même son titre d'homme, car il le dépouille de l'immortalité. Cousin n'a pas même le mérite de l'invention, puisqu'il a emprunté son système à Schelling et à Hegel. L'élément qui lui appartient c'est l'éclectisme, et cet élément n'est que fictif. Si son système eût été sincère, on l'aurait vu sortir comme une mosaïque composée de lambeaux empruntés à toutes les écoles, mais Cousin n'a enseigné que le panthéisme; panthéisme timide, qui se cache sous le manteau de l'orthodoxie. Il n'a pas eu, comme Jouffroy, le courage de dire nettement sa pensée : Cousin feint d'être chrétien, et il serait hérétique même à l'école de Platon.

La divinité de Jouffroy, au contraire, est bien celle qu'adore le genre humain : Dieu parfait, cause souveraine, libre dans sa providence. Il croit l'humanité libre sur la scène de l'histoire, comme l'homme dans sa raison et sa conscience.

Entre ces deux professeurs, presque tout diffère, ontologie, méthode, théodicée, avenir de l'homme. Dès ce point de départ, ils se quittent pour ne plus se rencontrer : et si chacun d'eux obtenait la destinée qu'il fait à l'homme, ils ne se rencontreraient pas même dans l'autre monde; l'âme brillante de Victor Cousin s'évanouirait à la mort comme un accident fugitif de l'infini, comme une vague de l'océan, qui fait rider sa surface un moment pour disparaître sans retour. L'auteur du *Droit naturel* s'est inspiré à des sources plus nobles : une des plus douces pensées de son cœur,

était qu'il avait donné à la consolante pensée de l'immortalité son plus haut degré de certitude.

L'ensemble des systèmes de Jouffroy est fortement lié ; il y a une unité de vue qui ne se dément pas , et cette transparence de son système explique le vif intérêt qui en accompagne l'étude.

Mais cette œuvre a aussi son côté faible, et il nous a paru qu'elle payait bien largement les dettes de l'infirmité humaine. On voit , à la base de cette théorie, une conjecture érigée en principe. Jouffroy donne pour point de départ à l'humanité l'ignorance absolue , et pense que les premiers hommes ont inventé le langage au moyen du signe naturel. Si l'ignorance est le point de départ de l'enfant , la science doit être le point de départ de l'humanité. Nous croyons qu'aucun philosophe ne pourra jamais constater l'acte de naissance de la première idée dans une âme d'enfant : qui sait ce qu'elle pourrait savoir , privée de l'éducation , éloignée de la société , qui est le milieu où tout lui est transmis ? On ne peut philosophiquement aller plus loin que Rousseau ; il dit : *la parole me paraît avoir été fort nécessaire pour inventer la parole*. Ainsi , on ne fait violence ni à l'histoire ni aux faits que l'expérience peut avouer.

Mais il y a une inexactitude qui a un caractère plus grave dans son énumération des faits de la nature humaine.

Il nous montre nos instincts et nos tendances comme étant une voix de la Providence qui nous invite à nous laisser aller à leur pente , parce qu'ils nous conduisent à notre fin. D'après ce système , il y a harmonie entre tous ces instincts et la morale.

La morale, c'est-à-dire la raison, explique comment les penchants aboutissent à la fin générale de l'univers : voilà son rôle. Mais elle ne change pas, elle ne modifie pas les passions, elle ne les comprime point. Voici comment on doit forcément traduire la pensée de Jouffroy : la morale commande à l'homme ce qu'il a envie de faire. On y voit des obstacles, mais aucune défense ni répression. Jamais sa loi morale ne sort de cette vague généralité. Et elle n'en pouvait point sortir : elle n'a rien à commander ni rien à défendre en particulier : mes penchants, mes instincts, mes passions, quelles qu'elles soient, sont mes règles ; je les suis, je m'y laisse aller, et j'arrive à ma fin, parce qu'elles me sont données pour m'y conduire.

Or, nous le demandons au nom du sens commun : est-il vrai que tous les instincts de l'homme soient bons ? Sont-ils d'accord ? Vont-ils au même but ? Les contradictions de notre nature infirme, contradictions anciennes comme le monde et si éloquemment dépeintes par Pascal, ne sont-elles qu'une chimère ?

S'il en était ainsi, on ne pourrait plus juger les injustices criantes qui souillent l'histoire. Et comment rendre compte de cette multitude d'êtres humains qui déshonorent l'humanité, et dont la vie se passe à tendre des embûches à leurs frères ? Cela viendrait-il de l'éducation ? Alors faudrait-il, avec Rousseau, la supprimer ?

Je serais désolé de calomnier la nature humaine, et je répète volontiers avec notre auteur : *c'est avec une profonde indulgence qu'il faut juger l'humanité.* Mais dans une philosophie, l'indulgence doit être éclairée.

Jouffroy a cru trouver un contre-poids tout puissant dans la *sympathie* entre les mauvaises passions ou l'excès des passions. C'est là un sentiment qui peut faire honneur à l'homme, mais qui laisse condamner le théoricien. Ainsi, l'énumération des faits de la nature humaine de Jouffroy est ingénieuse, elle est savante et hardie ; mais elle est radicalement fautive. Cette erreur dans la psychologie creuse un abîme dans la morale.

S'il est vrai que la morale ne fait que confirmer toujours les instincts de la nature, voici la conséquence : il n'y a pas de coupables en ce monde.

En effet, s'il en est ainsi, tout ce que l'homme fait, il le fait y étant poussé par quelque puissance de son être, par quelque tendance de la nature, et comme ces tendances sont innocentes et bonnes, puisqu'elles dirigent l'être vers sa fin, ce qu'elles commandent est bon et légitime ; dès lors, il n'y a plus de place dans l'homme pour le crime.

Jouffroy accepte assez nettement ce résultat. Laissons-le parler lui-même ; voici d'étonnantes paroles :

J'ai toujours soutenu et je soutiendrai toujours « que
» l'homme qui a le plus mal rempli sa fin, l'a pour-
» tant remplie aux trois-quarts ; que le plus grand
» criminel, l'homme le plus immoral, a pourtant
» exercé à un certain degré, à un degré assez élevé,
» la personnalité humaine, et, en sortant de cette
» vie, si mal qu'il l'ait passée, il est tout autre que
» quand il y est entré ; il est une créature sembla-
» ble à Dieu, même sous les crimes qu'il a commis.
» Il a délibéré, il a choisi, il s'est trompé ; mais
» il a exercé ses nobles facultés. Il était chose, il
» est devenu personne ; il s'est créé. »

Ces paroles n'ont point besoin de commentaire. Il est bien entendu que le crime est mal nommé : c'est même un progrès, un progrès ralenti, mais enfin c'est un bien.

On ne peut pas nous objecter que nous prenons quelques passages de Jouffroy que nous interprétons mal, et que nous lui imputons des énormités qu'il désavouerait. Rien n'est plus clair que sa pensée. D'ailleurs, ses erreurs ressortent des entrailles même de sa théorie. Jouffroy, comme on vient de le voir, était un homme qui sentait trop sa force pour déguiser sa pensée. Il la donne sans détour et même avec bonne foi ; il s'est trompé le premier avant d'induire les autres en erreur.

On me permettra d'envisager cette question sous toutes ses faces. Jouffroy est un homme trop important, ses erreurs ont trop d'autorité pour ne pas en faire sentir toute la portée.

Lisez son chapitre sur le bien et le mal, et vous serez témoins de la difficulté extrême qu'il rencontre à classer les actions en bonnes et mauvaises. Cette difficulté est telle, qu'il renonce à faire cette distinction, cependant d'une si décisive importance. Comprenez-vous les hommes lancés sur la scène de la vie, et n'ayant aucun signe pour distinguer le bien du mal, Or c'est là le sort que nous fait Jouffroy. Les actions, dit-il, ne portent pas par écrit sur leur front : *Je suis une bonne, je suis une méchante action*. Si les actions sont muettes, interrogeons le principe ; il vous dira : *Il est impossible de déterminer à priori les actions bonnes et mauvaises* (1).

(1) Mélanges, 366.

— Nous ne savons sur cette question que ce que peut nous dire l'organisation de chaque être : l'organisation, c'est-à-dire, nos appétits, nos penchants sont les seuls juges du bien et du mal; — en vérité, cela ne se réfute pas. Cette doctrine est enseignée avec une désespérante simplicité, on ne fait nulle violence au texte. Cette erreur a sa racine à la base même de cette philosophie : Aussi l'auteur en accepte-t-il rondement toutes les conséquences. Jouffroy nous dit dans le même chapitre : *L'effet du bien et du mal dans l'être sensible, est le plaisir et la douleur... L'ordre et le bonheur, LE BIEN ET LE PLAISIR sont donc inséparables puisque l'un est l'effet de l'autre. C'est une illusion qui les a fait ennemis.* Charles Fourier n'est pas plus explicite.

Quoi ! le plaisir est le signe constant qu'on est dans l'ordre ! Il faudra donc répudier tant de belles et nobles actions, qui sont belles et grandes par leurs sacrifices, leurs douleurs, leurs angoisses, et même leurs tortures. Vous voulez donc enlever à la vertu ce qu'elle a de sublime. Où peut conduire l'amour-propre d'un système ! Je n'ose insister, quand je vois un si grand esprit faire une si lourde chute.

Enfin, voici le dernier trait de la nullité de cette morale : on ne peut être plus persévérant dans ses conséquences.

De ce qu'il n'y a pas de crimes, il s'ensuit qu'il ne faut pas de punitions. Aussi, d'après Jouffroy, le système de pénalité est renversé. Sa conception de la vie à venir exclut toute idée de punition ou d'expiation. Il n'y a d'autre peine que celle qui consiste à arriver moins vite au but. C'est encore lui-même qu'il faut entendre ici : « La véritable manière de

» souffrir, a-t-il dit, c'est de quitter le chemin de
» sa destinée. Des punitions immédiates qui sortent
» elles-mêmes de l'ordre de choses, atteignent tout
» homme qui s'écarte de cette voie, et proportion-
» nellement au degré dont il s'en écarte. C'est pour
» cela qu'il est difficile à l'homme de s'écarter beau-
» coup de sa fin. » De là, si l'on suit rigoureusement
cette pensée, deux résultats, dont chacun ren-
verserait un monde : le premier, que les pénalités
doivent être effacées des codes ; le second, que le
juste et le méchant, après cette vie, recevront un
accueil à peu près égal de la Providence ; ou plutôt,
nous n'aurions plus que le dieu fainéant de l'ancienne
école. Je ne vois pas ce qu'il aurait à démêler avec
les humains, une fois qu'il a donné le mouvement
à l'univers.

Ainsi, on le voit, l'erreur que nous reprochons
à Jouffroy est capitale, elle est complète, elle heurte
de front le sens commun. C'est contre sa volonté,
sans doute, mais il a donné l'appui de son autorité
à un principe d'où les socialistes modernes ont tiré
toutes les témérités de leurs utopies sous le rapport
moral.

Il est un autre point sur lequel notre auteur ne
paraît pas assez explicite. Il parle à peine des devoirs
de l'homme envers Dieu, et nulle part il ne dit en
quoi ils consistent. Dans cette théorie, on ne trouve
aucune place pour le culte ni public ni privé ; et
cela devait être. L'homme est éternellement ramené
au spectacle de son organisation, où ses tendances
lui disent tout ce qu'il doit faire : le reste est inu-
tile. Ainsi, on a trouvé le secret d'écrire de gros
volumes sur la philosophie, c'est-à-dire, sur la science

qui doit résoudre toutes les grandes questions qui touchent à l'avenir de l'homme et à celui de l'humanité, sans qu'on ait parlé d'un seul devoir envers Dieu.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur l'ensemble de la théorie de Jouffroy, nous découvrirons, qu'à la juger par sa méthode, elle doit être très faible, parce qu'elle est très exclusive.

Dans la réalité, tout son système, tout l'édifice de sa philosophie repose sur un point, sur une pointe d'aiguille, c'est-à-dire, l'observation interne. Chaque individu se trouve placé en face de son être pour l'interroger psychologiquement, et déduire de cette pénible recherche toutes ses connaissances, toutes les lumières qui doivent le conduire. — Je veux que cette méthode ait sa valeur, mais c'est l'affaiblir que de l'isoler. Il reste de grandes sources de lumières, que Jouffroy ne nie pas, mais qu'il n'interroge pas et qu'il dédaigne comme superflues : l'histoire, la tradition, le spectacle de l'univers, l'ontologie, ou les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu, de la spiritualité de l'âme et de plusieurs autres vérités importantes. — L'histoire et la tradition n'est que la perpétuité du sens commun ; et, n'en déplaise à la philosophie moderne, cette autorité ne sera jamais dépassée par aucune autre. Ce qu'il y a eu de supérieur dans la philosophie de Platon et d'Aristote, ils le devaient, de l'aveu de ces grands hommes eux-mêmes, au respect qu'ils ont eu pour la tradition, qu'ils ont scrupuleusement interrogée. La raison générale était la base de ces grandioses créations de leur génie. Aux yeux de l'homme ici bas, le tableau de la vérité est assez chargé d'ombres, ne baissions pas de voiles sur ses faces les plus resplendissantes.

Un jour, il s'est trouvé que l'intelligence de Jouffroy se sentait trop à l'étroit dans le sein du christianisme. Il a dû en sortir pour aller puiser la vérité à d'autres sources. Je me rappelle ici que je ne dois pas entamer de questions religieuses : je m'en tiendrai à distance. Mais rien n'empêche que nous contemplions de loin M. Théodore Jouffroy faisant ses dernières politesses à l'Église.

Il a mis de la solennité dans cette séparation ; il a donné en spectacle au public les circonstances de sa retraite. J'ajouterai même que cette page d'une simple biographie il a su , à force de talent , l'élever à la hauteur de l'histoire.

En la quittant , cette religion qu'il a tant aimée , il lui fait ses adieux , adieux touchants , où il retrace les jours heureux du premier âge : « J'étais heureux , dit-il , de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. Mais le jour était venu où , du sein de ce paisible édifice de la religion qui m'avait recueilli à ma naissance , et à l'ombre de laquelle ma paisible jeunesse s'était écoulée , j'avais entendu le vent du doute qui , de toutes parts , en battait les murs et l'ébranlait jusque dans ses fondements. Ma curiosité n'avait pu se dérober à ces puissantes objections semées comme la poussière dans l'atmosphère que je respirais , par deux siècles de scepticisme.

» En vain mon enfance et ses poétiques impressions , ma jeunesse et ses religieux souvenirs , la majesté , l'antiquité , l'autorité de cette foi qu'on m'avait enseignée , toute ma mémoire , toute mon

» imagination, toute mon âme s'était soulevée et
» révoltée contre cette invasion d'une incrédulité qui
» les blessait profondément. MON COEUR N'AVAIT PU
» DÉFENDRE MA RAISON. (*Nouv. Mélanges*, 112).

Il faudrait citer cette histoire toute entière. Jamais les orages du cœur n'ont été peints avec des couleurs plus animées. Je ne sais si on a produit sur la scène un drame d'un plus saisissant effet que le spectacle du christianisme agonisant dans l'âme de ce jeune homme. L'art de Corneille et de Racine n'a trouvé dans le domaine de l'imagination rien de plus intéressant que cette terrible et mélancolique réalité. Mais aussi, quels intérêts et quels motifs mis en présence ! L'antique foi défend avec opiniâtreté le terrain envahi par le doute ; mais enfin la dernière étincelle de foi s'évanouit dans la nuit profonde d'un immense scepticisme. Aucun débris des anciennes croyances n'a pu être sauvé du naufrage. Cette jeune raison se trouve en face d'un désert, d'une ruine où rien n'est resté debout, et où il faut rebâtir, avec ses propres forces et sur un nouveau plan, un autre édifice à d'autres croyances.

Voilà la séparation consommée : Jouffroy n'est plus chrétien. J'ai voulu savoir les motifs de sa retraite, je les ai cherchés partout et n'ai pu m'en rendre compte. Il nous dit que la religion chrétienne n'a aucune autorité sur la raison, la philosophie, la sienne du moins, a cette autorité ; mais quelles sont les causes qui en privent la religion, quelles sont les puissantes objections qui produisent tant d'effet ? il ne le révèle pas. Cependant, il semble indiquer la source : il nous reporte aux deux siècles de scepticisme qui ont fait la guerre à l'église. Il a

laissé ces considérations dans le vague ; nous les y laisserons aussi.

Ainsi , nous ne répondons pas ici à Jouffroy. Mais le mauvais tour qu'il croit avoir joué au christianisme , je vais avoir l'honneur de vous faire voir qu'il le joue encore plus cruellement à la philosophie. Je laisse à ceux qui sont persuadés que la philosophie moderne est l'astre le plus brillant de la civilisation le soin de venir la dégager des mains de ce terrible joûteur qui la terrasse sans miséricorde.

Jouffroy convainc la philosophie d'impuissance dans tout ce qu'elle a tenté jusqu'ici : nous allons entendre de solennelles déclarations. « La philosophie , » dit-il , comprend un très grand nombre de problèmes différents qui ont été agités dans les temps anciens comme dans les temps modernes. Or , » prenez un quelconque de ces problèmes , vous » verrez que ce problème est aussi peu résolu de » nos jours qu'il l'était du temps de Platon et » d'Aristote. Trois ou quatre grandes opinions se » disputent l'honneur de la résoudre au XIX^e siècle » comme dans l'antiquité. Mais , entre ces opinions , » il n'y a rien de décidé. Laquelle est la vérité ? » L'une d'elles , même , est-elle la vérité ? C'est ce » que l'on ne sait pas. C'est ce que tous les efforts » des philosophes n'ont pu déterminer encore. Elles » se partagent les esprits , sans qu'aucune d'elles » soit encore parvenue à les réunir. Voilà où en » sont tous les problèmes philosophiques , sans aucune » exception.

» Que suit-il de là ? Il s'ensuit que sur aucun » la vérité n'est trouvée. Et si la vérité n'est trouvée » sur aucun , que s'ensuit-il ? *qu'il n'y a aucune vérité*

» reconnue en philosophie , ou , en d'autres termes ,
» que la science philosophique n'existe pas encore. »

Voilà un jugement bien rigoureux contre la philosophie , et dans quelles circonstances a-t-il été prononcé ? Dans une chaire publique , au début d'un cours d'histoire de la philosophie , et ce jugement est si bien motivé dans l'esprit du professeur , qu'il va rendre son cours impossible. Et , en effet , comment faire l'histoire d'une science qui n'existe pas ?

Et , chose digne de remarque , ce ne sont pas là des réflexions passagères qu'on n'a pas pris le temps de mûrir. Jouffroy a porté cent fois cette formidable sentence contre la philosophie et les philosophes. Il a fait un traité complet pour prouver que l'objet de la philosophie n'était pas trouvé , et , par conséquent , que la science n'était pas constituée.

Voilà donc deux défunts : le christianisme et la philosophie , tous les deux vaincus par les armes de Jouffroy. Je rappellerais bien à Jouffroy qu'il a dit quelque part que *le christianisme verra mourir bien des opinions qui ont la prétention de lui succéder*. Mais non. Supposons qu'il est véritablement mort , et la philosophie aussi : comment Jouffroy va-t-il nous tirer de ce mauvais pas ? Rien de plus facile : c'est lui qui a enfin trouvé le secret ; sa philosophie est la seule bonne.

Nous voilà obligés de faire un acte de foi sur les articles de la doctrine de Jouffroy , ou de tomber dans un irrémédiable scepticisme.

Mais Jouffroy ne se fait-il pas la part trop belle ? Serait-il vrai , d'une part , que la vérité a été méconnue par toutes les générations passées ? Serait-il

vrai encore que Jouffroy est le premier et le seul véritable docteur du genre humain ? Une question engagée dans ce sens cesserait d'être sérieuse. Nous ne méconnaitrons jamais le vrai mérite de ce philosophe ; mais ses erreurs , au point de vue de l'ordre social , sont plus dangereuses que ses services ne sont utiles.

Que fallait-il donc à la philosophie pour triompher enfin ? N'a-t-elle pas trouvé dans Jouffroy une des plus fortes intelligences qui lui aient prêté leur appui ? Quel apôtre doit-elle encore attendre ? Oui , convenons-en avec notre auteur , la philosophie a contre elle une expérience de vingt à trente siècles ; elle a eu à son service des hommes tels que Pythagore , Socrate , Aristote , Platon , et bien d'autres hommes illustres chez les anciens et chez les modernes ; elle a produit de magnifiques ébauches , sans doute ; mais aucune doctrine définitive. Une impuissance de trente siècles a bien l'air d'une impuissance native.

Notre conclusion , à nous , est que la philosophie ne s'est jamais assez appuyée sur la raison générale , et s'est trop reposée sur la raison particulière. La philosophie n'est ni si petite par le passé que l'a faite Jouffroy , ni si grande qu'elle s'est faite elle-même ; son rôle est important , mais il n'est pas immense. L'expérience lui donne de cruels avertissements.

Il y a dans le monde une puissance morale plus haute que la philosophie , qui saura toujours corriger ses écarts : c'est le sens commun. Il juge les systèmes de toutes les écoles avec une égale défiance. Il n'accepte que les vérités qui ont l'autorité du temps et de l'expérience. Par le temps , elles remontent

au berceau du genre humain ; et l'expérience nous dit que sans elles toute société s'écroule.

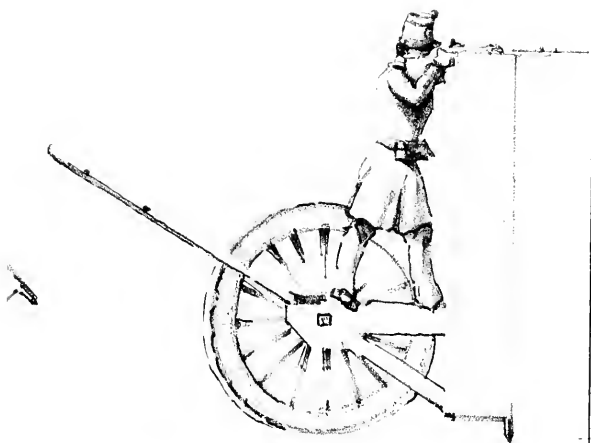
Pour nous résumer, Jouffroy a lutté avec succès contre plusieurs préjugés de son temps ; mais sa raison et son bon sens sont venus échouer contre un écueil au pied duquel il a trouvé une complicité involontaire mais malheureuse avec des utopistes menaçants : sa destinée a voulu qu'il lancât son vaisseau sur une mer d'où aucun n'était encore revenu toucher le port.

S'il était permis de dissimuler des erreurs, on serait tenté d'oublier celles de Jouffroy : il les cache magnifiquement sous le vêtement d'or de son style.

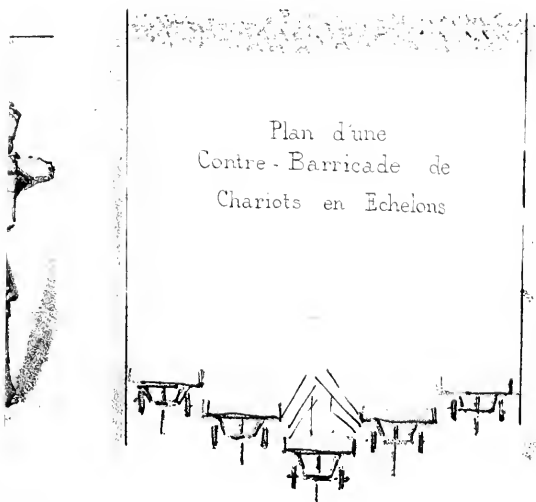
Pourquoi la Providence nous l'a-t-elle si tôt ravi ? Peut-être n'avons-nous eu que les ébauches imparfaites de ce génie, qui n'a pas eu le temps de s'asseoir dans le monde, et de dire son dernier mot. Je le crois, un cœur si pur, une intelligence si vaste, devait finir par discerner ses erreurs et par les répudier toutes ; et alors, au lieu d'un homme illustre, la France compterait un grand homme de plus.



Profil du Chariot d'Attaque



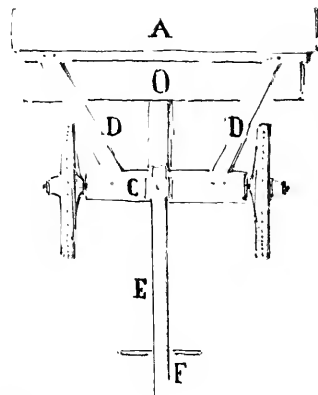
Plan d'une Contre-Barricade de Chariots en Echelons



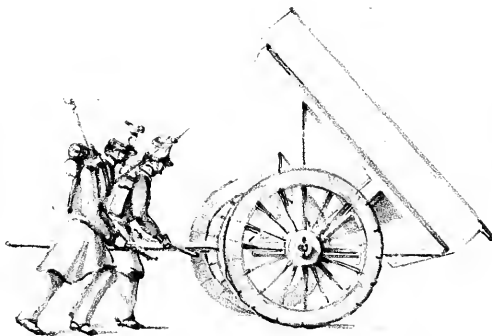
système de

Noyers. Lieutenant de Gendarmerie.

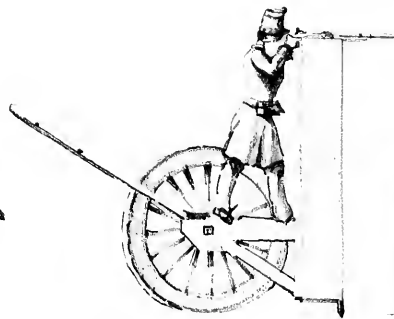
Plan du Chariot en Batterie.



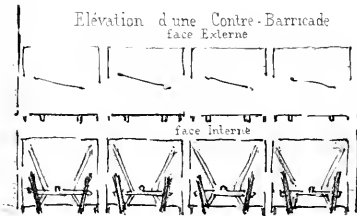
Chariot en Marche



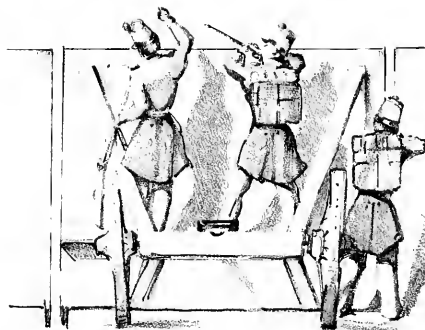
Profil du Chariot d'Attaque



Elévation d'une Contre-Barricade
face Externe



face Interne



Tirailleurs à l'abri du Chariot

Plan d'une
Contre-Barricade de
Chariots en Echelons



Croquis pour servir à l'Intelligence d'un Système de
Contre - Barricade mobile, présenté au Comité du Génie, par M^r Mortier des Noyers. Lieutenant de Gendarmerie.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 5.

séance du 5 Janvier 1849.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. L. Fanart , Nanquette , Th. Contant , H. Landouzy , Querry , J.-J. Maquart , Duquénelle , Max. Sutaïne , F. Pinon , V. Tourneur , Ern. Arnould , Gosset-Aubert , Mortier des Noyers , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Genaudet , Gainet , Deleutre , Ch. Poisson , membres titulaires ;

Et MM. Duchesne, Rattier, Leuschenring, de Bonnay, membres correspondants.

CORRESPONDANCE.

M. Leconte aîné et M. A. Alexandre adressent à l'Académie leur démission du titre de membre titulaire.

BIBLIOGRAPHIE.

Bulletin de la Société académique , agricole , industrielle et d'instruction de l'arrondissement de Falaise ; 2^e et 3^e trimestre de 1847.

Rupture spontanée de la rate dans la fièvre typhoïde ; lettre adressée à M. le professeur Chomel par M. le d^r Landouzy , membre de l'Académie de Reims.

Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie ; année 1848 , n^{os} 3 et 4.

Bulletin de la Société de géographie ; 3^e série , t. VIII, IX et X , n^{os} 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54 et 55.

Notes et documents sur les établissements d'instruction primaire de la ville de Reims ; publiés par M. Ernest Arnould , secrétaire-archiviste de l'Académie de Reims.

Mémoires de la Société centrale d'agriculture , sciences et arts du département du Nord , séant à Douay, 1847.

Actes de l'Académie des sciences , belles-lettres et arts de Bordeaux ; 3^e trimestre de 1847.

Journal des Savants ; novembre 1848.

LECTURES ET COMMUNICATIONS

DES MEMBRES TITULAIRES OU CORRESPONDANTS
DE L'ACADÉMIE.

M. Nanquette , au nom de son confrère , M. Pierret , lit une notice sur *deux Tapisseries de la manufacture des Gobelins* , destinées à être placées dans la cathédrale de Reims.

M. Mortier lit un mémoire sur un projet de *Contre-barricade* , dont il est l'auteur.

M. Rattier , organe d'une commission précédemment nommée , rend compte à la Compagnie de deux opuscules de M. de Maizière : *Théorie du règne du mal sur la terre ; Dialogue entre un adjoint et un maître d'école, sur la loi divine du travail.*

M. Pinon lit à l'Académie un extrait des *Esquisses anecdotiques* de M. Paul de Wint , membre correspondant , intitulé : *Le peintre Grimou.*

Communication de M. Pierret.

LES TAPISSERIES DE RAPHAEL.

Dans un récent voyage à Paris, M^{sr} l'Archevêque demanda au gouvernement deux tapisseries des Gobelins destinées à être placées dans l'église métropolitaine. La demande de son Excellence fut bien accueillie, et les tapisseries furent immédiatement expédiées pour Reims. Elles sont les copies fidèles de deux des chefs-d'œuvre conservés à Rome et qui ont été exécutés sur les dessins de Raphaël. Quelques mots sur ces compositions du grand artiste nous aideront à apprécier ces deux ouvrages, qui bientôt feront l'ornement de notre belle cathédrale.

Michel-Ange venait de terminer ses admirables fresques de la chapelle Sixtine. Le plafond, les quatre côtés de cette salle immense étaient couverts de chefs-d'œuvre, restait la partie inférieure des murailles qui n'avait pas d'ornements. Léon X imagina de leur en donner. Dans l'église byzantine, on suspendait, aux grandes solennités, sur les murs des églises, des tapisseries ornées d'or et de soie. Le pape avait rêvé pour sa chapelle une décoration qui l'emportât sur celle des basiliques grecques. Un jour, il appelle Raphaël, son artiste chéri : « Sanzio, lui dit-il, je veux

orner les murs du Vatican de tapisseries semblables à celles que Florence exécute avec tant de supériorité, dessine-moi des sujets propres à inspirer l'ouvrier. » Jules II et Léon X tutoyaient ceux qu'ils aimaient. Raphaël se hâte de dessiner les sujets des tapisseries. Six mois après, il montait au Vatican, suivi d'un nombreux cortège de pages dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté ; car l'artiste menait une vie de grand seigneur. Il arrive devant le pape, il fléchit le genou, il baise l'anneau du pêcheur. Il apporte avec lui douze cartons où il a représenté les traits principaux des actes des apôtres ; ils sont peints en détrempe, et il les a coloriés lui-même avec le plus grand soin. Chacun des cartons est entouré d'une bordure en clair obscur, où le peintre a placé quelques évènements de la vie de son protecteur. A la vue de ces merveilleuses esquisses, où l'artiste a dépensé tout ce qu'il avait d'imagination et de génie, *Divino !* s'écrie Léon X ; *Divino !* répètent tous les assistants. D'après Richardson, Lanzi, Bottari et d'autres juges compétents, ces cartons sont regardés non seulement comme l'œuvre la plus admirable de Raphaël, mais encore comme l'expression la plus sublime de l'art.

La Flandre avait alors le monopole des travaux de tapisserie, Florence en faisait peu. Léon X envoya les cartons à Arras, et deux disciples de Raphaël, Bernard Wan Orlay et Michel Coxis furent chargés de les copier en tissus rehaussés d'or et de soie ; de là vient le nom de *Arrazzi* que ces tapisseries portent en italien. Panvinio nous raconte que cinquante mille couronnes d'or furent la somme que le pape paya aux artistes flamands. Les tapisseries terminées furent

envoyées à Rome ; malheureusement , les cartons restèrent en Flandre. Léon X les perdit de vue , et son successeur Adrien VI , qui n'entendait rien aux arts , oublia de les réclamer.

Rubens a connaissance de ces dessins , il conseille à Charles I^{er} roi d'Angleterre de les acheter ; ils sont ensuite revendus à Charles II , qui un moment est sur le point de les céder à Louis XIV qui avait chargé son ambassadeur d'en faire l'acquisition. A la mort de l'infortuné monarque , ils sont de nouveau mis en vente , adjugés à Cromwel , puis oubliés, puis jouets de quelques ouvriers qui les coupent en bandes, après l'avènement de Guillaume III , pour les copier plus aisément. On est obligé de réunir ces bandes et en quelques endroits de les restaurer. Enfin un prince éclairé fait bâtir, au palais de Hamptoncourt , une galerie tout exprès , où ces précieuses reliques de l'art sont préservées par une glace de l'impression de l'air, et par un poêle perpétuellement allumé, de l'humidité de l'atmosphère; c'est là qu'elles sont exposées aux regards des artistes qui vont en pèlerinage les visiter.

Sept cartons seulement sont conservés dans ce palais, entre autres ceux des deux tapisseries qui viennent d'être données à notre cathédrale. — St Paul à Lystre, et St Paul dans l'aréopage. On ne connaît des autres que quelques fragments.

Telle est l'histoire de ces dessins admirables , ils ont couru de grands dangers , les tapisseries en ont couru de plus grands peut-être. Ce n'est que par une protection de la Providence que nous pouvons encore admirer ces reproductions du génie. Les tapisseries furent exposées dans la Sixtine le 26 décembre

1519. Rome fut admise à les visiter, et fut tentée en les voyant d'attribuer ces beaux ouvrages à un prodige plutôt qu'au travail d'une main d'homme. Les soldats de Bourbon arrivent et font subir à Rome une sixième invasion de barbares. Les tapisseries sont menacées comme tous les autres chefs-d'œuvre. Les soldats allemands font bouillir leurs chaudières dans les chambres de Raphaël, ils déchirent quelques-unes des tapisseries, dispersent et volent les autres. En 1553, le connétable de Montmorency les retrouve et les restitue au Vatican; quelques-unes sont perdues pour toujours.

Lors des guerres d'Italie, sous le directoire, nos généraux en hommes intelligents stipulaient dans la plupart des traités de l'argent d'abord, la république était pauvre, des chefs-d'œuvre ensuite. C'est ainsi que la plupart des galeries italiennes vinrent orner notre galerie nationale, jusqu'au moment où tableaux, statues, manuscrits reprirent la route de leurs patries respectives. Les tapisseries de Raphaël avaient pris aussi le chemin de la France. Un jour le directoire ne sait que faire de ces chefs-d'œuvre, il les vend à un juif, le juif veut en tirer le plus de parti possible, il remarque quelques fils d'or et d'argent dans les plis des draperies, il se met en devoir de les brûler pour en retirer les richesses qu'il convoite. Heureusement, l'expérience ne réussit pas. Le cardinal Braschi, neveu du pape Pie VI, entend parler de cette profanation, il se hâte de racheter les tapisseries qui restaient, et les artistes peuvent les admirer comme par le passé dans les galeries du Vatican.

Reims possède actuellement deux copies de ces magnifiques ouvrages. La première tapisserie repré-

sente St Paul à Lystre. L'apôtre était à Lystre avec Barnabé ; il guérit miraculeusement un homme nommé Enée , estropié de naissance. A la vue du prodige , les lycæoniens prennent les deux saints pour des divinités ; ils appellent Barnabé Jupiter , et Paul Mercure. Le prêtre de Jupiter se prépare à leur rendre les honneurs divins , il veut leur offrir des sacrifices , leur immoler des victimes ; mais Paul déchire ses vêtements , il s'efforce de leur persuader qu'ils ne sont que des hommes venus pour leur annoncer le vrai Dieu. C'est ce moment que l'artiste a choisi. La foule accourue laisse paraître son étonnement. On remarque sur le devant deux figures d'une grande beauté , l'une de l'estropié , qui jette à terre comme inutile ce qui lui servait d'appui , et qui , dans le transport de sa joie , élève ses mains vers ses libérateurs ; l'autre du spectateur , qui lève légèrement un pan de la robe du guéri , pour observer le prodige. Nous n'essaierons pas de rendre la richesse de la composition , la variété des poses , des attitudes , des vêtements ; tout est au-dessus de l'expression.

Le sujet de la seconde tapisserie est St Paul dans l'aréopage. St Paul discourait sur la place publique avec quelques philosophes épicuriens et stoïciens : ils le prennent un jour , le mènent à l'aréopage : Pourrions-nous savoir , lui disent-ils , quelle est cette nouvelle doctrine que vous nous prêchez ? Pour réponse , St Paul leur fait cet admirable discours que St Luc nous a conservé dans les actes des apôtres.

L'apôtre se tient sur les degrés d'un temple , les mains élevées vers le ciel. Sur son visage , dans sa pose , il y a de la douceur , de l'énergie ; il est simple et majestueux , enflammé de l'enthousiasme divin. Les

personnages qui écoutent se reconnaissent facilement. On y voit le *cynique*, qui prépare des objections ; le *stoïque*, appuyé sur son bâton, écoute d'un air de mépris et se confirme dans son incrédulité. Les *disciples de Platon* semblent non croire, mais écouter avec plaisir la sublimité de la doctrine. Plus loin, un groupe de *rhéteurs*, de *sophistes* sont occupés dans une véhémente discussion. On pressent que ce sont eux qui jetteront à l'apôtre cette parole injurieuse : *Audiemus te de hoc iterum* (Act. xvii, 52). Dans le fond, deux docteurs, juifs peut-être, après avoir écouté l'orateur, rejettent sa mission et lui tournent le dos. On voit avec bonheur, dans un coin du tableau, Denys et Damaris, dont l'attitude exprime l'étonnement et prouve que déjà leur cœur et leur intelligence sont acquis à la foi chrétienne.

Dans toutes les compositions de Raphaël, les parties principales comme les parties accessoires montrent son intelligence et sa pénétration ; mais dans celle-ci, il s'est surpassé lui-même. On sent la main du maître dans tout, dans les formes, les poses, les mouvements, les draperies. Aussi, cette tapisserie est réputée la plus belle de la collection.

Tels sont les deux chefs-d'œuvre dont notre ville vient de s'enrichir. Le gouvernement a bien mérité de la cité de Reims. Il était convenable que la patrie de Colbert possédât quelques ouvrages sortis de cette manufacture des Gobelins, à laquelle un teinturier rémois a donné son nom, et que le grand ministre a tant contribué à accroître et à faire prospérer.

Lecture de M. Mortier des Noyers.

PROJET DE CONTRE-BARRICADE.

MESSIEURS ,

L'objet dont je vais avoir l'honneur d'entretenir l'Académie , est en apparence bien peu de son ressort, c'est d'une machine de guerre qu'il sagit ; cependant comme cette machine est principalement dirigée contre l'émeute , l'émeute qui est un crime aujourd'hui , si je puis toutefois m'appuyer sur les paroles d'un de nos publicistes le plus connus (M. Marast, qui a dit : les droits de chacun étant garantis , l'insurrection est le plus grand des crimes), comme d'un autre côté si nous ne sommes pas tout-à-fait interressés à l'ordre comme académiciens, nous ne sommes infiniment comme citoyens français , j'ai pensé que vous voudriez bien accorder quelque attention à un projet qui permettrait de combattre, avec avantage, l'émeute qui menace chacun de nous comme citoyen, comme garde national, comme soldat.

J'ai conservé plusieurs mois sans le publier ce projet éelos pendant les barricades du mois de juin dernier; je l'adressai à cette époque à notre honorable collègue

Monsieur Dérodé , qui voulut bien le communiquer à M. le ministre de la guerre et au comité du génie.

C'est seulement il y a quelques jours que j'ai reçu une lettre de M. le général de Lamoricière , qui me dit que ce projet a reçu, sauf quelques simplifications, l'approbation du comité du génie , et que ce comité l'a jugé un des plus utiles qui pussent être employés dans la guerre des rues.

Ce témoignage m'a encouragé à vous le présenter, en me faisant espérer qu'il était moins indigne d'être soumis à votre examen ainsi que l'exposé des considérations qui me l'ont fait adopter.

Dans la cruelle guerre que les partis font à la patrie commune, nous ignorons encore si l'insurrection nous a dit son dernier mot ; les déplorables théories qui malheureusement font de nombreux prosélytes, peuvent encore soulever les pavés des rues, la barricade est devenue une arme terrible ; c'est elle surtout que les tacticiens doivent s'appliquer à combattre ; dans cette guerre, une bonne idée peut venir à l'un des plus petits. C'est cette pensée qui m'a guidé, persuadé que je suis que cette idée, fût-elle très imparfaite, peut en amener une autre qui la modifie ou la complète, et que, dans une question de ce genre, quelque peu qu'on fasse, on a déjà beaucoup gagné si l'on est parvenu à épargner une goutte de sang.

L'attaque des barricades est meurtrière, parce qu'on attaque de front et la poitrine découverte des positions parfaitement retranchées ; d'un côté, il y a incertitude dans le tir amenée par la préoccupation de

gens qui sentent bien que rien ne les défend d'une balle ; de l'autre , l'adresse d'assiégés parfaitement garantis du feu de leurs adversaires qu'ils ajustent à leur aise , et qu'ils frappent avec une cruelle précision. Les pertes déplorables que la garde nationale et l'armée ont faites aux affaires de Juin , nous prouvent cette vérité d'une manière péremptoire.

Quels moyens conviendrait-il d'employer pour égaliser au moins les conditions du combat ?

La marche par file de chaque côté de la rue barricadée , ne satisfait qu'à demi. Les têtes de colonne sont foudroyées , avancent avec hésitation , et lorsque enfin la colonne est devenue assez nombreuse pour tenter un assaut , elle est déjà décimée.

L'occupation des maisons qui dominent les barricades présente les mêmes inconvénients , puisqu'il n'est pas possible de les aborder sans essayer le feu des insurgés.

On a parlé de dépaver toutes les rues de Paris , pour rendre les barricades impossibles. C'est le projet que je regarde comme impossible. Il serait trop long de le réfuter ; la dépense qu'il nécessiterait doit seule le faire rejeter sans chercher d'autres raisons.

Les hommes de guerre qui ont dirigé les opérations contre l'insurrection de juin , ont parfaitement compris la nécessité d'opposer les barricades aux barricades , puisqu'ils ont fait barricader eux-mêmes les abords de l'Assemblée nationale. Effectivement , il me semble que c'est là le secret de cette guerre.

Lorsqu'on se présente devant une place forte pour en faire le siège , on ouvre une tranchée qui met à couvert du feu de l'ennemi , et l'on dresse , en quelque

sorte , rempart contre rempart ; mais , dans la guerre des rues , il n'est pas possible de faire de tranchée , le matériel manque , et , d'ailleurs , la tranchée vous laisserait exposé au feu plongeant des maisons. D'un autre côté , une barricade pareille à celle de l'insurrection ne pourrait pas s'élever sans une perte d'hommes énorme , et n'amènerait pas un grand résultat.

Ce qu'il faut donc , c'est opposer à la fortification stable des insurgés , une fortification mobile , facile à transporter et à faire manœuvrer dans des rues dépaillées et de largeurs inégales. C'est ce que j'ai cherché à réaliser par des engins spéciaux pour la guerre des rues , et que j'appelle *charriots d'attaque*.

Ces charriots sont composés d'un bouclier A , d'une hauteur de deux mètres et d'une largeur de deux mètres $1/2$, environ.

Le bouclier est en planches d'un bois quelconque ; le plus léger est préférable , cependant il faudrait qu'il eût une certaine solidité. Entre les deux panneaux qui le forment , reste un espace d'environ 40 centimètres. Le côté externe s'ouvre au moyen de charnières qui font du bouclier comme une sorte d'armoire , dans laquelle on renferme quelque corps mou destiné à amortir l'effet des projectiles.

Pourraient être employés à cet usage :

Des matelas ,

Du linge en ballots ,

Des copeaux de bois bien tassés ,

Des bottillons de paille , et même des sacs de terre ou de son.

Le bouclier est supporté à son extrémité inférieure par deux pointes de fer longues d'environ un décimètre , et qui sont destinées à le fixer en terre.

A son tiers inférieur est un train de bois C qui se rattache à un essieu supporté par deux roues ordinaires d'artillerie.

A cet essieu viennent également se relier quatre arcs-boutants D, qui en fixant le bouclier en haut et en bas, l'empêchent de basculer et le maintiennent à angle droit avec le train.

Le charriot se conduit au moyen d'un timon mobile E, qui doit pouvoir s'enlever ou se fixer au moyen d'une cheville, et qui s'emmanche avec le train sous un angle d'environ 20 degrés.

Deux traverses F sont adaptées à ce timon, pour pousser le charriot et le diriger.

Une planche O est clouée en avant des roues et sur le train, elle est destinée à supporter deux tireurs au moins, qui s'y placent comme sur la banquette d'un épaulement.

En marche, le bouclier bascule au moyen du timon qui forme levier, et il se trouve placé obliquement au terrain et couvre parfaitement ceux qui le poussent devant eux.

Le charriot construit dans ces conditions doit pouvoir être manœuvré facilement par deux ou trois hommes, même dans les passages les plus difficiles.

Les vieux bois et les roues de réforme de l'artillerie peuvent servir à cet usage, et la dépense serait à peine appréciable. Le charriot d'attaque peut même être improvisé en très peu de temps avec un haquet, ou une petite charrette sur lesquels on clouerait quelques planches.

Or, une troupe même très faible munie d'une batterie de cinq ou six charriots d'attaque, peut s'enga-

ger dans une rue barricadée , et venir s'établir parfaitement à couvert , à 60 pas de la barricade, et ouvrir son feu par les intervalles laissés à dessein entre chaque charriot , sans avoir perdu un homme.

A mesure que les charriots avancent , protégeant la tête de colonne, les maisons sont occupées et fouillées à droite et à gauche.

La barricade peut être tournée au moyen de la sape pendant que le feu des charriots occupe les insurgés.

Derrière la batterie , peut être formée la colonne d'assaut, lorsque le moment est venu pour la lancer; et dans le cas où la troupe assaillante ne serait pas assez forte pour le tenter, elle peut attendre à couvert les renforts qui lui seraient nécessaires.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les charriots seraient impuissants contre des barricades munies d'artillerie; mais outre que les insurgés en ont rarement , le boulet lancé ferait un trou dans le bouclier la plupart du temps sans le renverser, et garantirait au moins des coups à balle.

J'ai cherché à rendre mon projet intelligible au moyen de quelques dessins qui sont , je crois, suffisants pour le faire comprendre par les moindres constructeurs d'artillerie ou même par de simples ouvriers. J'aurais peut-être dû faire un mémoire plus complet et des dessins plus corrects, j'ai préféré, Messieurs, vous les présenter informes , parce que aujourd'hui les jours valent des années.

Lecture de M. Rattier.

—

COMPTE-RENDU DE DEUX OPUSCULES DE M. DE MAIZIÈRE.

Théorie du règne du mal sur la terre ; Dialogue entre un adjoint et un maître d'école, sur la loi divine du travail.

—

MESSIEURS ,

Organe de la commission chargée de rendre compte de deux opuscules dont M. de Maizière a fait hommage à l'Académie , je viens vous soumettre aujourd'hui le résultat de son examen. Le premier de ces deux écrits est intitulé : *Théorie du règne du mal sur la terre* ; l'autre est un *Dialogue entre un adjoint et un maître d'école sur la loi divine du travail*.

Au simple énoncé de ces deux graves questions , déjà si dignes par elles-mêmes des méditations du philosophe , vous comprendrez , Messieurs , tout ce que leur prêtent encore d'importance et d'actualité les circonstances où nous sommes. Elles sont d'ailleurs étroitement liées l'une à l'autre dans l'esprit de l'auteur , comme elles le sont en effet dans l'ordre des destinées de l'humanité ; ou plutôt , la double solution qu'il en donne n'est que le développement d'une seule et même pensée que je vais essayer de résumer , en suivant , autant que possible , l'enchaînement des rapports et des déductions qui font de l'un de ces deux écrits comme le corollaire de l'autre. D'après cette connexité , la division de son travail et de ses idées se présentera d'elle-même dans la suite de ce rapport.

L'auteur consacre d'abord l'existence du mal sur la terre. Mais au lieu de l'envisager sous son point de vue le plus général, il se hâte de particulariser la question, en la considérant dans son rapport le plus direct avec l'état actuel de la société et l'intérêt des générations présentes. Le mal dont il veut justifier la Providence, dont il entreprend de délivrer l'humanité, c'est celui qui travaille les nations modernes, c'est celui dont nous sommes les tristes témoins et les déplorables victimes : « C'est, dit-il, d'une part, l'oppression des prolétaires, des travailleurs, du peuple enfin, non efficacement protégé contre le chômage, contre la disette, contre la famine, contre la dégradation de l'orgie, contre toutes les misères enfin qu'enfante la pauvreté, et d'autre part, l'oppression non moins cruelle des classes sociales supérieures, par les alarmes qui tiennent sans cesse l'épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes, par les émentes périodiques, toujours désastreuses, et souvent escortées de spoliations et de meurtres ; enfin par le fardeau de leurs vices et des abus politiques qui les condamnent à la haine et aux malédictions des classes inférieures. » C'est ainsi que d'une question philosophique, il fait une question sociale, en la ramenant au point de vue politique qui préoccupe aujourd'hui tous les penseurs et tous les économistes.

Mais ces maux, qui affligent le monde, devons-nous les croire irrémédiables ? L'humanité est-elle vouée à d'éternels malheurs ? Dieu est-il dans l'impuissance de nous procurer une existence de paix, d'ordre et de félicité ? Ou bien n'a-t-il créé la terre et l'homme que pour offrir perpétuellement le déplorable spectacle du désordre moral et des plus cruelles calamités ?

C'est ici que M. de Maizière examine la question de l'origine du mal. Ces maux, dont nous nous plaignons avec tant d'amertume, et souvent avec désespoir, d'où viennent-ils ? L'auteur, dans une prosopopée qui lui présentait plus d'un écueil à éviter, suppose que Dieu lui-même veut bien entrer en compte avec ses créatures, et prendre la peine de leur expliquer le mystère de ses desseins sur l'homme. Nous avouons que sa manière de répondre aux reproches des détracteurs de la providence ne nous a pas toujours paru très heureuse et très conforme aux vrais principes.

L'auteur ne semble-t-il pas, en effet, se mettre en contradiction avec lui-même, lorsque, après avoir annoncé que son but est d'absoudre la Providence des désordres dont nous nous plaignons, il en fait cependant remonter la cause à Dieu-même ? Voici le langage qu'il lui prête : « Voyez ici le bouleversement de la famille humaine ; l'empire de la force brutale ; la lâcheté des hommes paisibles fuyant devant l'homme féroce, fort et armé ; la faiblesse divinissant la gloire militaire, même dans l'usurpateur, dans le conquérant, dans le perturbateur et le méchant ; les anciennes idées de bien, d'union, de famille, d'espérance, etc., ne trouvant aucun abri, aucune retraite contre les ravageurs des nations. Pour activer ces foyers de troubles, les divisions, les guerres, j'ai soufflé dans les âmes de quelques chefs la soif du pouvoir, et dans les âmes de la multitude la soif de l'or ; chez les bons, alors en petit nombre, pour employer ce pouvoir, cet or, à servir le prochain et ma cause ; et chez les mauvais, pour les faire servir à corrompre leurs agents et à faire obstacle

à mon plan J'ai donc permis le mal , et je l'ai voulu , pour faire sentir le prix de la conquête du bien terrestre , etc. » Ainsi , voilà Dieu présenté non pas seulement comme le promoteur de tous les sentiments honnêtes , mais encore comme l'instigateur de toutes les mauvaises passions auxquelles l'humanité doit tous les maux qu'elle souffre. Non seulement Dieu permet le mal , mais il le veut positivement , pour animer les esprits à la conquête du bonheur temporel. Encore , s'il ne s'agissait que du mal phtysique , il serait vrai de dire , jusqu'à un certain point , que c'est en effet à l'école du malheur que l'humanité s'excite à faire effort pour triompher des obstacles et assurer son bien-être ; mais il s'agit aussi du mal moral , puisque l'action divine intervient directement , selon l'auteur , dans les actes volontaires par lesquels les méchants se corrompent entre eux et essaient de faire opposition aux desseins même de la Providence. Il est évident que telle n'est pas sa véritable pensée ; mais ceci prouve combien il est facile de dépasser le but dans une matière aussi délicate , pour peu que les expressions dont on se sert manquent de cette exactitude rigoureuse et de cette précision philosophique si nécessaire pour prévenir toute erreur et toute fausse interprétation.

Le fait est que tous les maux de la société s'expliquent par les passions humaines ; mais pour expliquer les excès des passions , est-il besoin de recourir au souffle inspirateur de la divinité ? N'ont-elles pas dans la corruption de la nature humaine un véhicule assez puissant , pour qu'il soit inutile de chercher hors du cœur humain une cause surnaturelle ? Les passions , j'entends celles qui ont troublé de tout

temps les nations, sont nées avec l'homme, et elles trouvent leur aliment naturel dans toutes les causes extérieures qui les excitent ; le christianisme en fait remonter l'origine au berceau même du genre humain, il en place la source dans cet orgueil et dans cette concupiscence par lesquels la religion explique si clairement la triste déchéance de l'humanité ; c'est l'homme lui-même qui s'est perverti par l'abus qu'il a fait de sa liberté, et qui a jeté dans son propre sein le germe de tous les malheurs qui sont aujourd'hui son partage ; le mal de nos jours n'a donc pas d'autre explication que le mal des premiers jours du monde, et la guerre sociale qui déchire les sociétés modernes n'est que la continuation de la guerre impie qui éclata entre les deux premiers frères ; elle a les mêmes causes et les mêmes effets.

Après avoir expliqué comment le mal s'est introduit sur la terre, l'auteur, et c'est là le point principal de son système, s'efforce d'établir qu'il ne doit avoir qu'une durée passagère. « Dieu, dit-il, a fait l'humanité, non seulement pour la félicité spirituelle des individus, mais encore pour le bonheur terrestre, pour le bien universel des vivants. Sa gloire même est intéressée à cet état futur qui ne peut tarder ; car tant que les hommes seront ignorants, désunis, antipathiques et malheureux, il y aura des mécréants, des murmures, des blasphémateurs, et le nombre des élus sera de plus en plus petit, par rapport au nombre des contemporains ; au lieu que lorsque les hommes auront paisiblement obtenu le bien-être, chacun selon son rang, afin d'éviter toute subversion présente et toute réaction future, tous rentreront dans la soumission sincère à ses lois paternelles. »

Il en résulte que , dans le système de l'auteur, le triomphe de la justice et de la vertu est subordonné à l'acquisition de ce bien-être universel qu'il promet à l'humanité, comme but providentiel; quand tous les hommes jouiront du bonheur temporel, tous seront des justes , car tous seront contents et par conséquent unis.

Mais , outre qu'il est fort contestable que la perfection morale soit la conséquence nécessaire de la félicité temporelle , puisqu'il est vrai de dire que les heureux du siècle ne sont pas toujours les plus vertueux , les plus justes et les plus saints , et qu'il y a au moins autant de pièges pour l'innocence dans les douceurs de la prospérité que dans les rigueurs de l'adversité , ne pourrait-on pas objecter à l'auteur que si la félicité temporelle est la condition du règne de la vertu sur la terre, tous les vices et tous les désordres actuels de la société se trouvent en quelque sorte justifiés par l'état d'oppression , de misère et d'avilissement où languissent depuis 4,000 ans, selon l'auteur , ces classes déshéritées auxquelles il s'agit d'assurer une place au banquet de la vie. Car n'auraient-elles pas droit de répondre à Dieu : vous nous avez promis le bonheur temporel ; c'est-là , d'après votre propre aveu, le but de votre providence. Vous convenez aussi vous-mêmes que les hommes seront méchants tant qu'ils seront misérables, et que le nombre des élus est nécessairement en proportion du nombre des heureux ; commencez donc par rendre les hommes heureux , si vous voulez qu'ils deviennent bons, qu'ils s'aiment entre eux, qu'ils soient soumis à vos lois. En un mot , délivrez-nous de tous les maux qui nous accablent, puisque le bonheur est

la seule voie qui conduise à la vertu, et le seul moyen efficace du salut des âmes. Tant que vous n'aurez pas accompli vos promesses, souffrez que nous restions comme nous sommes, et laissez-nous nos vices et notre corruption, puisque vous nous laissez nos misères et nos souffrances.

Et pour montrer que, dans la pensée de l'auteur, Dieu s'est bien positivement engagé à garantir à l'homme le bien temporel, nous citerons encore les paroles suivantes : « En mettant en vous, (c'est Dieu qui parle) l'idée du bonheur en ce monde, et son besoin de tous les temps, n'était-ce pas vous dire que j'étais résolu de vous procurer ce bien ?.... Et dans cette œuvre, comme dans les innombrables ouvrages de mes mains, où je n'ai pas voulu employer votre entremise, j'ai voulu que mes lois éternelles conduisissent inmanquablement et en une fois au but prévu : le bonheur terrestre. »

Mais comment se fait-il que, depuis 4,000 ans, Dieu n'a pas encore rempli sa promesse ? Pourquoi la terre n'a-t-elle cessé de retentir des gémissements de l'humanité souffrante ? Lisons l'histoire, et tout nous attestera la perpétuelle succession de ses douleurs et de ses misères. Qu'est-ce à dire ? Dieu a-t-il manqué de bonté ou de puissance ? S'il est infiniment bon, pourquoi a-t-il laissé l'humanité se nourrir pendant tant de siècles de ses larmes ? S'il est tout puissant, que n'a-t-il donc dirigé le cours des lois de la nature vers le plus grand bien temporel de ses créatures privilégiées ? Ainsi, en faisant du bonheur terrestre la fin de l'homme, on arrive forcément à cette conséquence, ou que Dieu pouvant assurer le bonheur des hommes, ne l'a pas voulu par défaut de bonté, se montrant assez cruel pour mettre en

lui l'image et l'espérance d'une félicité qu'il n'obtiendra jamais ; ou que , voulant rendre les hommes heureux , il n'a pu par impuissance réaliser ses des-seins bienveillants.

De telles conséquences sont loin de la pensée de l'auteur ; et ici , nous nous plaisons à rendre hommage à la pureté de ses intentions et à la sainteté du but qu'il se propose. Le spectacle des maux de l'humanité , envisagé du point de vue de l'inégalité des conditions , a déconcerté la raison de plus d'un philosophe. Pourquoi ce partage si peu équitable en apparence des biens de ce monde , dont certaines classes surabondent , tandis que les autres n'ont pas même le nécessaire ? L'importance que l'auteur attache dans son système au côté matériel de la vie humaine , devait , en effet , l'amener à ne pouvoir résoudre la question autrement que par l'hypothèse qu'il imagine. Il a dû lui sembler que le malheur de tant d'hommes voués aux privations et à la souffrance ne pouvait être le dernier mot de la providence. Il en a conclu que Dieu avait dû leur préparer , dans les trésors de sa sagesse , un avenir de félicité dans lequel se conciliasent les intérêts du temps et ceux de l'éternité. Mais , par une illusion qui s'explique aisément dans le cœur de l'homme de bien , il n'a pas vu qu'en faisant du bonheur terrestre le but de l'humanité , il ôtait à la vertu tout son mérite. Il a oublié que la pratique du bien ne va pas sans sacrifices , et que ce qu'on appelle mal physique , en y comprenant toutes les infirmités , toutes les douleurs , et toutes les misères dont ce monde nous offre le spectacle , bien loin d'être un obstacle au perfectionnement moral de l'humanité ,

en était au contraire le moyen et, en quelque sorte, la condition, puisqu'il est une occasion de patience, de courage, de fermeté, de résignation ; puisque c'est surtout dans ses luttes sublimes contre l'adversité, que l'homme triomphe de lui-même et de la nature par l'énergie de son âme, la force de sa volonté et la puissance de sa vertu. Non, le bonheur temporel n'est pas la fin de l'homme. Non, sa vraie destinée n'est pas d'être heureux sur la terre. Si le but de son existence était la félicité terrestre, il faudrait effacer l'évangile, dont toutes les pages protestent contre cette doctrine. Jésus-Christ est venu sur la terre pour sauver les âmes, et non pour conquérir aux hommes les jouissances de la fortune et les satisfactions des sens. Le bonheur que Dieu promet, c'est le bonheur de l'autre vie, et non celui de la vie présente. C'est pour celui-là seul que l'homme a été créé ; c'est sur celui-là seul qu'il a droit de compter, s'il accomplit ses devoirs, s'il obéit fidèlement à la loi morale. Et ainsi, la providence se trouve pleinement justifiée. Car de quoi l'homme pourrait-il se plaindre ? Ces maux, contre lesquels il serait tenté de murmurer, ne sont-ils pas pour lui une épreuve et, par conséquent, un moyen de mériter ? Ce bien parfait auquel il aspire, n'a-t-il pas, dans sa liberté, le pouvoir de le conquérir ?

Mais, quoique ce bien-être matériel, quoique cette félicité terrestre ne soient pas la fin de l'humanité, et que nul n'ait droit d'accuser Dieu s'il n'en jouit pas, est-ce à dire pour cela qu'il ne soit pas permis à l'individu de le rechercher, et à la société d'en faire jouir le plus grand nombre possible de ses membres ? Est-ce à dire même qu'il soit

impossible aux gouvernements et aux législateurs d'améliorer l'état social au point de réduire à des proportions infiniment moindres les misères dont l'excès contriste si justement le cœur des gens de bien ? A Dieu ne plaise ! Nous croyons au perfectionnement même matériel de l'humanité ; nous croyons que ce perfectionnement est tout-à-fait dans les vues de la providence, et que la charité, dont la religion fait un précepte si rigoureux, n'est qu'un des moyens dont elle se sert pour faire circuler ses dons d'une manière plus égale entre tous ses enfants. Mais nous faisons de ce progrès matériel la conséquence et non le principe du perfectionnement moral ; nous en faisons la récompense, et non la condition et le moyen de la vertu.

Mais l'auteur ne se borne pas à l'espoir d'améliorer le sort des pauvres ; il paraît croire encore à la possibilité de faire disparaître la pauvreté ; jusqu'ici les plus intrépides amis de l'humanité n'avaient ambitionné que la gloire d'adoucir les maux de l'humanité ; il aspire à celle de les abolir complètement, et se flatte de pouvoir y parvenir. Il nous présente l'image d'un état de société qui ramènerait au sein de la famille humaine la paix, la concorde et une affection fondées sur la jouissance d'une félicité commune. En lisant ces pages que l'amour des hommes a pu seul inspirer, mais dans lesquelles le cœur nous paraît avoir été un peu dupe de l'imagination, nous nous sommes demandé plus d'une fois s'il n'y avait pas plus d'inconvénient que d'utilité à faire concevoir aux classes inférieures des espérances dont la réalisation est inconciliable avec l'infirmité de notre nature. Car s'il est démontré que l'affranchissement des

maux qui n'ont cessé d'affliger la race humaine est une chimère ; est-il sans danger de présenter cette chimère comme une chose possible ? Ne nous exposons-nous pas à rendre encore le peuple plus impatient des maux qu'il souffre , si , après lui avoir persuadé qu'il peut s'en délivrer , nous le laisserons cependant dans sa misère première ? Exalté dans ses espérances , n'en poursuivra-t-il pas encore avec plus d'ardeur le but que nous lui aurons proposé ? Mais , trompé dans ses rêves , ne s'irritera-t-il pas contre les imprudents qui , au lieu de lui prêcher la modération des désirs , lui auront inspiré l'amour exagéré du bien-être , la passion des richesses , et l'estime des jouissances qu'elles procurent ? C'est là un écueil que n'ont pas toujours su éviter ceux qui s'occupent de l'amélioration du sort des classes inférieures. Jésus-Christ a dit dans l'évangile : *Il y aura toujours des pauvres parmi vous.* Quoi donc ! le Dieu de l'Evangile n'aimait-il pas les pauvres , lui qui voulut naître dans la pauvreté , et dont toute la vie a été consacrée au soulagement des pauvres ! N'était-il pas assez puissant pour les élever des abaissements de l'indigence aux splendeurs de l'opulence ? Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Pourquoi cette parole : *il y aura toujours des pauvres parmi vous ?* C'est qu'il prévoyait qu'il y aurait toujours parmi les hommes des passions , et par conséquent des vices , des désordres , avec tout le cortège de maux , de privations et de douleurs qui marchent à leur suite ; c'est que l'inégalité des conditions , et spécialement l'existence des pauvres , entrant dans le plan de la société nouvelle qu'il était venu fonder , afin que les uns pussent mériter par la patience , les autres par la charité ,

tous par le mépris des biens périssables de ce monde et la recherche des seuls véritables biens.

Après avoir répondu à la partie philosophique de son système, il me reste à exposer sommairement les moyens pratiques par lesquels l'auteur prétend assurer à tous les hommes, dans un avenir prochain, un bonheur paisible et de plus en plus grand, et bannir du sol de la France, et successivement de la surface du globe, l'oppression du peuple et sa misère périodique, en un mot, toutes les sources de la corruption, de l'irréligion, de l'égoïsme politique et du malheur temporel.

C'est ici que sa théorie de *l'existence et de l'origine du mal* se lie à sa théorie de *la loi divine du travail*.

Le travail, tel est donc, selon lui, le moyen universel de régénération pour l'espèce humaine. « Dieu lui même, dit-il, nous a imposé cette loi, comme puissant moyen d'obtenir sur la terre, et en surmontant toutes les oppositions, une félicité pure, digne de lui et durable à jamais. »

Oui, sans doute, le travail est la grande loi de l'humanité. Il est la condition de notre existence sur la terre, que Dieu a voulu faire dépendre de l'exercice de notre activité, et de l'application de nos facultés intellectuelles et physiques à la satisfaction des besoins de notre nature. Mais aussi n'oublions pas qu'il est une peine; et voilà pourquoi nous voyons tant d'hommes se soustraire à cette obligation et résister à la volonté divine. « En voyant, dit l'un des personnages que l'auteur met en scène dans son dialogue, en voyant en dehors de cette loi, nos mendiants, nos pauvres fainéants, les badauds, beaucoup de bourgeois

et de riches, les sauvages, les lazaronis, et les pauvres d'Italie et d'Espagne, je ne vois guère comment les hommes raisonnables dans tous les pays pourront faire rentrer les autres dans la loi du travail. »

L'auteur répond par la bouche de son maître d'école, « que cela serait effectivement impossible sous les gouvernements infatués de leur habilité et de leur science historique, etc., mais que cela devient praticable sous la république, si elle a le temps et le moyen d'éclairer ceux qui ignorent et de soulager ceux qui souffrent. » Mais la question est de savoir si la république aura la puissance de changer la nature humaine et d'inspirer la haine de l'oisiveté et l'amour du travail à ces populations désœuvrées, qui n'envient précisément de la richesse que le privilège de ne rien faire, et qui trouveraient fort commode d'arriver aux jouissances de la fortune, et au repos de l'opulence, sans se donner la peine de faire le moindre effort pour y parvenir.

En second lieu, ne nous y trompons pas, le travail, considéré simplement comme emploi des forces physiques, et comme appropriation de notre industrie naturelle ou acquise à nos besoins, n'est que le soutien de la vie matérielle. Il n'est pas par lui-même un moyen de moraliser l'homme, il ne l'est qu'autant qu'on lui donne un but moral et une direction conforme aux destinées de l'humanité; on a dit avec raison que le travail est le préservatif du vice, car en occupant utilement l'esprit, il le détourne de ces dangereux objets vers lesquels les passions ne sont que trop portées à diriger son activité, si on ne lui donne un autre cours. Mais cet adage de la sagesse antique n'est vrai pourtant qu'à

une condition : c'est qu'une pensée morale préside au travail ; c'est qu'il ne soit pas pratiqué en vue et au profit des passions elles-mêmes ; c'est qu'il n'ait pas seulement pour fin la satisfaction de l'intérêt privé, mais surtout l'accomplissement d'un devoir. Celui qui ne travaille que pour se procurer le bien-être temporel, que pour conquérir les jouissances de la vie, celui-là pourra arriver à la fortune ; il n'arrivera jamais à la réforme de ses vices. Le seul travail qui puisse profiter à la vertu, qui puisse contribuer au perfectionnement moral du peuple, qui puisse le sortir de l'abîme de corruption et de misère où il est plongé, est celui qu'on s'impose comme un devoir, qu'on remplit sous l'œil de la providence, dans une pensée sociale, pour faire le bien, pour assurer le bonheur des siens, pour remplir ses obligations comme citoyen, comme père de famille, comme créature raisonnable, libre et immortelle. Si donc vous ne proposez le travail à l'homme que comme moyen de se rendre heureux individuellement, votre sensualisme ne fera que des égoïstes, et rien de plus. Il n'empêchera pas l'ouvrier ivrogne et débauché d'aller manger en un jour le salaire d'une semaine dans les orgies du cabaret, et de laisser mourir de faim sa femme et ses enfants. Commencez donc par moraliser les classes inférieures par la religion, par une éducation populaire appropriée à ses besoins, par le bon exemple, par toutes les institutions sociales qui peuvent exercer sur lui une salutaire influence ; et le progrès du bien-être suivra nécessairement le progrès des mœurs ; car le travail, qui sera sanctifié par le devoir, produira des fruits au centuple

Mais supposons, avec l'auteur, que si le travail n'a pas eu encore depuis quatre mille ans les résultats qu'il en attend dans l'avenir, c'est qu'on s'y est mal pris jusqu'à présent. Nous admettrons donc pour un moment que jamais encore le travail n'a été convenablement organisé, mais qu'une bonne organisation du travail peut opérer les prodiges qu'il nous annonce.

Or cette organisation du travail s'applique, dans la théorie de l'auteur, à deux sortes de travaux : les travaux agricoles et les travaux industriels. Mais s'il reconnaît l'importance du rôle que remplit dans l'économie sociale le travail de l'agriculture, puisque c'est lui qui nourrit les populations, il est facile de voir que l'auteur accorde la préférence au travail industriel, comme source beaucoup plus féconde de richesse, comme instrument beaucoup plus certain de progrès. « En observant, dit-il, l'agriculture et l'industrie depuis sept générations, on trouve, au taux actuel de l'argent, que l'agriculture avait de revenu 2 milliards et demi, et que l'industrie avait de revenu 600 millions, et qu'aujourd'hui leurs revenus sont au pair, et chacun de 5 milliards. Cela dénote dans l'industrie un accroissement moyen trois fois plus rapide. Si l'on veut remonter aux causes de ce résultat, on trouve que si la fortune d'une famille vient à doubler, elle ne peut doubler son appétit, sa consommation personnelle en denrées alimentaires du sol, tandis qu'elle peut doubler, tripler sa dépense personnelle en objets de luxe; qu'elle peut à son gré étaler dans ses palais, ses salons, ses bibliothèques, ses musées, ou soustraire aux regards dans ses armoires, dans ses tiroirs, dans ses caisses..... En résumé,

on doit convenir qu'il y a dans l'industrie une puissance vitale plus grande que dans l'agriculture. » Cet argument est loin de nous paraître décisif ; mais nous laissons à l'auteur la responsabilité de ces assertions, en nous bornant à lui faire observer que le travail agricole, par cela seul qu'il est plus près de la nature, qu'il favorise moins tous ces besoins factices si favorables aux passions et aux vices, et qu'il admet plus de simplicité dans les mœurs de ceux qui s'y adonnent, devait lui paraître cependant un puissant moyen de moralisation à introduire dans le plan de régénération sociale qu'il propose. Ce n'est pas le peuple des campagnes qui fait les émeutes et les barricades, et en général, il y a peu de communistes et de socialistes parmi les prolétaires de l'agriculture ; parce que là les travailleurs les plus pauvres possèdent au moins une chaumière et un jardin, et que la propriété est la garantie la plus sûre du respect de la propriété. Le gouvernement lui-même, en colonisant sur la terre déserte de l'Algérie l'excès de nos populations industrielles, a compris quelle ressource pouvait offrir aux classes laborieuses que la stagnation du commerce a plongées dans la misère, cette vie des champs, cette fécondité inépuisable du sol, dont la culture nourrit du moins toujours le travailleur, et ne le laisse jamais dans une détresse absolue.

Quoiqu'il en soit, c'est à l'industrie que s'applique principalement la théorie de l'organisation du travail ; c'est le sort des prolétaires de l'industrie qu'il prétend surtout assurer. Mais en lui accordant qu'il puisse les déterminer tous à subir la loi divine du travail, comment les préserver du chômage, c'est-à-dire, de la cessation totale ou partielle de ce travail

qui doit être pour eux la source du bien-être temporel ? Pour prévenir toute interruption du travail qui alimente les populations industrielles, ne faudrait-il pas d'abord garantir la société contre les révolutions, les bouleversements politiques, l'anarchie, la guerre civile et étrangère, les crises commerciales, l'exagération et l'accroissement indéfini des impôts, les disettes, les fléaux de toutes sortes qui peuvent affliger un pays, en un mot, contre les passions des hommes et les rigueurs de la nature ? Voilà les causes de la ruine plus ou moins complète des éléments de la prospérité publique, et par suite de la misère des classes pauvres. Le chômage est donc le résultat inévitable de ces grandes catastrophes qui suspendent, pour ainsi dire, la vie des peuples, et qui déconcertent la science des économistes et l'habileté des hommes du pouvoir. Voyez les prodigieux efforts des gens de bien pour guérir les plaies de la France. Certes, ni les lumières, ni le patriotisme, ni l'amour de l'humanité ne lui ont fait défaut, dans les circonstances critiques où elle s'est trouvée. Et cependant, le remède à tant de maux n'a pas encore été découvert. L'auteur se flatte d'être plus heureux et mieux inspiré. Voici, du reste, l'énumération sommaire des moyens qu'il voudrait mettre en œuvre, pour réaliser son plan : police sévère exercée par l'autorité à l'aide de ses agents, des chambres de commerce, des maires, des chefs et sous-chefs des cohortes d'ouvriers, classés préalablement par 10, par 100, par 1,000, pour connaître ceux qui acceptent le travail, se soumettent à l'ordre et aux lois, et pour sévir par des condamnations contre les récalcitrants ; associations d'ouvriers, choisissant eux-mêmes leur contre-maitre, leur caissier, et travaillant sur

commandes écrites, au moyen d'un capital formé par des actions en commandite, avec intervention momentanée de l'État ; éducation populaire et chrétienne, obligatoire et strictement surveillée ; ateliers auxiliaires pour les ouvriers sans ouvrage ; masse de travaux publics utiles, suffisants pour les ouvriers de fabrique dans leurs mauvais jours, etc. Dans tous ces moyens, il n'y a rien de véritablement nouveau, rien qui n'ait été déjà proposé sous des formes plus ou moins diverses par ceux qui s'occupent de ces questions. Mais, ce qui appartient exclusivement à l'auteur, c'est l'expédient qu'il imagine, et qui fait la base de son système, pour solder les frais des ateliers auxiliaires, ceux de l'éducation du peuple, et du bien-être des classes ouvrières, sans aucun recours au trésor public, ni exaction envers les riches.

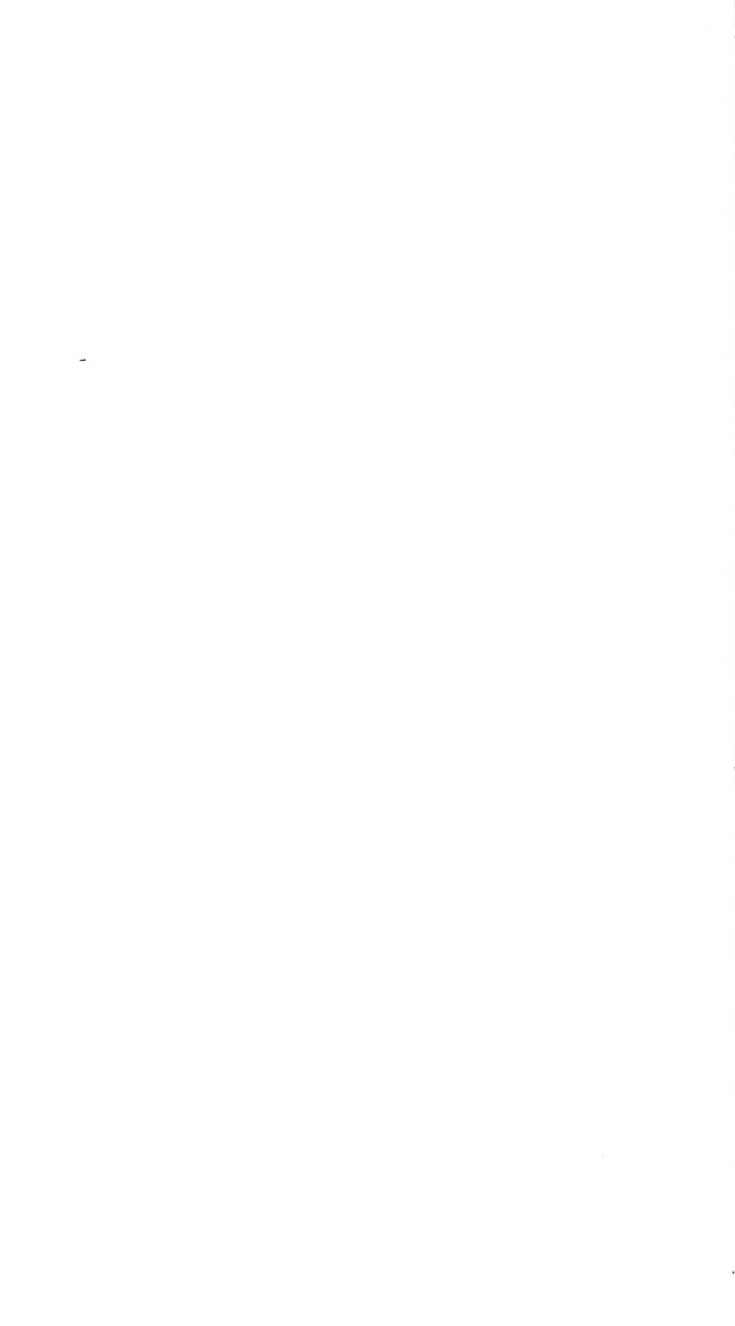
Cet expédient consiste dans l'établissement d'une caisse nouvelle, qui doit sortir du développement du fait important de l'accroissement annuel, après trente ans, de 1 milliard dans le revenu industriel général : « tout ce revenu industriel, dit l'auteur, comprend deux parties notables : l'une relative à l'ancienne industrie existante, qui a ses propriétaires, et qui est inviolable, elle paie à l'état 50 millions de patentes, pour une vente annuelle de 5 milliards, impôt qui est le centième du revenu total. Cette partie du revenu s'accroît faiblement, et seulement en proportion de la population. L'autre est relative à l'industrie à naître, qui n'a pas encore de propriétaires. C'est l'industrie *inventionnelle*, qui, dans les dernières trente années, nous a obtenu le nouveau revenu de 1 milliard, malgré les oppositions puissantes qu'elle a éprouvées de la

part d'une administration tracassière, des capitalistes irrésolus, et de l'opinion routinière. Sous la république, dit-il, elle va trouver une administration bienveillante et éclairée, pour protéger; un tribunal impartial et compétent, pour juger les déconvertes; des écoles professionnelles, des livres utiles, des hommes honorés, pour recueillir les bienfaits nouveaux prêts à s'échapper des mains de la Providence. Ces biens seront la propriété désormais inviolable des inventeurs, de leurs capitalistes et de leurs ouvriers. Leur revenu, après un intervalle de trente ans, ajoutera toujours au moins 1 milliard au revenu général. Que si l'on objecte qu'il n'y a là encore rien d'affectable, rien d'approprié à la classe prolétaire, si ce n'est une fraction de la patente de ce milliard, qui, confondu, à mesure de son apparition, avec l'ancien revenu industriel, rend 10 millions d'impôts, qui sont le centième du milliard produit par la vente; l'auteur répond et développe sa pensée, en disant que les inventeurs et capitalistes, afin d'entrer vingt ans plus tôt en jouissance, ne demanderont pas mieux que de payer 3 centièmes de la vente, au lieu d'un centième. Or, c'est au moyen de ces patentes de 3 centièmes de la vente, payés à l'Etat, pour prix de l'abandon de ses droits de propriétaire, par les inventeurs et capitalistes, que l'auteur se flatte de former, au bout d'une génération, un revenu fiscal de 50 millions, que l'Etat pourrait consacrer à des institutions utiles, à l'amélioration matérielle et intellectuelle du sort des travailleurs.

Ainsi, l'industrie pourvoirait elle-même et sur son propre fonds à toutes les éventualités de l'avenir; et cette réserve providentielle, qui serait de 50 millions

au bout de trente ans , s'accroissant indéfiniment de génération en génération , constituerait par la suite, au profit des prolétaires , un revenu immense qui rendrait la misère impossible.

Tel est le plan de l'auteur , plan qu'il se plaît à développer avec tout l'enthousiasme d'une espérance ardente et d'un esprit convaincu. Comme on a pu le voir par ce résumé , ces deux opuscules touchent à toutes les questions du moment ; et en voyant l'auteur remuer cette prodigieuse quantité d'idées , on n'admire pas seulement les nobles sentiments d'humanité qui l'inspirent , mais encore cette activité d'esprit et cette chaleur d'imagination dont l'âge n'a pu ralentir la vivacité. Mais quelle sera , Messieurs , notre conclusion sur le système de l'auteur ? Vous aurez sans doute déjà pressenti notre opinion : c'est que ce système nous a paru plus ingénieux que solide. Mais si l'espérance que l'auteur a conçue n'est qu'un rêve , c'est assurément le rêve d'un homme de bien.



SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 6.

Séance du 19 Janvier 1849.

PRÉSIDENTE DE M^{re} L'ARCHEVÊQUE.

Étaient présents : MM. Bandeville , L. Fanart , Nanquette , H. Landouzy , Querry , Max. Sutaine , J.-J. Maquart , Duquénelle , F.-L. Clicquot , Eug. Courmeaux , F. Pinon , Aubriot , V. Tourneur , Ern. Arnould , Gosset-Aubert , F. Henriot-Delamotte , Mortier des Noyers , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Genaudet , Al. Henrot , Sornin , Gainet et Pierret , membres titulaires ;

Et MM. Rattier , Ed. Arnould , Leuschenring et de Bonnay , membres correspondants.

CORRESPONDANCE.

M. Joly , professeur de seconde au Lycée de Reims , remercie l'Académie du titre de membre correspondant qui lui a été récemment conféré.

BIBLIOGRAPHIE.

De la localisation au greffe de l'arrondissement natal des renseignements judiciaires concernant chaque condamné ; par M. Bonneville, membre honoraire de l'Académie.

Notice sur l'Essartage ; par M. Lépine de Renwez.

Rapport sur les moyens d'améliorer le sort des travailleurs agricoles ; par M. de Tocqueville.

Observations sur l'inscription : FLAVIO VALERIO CONSTANTINO NOBILISSIMO CESARI, découverte à Saint-Hippolyte (Pyrénées-Orientales) ; par M. de G., de Perpignan.

Réponse aux observations précédentes ; par M. Puig-gari.

Programme des Prix proposés pour 1849 : 1° Par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen : *Étude biographique et littéraire Chénedollé*. 2° Par l'Athénée du Beauvoisis : *Étude sur l'abbé J. B. Dubos, considéré comme critique, diplomate et historien*.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, VII^e vol.

Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences; t. XXVIII, n° 1.

Journal des Savants ; n° de décembre 1848.

LECTURES ET COMMUNICATIONS

DES MEMBRES TITULAIRES ET DES MEMBRES CORRESPONDANTS DE L'ACADÉMIE.

M. Al. Henrot analyse les remarquables propriétés du *Haschich*, en rendant compte d'une thèse sur ce sujet, adressée à l'Académie par M. Decourtive, ancien élève interne en pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Reims.

M. Duquénelles continue la lecture de son travail ayant pour titre : *Physiologie de l'Antiquaire*.

M. Bandeville lit à la Compagnie une notice archéologique sur l'*Épître de Monsieur Saint Étienne*, qui s'est chantée à Reims, dans la paroisse Saint Étienne, jusqu'en l'année 1686.

M. Landouzy rend compte du *Traité de Médecine physiologique* avant 1815, par M. le dr Bigeon, médecin des épidémies de Dinan.

Lecture de M. Al. Henrot.

OBSERVATIONS SUR LE HASCHICH,

*A propos d'une thèse de M. Decourtive, ancien interne
en pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Reims.*

M. Decourtive, ancien interne en pharmacie de l'Hôtel-Dieu de Reims, depuis élève à la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris, a fait hommage à l'Académie d'une thèse soutenue à l'École de pharmacie de Paris, et dont le sujet est le *Haschich*.

Vous avez tous, Messieurs, entendu parler des remarquables propriétés du haschich ; je vous demande pourtant la permission d'entrer dans quelques détails sur la thèse de M. Decourtive, d'abord parce que c'est un travail complet et consciencieux, ensuite parce que les effets vraiment merveilleux du haschich excitent vivement la curiosité de l'homme du monde, et méritent l'attention sérieuse du physiologiste.

Le haschich est l'extrait du chanvre indien. — Pris à une certaine dose, il produit une ivresse très douce et caractérisée principalement par une extase ravissante, une sensation de bien-être ineffable, et les hallucinations les plus fantastiques.

M. Decourtive débute par faire avec détail l'histoire du haschich. Je ne le suivrai pas dans ses élucubrations historiques. Notre auteur pense, d'après Diodore de Sicile et avec M. Moreau de Tours, qu'Hélène fit prendre du haschich à Paris pour lui faire oublier ses douleurs, et que le haschich était aussi le magique remède des femmes de Diospolis, qui avaient le pouvoir de chasser, comme par enchantement, la colère et les ennuis.

Dans plusieurs contrées de l'Asie et de l'Afrique, on fait habituellement usage du chanvre indien sous diverses formes, à cause de l'ivresse délicieuse qu'il produit. Dans les cafés d'Ispahan, on prend en même temps que des pilules d'opium, des boissons préparées avec les feuilles du chanvre. -- Les cafés et les cabarets présentent, dans l'après-midi, le spectacle animé de gens qui se livrent à la joie la plus vive. Puis, au bout de quelque temps, le charme cesse, cette folle gaité fait place à un affaissement profond; et ces hommes qui, tout à l'heure, l'œil brillant, le teint animé, gesticulaient sous la vive impression du plaisir, tombent maintenant le regard éteint, la figure pâle, les traits abattus, dans une somnolence stupide. Les nègres du Brésil, les hottentots, les indiens fument le chanvre, ou le prennent en pilules ou en boisson. -- Les algériens en font une bière énivrante. -- Dans la haute Égypte, on en mâche les feuilles et les semences.

Il serait un peu aride de suivre l'auteur de la thèse que j'analyse dans les détails étymologiques et historiques très minutieux auxquels il se livre à propos du premier emploi du haschich et de la secte des haschichins. -- J'aime mieux emprunter à Théophile Gauthier les quelques lignes suivantes :

Il existait jadis en Orient un ordre de sectaires redoutables, commandés par un cheik qui prenait le titre de *Vieux de la montagne*, ou *Prince des assassins*. Ce vieux de la montagne était obéi sans réplique ; les assassins, ses sujets, marchaient avec un dévouement absolu à l'exécution de ses ordres, quels qu'ils fussent ; aucun danger ne les arrêtait, même la mort la plus certaine. Sur un signe de leur chef, ils se précipitaient du haut d'une tour, ils allaient poignarder un souverain dans son palais au milieu de ses gardes.

Par quels artifices le vieux de la montagne obtenait-il une abnégation si complète ? Au moyen d'une drogue merveilleuse dont il possédait la recette et qui a la propriété de procurer des hallucinations éblouissantes. Ceux qui en avaient pris trouvaient, au réveil de leur ivresse, la vie réelle si triste et si décolorée, qu'ils en faisaient avec joie le sacrifice pour rentrer au paradis de leurs rêves ; car, tout homme tué en accomplissant les ordres du cheik, allait au ciel de droit, ou s'il échappait, il était de nouveau admis à jouir des félicités de la mystérieuse composition.

Je voudrais, Messieurs, arriver de suite à l'exposition des propriétés physiologiques du haschich, mais, je dois à nos confrères de la section de pharmacie quelques mots sur les expériences de M. Decourtive. Je les dois surtout, puisque ce côté du travail est complètement nouveau et revient en propre à l'auteur. Il a trait à la manière de retirer du chanvre indien la résine qui en est le principe essentiellement actif. — M. Smith, d'Edimbourg, avait déjà isolé ce principe, mais, le procédé n'avait point été publié en France ; et de plus, le procédé de M. Decourtive, plus simple que celui du chimiste écossais, donne une résine

presque aussi pure. Il consiste à traiter à chaud, par l'alcool, les feuilles sèches de chanvre indien. — L'alcool dissout le principe actif, et on obtient, par distillation, un résidu ou extrait alcoolique qu'on dissout de nouveau par une petite quantité d'alcool très pur, et dont on précipite la résine en ajoutant de l'eau distillée froide. Le procédé de M. Smith est beaucoup plus compliqué, puisque, pour débarrasser la résine des autres substances avec lesquelles elle se trouve unie dans la plante, il faut employer successivement le carbonate de soude cristallisé, puis la chaux, puis enfin l'acide sulfurique.

M. Decourtive ne s'est point borné à extraire la résine du chanvre, il a fait de nombreuses expériences qui démontrent qu'elle seule possède les propriétés spéciales que j'ai indiquées, — que les autres parties de la plante sont, sous ce rapport, complètement inertes. — Enfin, M. Decourtive a opéré : 1° sur le chanvre indien envoyé d'Alger, — 2° sur du chanvre indien récolté à Paris et sur divers échantillons de chanvre de France. — De ces expériences comparatives et de l'étude minutieuse des caractères botaniques du chanvre, M. Decourtive conclut :

1° Que la résine est la seule partie active du chanvre indien.

2° Que le chanvre de France fournit une résine complètement analogue, mais beaucoup moins active.

3° Que la résine est surtout contenue en grande proportion dans les feuilles de la plante.

4° Que le chanvre indien et le chanvre ordinaire, appelé par les botanistes *Cannabis Indica* et *Cannabis Sativa*, n'ont point de caractères botaniques assez

tranchés pour qu'on puisse en constituer deux espèces, et que la différence énorme que ces deux chanvres présentent dans leur proportion de résine, dépend seulement du climat sous lequel ils se sont développés ; — opinion qui est parfaitement démontrée pour les autres plantes résineuses, et qu'il n'y a aucune raison de rejeter pour celle-ci.

M. Decourtive rapporte ensuite, d'après différents auteurs, quelques accidents survenus à la suite de l'opération du rouissage du chanvre, — il les attribue au principe résineux de la plante; — il est vrai que l'eau qui a servi au rouissage du chanvre possède quelquefois des propriétés vénéneuses. Mais il est, suivant moi, un peu hasardeux de rapprocher les phénomènes d'empoisonnement qu'on a observés dans ces conditions, des effets produits par le haschich.

La préparation du haschich la plus usitée chez les arabes, est l'extrait gras. Ils l'obtiennent en faisant bouillir les feuilles et les fleurs de la plante avec de l'eau à laquelle ils ont ajouté un peu de beurre qui dissout la matière résineuse; — ils produisent aussi une espèce de sirop verdâtre, d'une saveur âcre et nanséuse, et avec lequel on prépare des pâtes, des tablettes qu'on aromatise à la vanille, au jasmin, à la rose ou à la pistache. — Le dawamesc, préparation que nous avons en général en France, est une sorte de confiture verdâtre assez épaisse; — elle se prend à la dose de 15 à 20 grammes. Le madjoun, préparation spéciale aux arabes de l'Algérie, est un mélange grossier de feuilles en poudre de miel et de beurre.

J'arrive enfin, Messieurs, à l'exposé des phénomènes si bizarres que produit le haschich, et, ici, je vous demanderai la permission de sortir quelque peu du

rôle de rapporteur fidèle que j'ai suivi jusqu'à présent, afin de compléter le travail de M. Decourtive par les impressions que j'ai éprouvées moi-même, et par les faits curieux que j'ai observés chez plusieurs de mes amis.

Les phénomènes généraux que produit le haschich sont, je vous le disais, la sensation du bien-être physique et moral le plus complet, et l'apparition d'objets fantastiques, c'est-à-dire, l'hallucination.

Le haschich se prend immédiatement avant le repas, un peu de café en facilite beaucoup l'action, — quelques minutes après on se met à table ; — et bientôt voici venir le monde idéal, surnaturel, qui fait oublier du nôtre tout, même les joies les plus vives. Il est venu à l'esprit de plus d'un poète sceptique et blasé, cette pensée que l'homme, hôte passager de cette terre, non responsable d'une existence qui n'est qu'un résultat fortuit, pouvait, au gré de son caprice, modifier la durée et l'emploi de ses jours, condenser dans de courts instants qui centuplent la vie, toutes les voluptés que la nature humaine peut ressentir, et, abandonnant le reste au destin, dire avec un suprême dédain : j'ai vécu. — Quelle que soit la valeur de cette aberration morale, le moyen est là, — que la terre, l'ait fait germer de son sein pour que nous puissions savourer, par anticipation, des délices faisant pressentir un autre monde, ou seulement pour que nous puissions oublier nos douleurs terrestres par les jouissances artificielles de l'imagination en délire; peu importe, en ce moment; toujours est-il qu'avec quelques grammes de cette confiture verte, l'effet est produit, le monde est oublié, la faculté de sentir est élevée à ses dernières limites, et cela dans l'ordre des sensations les plus délicates et

les plus nobles ; en même temps, l'imagination acquiert une puissance de création immense ; l'intelligence, une vivacité intuitive, inexprimable ; puis, après quelques heures de cette multiplication de toutes les forces vivantes, sensibles, intellectuelles et morales, survient une délicieuse langueur qu'aucune souffrance physique ne vient troubler, qui n'amène point le regret et n'exclut point le désir ; qui, au contraire, de la plupart des autres ivresses nous ramène graduellement à la conscience du monde réel, en nous laissant encore la vive impression d'un charmant souvenir. Si la sensibilité devient si exquise, vous comprenez qu'il ne faut la mettre en jeu que par des impressions extérieures, donces, agréables. Il faut entourer le haschiché de tout ce qui peut flatter les sens. — Bonne table, dont on n'use qu'avec la prudence consommée d'un gourmet ; — bons vins, mais seulement jusqu'à cette imperceptible pointe qui rend la gaité si douce, le sourire si facile et si confiant ; puis d'éblouissantes lumières qui se réfléchissent dans les glaces, ou scintillent à travers les cristaux, des fleurs, des tentures aux brillants reflets, une musique tantôt légère, tantôt rêveuse, l'animation de l'orchestre, le tournoiement du bal, de riches toilettes, de doux regards ; — placez dans ces conditions un sujet bien doué, ayant surtout de l'imagination et de la sensibilité, et vous aurez bientôt le spectacle d'un homme heureux, non pas de ces jouissances exclusives, partielles, que donnent le vin et l'opium, mais possédant cette plénitude de bonheur que l'on ne peut comprendre, que l'on peut seulement pressentir, si l'on suppose que la sensibilité du corps et de l'âme est simultanément mise en jeu, et cela dans tous les ordres de choses. Admettez toutes les sensations de l'ordre physique et moral, assez vives pour

être nettement perçues , assez douces pour qu'aucune d'elles ne soit absorbante et ne se développe au détriment des autres ; admettez, dis-je, toutes ces sensations produites simultanément, d'une façon harmonique, si je puis ainsi dire, et laissant parfaitement intacte la conscience qui les juge, le moi qui les savoure, et vous vous figurerez peut-être ce qu'est pour le haschiché la somme du bien-être qui résulte de toutes ces impressions convergentes. Chose singulière, tandis que la sensibilité est excitée à un si haut point, la sensualité dort ; — le haschiché est sous l'influence des apparitions les plus séduisantes ; — il est entouré d'une atmosphère tiède et caressante , une musique suave le berce , il est éveillé, et pourtant on croirait qu'il rêve ; écoutez-le, les formes de femmes les plus séduisantes voltigent autour de lui , aucun voile ne lui cache leurs beautés, elles lui sourient avec abandon et lui jettent en passant un mot de poésie céleste ; lui, ressent le frolement de leurs cheveux, la tiédeur de leur haleine, et pourtant, au milieu de cette énivrante contemplation, pas un désir ne s'éveille, aucune pensée ne vient troubler cette admiration toute mystique ; — il présente alors l'impossible de la chasteté, comme elles montrent à son esprit l'idéal de la pudeur. Il semble que la conscience et l'appréciation du beau l'absorbe entièrement ; il semble qu'alors il ait dans l'ordre esthétique, et ce bonheur est immense, la possession absolue du vrai.

L'intelligence, cependant, acquiert aussi un développement immense, l'intuition est extrêmement vive, l'esprit saisit les rapports les plus déliés des choses et possède une faculté d'analyse très minutieuse, même dans l'ordre des idées les plus abstraites. J'ai entendu sur les notions de l'être, de la substance, de la durée, de la cause,

des aperçus très originaux et très profonds à la fois ; la conversation n'est pas suivie , pas de démonstration — souvent point d'idée complète — mais un éclair jaillissant et illuminant, pour ainsi dire, une question difficile. Avec cela la plus grande mobilité d'idées et de sensations. D'une question de métaphysique, on passe aux rapports de deux objets qu'on a sous les yeux, puis se révèle une impression vivement ressentie, puis un fou rire éclate et se prolonge indéfiniment — puis on s'arrête tout-à-coup, l'œil fixe, l'attention vivement tendue comme pour une révélation soudaine. En effet, l'idée surgit tantôt grave, tantôt d'un burlesque inimaginable. Puis quelquefois, quand le sujet en est susceptible, des gerbes de mots spirituels qui éblouissent par leur profusion, et qui pourraient en une heure fournir à la dépense d'un homme d'esprit pour six mois.

Le phénomène le plus curieux du haschich, celui qu'il faut renoncer à décrire, mais qu'il faut voir et sentir avec sa multiplicité incessante, c'est l'hallucination. Tout ce que Hoffman a rêvé de plus fantastique est, il faut le dire, d'une piètre invention auprès de toutes les visions que produit l'imagination en délire ; — Théophile Gauthier a, dans la Revue des deux mondes (février 1846), raconté, avec sa verve de style habituelle, quelques illusions fort bizarres. Les spectacles les plus inusités passent devant les yeux ; les objets inanimés prennent l'aspect d'animaux à mille formes ; les personnes présentes se travestissent et se transforment de mille manières. Les sensations les plus variées s'entremêlent de la façon la plus confuse ; c'est alors, à cette période, où l'effet du haschich est le plus intense, que le haschiché perd la volonté qu'il avait

jusque là conservée, et devient dans toutes ses actions l'esclave des visions qui lui traversent l'esprit. — Il donne alors un corps à des choses purement idéales, abstraites. Ainsi, un jeune artiste est enfermé seul dans sa chambre et haschiché. — Je m'étais, dit-il, expressément défendu de sortir — mais quelques instants après, échappant à ma propre surveillance, je m'enfuis et me mis à courir par la rue ; — j'avais vu manifestement une de mes idées sur la musique sortir de mon portefeuille et se sauver ; je courais après elle de peur de la voir arrêter comme vagabonde.

Remarquez ce mot, — je m'étais défendu de sortir ; — c'est là un fait curieux du haschich et qui se présente à peu près constamment ; la dualité du moi, — c'est-à-dire, une certaine lucidité de la conscience se montrant par moment, pendant lequel le haschiché, recouvrant une lueur de raison, surveille et observe par fois, avec une curiosité évidente, les faits et gestes d'un individu son voisin, et qui n'est autre que lui-même. — Il est excessivement intéressant d'observer alors l'influence de ces deux individus qui, à chaque instant séparés, se réunissent sans cesse, s'épient, s'examinent avec attention ; le voyant, c'est-à-dire, celui qui est raisonnable, prêt à arrêter dans ses manifestations délirantes son menechme haschiché ; celui-ci narguant le premier avec une joie et un entrain fort burlesque, puis par moment tous deux se retrouvant identiques et se confondant en un inextinguible éclat de rire. — D'autre fois ce n'est pas une dualité d'individu, mais une séparation du corps. — Par exemple, un mien ami, haschiché, imagine qu'il se rend à une brillante soirée ; — mais voilà que dans un caprice de vanité, sa tête, la partie la plus noble, se détache

et entre seule au salon, laissant à la porte cet infime compagnon, le corps. — Il fallait entendre ce pauvre corps se lamenter sur l'abandon de sa chère tête; puis le voir, par un mouvement de vive curiosité, s'avancer doucement, et regarder comme à travers une porte entr'ouverte ou un trou de serrure, pour voir ce que fait par là cette tête ingrate; puis, se trouvant par hasard devant une glace, tomber dans une stupéfaction profonde, en se voyant sur les épaules cette même tête qu'il vient de voir à l'instant dans une chambre voisine, etc.

Je parlais, tout-à-l'heure, de la faculté de donner un corps à des choses idéales; ainsi, un haschiché voyait très manifestement, pendant un morceau de musique, les notes prendre un corps saisissable, danser sur le parquet; un autre avait, dans sa pensée, réalisé l'identification absolue des choses et des mots qui les représentaient, — chaque pensée pour lui se réalisait sous la forme d'un objet matériel qu'il pouvait voir et toucher.

La vivacité du souvenir, la puissance de la rêverie est immense dans le haschich. Cela se manifeste principalement sous l'influence de la musique, surtout quand celle-ci prend un caractère grave et triste. — C'est alors que le passé renaît au cœur avec une intensité pénétrante, — que la mélancolie imprime, au front du haschiché, une sévérité douce, et qu'à mesure que l'émotion devient plus vive, que l'extase devient plus complète, que les souvenirs se pressent, remplissant l'âme d'une joie ineffable ou d'une tristesse plus douce encore, on peut suivre sur sa bouche entr'ouverte, sur ses narines dilatées, sur ses yeux voilés de larmes, la gradation et les

développements de toutes les sensations qu'il éprouve.

C'est un résultat auquel , le plus souvent , on peut arriver à volonté par certaines dispositions. — Ainsi, choisir quelques amis sympathiques, à l'ordre d'idées ou de souvenirs qu'on veut évoquer, devant lesquels on n'ait point à se contenir pour renfermer une parole ou un sanglot ; avec une certaine musique, produisant habituellement des émotions analogues, on peut arriver, presque à coup-sûr, à faire revivre des souvenirs calmés depuis longtemps, et à leur donner toute l'intensité des premiers jours. On y arrivera surtout quand, avec un peu d'habitude du haschich, on aura acquis le pouvoir de faire naître tel ou tel ordre de visions. Quand le haschich ne donnerait que cette puissance rétrospective de la mémoire et du sentiment portés, je le répète, au plus haut degré, certes, ce serait un merveilleux agent.

Un fait est constant dans l'impression produite par le haschich, c'est que la notion de durée est complètement perdue. — Quel que soit l'effet immédiat du haschich, qu'il soit triste ou gai, enjoué ou sérieux, le temps s'allonge indéfiniment, les minutes paraissent des heures. — Il n'y a ici aucune exagération ; on comprend combien cela ajoute aux impressions ressenties par le haschiché, puisque le bonheur ineffable, que je décrivais en commençant, lui semble ne devoir jamais finir ; et que, d'une autre part, les sensations douloureuses qu'il éprouve quelquefois se prolongent indéfiniment. Il faut avoir vu avec quelle angoisse dans ce cas, avec quel profond désespoir la victime du haschich tourne les regards vers l'aiguille d'une pendule qui n'est déplacée que de quelques minutes, tandis que la journée lui paraissait finie.

La même illusion se produit par rapport à l'appréciation de l'espace ; -- l'horizon s'éloigne indéfiniment. — Triste ou gaie, la plus courte promenade est interminable.

Le plus souvent le haschich, malgré l'intensité avec laquelle toutes les émotions qu'il suscite développent la personnalité, n'exclut pas une sympathie généreuse. — Le haschiché s'intéresse beaucoup et très affectueusement à ceux qui l'entourent — et s'il est heureux, s'il jouit de ces émotions ineffables que j'ai indiquées, il est plein de douce compassion pour ceux qu'il aime et qui sont près de lui.

Il sait que n'étant point haschichés, ils ne ressentent aucune des voluptés qui l'énivrent. Il les regarde avec une pitié miséricordieuse. Il les contemple sur cette terre où il les voit de loin gémir, et voudrait les élever jusqu'à lui, et les faire jouir du bonheur qu'il possède. Je faisais avec un ami une sortie de cinq minutes. Il était en plein haschich. — Pour lui le chemin était interminable. — La dualité du moi, dont j'ai parlé, lui avait un instant fait comprendre que peut-être il avait besoin d'être conduit ; il m'avait prié d'être son compagnon, — puis l'effet du haschich continuant, il se trouvait marchant avec joie dans son paradis ; — moi, je le suivais sur notre humble terre, et c'était vraiment touchant de l'entendre me prodiguer ses condoléances, et me plaindre, et me remercier de mon dévouement à le suivre dans un trajet si long, moi qui ne pouvais goûter, pendant la route, la joie céleste qui l'énivrait. Le haschich donne à tous les sens un degré de sensibilité exquise ; — ainsi le haschiché parle bas, car le moindre son un peu fort retentit durement à ses oreilles. — Il

exige de ceux qui l'entourent une voix douce , point de brusquerie, point de mouvements précipités , cela le froisse vivement ; lui-même apporte dans ses paroles une recherche très grande , il trouve des expressions qui peignent les nuances délicates qu'il saisit. — Il est, en général, très expansif, très sympathique à ceux qui l'entourent, mais il a indispensablement besoin d'une égale sympathie de leur part. Il veut qu'on ait confiance en lui. — Rien ne trouble les manifestations d'un haschiché , comme de savoir qu'autour de lui se trouvent des gens qui ne l'aiment pas ou qui ne croient pas à l'effet du haschich , et se défient de lui. — C'est-là une importunité obsédante.

Je n'ai pas besoin de dire que les effets du haschich ne sont pas toujours aussi suaves que ceux que je viens de décrire ; de même que , pour toutes les substances qui modifient puissamment le système nerveux , les résultats obtenus par le haschich varient énormément , selon les dispositions physiques et morales de chaque personne. En général , il exalte à un haut degré les facultés de chacun ; les uns sont pris pendant longtemps d'une rire inextinguible , qui ne cesse que pour renaitre ensuite. Ce fut le premier effet produit par le haschich sur deux de mes amis et moi. Nous étions , par une belle journée d'été , couchés sur une pelouse ; après une demi-heure d'extase silencieuse , pleine de douces rêveries , de pensées fugitives , nous nous regardons au même instant , et tous trois , par un instinct inexplicable , nous partons d'un éclat de rire immense , et qui ne cesse que par la fatigue énorme qu'il produit. — Quelques secondes de calme , et chacun se demande en pensée , d'où vient ce rire ? — point

de réponse. — Aussitôt le rire recommence, plus fougueux encore que le premier ; puis chacun adresse des regards, à son voisin, la même question qu'il se faisait à lui-même ; et comme il devine qu'il n'y a point de réponse, le rire reprend toujours, et toujours irrésistible, intense, forcené. — Puis, l'un de nous prononce une syllabe, un autre complète le mot, et nous nous mettons à débiter, avec le plus de vélocité possible, tous les mots qui commencent par cette syllabe ; et, à chaque instant, sans savoir pourquoi, poussés par un irrésistible besoin, nous nous interrompons pour nous tordre dans un fou rire. Cela dura une heure, au moins.

Pendant la première période du haschich, il y a toujours un mal de tête assez intense ; le front est comme serré dans un arc de fer. — Le haschich n'est pas toujours agréable, par fois même il est extrêmement pénible. — L'une des sensations les plus douloureuses que j'ai éprouvées, est celle-ci : les idées naissent et se succèdent avec une rapidité si grande, qu'il est impossible d'en saisir aucune dans son ensemble ; pour peu que cela se prolonge, c'est un supplice. Il y a dans le haschich, pour tous les individus, une période très agréable, — c'est la première période, pendant laquelle l'ivresse n'est point arrivée encore à son degré le plus complet. — Cette période est caractérisée par la vivacité plus grande des idées qui passent un peu confuses déjà, mais rapides et légères. — En même temps, l'attention est complètement détournée des mille et un soucis de ce monde. — On s'abandonne, sans la moindre résistance, à ce charme de l'oubli qui vous entraîne, et à ce charme plus grand des illusions qui commencent.

C'est à ce moment que se manifeste surtout la différence des individualités dans le haschich, c'est alors que les uns deviennent gais jusqu'à la folie, les autres pensifs, rêveurs ; chez les derniers , l'extase dure beaucoup plus longtemps.

Puisque le haschich porte spécialement son action sur le système nerveux , vous devez comprendre , Messieurs , combien son influence doit être grande chez la femme. -- Sous le rapport de la délicatesse des sensations et de la facilité exquise avec laquelle le moral s'émeut , le haschich trouve chez elle un fond beaucoup plus riche que chez nous. -- Pourtant , il me semble , d'après le peu de remarques que j'ai faites , que tout d'abord elles en subissent moins facilement l'effet ; -- cela tient à la crainte de perdre la conscience , la liberté. -- Cette crainte leur donne une résistance qui les fait lutter quelques temps contre l'extase et les illusions naissantes ; -- or , le haschich veut un complet abandon. — Mais une fois que l'action se manifeste , il est vraiment merveilleux de constater cette richesse surabondante de sensations douces , tendres , expansion infinie d'amour idéal ; c'est alors aussi que la physionomie se réveille , s'illumine sous l'inspiration intérieure. Alors , il faut laisser la plume et prendre le pinceau ; mais je ne suis pas peintre.

Il est bien rare que le délire du haschich dépasse les limites , soit de l'extase , soit de la gaité , et qu'il devienne violent. Cela arrive pourtant quand la dose a été considérable , et toujours sous l'influence d'hallucination. Aussi un individu se roule sur un tapis , avec d'épouvantables contorsions , pour rompre les chaînes imaginaires qui le garrottent.

Un autre suit , à travers les illusions de son délire ,

les formes gracieuses d'une petite Vénus d'albâtre, placée sur sa cheminée, et le haschich aidant, cette statuette devient sa femme; — puis ses regards se portent sur un portrait d'homme appendu à la muraille; tout-à-coup, le Monsieur du portrait se détache du mur, prend un corps réel et marche; — il paraît qu'alors il s'avance avec un empressement par trop galant vers la petite statuette, car notre haschiché, furieux, lui lance à tours de bras, chaises et fauteuils. Enfin, quand l'ivresse du haschich se termine, on voit souvent cette douce somnolence, dans laquelle on se rattache encore à des rêves qui s'envolent, ne se décidant qu'avec peine à se séparer de cette existence si pleine de voluptés, pour reprendre les sérieuses occupations. Quelquefois le haschich a des retours; c'est-à-dire, que le lendemain du jour où l'on a pris le haschich, — une excitation un peu vive, le café, la musique, peuvent reproduire pendant quelques instants de véritables hallucinations. Enfin, ce qui survit le plus à l'ivresse, c'est une paresse langoureuse et pleine de charmes, et en même temps, une activité plus grande de la sensibilité qui rend beaucoup plus impressionnable à toutes les sensations habituelles.

Pour nous, voyants (on appelle ainsi les individus non haschichés), les résultats merveilleux de la drogue égyptienne paraissent impossibles. — Il faut, en effet, les avoir vus et sentis; toutefois, si l'on peut impunément s'abandonner à cette délicieuse ivresse, il y aurait danger à faire du haschich un usage habituel et immodéré. Car cela conduit, après un temps plus ou moins long, à l'abrutissement le plus complet. C'est ce qu'on voit dans l'Inde et en Perse, où les mangeurs de haschich expient, par une caducité

précoce, les jouissances exquises mais énervantes qu'ils ont savourées trop souvent.

J'aurais pu, Messieurs, dans le cours de cette lecture, accumuler de nombreux faits de haschich ; — ils se ressemblent tous en ce point qu'étant vrais, ils ne sont pas du tout vraisemblables. J'ai préféré vous indiquer d'une manière générale les caractères du délire que donne le haschich, par quelques aperçus sommaires d'analyse psychologique des haschichés ; -- que si, par hasard, mon récit, que j'ai avec grand soin sevré de toute complaisance d'imagination, trouvait parmi vous quelques sceptiques, comme par contre, il éveillerait peut-être la curiosité de plusieurs, je dirais : prenez du haschich ; et je pourrais alors en appeler de l'Académie voyante à l'Académie haschichée qui, j'en suis sûr, me donnerait gain de cause.

Mais je reviens au sujet de mon travail. M. Decourtive a raconté un grand nombre de fantaisies ou d'ivresses de haschich qu'il a éprouvées lui-même ; car notre auteur, consciencieux en expérimentations, s'est soumis fréquemment à l'usage de la substance qu'il voulait éprouver.

En résumé, M. Decourtive a fait un travail complet, sérieusement étudié, sur l'histoire naturelle du chanvre, sur le mode d'extraction de la résine active, sur les propriétés physiologiques du haschich. Il a indiqué aussi quelques-unes de ses applications en médecine, par MM. Aubert-Roche et Moreau de Tours ; mais c'est là un champ d'exploration encore tout nouveau et dans lequel, peut être, il y a beaucoup à découvrir.

Lecture de M. Bandeville.

ÉPÎTRE DE MONSIEUR SAINT ESTIENNE.

Dès les premiers siècles du christianisme, on lisait publiquement dans l'église les actes des martyrs, afin d'entretenir dans l'esprit des fidèles le respect et la confiance pour ces glorieux témoins de la foi. Cet usage est attesté par un grand nombre d'auteurs, entre autres par St Augustin (1), St Césaire (2), et l'auteur de la vie de St Pione. Le 47^e canon du 5^e concile de Carthage, en 597, permet de lire dans l'église les légendes des saints, conjointement avec l'écriture sainte : de là les légendes qui se lisent encore aujourd'hui à l'office des matines. Quand la langue latine eut cessé d'être comprise par le vulgaire, ces sortes de lectures, ou leçons, ne pouvaient plus contribuer à son édification ; et, si nous nous rappelons que nos pères n'avaient pas alors comme nous l'usage des livres d'heures, et encore moins celui de livres traduits, nous comprendrons facilement que tout ce qu'ils chantaient à l'office était pour eux lettre close. Pour répondre à la pensée des pères de la primitive

(1) Serm. 280.

(2) Serm 95.

église, et graver plus sûrement dans la mémoire des fidèles l'histoire des principaux saints qu'on proposait à leur vénération, on crut devoir composer en langue vulgaire, et faire chanter à la messe certaines strophes rythmées et rimées, et par là plus faciles à retenir; et nos bons aïeux allaient s'édifier et s'instruire au récit en vers du martyre de St Étienne ou des miracles de St Nicolas, comme ils allaient pleurer ou s'éjouir au spectacle des mystères de la Passion ou de la Résurrection.

Ces strophes, qui n'étaient qu'une sorte de paraphrase de l'épître ou de la légende de la fête, se chantaient alternativement avec le texte latin qu'elles commentaient, et tenaient lieu d'épître. Les rimes de ces strophes étaient originairement toutes masculines, parce que le ton sur lequel on les chantait, était un plain-chant qui se fût peu accommodé des *e* muets des autres rimes: ce ne fut guère qu'au xv^e siècle que les rimes féminines trouvèrent moyen de se glisser dans ces sortes de compositions.

On les appelait épîtres farcies, *epistolæ farcitæ*, expression toute culinaire qui équivalait à celle-ci: épîtres garnies ou bourrées de paraphrases. Je ne sais jusqu'à quel point on peut admettre l'opinion du chanoine Lacourt, qui prétend que ces sortes d'épîtres empruntèrent leur nom aux *farces* ou poésies libres que les jongleurs allaient chanter dans les maisons. Pour pouvoir juger cette question, il faudrait démontrer laquelle des deux sortes de poésies est la plus ancienne, ou du moins laquelle des deux a reçu la première la dénomination de *farsa* ou *farsia*. Ce qui est certain, c'est que les épîtres farcies étaient déjà ainsi nommées au xii^e siècle, comme le prouvent: 1^o une ordonnance

rendue en 1198 par Eudes , évêque de Paris , et qui règle la manière de les chanter : *Epistola cum farsia dicetur à duobus in cappis sericeis* ; 2^e l'épître de St Étienne , tirée d'un vieux missel de St-Gatien de Tours , et citée par D. Martène (1).

On a cru voir dans ces épîtres un reste de la fête des fous ; et ce qui semble appuyer cette assertion , c'est que les épîtres farcies se chantaient le jour de St Etienne , fête des diacres ; le jour de la St Jean , fête des prêtres ; le jour des SS. Innocents , fête des enfants de chœur ; le jour de la Circoncision , fête des sous-diacres , etc... Sans vouloir contester cette opinion , je pense qu'elle n'infirme en rien ce que j'ai dit de la pensée première qui a donné lieu aux paraphrases en question. Les fêtes susdites n'ont pas commencé par les abus qui les ont fait justement supprimer : ceux qui les ont instituées , se souvenant de cette maxime d'Horace (2) :

Segnius irritant animos demissa per aures ,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus...

n'avaient en d'autre but que d'attirer le peuple par la curiosité , en donnant plus de solennité à l'office ; de graver plus profondément dans son esprit la connaissance des mystères , l'histoire des saints et des martyrs ; et enfin de lui faire aimer et retenir une sorte d'instruction qu'il n'eût guère conservée autrement. Tel était aussi le but des épîtres farcies. Qu'on ait voulu par là rendre les offices plus solennels , je le conclus de la pompe qu'on déployait dans le chant de ces légendes , puis des autres parties de la messe , qui étaient également *farcies* de

(1) De antiq. eccles. ritibus lib. 4. cap. 5. art. 2.

(2) De art. poetic.

paraphrases : ainsi , un vieux cérémonial du monastère de Lérins parle de certains jours où le *Kyrie* doit être chanté *cum farsa* ; et M. F. Clément , dans un savant article qu'il a donné aux *Annales archéologiques* (1), nous montre le texte et le chant d'un de ces *Kyrie* paraphrasés au XIII^e siècle , et qu'il appelle le *Kyrie* des trois rois : on y voit pourquoi le *Kyrie* qui se chante encore aujourd'hui dans le diocèse de Reims , aux doubles majeurs , est surchargé d'un si grand nombre de notes , c'est que cette longue suite de notes était le chant de cette paraphrase : *Kyrie , fons bonitatis , pater ingenite , à quo bona cuncta procedunt , eleyson ; Kyrie , qui pati natum mundi pro crimine ipsum ut salvaret misisti , eleyson ; Kyrie , qui septiformis dans dona pneumat , à quo cælum , terra replentur , eleyson* ; ainsi pour le *Christe* et le *Kyrie*. Mais n'oublions pas nos épîtres. Qu'elles aient été inventées pour remplacer la lecture des actes des martyrs , je crois en voir la preuve dans le titre de *Vie* qu'on leur donnait : il y avait la *vie* de St Étienne , celle de St Jean , celle de St Nicolas , de St Blaise ; et , par analogie , il y avait aussi la *vie* du jour de l'an , la *vie* de l'Épiphanie , etc. Enfin , ce qui me persuade que ces épîtres avait été composées pour l'instruction du peuple , c'est qu'elles ne furent pas enveloppées dans la proscription qui fit justice de la fête des fous et de celle de l'âne , et que longtemps après la suppression de ces fêtes abusives , on les chantait encore dans un grand nombre d'églises , jusqu'au temps où l'instruction , donnée plus communément par les pasteurs et mieux comprise par les

(1) Tom. 8 , pag. 56.

fidèles, fit de ces paraphrases une sorte de hors-d'œuvre qui n'avait plus de but. N'est-ce pas d'ailleurs une pensée semblable qui a dicté ce *Magnificat* farci que plusieurs d'entre nous ont entendu chanter dans quelques églises, sans songer le moins du monde à s'en scandaliser?

L'ange de Dieu dit à Marie
Qu'elle concevrait Jésus-Christ,
Et que ce divin fruit de vie
Serait l'œuvre du Saint Esprit.
Toute ravie,
S'en va chez sa cousine et dit :
Magnificat anima mea Dominum.

Les épîtres farcies étaient chantées dans une grande partie des églises de France : j'ai à vous présenter le texte ou des fragments du texte qui était en usage, pour la fête de St Etienne, dans les diocèses de Reims, de Tours, de Sens et d'Amiens. La même épître se lisait à Soissons dans un missel manuscrit du temps de Nivelon de Basoches, au ^{xiii}^e siècle (1); elle commençait ainsi : « Entendes tuit à cest sermon » etc. Elle se trouvait à Aix sous ce titre : *Leis plants de san Estève, planctus S. Stephani* (2). Celle qui se chantait, le jour des SS. Innocents, dans le couvent des religieuses de la Trinité à Caen, fut interdite, vers le milieu du ^{xiii}^e siècle, par Odon, archevêque de Rouen (3). Enfin on sait qu'elles étaient en usage dans les églises d'Auxerre (4), de Paris, de Dijon, de Châlons-sur-Saône, de

(1) Lebœuf & Lacourt.

(2) D. Martène. De ant. eccles. rit. loc. cit.

(3) Ducange, verbo *farsa* 2.

(4) Lebœuf.

Brioude, de Narbonne, etc (1). Ducange, sur la foi d'un inventaire fait à l'église de St Paul à Londres, en 1293, parle de deux livres où se trouvaient les épîtres farcies chantées dans cette église (2). Le savant auteur du *Glossarium*, à propos des épîtres mentionnées dans la charte de l'évêque de Paris, en 1198, avoue qu'il ignore ce que signifie ce mot *epistola cum farsia*; mais les bénédictins qui firent réimprimer son ouvrage, en 1755, suppléent à cette lacune en empruntant à D. Martène l'explication et le spécimen qu'il donne de ce genre de paraphrase.

Ces épîtres, qui formaient comme la partie instructive de l'office, se chantaient avec beaucoup de solennité, *cum magna reverentia*. A côté du sous-diacre, auquel était réservé le chant du texte latin, venait un ou plusieurs autres clercs chargés de chanter le commentaire français. Tous montaient au jubé, et se tournaient vers le peuple, afin d'être mieux entendus. Cette solennité variait suivant les lieux : pour ne parler que de l'épître de St Étienne, à Soissons cette épître était chantée par trois personnes en chappes, une pour le texte, deux pour la paraphrase; ailleurs, le sous-diacre, en tunique, était accompagné de deux diacres en chappes, auxquels appartenait l'honneur de fêter leur patron; dans d'autres églises c'étaient deux enfants de chœur qui suppléaient au défaut de diacres; à Paris, d'après la charte d'Eudes, l'épître était chantée par deux clercs en chappes de soie; à Reims, c'était par deux sous-diacres en tuniques. Après un préambule français chanté par un des assistants du sous-diacre, celui-ci commençait l'épître

(1) Ducange, loc. cit.

(2) Ibid.

par ces paroles ; *Lectio actuum apostolorum* , qui étaient aussitôt commentées dans un couplet chanté par un de ses compagnons ; puis venait une phrase latine , suivie d'un nouveau commentaire , et ainsi de suite jusqu'à la fin.

Les différentes leçons que nous avons de l'épître de Saint Étienne , excepté toutefois celle de St Gatien de Tours , prouvent que cette épître était la même , pour les paroles et pour le chant , dans un très grand nombre de diocèses ; mais avec le temps , et suivant les différentes idées locales , des variantes s'introduisirent dans le texte , pour corriger les expressions vieilles et peu comprises ; et dans le chant , pour l'orner et l'embellir.

Des cinq leçons que j'ai à vous offrir , la plus ancienne , sans contredit , est celle de Tours , qui , selon D. Martène (1) , doit remonter au XII^e siècle : la physionomie encore un peu latine des expressions ne permet pas de lui donner une moins haute antiquité. Voici d'ailleurs quelques fragments que nous en a donné le savant religieux. (Point de préambule).

Lectio actuum apostolorum.

Por amor de vos pri saignos barun
Se ce vos tui (2) escotet la leçon
De saint Esteuve le glorieux barun ;
Escotet la par bonne entencion
Qui a ce jor reçu la passiu.

In diebus illis, Stephanus.... faciebat signa magna et prodigia in populo.

Saint Esteuves fut pleins de grant bonté
Emmen (3) tot celo qui creignent liex

(1) De ant. eccles. rit. loc. cit.

(2) Si vos dect.

(3) Parmi.

Feseit miracle o nom de Dieux mandé (1)
As cuntrat et au ces (2) a tot dona santé
Por se haïrent autens li Juvé (3).

Surrexerunt autem..... et non poterant resistere..... qui loquebatur.

Encontre lui se dressèrent trestuit
Diserent ensemble : Mauvais mes cetui
Il a deable qui parole en lui....

Vient ensuite l'épître d'Amiens, qui paraît appartenir à la fin du XIII^e siècle, ou au commencement du XIV^e, et dont les autres ne sont que des éditions plus ou moins revues et corrigées. Lebœuf donne à celle de Sens la date précise de 1400. Mais de ces deux épîtres nous n'avons encore que des fragments, qui nous ont été donnés par l'abbé Lebœuf. Quant aux deux dernières, que nous appellerons *rémoises*, nous les possédons en entier : elles ont été copiées par Lacourt, l'une sur un manuscrit de la petite église de Bérù, l'autre sur les livres de la paroisse de St-Etienne de Reims ; la première, qui s'éloigne plus des formes du langage moderne, paraît être du XV^e siècle ; l'autre, dans laquelle on a rajeuni quelques expressions, semble ne pas remonter au-delà du XVI^e.

Quant au chant, qui, à quelques variantes près, est le même pour les quatre leçons que nous possédons, c'est une sorte de quatrième ton qui a quelque rapport avec le chant des généalogies. Il comprend, pour les paroles françaises, quatre phrases musicales dont chacune se termine par une des notes caractéristiques *la*, *ut*, *mi* ; pour les paroles latines, c'est

(1) Demandé au nom de Dieu.

(2) *Contractis et cæcis*.

(3) Pour cela le haïrent les juifs.

une espèce de récitatif, avec quelques modulations aux diverses ponctuations et à la finale. M. F. Clément, dans l'article que j'ai cité plus haut, dit que la musique changeait à ce cri de St Étienne, *Domine Jesu, suscipe spiritum meum* ; je n'ai pu observer ni noter ce changement, attendu que Lacourt et Lebœuf, qui m'ont fourni le chant de ces épîtres, se sont contentés d'en noter les premières strophes. Pour ce qui regarde l'antiquité de ce chant, l'abbé Lebœuf pense que c'est un reste de l'ancien chant gallican, aussi bien que les deux généalogies, avec lesquelles j'ai dit qu'il avait quelque rapport. Maintenant comment échelonner les trois versions qui nous restent ? Donnerons-nous la priorité au chant dont les paroles nous paraissent les plus anciennes, c'est-à-dire, à l'épître d'Amiens ? S'il m'est permis d'exprimer tout timidement mon opinion, je dirai que je pense tout le contraire, et que l'épître de Reims, dont les paroles ont la physionomie la plus jeune, me paraît avoir conservé le chant le plus ancien, celui qui se rapproche le plus de l'origine : ce chant est le plus simple, le plus syllabique ; les ornements qu'on voit dans les deux autres, ne paraissent être que des additions qui les rendent aussi différents l'un de l'autre que de l'épître de Reims ; et la suppression de ces ornements suffirait pour faire disparaître toutes les variantes, et ramener la plus parfaite uniformité entre les trois versions.

L'épître en question s'est chantée à Reims, dans la paroisse de Saint Etienne, jusqu'en l'année 1686, où l'archevêque Charles-Maurice Le Tellier, animé d'un beau zèle de réforme, jugea à propos d'abolir cet usage en même temps que la cène du jeudi-saint,

qui avait lieu dans la même église, et la procession des confrères de Saint Jacques. Voici, pour ce qui regarde l'épître de Saint Etienne, la teneur de cette ordonnance : « Charles-Maurice Le Tellier... sur ce » qui nous a esté représenté par nostre promoteur, » lors de la visite que nous avons faite de vostre » paroisse le 25 juillet dernier... que contre l'ordre » et l'usage de l'église, il s'estoit introduit une coutume de chanter une epistre en françois et en » latin, le jour de la feste de Saint Estienne, qui » se célèbre au mois de décembre, et que cette » cérémonie, bien loin d'exciter la dévotion des fidèles, » donnoit sujet de rire à tous ceux qui assistoient » ce jour-là à la messe de paroisse, tant parce que » le texte françois en est barbare, qu'à cause que deux » sous-diacres revestus de tuniques chantent l'épistre » en françois et en latin alternativement, et sur un ton » particulier Nous nous serions fait représenter » l'épître que l'on chante en françois et en latin » le jour de Saint Estienne, et le chant nous en » ayant paru extraordinaire, et la traduction ridicule, » nous vous deffendons très expressément de la chanter » dorénavant; voulons que l'on chante seulement » l'épître comme elle est dans nostre missel, et que » l'on se conforme au chant ordinaire qui est en » usage dans nostre diocèse.... Donné dans le château » de Louvois..... le 5 octobre 1686. »

EPITRE DE

D'APRÈS LEBŒUF.

Manuscrit d'Amiens.

Entendés tout à chest sarmon
Et clair et lai tout environ
Conter vous veil la passion
De Saint Esteule le baron ;
Comment et par quel mesproison
Le lapidèrent li félon
Pour Jesuerist et pour son non ,
Ja l'orrès bien en la lechon.

Cheste lechon que chi vous list
Saint Luc l'apelent qui la fist,
Fait des Apostres Jesuxrist ,
Sains Esperit li aprist.

Che fu es jors de piété
El tans de grâce et de bonté
Que Diex par sa grant carité
Rechut mort pour chrestienté.
En ichest tans bien euré
Li Apostres li Dieu amé
Ont Saint Estève ordené
Pour prêchier en vérité.

(Ici finit la citation de Lebœuf).

D'APRÈS LE MÊME.

Manuscrit de Sens. 1400.

Entendés tuit a ce sermon
Et clerc et lai tuit environ
Conter vous veil la passion
De Saint Estienne le baron
Comment et par quel mesprison
Lou lapidèrent li felon
Pour Jesuerist et pour son non ,
Jà l'orrès dire en la leçon.

Qui ci est à Dieu ores tont
Vérité fine jà n'en dout
Car li apostres le tesmoignent
Cil mescroient qui s'en esloignent
Saint Luc l'écrit , Seignor et Dames
Li bons mires de corps et d'ames.

In diebus

(Manque).

Stephanus plenus gratia et fortitudine

Saint Estèves dont je vous chant
Plains de grace et de vertu grant
Faisoit el pule mescréant
Miracles grans Dien préchant
Et chrestienté essauchant.

MONSIEUR SAINT ESTIENNE.

D'APRÈS LACOURT.

Manuscrit de Bêru.

Manuscrit de S. Etienne de Reims.

(Comme celui de Bêru, excepté) :

Entendés tous à ce sarmon	Or entendés à ce sermon
Et clers et lays tous environ	...
Conter vous veux la passion	...
De Saint Estienne le baron ;	...
Comment et par quel mesprison	...
Le lapidèrent les félons	...
Pour Jésus Christ et pour son nom ,	...
Vous l'orrez bien en la leçon.	Le sçaurés bien en la leçon.

apostolorum.

Cette leçon que cy vous list	...
Saint Luc s'appelle qui la fist ,	...
Le Saint Esperit ly apprist	L'un des apostres Jésus Christ,
Des douze apostres Jesus Christ.	Le Saint Esprit si luy apprit

illis.

Ce fut en un jour de pitié	...
En tems de grâce et de bonté	...
Que Dieu par sa grant charité	...
Receut mort pour chrestienté.	...
En iceux jours bien curés	...
Les apostres qui Dieu aimoient	Les apostres de Dieu aimés
Ont Saint Estienne ordonné	...
Pour prescher foy et vérité.	...

faciebat prodigia et signa magna in populo.

Saint Estienne dont je vous chant	...
Plein de grâce et de vertu grant	...
Faisoit au peuple mescréant	...
Miracles grans en Dieu preschant	...
Et chrestienté essousant.	Et chrestienté annonçant

MS. DE BÉRU.

MS. DE S. ETIENNE DE REIMS.

Surrexerunt autem quidam de synagoga, quæ appellabatur Libertinorum, et Cyrenensium, et Alexandrinorum, et eorum qui erant a Cilicia et Asia, disputantes cum Stephano.

Les pharisiens Dieu renioient	Les pharisiens l'ont renoncé
Qui de la loy sont plus prisez	...
Vers le martyr s'ont esdressiez	Vers le martyr sont adressez
Lors disputèrent tous irez.	A luy disputent tous irez.

Et non poterant resistere sapientiæ, et Spiritui qui loquebatur.

Saint Estienne rien ne doubtoit	...
Car le filz Dieu le confortoit	Le fils de Dieu le confortoit
Et Saint Esprit en luy parloit	Le Saint Esprit à lui parloit
Tant que il dit luy enseignoit.	Que ce qu'il dit luy enseignoit,
Au grant sens qui en luy estoit	Au grant sens qu'il luy inspiroit
Nul d'eux contester ne pooit.	Nul d'eux resister y pouvoit.

Audientes autem hæc dissecabuntur cordibus suis et stridebant dentibus in eum.

Quant ce ouyt la pute gent	...
De deuil ont moult le cuer dolent	...
Tant les supportoient maltalent	Tant les supporte mautalent
Qu'ensemble croissoient leurs dents.	Qu'ensemble grinçoient les dents.

Cum autem esset Stephanus plenus Spiritu sancto, intendens in cælum, vidit gloriam Dei, et Jesum stantem a dextris virtutis Dei, et ait :

Or entendés le saint martyr	...
Comme il fut plein du Saint Esprit	Quand il fut plein du Saint-Esprit
Regarde en haut, et voit partir	...
Le ciel dessus luy à s'ouvrir	...
La gloire de Dieu a venir	...
Dont a parler ne pot taisir.	Dont de parler ne peut tenir.

Ecce video cælos apertos, et filium hominis stantem a dextris virtutis Dei.

La gloire voy nostre Seigneur	...
Et Jésus Christ mon rédempteur	Et de Jésus-Christ mon sauveur
A la dextre mon créateur.	...
Or ay grant joie sans dolours	Or ay grand joye sans douleur
Quant je voy celuy que j'aours.	Car je voy celui que j'adeurs
	Qui est loyer de mon labeur.

MS. DE BÉRU

MS. DE S. ETIENNE DE REIMS.

Exclamantes autem voce magna, continuerunt aures suas, et impetum fecerunt unanimiter in eum.

Quant du filz Dieu oyent parler	Quand du fils de Dieu oyrent parler
Done se commencent a merveiller	Tous commencèrent à forcener,
Les oreilles à estoupper,	...
Car mais ne pooient escouter.	Plus ne le peuvent escouter
Assault luy font pour luy grêver,	Assault luy font pour le tuer
Il les attend comme bon père	Il les attend comme franc chevalier
Bieu pueult souffrir et endurer,	...
Car il voit Dieu qui le vult saulver.	Qui voit Dieu qui le vent sauver.

Et ejicientes eum extra civitatem, lapidabant.

De fors les murs de la cité	Dehors...
Ont le martyr traict et jeté,	...
Là l'ont les félons lapidé	...
Et oneques n'en orent pitié.	Que oneques n'en eurent pitié.

Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis, qui vocabatur Saulus.

Pour mieux férir délivrement	Pour mieux faire délivrement
Ont déposé leur vestement	Ont dépouillé leur vestement
Au pied d'un varlet innocent.	Au pied d'un varlet qui les attend
Et fut cil qui tant de tourment	C'étoit Saul qui tant de tourment
Fit puis a chrestienne gent.	...
Dieu le rappela doucement,	...
Puis fut Saint Pol tout voirement.	Puis fut-il sauf tout voirement.

Et lapidabant Stephanum invocantem, et dicentem :

Dessus luy font moult grant assault,	Adonc luy font ..
Le lapident ; ne luy en ehault,	...
Tend ses mains et ses yeux en hault,	...
Prie à Dieu que aux siens ne fault.	..

Domine Jesu, suscipe spiritum meum.

Sire Jésus, que je désir,	...
Qui m'as fait ces tourmens souffrir	Qui m'as ces tourmens fait souffrir
Dès ores reçois mon esprit	...
Quar je vueil à toy parvenir.	Que je vueille à toy parvenir.

Positis autem genibus, clamabat voce magnâ, dicens :

Ores le saint de grand amitié	Or le saint de grande amitié
Ses ennemis fait semblant lié,	...
Plie les genoux par pitié	...
Et pour eulx tous a Dieu prie.	...

MS. DE BÉRU.

MS. DE S. ETIENNE DE BEIMS.

Domine Jesu, ne statuas illis hoc peccatum.

Sire , fait-il , en cui mains sont
Et li juste et eil qui meffont ,
Pardonne leur du sacré mont
Quar ils ne scevent que ils font.

Sire Jésus , en tes mains sont
Les justes et ceux qui meffont
Pardonne leur, père très-bon
Car ils ne sçavent ee qu'ils font.

Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.

Quant il ot dit tout son plaisir
Fait semblant qu'il vueille dormir
Clot ses yeux , et rend son esprit
Dieu le reçoit a son servir.
Or prions tous le saint martyr
Qui puelit tous saulver et garir
Qu'ensi puissions nous tous morir
Et au règne Dieu parvenir.

Quand il eut dit...
...
...
Dieu le reçoit à luy servir
...
Qu'il nous doint si bien survenir
Que nous puissions tous bien mourir
..

CHANT

DE L'ÉPITRE DE SAINT ÉTIENNE.

Reims.
Amiens.
Sens.

Entendés tout a ce ser- mon , Et clers et
Entendés tout a chest sar- mon Et clair et
Entendés tuit a ce ser- mon Et cler et

Reims.
Amiens.
Sens.

lays tout envi- ron ; Conter vous veul
lai tout en- vi- ron ; Conter vous veul
lai tuit en- vi- ron ; Conter vous veul

Reims.
Amiens.
Sens.

la passi- on De Saint Estienne le ba- ron ;
la passi- on De Saint Esteule le ba- ron ;
la passi- on De Saint Es- tienne le ba- ron ;

<i>Reims.</i>		Comment et par quel mes-pri- son Le la-
<i>Amiens.</i>		Comment et par quel mes-pri-son Le la-
<i>Sens.</i>		Comment et par quel mes-pri-son Lou la-
<i>Reims.</i>		pidèrent les fé- lons. Pour Jesu Xrist et
<i>Amiens.</i>		pidèrent li fé- lon. Pour Jesu Xprist et
<i>Sens.</i>		pi-dè-rent li fé- lon. Pour Jesu Xprist et
<i>Reims.</i>		pour son nom, Vous l'orrez bien en la
<i>Amiens.</i>		pour son nom, Ja l'orrez bien en la
<i>Sens.</i>		pour son nom, Ja l'orrez di- re en la
<i>Reims.</i>		le- çon. <i>Lecti-o actuum aposto-lo- rum.</i>
<i>Amiens.</i>		le- çon. <i>Lecti-o actuum apostolo-rum.</i>
<i>Sens.</i>		le- çon. <i>Lecti-o actuum aposto-lo- rum.</i>

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 1.

Séance du 2 Février 1849.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Saubinet , Bandeville , L. Fanart , Nanquette , J.-J. Maquart , Duquénelle , F.-L. Clicquot , Eng. Courmeaux , F. Pinon , Aubriot , V. Tourneur , Ern. Arnould, Gosset-Aubert , F. Henriot-Delamotte , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Genandet , Al. Henrot , Sornin , Gainet , Velly , Gérardin , Deleutre , Pierret et Ch. Poisson , membres titulaires ;

Et MM. Sellier et Joly , membres correspondants.

M. le Recteur de l'Académie de Reims assiste à la séance.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Programme des questions mises au concours par la Société de statistique de Marseille. La question proposée pour le prix à décerner en 1851 est la suivante :

« Déterminer les avantages et les inconvénients des divers systèmes de répression appliqués ou proposés jusqu'à ce jour ».

Introduction à l'annuaire météorologique de la France pour 1849, par MM. J. Haeghens, Ch. Martins et A. Bérigny.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest ; 4^e trimestre de 1848.

Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes ; n^o de janvier 1849.

Histoire de l'empereur Napoléon ; par M. P. M. Laurent, représentant du peuple, illustrée par Horace Vernet ; 1^{re} livraison.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. J -J. Maquart, organe d'une commission nommée par l'Académie, lit un rapport sur les hêtres de la montagne de Verzy, connus sous le nom de *Faux de Verzy* : il présente à la Compagnie plusieurs dessins originaux des faux de Verzy, copiés d'après nature. L'Académie décide que l'un de ces dessins sera lithographié sous la direction de M. Maquart, et inséré dans le prochain n^o des comptes-rendus.

M. le Recteur de l'Académie de Reims, invité par M. le Président à vouloir bien prendre part aux travaux de la Compagnie, donne lecture d'une notice sur le *Phare de Gatteville*.

M. Dubois fait un rapport sur un ouvrage offert à l'Académie par son auteur, M. V. Doublet, et intitulé : *Essais de morale, ou avis salutaires d'un détenu à ses compagnons d'infortune*.

M. Pinon lit deux pièces de vers : *Le Malentendu* et *Mes Souhails*.

M. le Trésorier de l'Académie donne lecture d'un rapport concernant les finances de la Compagnie ; les conclusions de ce rapport sont adoptées.

Lecture de M. J.-J. Maquart.

RAPPORT FAIT A L'ACADÉMIE DE REIMS SUR LES FAUX DE VERZY.

MESSIEURS ,

L'Académie reçut , il y a plus d'un an , un travail concernant les hêtres de la montagne de Verzy , près Reims ; hêtres connus sous le nom de *Faux*. Une commission, composée de MM. Saubinet , Em. Dérodé et J.-J. Maquart , a été chargée de l'examen de ce travail ; elle s'est livrée à des investigations bien plus qu'à des études , et le rapport que je viens vous présenter en son nom , aujourd'hui , est plutôt l'œuvre des autres que la sienne.

La discussion élevée , lors du congrès scientifique de Reims , relativement aux hêtres de Verzy , est presque de l'histoire ancienne ; et pourtant l'opinion émise alors eut trop de retentissement , souleva à Reims et à Verzy surtout une telle opposition , que la renommée du congrès scientifique n'en sortit pas sans une légère atteinte. Permettez à la commission , Messieurs , de vous rappeler les faits.

Ce fut en pleine session du congrès, vous le savez, qu'un professeur à la Faculté des sciences de Paris, d'une éloquence attrayante et persuasive, vint nous charmer par la puissance de sa parole. Avec lui, la botanique n'était plus une science aride, elle ressemblait à un roman de boudoir, à une étude fantastique dans laquelle chaque espèce était représentée jouissant de facultés surprenantes; sa vive imagination, animant les plantes d'une autre vie que celle qui leur est propre, leur supposait des vertus et des passions, des mœurs et des habitudes. Personne, mieux que lui, n'avait encore développé, avec plus d'intérêt, les phénomènes de la végétation, les mystères de la reproduction, en un mot, les amours des plantes : tout cela expliqué avec le charme d'un langage éloquent et fleuri, avait le parfum des fleurs mêmes.

Et bien, cet élégant professeur fit partie d'une commission chargée d'étudier la nature des faux de Verzy; il va s'en dire qu'il en fut le rapporteur; voici ce qu'au nom de la commission proclama l'oracle à la face du congrès, dans une de ces assemblées compactes comme nous les avons vues, voici ce qu'on lira à tout jamais dans le volume de la 15^e session du congrès scientifique de France.

« Le sol ferrugineux où croissent les faux (1),
» n'est pour rien sur les phénomènes principaux qu'on
» remarque dans ces arbres si curieux. Une main di-
» rectrice a enlacé primitivement toutes les branches
» principales, pour forcer la nature à les unir en-
» semble et à n'en former qu'un seul tronc. »

(1) Ce mot est ainsi orthographié dans le rapport fait au congrès. Voir, à ce sujet, une note placée un peu plus loin.

Les arbres de la forêt de Verzy durent frémir d'indignation devant une pareille hérésie scientifique ; et les faux , secouer leur touffe chevelue avec fierté et dédain.

Était-ce bien sérieusement qu'une semblable communication était faite devant un auditoire choisi ? Qu'allait donc devenir la tradition ?... Et ces honnêtes vieillards , tout près d'atteindre un siècle d'existence , eux qui toujours ont vu , depuis leur enfance , les faux résister aux orages , aux tourbillons , aux tempêtes ?.... Ils se seraient trompés ?.... Leur mémoire serait-elle perdue au point d'oublier que , jeunes et folâtrant sur le plateau de la montagne , ils ont torturé ces arbres en tressant leurs branches de fer et tortillant leurs troncs noueux durs comme le marbre ?.. Oh non ! il vaut mieux croire à une erreur d'imagination , à un jugement irréfléchi , à un entraînement malheureux , à un piège tendu par la science , alors que la vérité est obscurcie et qu'on se fourvoie à sa poursuite. Le jugement du savant professeur a ébloui la commission , et , se reposant sur lui du soin d'expliquer le mystère de la nature des faux , elle s'est endormie confiante en son erreur.

Mais si la science a ses écarts , comme tout ce qui est le fruit de l'intelligence et du jugement humain , la vérité les repousse et la raison les redresse.

C'est ce qui est arrivé à propos de l'opinion de la commission du congrès sur les faux de Verzy. Des idées diverses se heurtèrent ; quelques-uns , confiants dans le savoir des hommes de la science , adoptèrent d'emblée l'explication proclamée par le rapporteur , et la soutinrent quand même ; le plus grand nombre , et on pourrait dire les plus sages , bien qu'étrangers

au congrès scientifique , les habitants de Verzy , combattirent , avec le ridicule , ce qui n'était qu'une opinion émise avec trop de légèreté , une réponse jetée un peu au hasard à une question quelque peu ténébreuse.

Cependant , un de ces hommes modestes , amis de la vérité et de la science , un de ceux qui ne put accepter les conclusions du rapport , se décida un jour à rompre le silence ; il recula d'abord devant l'idée d'attaquer , de front , l'avis d'un professeur de la faculté des sciences ; puis , la raison et le bon sens soutenant son courage , après bien des hésitations , après deux années de lutttes avec lui-même , il adressa à l'Académie un écrit dans lequel il protestait , dans toute la simplicité de son âme , contre l'argument sophistique , lancé comme une fusée d'artifice , à la face des adhérents. Nous rappellerons ici ce que M. Lacatte-Joltrois , l'auteur de l'écrit en question , émettait à l'endroit des faux de St-Basle.

« Le hêtre ordinaire est droit , ceux de St-Basle ont
» le tronc bas et tortueux , et sont d'une conforma-
» tion tout à fait bizarre. Chacun de ces arbres offre
» une espèce de berceau sphérique d'une étendue de
» plus de quarante pieds : leur feuillage tombe jus-
» qu'à terre , toutes leurs branches , petites ou grosses ,
» sont courbées et recourbées de mille manières ;
» anastomosées ou greffées par approche ; on voit
» de fortes branches jointes à d'autres branches , de
» manière à faire croire qu'elles sont passées l'une
» dans l'autre , et qu'on leur a donné cette forme , car
» toutes les parties sont de la même grosseur ; des
» coudes ou nœuds , aussi formés par des branches ,
» présentant des figures de reptiles et d'autres animaux.

» Il y a un fau , entre autres , dont le tronc est partagé
» en deux parties qui , rejointes un peu plus haut ,
» forment une ouverture de près de 4 pieds de hau-
» teur , sur 12 et 24 pouces de largeur. Plusieurs
» de ces arbres ont de 10 à 12 pieds de circonfé-
» rence. »

L'auteur dit plus loin : « Nous croyons devoir
» attribuer au sol une végétation aussi surprenante ; ce
» sol n'a que très peu de terre végétale , au-dessous
» de laquelle se trouve , généralement , un gros sable
» rouge qui couvre des silex et d'autres pierres. Dans
» un terrain aussi ingrat , les racines des arbres ne
» trouvent pas assez de sucs nourriciers pour lui
» procurer la sève qui lui est nécessaire ; aussi ,
» quand il est jeune , on ne lui voit pousser que de
» longues et faibles branches , qui , n'étant pas assez
» fortes pour se maintenir élancées , se replient les
» unes sur les autres ; agitées par l'air , elles s'é-
» corchent , et lors de la sève , elles se greffent par
» approche. »

Aux détails qui précèdent , votre commission ,
Messieurs , a joint d'autres renseignements ; ceux-ci
se trouvent consignés dans un travail important et
tout à fait spécial aux hêtres de St-Basle. L'auteur ,
M. Teissier , ancien garde général des forêts , à Ludes ,
consulté par M. Em. Dérodé , l'un de nous , a bien
voulu lui adresser le fruit de ses remarques joint à
son expérience en semblable matière. Permettez-
nous de vous citer tout ce que ce travail renferme
de complet et de lumineux sur la question de dif-
formité des faux de Verzy.

(*Extrait du travail de M. TEISSIER.*)

« Vous invoquez ma qualité d'Agent forestier , en me demandant mon opinion sur les causes de la difformité de certains hêtres de la forêt domaniale de Verzy, qui sont connus sous le nom de *Faus de Saint-Basle* (1). C'est avoir trop de confiance en moi : il appartient aux hommes pratiques de dire ce qu'ils observent ; les causes ne peuvent être expliquées que par les savants, et je suis seulement de ces premiers. Je vais comme tel vous donner quelques renseignements, et si j'ose vous soumettre ma pensée sur les causes, ce ne sera pas que j'espère pouvoir résoudre la question.

Je ne doute pas que M. Payer l'aurait fait , s'il avait pu observer assez les faus de Saint-Basle, s'il en avait eu le temps et les moyens. La rapide visite qu'il leur a faite était tout à fait insuffisante pour en obtenir un résultat concluant.

M. Payer n'a remarqué que trois choses aux hêtres de Saint-Basle , qui sont rendus célèbres à deux myriamètres à la ronde , par les nombreux pèlerinages de plaisir qui s'y font de Reims.

(1) Boiste, Raymond, Bescherelle et d'autres dictionnaires français donnent le mot : *fau*, dont le pluriel, selon la règle sans exception, qui régit les mots terminés en *au*, doit s'écrire : *faux*, orthographe que la commission a adoptée. Néanmoins , M. Teissier ayant jugé à propos d'écrire par une *s* le pluriel de *fau*, on a cru devoir laisser subsister cette orthographe dans les parties de son travail que l'on a citées , en lui renvoyant toutefois la responsabilité de cette formation exceptionnelle.

1^o La tendance de leurs branches à se diriger vers la terre.

2^o Le développement des bourgeons en bourses tout à fait analogues à celles que l'on rencontre sur les arbres fruitiers *bien dressés*.

3^o La soudure de toutes leurs branches principales les unes avec les autres.

Selon M. Payer, dans ses conclusions, ces faus ne peuvent se reproduire que par marcottes ou boutures. Il est étonné du phénomène du développement des bourgeons en bourses qu'il dit être ici accidentel pour le hêtre. Il croit que la soudure des branches des faus de Saint-Basle est un effet de l'art ; enfin il émet l'opinion que le sol ferrugineux de la forêt de Verzy n'est pour rien dans la conformation bizarre de ces arbres. Il fonde cette proposition sur ce qu'il se trouve des hêtres dont la végétation est normale, à une petite distance de ceux qui sont difformes.

Je ne pense pas, avec M. Payer, que les faus de Saint-Basle ne puissent point se reproduire difformes par semis. Je crois seulement que cela ne peut pas arriver souvent, et qu'il faut que la graine ou le sujet qui en sort se trouve sur un lieu remplissant des conditions spéciales de composition minéralogique. Je crois aussi que des graines provenant de hêtres à végétation normale peuvent produire des sujets bizarres, s'ils se trouvent dans ces conditions spéciales de terrain.

Le sol de la forêt de Verzy contient, fort inégalement disséminés, plusieurs minerais de fer et surtout des pyrites qui s'y décomposent spontanément et produisent un sulfate de fer ; il contient aussi diverses argiles, surtout de l'argile marneuse et du sable

siliceux, enfin beaucoup de pierrailles de silex pyromaque.

J'ai fait marcotter plusieurs milliers de branches de hêtres sur diverses natures de terrain autre que celui de Verzy, et dans des taillis clairiérés pour les compléter; jamais rien de semblable aux faus de Saint-Basle ne s'est produit. Ceux-ci pourraient avoir perçu sur souches; mais qu'ils aient été bouturés ou marcottés, ce qui suppose un travail artificiel, je ne le crois pas probable, pas possible presque, dans une localité où jamais on ne s'occupait du repeuplement des bois. Si la nature du sol n'avait point d'influence sur la végétation des faus de St-Basle, pourquoi leur accident ne se représenterait-il pas dans d'autres forêts aussi souvent que dans celle de Verzy, où il existe plus de cent hêtres contournés, d'âges différents, et qui y sont répandus sur une contenance de 400 hectares environ?

Les Pyrénées, dans le département de l'Aube, arrondissement de Limoux, offrent le frêne pleureur en grande quantité, s'y reproduisant par semis naturels. Ici des sujets de cette variété naissent de frênes ordinaires, et réciproquement. Je tiens ce renseignement de mon collègue M. Mazières: je regrette qu'il ne m'ait rien précisé sur la nature du sol de ces forêts.

Dans la forêt domaniale de Brotonne, arrondissement de Caudebec (Seine-Inférieure), il existe une quinzaine de hêtres pleureurs, isolés les uns des autres, épars sur une étendue de 6,000 hectares. Il y en a de différents âges; les plus vieux sont estimés avoir 120 à 125 ans; ils ont de 1 m. 00 à 1 m. 50 de tour, à 1 m. 00 du sol, et une hauteur totale

de 12 à 14 m. Près de cette forêt, dans le parc de la Meilleraie, qui appartient à M. de Mortemart, et sur un sol sablonneux où le silex abonde, il se trouve aussi un hêtre pleureur; il a 5 m. 50 c. de circonférence et 20 m. de hauteur; il est estimé être âgé d'environ 500 ans.

Le corps de tous ces arbres croissant au milieu des taillis sous futaies, est convert, depuis la hauteur de 1 m. 50 c. au-dessus du sol, de branches pendantes qui font désigner ces hêtres sous le nom de hêtre pleureur. Des semis faits avec de leurs graines n'ont produit jusqu'à présent que du hêtre ordinaire. On a pu, au contraire, dit M. Wignier (Annales forestières, mars 1846), les reproduire par greffe.

Le succès des greffes tient peut-être à ce que les rameaux de hêtres pleureurs étant placés sur des hêtres ordinaires, la sève, en passant par les greffes, reçoit et conserve la marche anormale qu'elle suivait dans l'arbre pleureur.

Probablement les accidents minéralogiques qui produisent à Brotonne des hêtres pleureurs y sont plus rares que les accidents analogues qui causeraient à St-Basle la difformité de ses faus.

J'ai entendu dire qu'à l'époque du sacre de Charles X à Reims, on a transporté à Paris de petits hêtres tortueux de la forêt de Verzy, qu'ils y ont pris une végétation normale et que leurs nouvelles branches se sont élevées comme celles des hêtres ordinaires. Cela seul prouverait que le sol où ils étaient nés avait influé sur la difformité de ces arbres. Il est vrai que cela paraît contredire l'explication que je tentais de donner sur le succès des greffes de hêtres pleureurs à Brotonne. Le fait de cette transplantation et ses résultats sont à vérifier.

Il y a des accidents de végétation que je crois être individuels et indépendants de la nature du sol.

Dans les grandes forêts de Bitche, arrondissement de Sarreguemines (Moselle), qui sont exclusivement traitées en futaies pleines et reproduites par semis naturels, j'ai rencontré plusieurs sujets de hêtres à feuilles panachées et à feuilles pourpres, variétés que l'on transporte par greffe pour l'ornement des jardins.

Dans la forêt de Verzy, le hêtre n'est pas la seule essence dont quelques sujets soient affectés par la nature du sol. J'y ai vu aussi quelques cépées de taillis chêne qui ont pris la disposition des arbres pleureurs.

Si M. Payer avait assez remarqué la forme entortillée des branches des faus de St-Basle, il se serait certainement expliqué, par une cause toute naturelle, les nombreuses soudures ou greffes par approche qui existent entre elles. Ces accidents-là sont très fréquents ; ils n'ont rien de remarquable. L'écorce du hêtre est très mince. Lorsque deux branches se croisent en se touchant, de leur agitation fréquente il résulte qu'elles se blessent mutuellement ; puis ces branches grossissant, elles acquièrent de l'immobilité, les plaies qu'elles se sont faites se soudent, et cela, je le répète, arrive très souvent et dans toutes les forêts.

Je reviens à l'influence de la nature d'un sol sur la végétation des arbres qu'il porte.

Personne n'est disposé à nier l'influence du climat et de l'alimentation sur les animaux, sur les hommes en particulier.

L'influence de climat et de sol n'est pas moins vraie sur les végétaux; on ne peut pas le nier. Elle est seulement moins profonde sur les végétaux, et son effet anormal cesse généralement d'avoir lieu sur les individus et sur leur progéniture directe ou par semis, lorsque des causes accidentelles de climat et de sol ont disparu.

Pourquoi M. Payer ne voudrait-il pas admettre qu'il fût possible que les faus de St-Basle, implantés dans un sol qui contient surabondamment des sels solubles de fer, en éprouvassent la modification remarquée dans leur végétation et dans leur construction? Cette négation ne me paraît pas fondée.

Il n'y a rien d'irrationnel non plus, je crois, à admettre aussi que le hêtre puisse être affecté, plus que tout autre bois, par des sels ferrugineux. Toutes les substances minérales n'agissent pas de même sur tous les végétaux. Le calcaire est nécessaire à une belle production de froment; le seigle s'en passe sans difficulté, il prospère mieux dans les terres silicieuses ou volcaniques. Le châtaignier réussit dans les terrains micachisteux du Bas-Limousin, feld-spathiques de la Creuse, ou dans les sables argilo-siliceux du Berry et de l'Alsace, et de quelques cantons de la forêt de Reims. Il dépérit lorsqu'il est planté dans des argiles marneuses. Il n'y a point de châtaigniers dans la forêt de Verzy.

La solution de la question des faus de St-Basle demande qu'on ne se borne pas à voir simplement ces arbres, à les voir encore et toujours aux mêmes lieux; il faudrait que des expériences de transplantations fussent faites et suivies, pour s'assurer si des sujets rabougris dans la forêt de Verzy ne prospéreraient pas,

par exemple, près *des promenades de Reims*, sur des terres de déblais non tourbeux du canal. Il serait encore nécessaire de laver et d'analyser 100 ou 200 litres de terre prise sous chacun des hêtres qu'on aurait arrachés et transplantés ; de prendre note détaillée, exacte, de la nature de tous les échantillons minéralogiques qui s'y trouveraient.

On ferait la même analyse de terre prise sous des hêtres de Verzy, végétant d'une manière normale.

Enfin, on ferait bien peut-être encore d'analyser du bois de nos hêtres tortillards, et peut-être alors aurait-on appris quelque chose de positif. »

Permettez-nous encore, Messieurs, d'ajouter à cet intéressant travail les observations particulières faites par la commission, lorsqu'elle s'est transportée à Verzy.

Le sol a été creusé, par nous, à une profondeur de près d'un mètre, au pied d'un des faux les plus contournés ; nous en avons tiré du sable fortement coloré, sans aucun doute, par une dissolution de sulfate de fer, produit, ainsi que le pense M. le garde-général, par des pyrites décomposées. On peut facilement alléguer que les sables dans lesquels ont pénétré les racines des faux sont saturés de sulfate de fer, et que là, peut-être, réside l'origine encore mystérieuse des causes de difformité de ces arbres remarquables.

Les racines ne pivotent pas ; elles s'étendent et s'allongent par ondulations à peu de profondeur du sol ; quelques-unes apparaissent à plusieurs mètres du tronc, pour se cacher de nouveau et prendre nourriture sous une légère couche de sable.

Le tronc de chacun de ces arbres présente un assemblage non interrompu de nœuds superposés les uns aux autres ; d'excroissances multipliées dont la dureté est des plus grandes. Ces troncs sont comme une réunion de muscles vigoureux et contournés par quelque effort violent. Sous sa mince écorce, l'arbre est plein de force et de vie.

Quant aux branches, elles présentent le plus singulier pêle-mêle : ici, elles sont courtes, vigoureuses et comme repliées sur elles-mêmes ; là, elles se traversent l'une l'autre et semblent vouloir suivre une direction qui est bientôt interrompue par des ricochets et des tortillements inimaginables.

Malgré cette fantastique disposition des branches et du tronc, le feuillage est touffu, d'un beau vert foncé, et le fruit arrive à sa maturité. Il se ferait une récolte considérable de fâines, si bon nombre ne tombait renversé dans les ouragans et par les vents d'orages qui éclatent sur la montagne. N'omettons pas ici de mentionner l'existence d'un chêne, de petite taille, qui croît sur le plateau de Verzy et affecte les mêmes formes que les faux. Ainsi, cette forme exceptionnelle n'est pas particulière à l'essence du hêtre ; et c'est là une nouvelle raison de l'attribuer à l'influence du sol.

S'il fallait fixer l'âge de ces arbres merveilleux, on rencontrerait de nouveaux obstacles ; car les plus anciens habitants de la contrée affirment, en montrant des petits faux, hauts tout au plus d'un mètre, qu'ils les ont vus toujours ainsi, et qu'il ne leur semble pas qu'ils aient gagné aucun accroissement depuis qu'ils les ont observés, c'est-à-dire, depuis près d'un siècle.

Un seul monument archéologique existe , qui se rattache à l'existence des faux ; c'est une petite gravure que l'on peut attribuer à Jean Colin , lequel vivait en 1630 , et qui représente St Basle , debout près d'un fau. L'auteur n'a pu supposer que le saint anachorète se livrait à la torture des hêtres ; cette planche intéressante prouve , au contraire , que cette difformité , qui distingue les faux des autres arbres de la même essence , n'est due à aucun caprice humain.

En résumé , Messieurs , la commission partage les idées de MM. Lacatte-Joltrois et Teissier , contrairement à celles du congrès scientifique. Elle pense qu'il y aurait lieu de renvoyer à la section des sciences physiques l'analyse chimique des parties organiques des faux. Ce serait peut-être le dernier coup à porter à l'opinion de M. Payer , qui , toute singulière qu'elle est , n'est pas si malencontreuse , puisqu'elle a provoqué une lutte scientifique qui ne sera pas sans profit pour l'histoire naturelle en général , et pour celle de notre pays en particulier.

Lecture de M. Edom.

DESCRIPTION

DE LA COLONNE DE GATTEVILLE , NOUVEAU PHARE DE BARFLEUR

(Département de la Manche).

A l'extrémité nord-est du département de la Manche, s'étend, le long de la mer, la commune de Gatteville. Là, sur un banc de rochers battus par les flots, s'élève, depuis peu d'années, une colonne plus haute que la colonne de la place Vendôme à Paris, que la colonne Alexandrine à Saint-Pétersbourg, que la colonne appelée le *Monument* à Londres, en un mot, la plus haute colonne du monde (1). Elle ne porte ni inscriptions,

(1) La colonne de la place Vendôme a 43 mètres (132 pieds) de hauteur, ainsi que la colonne Trajane, à Rome.

Le *Monument* a 62 mètres (190 pieds). Cette colonne fut élevée pour perpétuer le souvenir de l'incendie qui consuma une grande partie de Londres, en 1666.

La colonne Alexandrine a 47 mètres (144 pieds). Elle fut élevée à St-Pétersbourg, en 1832, à la mémoire de l'empereur Alexandre, par Nicolas 1^{er}, son frère.

La colonne de Gatteville a 70 mètres (213 pieds) jusqu'à la base de la lanterne, et 80 mètres (246 pieds) jusqu'à la pointe du paratonnerre.

ni bas-reliefs. Elle ne rappelle aucun événement funeste à l'humanité. Elle est uniquement destinée à protéger la vie des hommes contre d'inévitables périls. Cette colonne, toute de granit, ainsi que les bâtiments qui forment à l'entour une base majestueuse, est faite avec tant d'art, qu'on la croirait d'un seul bloc. On dirait un de ces monuments appartenant à la vieille et savante Egypte. Les proportions en sont si heureuses, qu'elles charment également la vue, soit que de près l'œil étonné en mesure la hauteur, soit que de loin elle se dessine dans l'azur du ciel, confondu à l'horison avec celui de la mer.

Une porte vous introduit dans l'intérieur de la colonne, dont le noyau est un cylindre creux, autour duquel serpente un escalier en spirale. Les degrés, au nombre de 367, forment une pente si douce, qu'il semble que l'on pourrait les monter à cheval. Quarante-huit fenêtres étroites, dont une se présente à chaque quart de révolution, répandent dans ce sentier, assez large pour deux personnes de front, une clarté qui augmente à mesure que la colonne, en s'élevant, diminue d'épaisseur.

Lorsque vous êtes enfin parvenu sur le couronnement, et que, protégé par une haute rampe en fer, vous contemplez sans danger, mais non sans émotion, l'imposant spectacle que vous avez sous les yeux, que de pensées se pressent dans votre esprit ! Que l'homme paraît peu de chose en présence de cet océan ! Et pourtant, comment ne pas admirer son génie, qui sait en mesurer l'étendue et construire de tels édifices pour en maîtriser la surface ! A droite, voici Barfleur, dont le port, jadis fréquenté, abrite à peine quelques barques de pêcheurs (1). Plus loin, c'est le cap de

(1) C'est du port de Barfleur que partit, au mois de décembre 1120, la flotte qui ramenait en Angleterre, après une expédition en France, le roi Henri 1^{er}, dernier fils de Guillaume le Conquérant. Ce fut non loin de là qu'eut lieu, au milieu des rochers du raz de Carville, le naufrage de la *Blancha-nef*, qui portait les deux fils du roi, sa fille et tout leur cortège. Ce navire faisait force de rames, par un

la Hougue, qui rappelle Jacques II et Tourville, la valeur française au service de l'infortune, comme toujours. A gauche, dans cet enfoncement, est Cherbourg, autre merveille du génie de l'homme : son port fut creusé dans le roc, et sa rade est enfin conquise sur les vents, au prix de travaux qui datent de plus d'un demi-siècle.

Vous aurez déjà pressenti, Messieurs, la pensée qui présida à l'érection de la colonne de Gatteville. L'entrée de la Manche est périlleuse pour les navigateurs (1); ses côtes ont été souvent, pendant l'obscurité des nuits, le théâtre d'affreux naufrages. Le gouvernement, dont le premier devoir est de veiller à la vie des hommes, dit à ses ingénieurs : « Elevez sur ces rescifs un phare qui brille au loin, comme un signe de salut. » Aussitôt un jeune homme, formé à cette école qui est une des gloires de la France et un

beau clair de lune, pour rejoindre le vaisseau du roi, parti un peu auparavant. Il donna contre un écueil, s'entr'ouvrit par le flanc gauche et fut bientôt englouti avec tous les passagers au nombre de 500. Il ne survécut qu'un seul homme, nommé Bérault, boucher à Rouen, et c'est de lui qu'on apprend les détails de l'événement.

(On peut voir ce récit développé dans l'histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands. (Tome II, p. 72.)

(1) Le Cap de Gatteville termine à l'ouest la vaste baie demi-circulaire dans laquelle vient se jeter la Seine; il forme, en outre, par son rapprochement de l'île de Wighth, le rétrécissement le plus considérable de la Manche, de sorte que les navigateurs omettent rarement de le reconnaître. Un point si remarquable par lui-même, et de plus entouré d'écueils entre lesquels règnent de violents courants, exigeait impérieusement la construction d'un phare. Dès l'année 1774, la chambre de commerce de Rouen y en fit établir un; mais, élevé seulement de 27 mètres, il ne pouvait entrer dans le système général adopté pour l'éclairage des côtes de France, système d'après lequel deux phares consécutifs doivent embrasser dans leur champ tout l'espace qui les sépare. On s'était arrêté d'abord à l'idée d'exhausser cet ancien phare de 52 mètres; mais sa mauvaise construction fit bientôt reconnaître la nécessité d'en élever un nouveau. (*Extrait d'un mémoire de M. Delarue sur la construction du phare de Harfleur.*)

objet d'envie pour les autres nations, vient s'établir dans la solitude de Gatteville. Là, il s'environne d'un camp d'ouvriers, la plupart choisis parmi les habitants de la contrée. Il tire du sol même les blocs de granit qui doivent composer son édifice. Bientôt cet édifice grandit, sans échafaudages compliqués, sans machines dispendieuses, à l'aide d'un appareil fort simple, placé sur la construction même et s'élevant avec elle (1). Jamais monument aussi utile ne coûta moins de frais (2). Pendant cinq ans le jeune architecte n'a qu'une pensée, sa colonne : il la voit croître avec

(1) Cet appareil consistait en un plancher porté sur le mur d'enveloppe par quatre fortes vis ; une ouverture ménagée au milieu de ce plancher, et au-dessus de laquelle était une partie soutenue par quatre montants, donnait passage aux pierres qui s'élevaient par le puits central ; ces pierres étaient suspendues à un fort cordage double, qui passait dans la gorge de la poulie, redescendait et s'enroulait au pied de l'édifice, sur un treuil mis en communication avec un manège mu par deux chevaux. Au-dessus des quatre montants on avait fixé une plate-forme sur laquelle étaient accrochés 16 tenants en fer, se rattachant à autant d'échasses placées à l'extérieur, qui supportaient deux étages de planchers. C'était là ce qui formait l'échafaudage intérieur nécessaire à la pose des pierres. Enfin au-dessus de la plate-forme s'élevait un petit arbre sur lequel tournait une grue qui permettait de saisir les pierres au moment où elles étaient arrivées au niveau du plancher, pour les transporter immédiatement dans l'emplacement qui leur était destiné. — On voit, par cette description, que les planchers extérieurs et intérieurs, la poulie et la grue étaient tous liés et ne reposaient que sur les quatre fortes vis fixées au plancher principal ; et l'on conçoit aisément qu'en agissant sur ces vis on ait pu faire monter tout le système d'une assise sur l'autre jusqu'à la fin de la construction. (*Mémoire de M. Delarue*).

(2) La chèvre et tous ses accessoires n'ont pas coûté 2,000 fr. Un échafaudage extérieur s'appuyant sur le sol, et grandissant avec l'édifice, aurait entraîné une dépense de 100,000 fr. au moins. Onze mille blocs de granit, pesant ensemble 7 millions quatre-cent mille kilogrammes, ont été repartis en 118 assises pour former la colonne. Les bâtiments accessoires qui l'environnent ont exigé en outre l'emploi de 4,900 pierres de taille. Tous ces matériaux ont été mis en place pendant les campagnes de 1829, 30, 31, 32 et 1833 ; si le service des fonds n'eût pas retardé la marche des travaux, il eût été facile de les terminer en quatre ans. (*Mémoire de M. Delarue*).

un amour paternel, il ne peut la perdre de vue un seul instant. Gatteville est devenu sa patrie; ses ouvriers sont pour lui sa famille, ses amis. Il veille à tous leurs intérêts; il s'étudie sans cesse à ménager leurs bras, leur santé, leur vie. Modeste autant qu'habile, il se dérobe aux visites pour échapper aux éloges; mais il ne peut échapper à la juste appréciation du gouvernement, et son œuvre est à peine achevée, que M. Maurice Delarue (1) reçoit une distinction éclatante, digne récompense d'un mérite supérieur.

L'appareil que supporte la colonne de Gatteville répond à la beauté de cette construction. C'est une de ces précieuses découvertes de la science appliquée aux besoins de la vie sociale. Que l'on se figure une élégante coupole soutenue par une charpente en bronze et close de tous côtés par de grands carreaux du plus beau verre. Au centre de cette vaste lanterne est placée une seule lampe, autour de laquelle un système polygone d'énormes lentilles à échelons tourne d'un mouvement régulier, à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie. Ce mouvement, en promenant sans cesse le foyer de lentilles, produit ces alternatives de lumière et d'ombre, dont les combinaisons, variées pour les différents phares, indiquent aux navigateurs le nom de celui qui brille à leurs yeux. L'éclat du feu de Gatteville est tel que deux mille lampes Carcelle l'égalertaient à peine. Il se voit jusqu'aux dernières limites de l'horizon, à près de dix lieues en mer. (2) Cette belle découverte est due aux travaux du

(1) M. Delarue est né dans le département de la Mayenne; il avait environ 25 ans, lorsqu'il fut chargé de la construction du phare de Gatteville. Depuis cette époque, il est resté attaché, comme ingénieur en chef, à la direction des travaux maritimes du département de la *Manche*.

(2) Le phare de Gatteville est séparé de ceux du Havre par une distance de 25 lieues de quatre mille mètres: sa hauteur, qui est de 70 mètres au dessus des plus grandes mers, lui donne, pour un observateur placé à 4 mètres au dessus du même niveau, une portée de 9 lieues, qui ne forme pas la moitié de la distance précitée: mais les feux de la Hève (près du Havre) soutenus à 136 mètres d'élévation

savant Fresnel, que la Normandie vit naître, et qu'une mort prématurée ravit à la France.

Près du pavillon vous trouvez, en descendant, la chambre de quart occupée par les gardiens de service, qui se partagent les veilles de la nuit, comme les pilotes dont ils guident la course. Là, on remarque, entre autres dispositions savantes, un fauteuil de repos garni de pieds en verre, qui l'isolent du plancher, entièrement revêtu de fonte : précaution sage dans un lieu exposé, par son élévation, à de funestes accidents, malgré le paratonnerre qui le protège.

On aime à voir dans ces soins minutieux le prix que l'on attache à la vie humaine. C'est, il faut en convenir, le sentiment qui distingue et honore éminemment notre époque. C'est aussi le véritable caractère de la civilisation (1).

M. Delarue vient d'achever une autre colonne à Auderville, à l'extrémité nord-ouest du même département. Bientôt les côtes de la France seront ainsi partout garnies de phares, et éclairées, en quelque sorte, comme les rues de nos cités (2).

par des tours construites sur le sommet d'une haute falaise, peuvent être rendus visibles à peu de distance de la limite où ceux du phare de Gatteville viennent expirer. (*Mémoire de M. Delarue*).

(1) Il a été constaté que le nombre des naufrages diminue à mesure que celui des phares augmente.

(2) Le phare d'Auderville est placé dans un étroit ilot, situé à un kilomètre de la côte, dont il est séparé par un courant rapide, hérissé de rochers. Il résultait de là de grandes difficultés pour le transport des matériaux, et en outre la nécessité d'un système particulier de construction, qui a révélé toute la fécondité de l'habile ingénieur. Comme le phare est exposé, par sa base, aux coups de mer, il renferme dans son étendue verticale, qui est d'environ 50 mètres, un logement aussi sûr que commode aux gardiens. M. Delarue a trouvé le moyen de leur ménager dans l'épaisseur de la colonne, sans en altérer l'élégante symétrie, huit chambres assez spacieuses et bien éclairées, dont une se présente à chaque révolution de l'escalier.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 8.

Séance du 16 Février 1849.

PRÉSIDENTE DE M^{re} L'ARCHEVÊQUE.

Étaient présents : MM. Saubinet , Robillard , Bandeville , L. Fanart , Nanquette , H. Landouzy , Querry , Max. Sutaine , Duquénelle , Eug. Courmeaux , F. Pinon , Aubriot , V. Tourneur , Ern. Arnould , F. Henriot-Delamotte , Dubois , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Sornin , Gainet , Deleutre et Pierret , membres titulaires ;

Et MM. Rattier , de Bonnay et Sevestre , membres correspondants.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. Mortier des Noyers adresse à l'Académie sa démission de membre titulaire.

M^{lle} Drexel , directrice d'un établissement orthopédique à Reims , soumet à l'appréciation de l'Académie un appareil mécanique destiné à remplacer les lits orthopédiques dans

le traitement des déviations de la taille. — Renvoyé à une commission composée de MM. Landouzy et Decès.

M. le capitaine Boulard adresse à l'Académie un exemplaire d'un rapport dont il a été chargé par la Société d'agriculture de la Marne.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences accuse réception des *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*.

M. Onésime Seure annonce l'envoi d'une *Ode sur le Divorce*.

Notice sur les Systèmes naturels de numération quinaire, dénaire et vigénaire, par M. Marre, ancien inspecteur de l'Instruction primaire dans le département de la Marne. — M. Sornin rapporteur.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Le Divorce, ode adressée à Victor Hugo, par M. Onésime Seure; renvoyée à l'examen de M. H. Paris.

Compte-rendu des travaux de la Société d'agriculture de Grenoble pendant l'année 1847.

Bulletin trimestriel de la Société des sciences, belles-lettres et arts du département du Var, séant à Toulon; 16^e année, nos 3 et 4.

Essai de Géométrie analytique de la Sphère, par M. A. Borgnet, professeur de mathématiques au lycée de Tours. — M. Sornin rapporteur.

Congrès des Agriculteurs du nord de la France, V^e session tenue à Reims en octobre 1848.

Procès-verbal de la Séance générale tenue à Reims le 25 septembre 1848, par le *Cercle pharmaceutique de la Marne*.

Statuts et règlement de la Société rémoise d'assistance fraternelle.

Mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy; année 1846.

Almanach agricole, publié par la Société d'agriculture de l'arrondissement de Grenoble pour l'année 1849 ; 5^e année, bulletin n^o 13.

Mémoires de l'Académie nationale de Metz ; 29^e année, 1848.

Notice sur l'organisation des fermes-écoles ; par M. Boulard, de Châlons-sur-Marne.

Manière de planter les arbres en toutes saisons ; par M. Moneuze-Grand-Jean, jardinier à Sillery. — M. Saubinet rapporteur.

MÉMOIRES ET COMMUNICATIONS.

M. Gainet lit un travail sur *la liberté du Commerce*.

M. Eug. Courmeaux, chargé de rendre compte des *poésies de M. Tampusci*, communique à l'Académie la première partie de son rapport.

M. Landouzy présente à l'Académie (*pour prendre date*) une sonde à dard qu'il a modifiée de manière à éviter l'introduction préalable de l'algale ordinaire, lorsqu'on fait précéder la taille hypogastrique d'une injection dans la vessie.

M. de Bonnay donne lecture d'une *Notice historique sur le chant d'Église*.

Lecture de M. Gainet.

DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE.

Toutes les libertés ont été populaires dans notre siècle : elles ont eu leurs victoires et leurs triomphes. La liberté du commerce seule moins heureuse que ses sœurs, n'a pu conquérir la faveur de l'opinion. Elle a ses défenseurs qui ne manquent ni de courage ni d'intelligence, mais ils n'ont pu, en France, du moins, faire tomber encore une seule de ses entraves.

La liberté n'a-t-elle à nous offrir que des présents funestes ! c'est ce qu'affirment les protectionistes.

Est-elle l'état normal des rapports entre les peuples, et la condition du plus parfait développement industriel, au point de vue de la production comme de la consommation ; c'est la thèse des défenseurs du libre-échange.

Le libre-échange n'est pas simplement une question commerciale. Elle est une des questions les plus générales, les plus larges et en même temps les plus compliquées que puisse traiter l'économie politique.

La question de principe a ses difficultés, mais la question d'opportunité en a de plus grandes.

Lorsque des intérêts et des capitaux considérables sont engagés dans des industries protégées, et cela sur la foi des traités et des lois ; lorsque le travail de nombreux ouvriers dépend de l'existence de ces industries,

et ne pourrait en être brusquement distrait, sans créer de graves embarras; dans de telles circonstances la réserve et la prudence sont commandées par la grandeur même des intérêts engagés.

Le passage subit d'un régime à un régime contraire est un péril : nul ne doit le provoquer.

On peut librement discuter la valeur du principe en réservant la question d'opportunité; c'est ce que nous allons faire.

J'écarte de cette discussion les prétentions des socialistes qui aspirent au monopole universel, concentré dans les mains d'une administration centrale. Louis Blanc comme Fourier anéantissent la concurrence industrielle à tous ses degrés.

Nous ne parlons point de ce système parce que l'opinion publique en a fait justice; et aussi parce qu'un débat contradictoire et raisonné ne peut s'établir qu'entre des opinions qui ont au moins un principe commun qui serve de base à la discussion.

Or, entre les socialistes et nous, il n'y a rien de commun : ces hommes ont vu le monde à travers un prisme qui renverse les objets. Ceci me paraît être une maladie plutôt qu'une erreur; mais il faut en convenir, maladie plus incommode pour la communauté que pour l'infirme.

Voici les arguments avec lesquels on défend la protection.

Lorsqu'une nation manque d'une industrie qu'elle croit pouvoir s'approprier et dont elle espère des services, pour que cette industrie puisse naître et vivre chez elle, il faut commencer par fermer le marché intérieur aux produits similaires de l'étranger. Telle a été la pratique de Colbert.

Le principe est juste, s'il est restreint par deux conditions : la première, que la prohibition ne dure que

le temps nécessaire pour permettre l'éducation industrielle de la population. La seconde, qu'on ne protège point des industries qui sont placées dans des circonstances tellement défavorables qu'elles ne pourront jamais arriver à soutenir la concurrence. Car autrement l'état se place dans la périlleuse alternative, ou de prolonger, indéfiniment une gênante prohibition, ou de nuire en la supprimant aux industriels que la loi a sollicités à faire un dangereux placement de leurs capitaux.

Les protectionnistes ajoutent : Il y a intérêt pour le pays à agrandir le plus qu'il est possible le cercle de son industrie, afin de pourvoir aux besoins de la consommation par des produits de l'industrie indigène. Car alors on a pour conséquence :

De l'affranchir du tribut que l'on paie à l'étranger en achetant ses marchandises ;

D'augmenter le travail national ;

De se suffire dans un temps d'hostilité avec ses voisins ;

De donner de la durée à ses garanties d'indépendances ;

D'augmenter la richesse et le bien-être général de la nation.

Un homme d'état considérable, M. Thiers, donnait la force de son autorité à ces raisonnements, lorsqu'il disait devant la chambre : sans la protection, la France n'aurait que deux industries : les vins et les soieries.

On nous invite ensuite à nous instruire à l'exemple de l'Angleterre. Son industrie naissante a été protégée par son fameux acte de navigation qui assurait à sa marine le monopole de son commerce. C'est à l'ombre de cette protection que sa prospérité commerciale a pris des proportions fabuleuses.

On cite comme contre-épreuve le Portugal, qui a ouvert

toutes ses frontières à l'importation , et dont la paresse se laisse servir par l'activité anglaise. La protection seule aurait pu favoriser la production.

Enfin la protection une fois établie, les privilégiés font un tableau pathétique des tristes conséquences de la levée de la prohibition. Ils prédisent le déluge universel des marchandises étrangères : ils prédisent leur ruine et celle des ouvriers qu'ils emploient.

Voilà , en résumé , les armes défensives de ce système, qui date de 150 ans , et qui a pris une terrible recrudescence par la législation de 1817.

Un examen attentif de l'état des choses rapetisse ces objections , ou les fait entièrement disparaître.

Commençons par faire deux parts de la nation , les consommateurs d'un côté et les industriels privilégiés de l'autre. Il est évident que tous les consommateurs sont intéressés à la baisse des prix : le libre-échange qui détruit l'élevation factice des objets de consommation est un bienfait pour les consommateurs.

Eh bien ! nous trouvons du côté des intéressés à l'avènement de la liberté, tous les cultivateurs du royaume que les tarifs ne protègent que sur des points à peine sensibles et qui sont rudement maltraités par la prohibition. Ils perdent lorsqu'ils vendent leurs vins, lorsqu'ils achètent le fer et tous les produits protégés.

Nous trouvons du côté des intéressés à la liberté, une multitude d'industries auxquelles on a élevé le prix des matières premières : par exemple, les professions métallurgiques.

Nous trouvons de ce côté encore tous les prolétaires;

Tous les employés du gouvernement dans les diverses branches d'administration ;

Toutes les professions libérales:

Toutes les industries qui ne sont pas protégées :

C'est-à-dire, plus de 99 pour 100 de la population totale.

Il faut y ajouter le gouvernement lui-même, dont le monopole gêne les mouvements et qui est fatigué de ses doléances. Le monopole, comme un possesseur peu confiant dans ses titres, se croit toujours menacé, et redouble de plaintes à mesure qu'on lui accorde davantage. Mais ce gouvernement est surtout intéressé à la liberté par une raison capitale, c'est qu'elle doit augmenter ses recettes.

On comprend que c'est un mauvais moyen de rendre la douane fructueuse que de chasser par les gros tarifs les articles qui paient. Aussi la douane anglaise dont le tarif est plus libéral rapporte 500 millions au trésor; tandis que la douane française, avec une population de consommateurs double et avec un tarif plus élevé, ne fournit que 74 millions.

Voilà donc l'immense majorité de la nation, y compris le gouvernement lui-même, qui a un intérêt considérable à la chute du privilège; et cependant on subit le monopole pour le bon plaisir d'un petit nombre de citoyens.

Et cela, dans quelles circonstances? lorsque les privilégiés se sont enrichis aux dépens de tous les consommateurs, au début de la protection, avant que la concurrence intérieure soit venue baisser les prix. Nous subissons encore le monopole lors même que la plupart des industries pratiquées sont capables de lutter avec l'industrie étrangère.

Plusieurs espèces de filés,

Des toiles de lin,

Diverses espèces de tissus;

Enfin, un grand nombre d'articles protégés vont se vendre à l'extérieur malgré les frais de transport. Ainsi,

nos produits protégés vont faire concurrence aux produits similaires du dehors sur leurs propres marchés.

En thèse générale, la liberté laisserait subsister nos industries. Seulement sur quelques points elles seraient restreintes : et en compensation sur d'autres, elles prendraient un nouvel essor.

Certains établissements spéciaux placés dans de très mauvaises conditions, comme les forges françaises sur la frontière du nord, comme aussi quelques houillères, succomberaient dans la lutte. Mais l'industrie des fers, la plus maltraitée par la libre concurrence, se soutiendrait partout où l'on fabrique du fer fin et au bois ; le fer commun lui-même se maintiendrait dans les zones méridionales où il se trouverait naturellement protégé par les prix de transport. Cette industrie gagnerait encore par la baisse dans les prix du bois, qu'on peut prédire sous le régime de la liberté, parce que le prix actuel n'est point normal.

Il suit de ces diverses considérations, que la France gagnera plusieurs centaines de millions par an à la chute du privilège : et cela d'après des calculs modérés, tandis que l'intérêt opposé à l'intérêt général est celui d'une imperceptible minorité ; minorité enrichie de son privilège, et qui en demande la prolongation lorsqu'elle peut s'en passer, lorsque notre éducation commerciale est faite, et que les consommateurs se sentent abattus sous le poids des sacrifices qu'exige le monopole.

Voilà la liberté et le patriotisme du privilège.

Mais en cette matière tous les arguments se tiennent et se fortifient mutuellement. Voyons les conséquences.

La protection favorise la routine, et la concurrence illimitée stimule le génie industriel et le force à chercher toujours des procédés économiques et plus parfaits. L'émulation anime le progrès, la protection le tue. Si.

malgré la prolongation d'une protection par trop jalouse, l'industrie française a pu se maintenir au niveau des peuples ingénieux et les plus habiles, si ce n'est pour la quantité, du moins par la perfection et le bon marché de ses produits, on peut conjecturer ce qu'elle serait si on lui avait courageusement déclaré que l'âge de la virilité était venu, et qu'elle devait désormais ne compter que sur ses propres forces.

Autre conséquence plus fatale encore. Le système prohibitif conduit une nation à se fermer tous les débouchés extérieurs. Il faut qu'elle se prépare à se suffire à elle-même, et à se contenter de son marché.

Si la douane française frappe le fer belge, vous invitez la douane belge à frapper le vin français. Si nous repoussons les machines anglaises, l'Angleterre repoussera nos soieries. Voilà la situation que nous faisons à la France sur tous les marchés du monde.

Aurons-nous le droit de nous en plaindre ? nullement. En élevant nos tarifs, nous avons établi le droit de représailles.

Si cet état d'hostilité industrielle devait être l'état définitif des peuples, les habitants des climats qui ne produisent pas plusieurs denrées de première nécessité, seraient désignés par le monopole pour être à la merci des peuples qui produisent facilement ces objets.

La marine d'une nation n'aurait d'autre utilité que d'établir des rapports avec ses colonies.

Il y a une exception à cette règle. Un peuple assez sûr de sa puissance pour en abuser, peut imposer ses produits par la crainte à des peuples asservis. Mais j'espère que cette exception ne déshonorerait jamais notre pays.

Ne rappelons pas en ce moment ce qu'a fait l'Angleterre vis-à-vis de la Chine. L'Angleterre a effacé ce

souvenir par une initiative honorable dont la France doit être jalouse. Elle a fait un grand pas vers la liberté. Elle a compris avec Huskisson, que son acte de navigation, c'est-à-dire, son monopole, était un brevet d'invention expiré.

Cet exemple que la France reçoit, il lui appartenait de le donner. C'est encore une occasion qu'elle a manquée de comprendre ce qu'il y a de providentiel dans sa destinée.

Nous avons supposé la protection absolue, et tout système prohibitif tend à être absolu.

Faisons l'hypothèse contraire.

La libre circulation des marchandises existe : les barrières prohibitives sont tombées. Que s'ensuit-il ?

Il arrive qu'une nation ne produit pas ce qu'elle peut avoir à meilleur marché chez ses voisins. Elle s'attache aux industries, où son sol, où son climat, où son génie propre la fait exceller, ou bien la met au pair avec ses rivales. On abandonne les fabriques qui sont dans de fausses conditions : on n'élève point d'usines de fer, par exemple, loin du minerai et loin de la houille ou du bois, et ainsi du reste.... Alors le travail et les capitaux prennent une direction conforme à la nature du pays et à l'aptitude de ses habitants.

En accordant la liberté, nous avons pour corollaires des faits tels que ceux-ci :

Capitaux devenus plus productifs par un emploi plus naturel ;

Industries placées dans des conditions d'avenir ;

Rapports multipliés entre les peuples par la division du travail qui leur serait appliquée dans une certaine mesure ;

Trésor public enrichi par des droits modérés, mais fécondés par l'étendue des échanges :

Facilités de mettre une marine sur un pied respectable , lorsqu'on lui fournit un aliment perpétuel et considérable d'activité ;

Prix véritable et naturel de tous les objets de consommation , obtenu par l'équilibre de toutes les valeurs ;

Suppression de la contrebande , cette honteuse doubleur du monopole , qui avilit tant d'êtres humains par un trafic déloyal et insultant pour la loi ;

Licenciement d'une grande partie de l'armée douanière , de celle qui combat la contrebande , d'ailleurs avec si peu de succès.

Nous pouvons donc conclure avec M. Droz , cet homme si judicieux et si calme : l'opinion contraire repose sur des préjugés qui ne peuvent soutenir l'examen des observateurs impartiaux.

Jusqu'ici , nous n'avons vu que le côté économique et financier de la question. Au point de vue de la justice , de la morale , des progrès de la civilisation , la question de la liberté commerciale obtient un véritable triomphe.

La prohibition est entachée d'une triple injustice : il y a injustice envers les consommateurs. Où est la raison d'état , ou bien le motif de bien public qui oblige les citoyens à payer un impôt à des industriels dont les uns sont mal habiles et imprévoyants , dont les autres peuvent fournir au prix courant et faire honneur au pays sans protection ? C'est ce qui se passe en France. Or la raison dit que , dans ce cas , le droit commun c'est la règle.

Il y a injustice envers les industries vraiment nationales , celles qui nous appartiennent exclusivement , produisent beaucoup plus qu'il ne faut pour suffire à la consommation extérieure , et ne craignent point la concurrence étrangère ; tels sont les vins , les soieries , les huiles , les spiritueux et les autres productions du

midi : tels sont les articles de mode, les objets d'art et de fantaisie où excelle le commerce parisien : tels sont les vins de champagne et les tissus fins, dans lesquels excelle l'industrie rémoise ; tous ces objets bravent la concurrence étrangère. Ils doivent enrichir le pays par l'exportation, fournir un travail lucratif et régulier à une nombreuse population. Mais qu'en a-t-on fait de ces industries, on les a sacrifiées aux fers, aux draps, à certains tissus : on leur a imposé un sacrifice immense, incalculable. Car on a fait tout ce qu'il faut pour leur fermer le marché étranger.

On a maltraité nos industries les plus fortes et les plus riches au profit des plus restreintes et des moins lucratives ; ce n'est pas seulement un mauvais calcul financier, c'est encore une injustice lorsque le monopole se prolonge sans raison.

Il y a injustice, enfin, envers les étrangers dont nous forçons les gouvernements à user contre nous de représailles, et à rendre rares pour leurs sujets des choses très utiles que nous sommes appelés à leur fournir en abondance et à bas prix.

Développons cette considération :

Le système prohibitif est opposé au plan de la Providence dans le gouvernement des peuples : il résiste aux plus nobles instincts de la civilisation.

L'échange est de sa nature, parmi les liens des peuples, le plus fort, après le lien d'une religion commune. Or du lien de l'échange, la prohibition a fait une cause d'hostilité. La prohibition indéfinie est donc immorale dans sa source.

Aucun principe ne se fortifie d'une démonstration plus claire.

On ne peut nier que la civilisation moderne et le christianisme confondent leurs dates. L'Évangile qui est le code de tous les devoirs est aussi le code de toutes les libertés. Elles y trouvent leurs garanties et même leurs règles.

L'histoire nous dit que ses préceptes n'ont pas toujours été respectés, et une des libertés qui a le plus souffert c'est la liberté du commerce : de nobles protestations n'ont cependant pas manqué en sa faveur. Mais ce n'est qu'avec le temps qu'une idée vraie se fait jour à travers les obstacles qui arrêtent son développement. Or, la liberté du commerce est renfermée dans une parole qui est une parole chrétienne, et qui est un dogme pour la civilisation : *Le genre humain ne fait qu'une seule famille dont tous les membres sont frères.*

Le droit de propriété, sans doute, est sacré ; mais à côté de ce droit, il existe une condition tout aussi sacrée : condition que je n'appellerai point onéreuse : c'est celle des services que se doivent tous les membres de la grande famille. Cette condition est une loi, et cette loi se formule dans ce mot : *Solidarité de tous les peuples.*

D'après ce principe, tous les pays doivent être ouverts à toutes les nations. On doit aplanir les obstacles ; on doit offrir sécurité et garantie aux membres les plus éloignés et les plus faibles de la famille humaine, et *faire pour eux ce que nous voudrions que l'on fit pour nous.*

C'est ainsi que la liberté du commerce se trouve primitivement écrite dans le code du droit des gens ; mais elle n'a jamais eu son entière application.

Les tarifs élevés ou prohibitifs sont une opposition directe avec ces principes. Au lieu de la paix entre les peuples, ils établissent la guerre : guerre féconde en ruines ; guerre perfide qui se cache sous les apparences de la paix et des relations politiquement amicales ; guerre sourde qui s'interpose perpétuellement entre les rapports fréquents et affectueux des peuples. Cette guerre, en isolant complètement certaines nations, en augmentant leurs préjugés, les sépare du mouvement des peuples civilisés. Telle est la Chine. Elle a voulu se suffire à elle-même, et, depuis deux mille ans, elle n'a pas fait un pas.

Cette guerre industrielle, c'est ce que j'appelle une guerre païenne anti-sociale, qui combat la pensée évangélique, c'est-à-dire le plus haut principe d'unité.

Nous pouvons le dire, blessés que nous sommes dans notre orgueil national, s'il est un état à qui ce défaut sied mal, c'est la France : la France, la patrie du peuple le plus généreux du monde ; on lui fait jouer un rôle indigne de son rang dans la famille des nations : on l'a faite la contrée la plus prohibitive de l'univers après la Chine. C'est le plus injurieux contre-sens qu'on puisse lui infliger.

La France, dit l'illustre auteur de l'Union du midi, peut moins que toute autre se résigner à cette politique inhospitalière. Elle ne peut pas mettre son système commercial en contradiction avec l'économie toute entière de son gouvernement. Rien de plus juste que cette réflexion.

Quoi ! ce serait dans un moment où tout semble s'ébranler dans le monde vers une vaste unité, que la France semblerait désert son rôle d'initiatrice des grandes idées et des généreuses pensées ! Ce serait lorsqu'on opère le miracle de la multiplication de la pensée par la presse, et le miracle de l'ubiquité par la vapeur, lorsque ces deux puissances sont appelées à resserrer les liens des peuples en supprimant les frontières, c'est alors qu'on forcerait la France entière à suivre la tête baissée le sillon de la routine ! Cela ne se peut. — Espérons que bientôt il ne sera plus possible de la tromper sur ses intérêts et ses sentiments naturels.

Maintenant, pour l'application, comment devrait s'établir le libre-échange ?

Il ne peut s'établir immédiatement. Aucun partisan de la liberté ne va jusque-là.

Outre les intérêts des industries protégées qui seraient compromis par la chute immédiate de la protection, on doit

respecter les intérêts des ouvriers qu'elles font vivre et auxquels on enlèverait au moins temporairement le travail.

Le gouvernement a été indulgent pour accueillir les doléances des industries menacées, il leur a donné l'espérance que la protection durerait encore ; tous les intéressés doivent donc être traités avec réserve et prudence. Mais cela va-t-il jusqu'à les écouter seuls, à les rendre toujours juges dans leur propre cause ? Les consommateurs doivent-ils enfin être entendus ? Entre des intérêts opposés, le seul intermédiaire c'est l'équité et la justice. Et ici la justice c'est le bien général.

Deux solutions ont été proposées. L'une est un moyen terme qui ajournerait pour longtemps la liberté complète, mais qui apporterait une amélioration considérable. Cette solution est la conclusion d'un remarquable écrit de M. Léon Faucher : *L'union du midi*. Il propose une union douanière entre la France, la Belgique, l'Espagne et la Suisse, à l'instar du Zollverein Allemand. La base du projet est une liberté complète entre les puissances contractantes et une forte réduction sur les droits d'entrée aux frontières de l'union. Ce projet du savant économiste, en favorisant les intérêts politiques de la France, se justifie aussi dans tous ses détails par l'entente parfaite des avantages commerciaux et financiers qui en résultent et cela avec des avantages réciproques pour les autres parties contractantes. De plus, ce projet est éminemment pratique, puisqu'il ne ferait que placer l'industrie française dans les conditions où elle était sous l'empire. Il y a plusieurs années, lorsque cette question d'union était pendante entre la France et la Belgique, cet avant-projet aurait dû être accueilli comme un bienfait, avec l'espoir que d'autres puissances y accéderaient. Mais l'armée protectioniste commandée par M. Cunin-Gridaine, a fait refuser non-seulement l'union commerciale, mais la Belgique elle-même qui s'offrait à nous.

Quoiqu'il en soit, ce projet, qui est un acheminement

vers la liberté, restera dans le chef-d'œuvre de M. Faucher comme un conseil salulaire que la France suivra peut-être un jour.

L'autre solution est directe, M. Henry Fonfrède me paraît l'avoir formulée de la manière la plus claire : je le laisserai parler.

La prohibition n'étant point même de l'aveu des ministres le but définitif de la législation, mais le moyen provisoire qu'elle emploie pour donner à l'industrie qu'elle protège la possibilité de se développer, la loi devait dès le premier jour de la prohibition fixer la décroissance future de cette protection, dans un rapport semblable au perfectionnement exigible de l'industrie protégée ...

Voici ce que le gouvernement doit dire aux protégés : Vous demandez protection, eh bien, je vous l'accorde. Mais en agissant ainsi, je nuis pour vous au reste du pays ; je l'oblige à vous payer une prime énorme.

Je dois donc vous supposer capables de donner à votre industrie la perfection qui vous permettra de donner au prix courant, et vous devez marcher progressivement vers cet état, à mesure que votre travail, votre étude et vos efforts vous en découvriront les moyens. Vous devrez donc, tous les ans, diminuer par vos progrès la distance qui vous sépare du producteur étranger, soit pour le prix, soit pour la qualité.

Vous voulez 30 % de droit, par exemple, eh bien ! soit : vous en jouissez. Mais, par contre et dans l'intérêt du pays, auquel j'impose en votre faveur un grand sacrifice, j'établis la présomption légale que chaque année vous diminuerez par vos progrès la différence qui vous sépare des fabricants étrangers et je fixe ce progrès annuel au dixième de la différence.

En conséquence, je diminuerai tous les ans d'un dixième le droit d'entrée sur les productions similaires. Il sera

de 27 francs pour la seconde année , de 24 pour la troisième , et ainsi de suite.

Vous êtes prévenus , travaillez en conséquence.

Voilà le projet de M. Fonfrède , qui pourrait prêter à une décroissance plus lente.

Les tempéraments qui admettent ces diverses combinaisons sont de nature à concilier les intérêts opposés.

Nous devons , en finissant , répondre d'une manière plus précise à la question suivante : Que deviendront les bras inoccupés aujourd'hui dans les ateliers que la concurrence étrangère fermerait ?

D'abord , nous avons vu que le danger était exagéré. Le nombre des ateliers qui se fermeront est très restreint. Les expositions de produits de nos industries , les statistiques , la nature de nos exploitations , tout prouve que nous sommes prêts au combat de la concurrence.

Remarquons en second lieu que le changement de régime se ferait par une transition insensible et prolongée. Le déplacement du travail serait insensible à son tour.

Remarquons encore que les ouvriers inoccupés trouveraient à se placer dans les diverses branches d'industries qui , grâce au bon marché des matières premières et aux facilités d'exploitation , prendraient un grand accroissement et occuperaient beaucoup plus de bras.

Vue de près , la difficulté s'amoindrit. Fut-elle plus réelle , nous lui opposons des faits historiques. Lorsque Guttemberg inventa l'imprimerie , que de milliers de copistes furent privés de travail. Fallait-il aussi renoncer à la merveilleuse invention ? A chaque machine nouvelle que le génie invente pour abrégé le travail manuel , la même question se pose , et toujours la raison se prononce pour admettre un bienfait durable au prix d'une crise passagère. Or , dans la question présente , la chute du

travail n'est point brusquée comme après l'emploi des machines.

Au surplus, il est facile de se convaincre que la liberté commerciale aurait dans toute l'Europe une influence favorable sur la plaie du paupérisme. Sous ce régime, les ventes et les échanges s'établiraient enfin sur des rapports et sur des convenances durables. La production naturelle ne serait point gênée par la production factice. Les consommateurs, excités par la baisse des prix, fourniraient de toutes parts un écoulement plus abondant et plus régulier des marchandises. Il y aurait enfin une perspective lointaine et stable pour le spéculateur. Or le travail participerait à cette sécurité dans la même mesure.

Comment espérer ce bienfait sous le coup de la mobilité des tarifs étrangers? Pour exporter, dit un économiste distingué, l'étude des tarifs est plus essentielle que celle des besoins. Comment espérer ce bienfait à l'ombre meurtrière des industries rachitiques qui languissent plutôt qu'elles ne vivent, parce qu'elles sont sans cesse menacées par leur constitution et par le public?

Ma confiance ne va cependant pas jusqu'à espérer que des combinaisons commerciales puissent guérir seules le paupérisme. Il faut remonter plus haut jusqu'à l'influence de plusieurs causes morales.

Je n'accepte point la solidarité des prétentions de certains économistes qui placent si haut le rôle que doit jouer l'économie politique, qu'avec elle on pourra gouverner la société sans le concours des influences morales : comme si l'intérêt égoïste pouvait toujours et efficacement remplacer le ressort de la conscience. Mais revenons à notre sujet.

Sous l'empire, lorsque les bornes de la France étaient pour ainsi dire celles de l'Europe, pendant le blocus continental, notre pays a soutenu la concurrence tant redoutée : car les prix belges sont à peu près les prix

anglais Et pendant ce temps , notre industrie n'est pas morte.

La Suisse et la Saxe la soutiennent encore aujourd'hui.

* *La France , qui a devancé les autres peuples dans les arts chimiques qui sont la clef de l'industrie , qui a les premiers ingénieurs du monde , des écoles et des corps savants de qui la lumière émane en Europe , dont le crédit est le mieux assis , malgré la crise actuelle ; la France , qui a certaines industries spéciales très vigoureuses , et qui , par la facilité de son génie , ne reconnaît point de rivales dans les arts , les articles de mode et de goût ; la France , dis-je , ne doit pas craindre de mettre son habileté industrielle au niveau de celle de la Saxe et de la Suisse.*

Espérons plutôt qu : les préjugés qui , en principe , sont vaincus en Angleterre , ne tarderont pas à l'être chez nous. On comprendra que l'intérêt public , l'intérêt des consommateurs , l'honneur de la France et les progrès de la civilisation , invoquent la liberté , et l'invoquent par la conciliation.

* Léon Faucher , *Union du Midi*.

Lecture de M. De Bonnay.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE CHANT D'ÉGLISE.

Rechercher la source, l'origine du plain-chant, suivre son développement, ses vicissitudes dans la suite des âges, démêler au milieu des différents systèmes qui ont surgi à cette occasion, le plus vraisemblable est sans doute une tâche difficile, mais pleine de charmes. Rien de plus intéressant que d'aller fouiller dans les annales des premiers siècles chrétiens, d'assister à ce laborieux enfantement qui a eu pour résultat de donner une forme inconnue à des choses soit nouvelles, soit d'un autre temps. De savants liturgistes, des archéologues distingués l'ont entrepris et ont fait à ce sujet d'immenses recherches. Nous tâcherons, sinon de les imiter, au moins de les suivre de loin.

Il est certain, et personne ne le révoquera en doute que les premiers chrétiens avaient des chants, qu'ils se réunissaient pour célébrer les louanges de Dieu. Les livres saints, les pères de l'église, les auteurs profanes eux-mêmes nous l'attestent. Saint Paul, l'apôtre des gentils, n'aurait pas exhorté les fidèles d'Ephèse à s'exciter mutuellement à la piété

par des hymnes et des cantiques si ces mêmes fidèles n'eussent pas été dans l'usage de chanter. Un des plus anciens pères, St Ignace, qui vivait immédiatement après les apôtres, établit dans son église, au rapport d'un écrivain ecclésiastique, l'usage de chanter à deux chœurs des cantiques et des psaumes, usage qui fut bientôt imité des autres églises. Pline-le-jeune enfin, dans sa fameuse lettre à l'empereur, dit que les chrétiens se réunissaient pour chanter des hymnes à Jésus-Christ comme à un Dieu.

A ces témoignages, nous pourrions en ajouter un grand nombre d'autres non moins célèbres si cet usage du chant dans la primitive église n'était pas généralement admis.

Mais quelle était la nature de ces chants, quelle en a été la source? Les liturgistes, les auteurs qui ont écrit sur ces matières ne s'accordent pas toujours pour répondre à cette question.

Choron croit que le chant ecclésiastique tire son origine de la musique des anciens, c'est-à-dire des hébreux, des grecs et des romains; M. Fétis, connu par ses savantes recherches, l'attribue presque exclusivement aux chants grecs; M. l'abbé Jouve, auteur d'un consciencieux écrit sur cette matière, pense de même, sans exclure toutefois l'origine hébraïque; le célèbre rédacteur des *Annales archéologiques*, coupant court à toute discussion, en fait un art tout chrétien, il avance que le plain-chant naquit en même temps que le christianisme, en sorte qu'il serait entièrement et sans données antérieures l'œuvre de ce dernier.

Il me semble difficile d'admettre ce dernier sentiment. Si l'on se reporte au berceau du christianisme,

on assiste à un changement rapide, il est vrai, mais qui ne détruit pas en un moment tout ce qui est susceptible d'être conservé ou amélioré. Les peuples passaient d'un jour à l'autre du judaïsme, du paganisme à la religion du Christ, apportant dans la nouvelle famille non plus des mœurs corrompues, mais certains usages profanes qu'ils faisaient tourner au profit de la religion. Ainsi, les premiers fidèles ont dû reproduire, avec quelques modifications sans doute, dans leurs assemblées, des chants hébraïques pour la Palestine, des chants grecs pour la Grèce et des chants romains pour les chrétiens de Rome.

Malgré l'obscurité, le mystère qui préside à ces premiers âges, on doit admettre que ces chants païens ou hébraïques ont néanmoins changé de rythme, d'inflexions et de mesure. Les mystères que les nouveaux convertis avaient à célébrer, les actions qu'ils avaient à redire, les secours qu'il leur fallait implorer venant à changer de nature, le mode, la manière d'exprimer ces nouveaux sentiments a dû nécessairement se modifier aussi. Ce n'étaient plus des passions, des vices, des mystères honteux, des divinités fausses et mensongères que le chant avait à célébrer, mais bien tout ce qu'il y a de plus saint, de plus consolant, de plus aimable, Dieu, le ciel, la vertu.

Aussi, peu à peu la voix du chrétien, exprimant les sentiments de son cœur, dut prendre des tons plus graves, plus majestueux et en même temps plus doux, plus suaves; d'où naquit, à n'en pas douter, ce chant plein, mystérieux, sacré; ce chant si bien en harmonie avec le langage de l'église, et qui n'est devenu *monotone*, comme on dit aujourd'hui, que parce qu'il vit dédaigné, qu'il n'est plus, comme dans

son origine , le chant des masses. Il a eu le sort de nos vieux monuments ; on les admire encore , mais on ne les imite plus. Le changement que le chant a subi dans sa forme , sa mauvaise exécution généralement reconnue nous rendent à peu près incompréhensibles les émotions qu'éprouvait S. Augustin : « Combien versai-je de pleurs par la violente émotion que je ressentais lorsque j'entendais, dans votre église , chanter des hymnes et des cantiques à votre louange ! En même temps que ces sons si doux et si agréables frappaient mes oreilles , votre vérité se glissait par eux dans mon cœur. Elle excitait en moi des mouvements d'une dévotion extraordinaire. Elle me tirait des larmes des yeux et me faisait trouver du soulagement et des délices même dans ces larmes. »

Ainsi que je l'ai dit , ce chant n'a pu prendre de forme un peu régulière que lentement , progressivement. Il a fallu , avec les données premières , des années, peut-être même des siècles, pour lui imprimer ce caractère de beauté qui le distinguait. Il a suivi le cours des autres parties de la liturgie , dans laquelle il tenait un rang distingué. Il semblerait même que le chant , dans les trois premiers siècles de persécution , devait être bien restreint. Tout le monde sait qu'en ces temps les fidèles étaient obligés de se cacher dans les catacombes , le creux des rochers , l'intérieur le plus retiré des maisons , pour dérober aux regards profanes et sacrilèges les mystères du christianisme. Ils ne pouvaient , sans péril , leur donner toute la pompe qu'ils comportent , et nécessairement les chants devaient être bien restreints. Pour rencontrer quelque chose de plus caractéristi-

que, il faut descendre jusqu'à la conversion du premier empereur chrétien. Ainsi, durant la première période de l'ère chrétienne, le chant était ou hébraïque, ou grec, ou romain, en admettant les différences que le nouveau culte comportait. Quelquefois même ce chant devait participer de l'un et de l'autre, se mêler, se confondre. Les évêques, les fidèles, en passant d'une église, d'une contrée, d'une nation dans une autre, y ont transporté leurs usages, leur liturgie, leur chant.

Toutefois, à dater de la conversion du grand Constantin, l'histoire plus claire et plus précise ne laisse aucun doute sur les travaux qu'ont entrepris plusieurs saints personnages, relativement au chant ecclésiastique.

En première ligne, apparaît S. Ambroise. Ce grand évêque, dit M^r l'abbé Jouve, ayant remarqué que bon nombre de mélodies sacrées alors en usage étaient, sinon des mélodies grecques transposées, tout au moins des motifs composés d'après les modes musicaux de ce peuple, et ne dépassant pas les limites d'une octave, conçut le projet de substituer au système tétrocordal des Grecs, le système plus simple et plus facile de l'octave, en empruntant à ceux-ci leurs premiers modes authentiques ou primordiaux, qui devaient former la base du chant ecclésiastique. Et à son tour, le génie du christianisme, venant à imprimer son souffle divin, son impulsion créatrice à la musique comme à la peinture, à la sculpture, à l'architecture, lui a donné le cachet qui lui est propre, tout en subissant l'influence de la mélodie grecque, et même de la psalmodie hébraïque.

Après S. Ambroise, on doit citer l'évêque d'Hypone, S. Pambon, en 580 ; le pape Damas, mort en 584 ; S. Jérôme, en 420 : S. Paulin, en 451 ; Claudius Mamert, prêtre de l'église de Vienne, 475, et beaucoup d'autres autorités jusqu'au grand S^t Grégoire, qui toutes ont traité d'une manière spéciale cette partie essentielle de la liturgie.

Nous arrivons maintenant à ce que l'on pourrait appeler la seconde époque du chant ecclésiastique, époque pleine de faits et d'instructions, époque d'un haut intérêt et qui apparait de plus en plus féconde à mesure qu'on l'étudie.

Au premier abord, pour cette partie de la liturgie qui nous occupe, on croirait à un changement complet, à une forme nouvelle, à un remaniement total des anciens chants, puisqu'elle va recevoir une autre dénomination. On ne parlera plus du chant oriental, du chant occidental, peu même du chant de S. Ambroise. Il me semble voir, à cette époque, pour le chant, ce qui s'est passé plus tard pour l'architecture. Au XII^e siècle on n'osait point encore s'affranchir des règles reçues ; le plein-ceintre dominait de toute la puissance de son ancienneté, jusqu'à ce qu'un auteur, au génie plus hardi, se débarrassant peu à peu des entraves qui le retenait captif, rassembla toutes ses forces et créa l'ogive pure, l'ogive élancée ; et alors on vit que son œuvre était bonne. Un successeur des Damas, des Gélase, ces pontifes dont nous connaissons les travaux sur le chant, sortit de la route commune, il créa un chant nouveau, et lui imposa son nom ; le chant de l'église prit désormais le nom de *chant grégorien*.

Ce titre, qui a passé à la postérité sans contradiction, dit beaucoup à lui seul et suffit, sans doute, pour nous donner une idée de la part bien large que S. Grégoire a prise, sinon dans la composition entière, au moins dans une réforme totale du chant alors en usage.

Il n'est pas clairement démontré, je le sais, que S. Grégoire ait composé lui-même le chant qui porte son nom; il est même très probable qu'il a utilisé les travaux et les œuvres de ses devanciers, mais je crois que de nos jours on a peut-être trop diminué la reconnaissance que jusqu'ici on avait voué à ce grand pape. Le défaut de matériaux et de preuves, les difficultés avec lesquelles se transmettaient alors, avec intégrité, les œuvres d'art, l'esprit d'innovation et de nationalité, qui alors, comme toujours, a porté chaque peuple à vouloir mieux faire que ses voisins ou à s'approprier ce qui venait d'ailleurs, rendent difficile d'émettre une opinion à ce sujet. Ainsi, sans attribuer à S. Grégoire tout l'honneur de cette grande œuvre, aimons à reconnaître en lui un réformateur tel qu'il pourrait bien passer pour créateur du chant ecclésiastique. Avant lui plusieurs personnages avaient composé des pièces de chant dont il a dû profiter pour former, avec ses propres compositions, un antiphonaire connu sous le nom d'*Antiphonaire centon*. Cet antiphonaire, tous les auteurs l'attribuent à S. Grégoire et tous aussi, à cette occasion, se plaisent à louer, dans ce pape, la douceur, la composition, l'harmonie. Un de ses plus anciens historiens, Jean Diacre, mentionne en ces termes cette suavité, cette composition, *propter musicæ compositionem dulcedinis*. Dans une autre vie de

St Grégoire, rapportée dans les œuvres de Canasius, l'auteur anonyme s'exprime ainsi : la douceur, la suavité qu'il savait mettre dans la musique, porta St Grégoire à composer, à mettre en ordre, et à établir l'antiphonaire, ainsi qu'un autre chant qui devait être chanté aussi bien dans le jour que pendant la nuit. Bernon au x^e siècle dit que St Grégoire composa avec fruit, et mit en ordre l'harmonie musicale, *composuit ac ordinavit*. Il se trouve même des auteurs qui n'ont pas craint de donner à ce savant Pontife une assistance toute spéciale du St-Esprit, pour la composition du chant ecclésiastique. C'est ce qu'on lit au rapport de Gerbert, en tête d'un manuscrit du VIII ou du XI^e siècle. « *Sanctissimus Gregorius cum preces effunderet ad Dominum, ut musicum tonum ei desuper in carminibus dedisset, tunc descendit spiritus sanctus super eum in specie columbæ, et illustravit corda ejus et sic demum exorsus est canere, ista dicendo : ad te levavi, alleluia.* »

Tous ces témoignages donnent à entendre que St. Grégoire ne se contenta pas de réunir dans un volume les chants déjà en usage, mais que lui-même en composa la plus grande partie. En outre il est assez probable que ce pape ajouta aux quatre tons employés par St Ambroise, quatre autres tons que l'on appelle plugaux.

Quoiqu'il en soit, toujours est-il certain que le chant ecclésiastique dût beaucoup à St. Grégoire puisque c'est des travaux de ce pontife, qu'il tire sa beauté et sa mélodie.

Tout était-il fini après le travail de St. Grégoire, non sans doute : il eût été sans fruit, inutile peut-être s'il fut demeuré enseveli dans les murs de Rome.

Chacun connaît les efforts que fit ce pape pour le répandre. Après lui ses successeurs eurent la même sollicitude, le même zèle pour l'étendre dans toutes les contrées. S. Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, introduisit dans ce pays, par ordre de St. Grégoire lui même, le chant religieux en même temps que la foi. Ensuite le concile de Cloveshove; et, à la fin du IX^e siècle, Albert-le-grand travaillèrent successivement à la propagation du chant romain ou au rétablissement de sa beauté primitive. — Dans les Gaules on fit plus encore. Chilpéric I^{er}, Dagobert, Pépin, s'occupèrent du chant sacré; mais Charlemagne surtout n'épargna rien pour que dans les églises de son royaume, on chantât selon les traditions et les règles de St. Grégoire. Du temps de Grégoire II, des missionnaires furent envoyés dans la Bavière. Il leur était expressément enjoint de surveiller l'exécution du chant, d'après les traditions et les préceptes du siège apostolique. Ce fut un grand pas vers la propagation du chant grégorien en Allemagne; mais plus tard, l'arrivée d'un chantre romain, dans la célèbre abbaye des bénédictins de St. Gall, acheva de le répandre dans ces contrées.

Malheureusement peut-être cette diffusion du chant si harmonieux de St. Grégoire fut une des causes de son altération. En passant d'une nation dans une autre, livré à des mains inhabiles qui en altéraient la beauté dans des copies inexactes, surchargé par des chantres maladroits qui prenaient à tâche de l'adapter au goût de chaque pays, il perdit bientôt sa belle simplicité sous des dehors indignes de lui.

Quelques écrivains fixent la décadence du chant ecclésiastique à l'époque des croisades ou vers le

milieu du xiii^e siècle. Je ne sais s'il faut vraiment arriver jusque-là pour en assigner les commencements. Il me semblerait plus probable qu'à cette époque on n'a fait que continuer ce qui avait été déjà commencé. Vous remettrai-je devant les yeux ce qu'écrivait déjà Sigebert en l'année 774 ? Le roi Charlemagne, dit-il, ne pouvant supporter la dissonnance qui existait entre le chant ecclésiastique romain et celui en usage dans les Gaules, jugea qu'il valait mieux puiser à la source pure qu'à l'eau bourbeuse du ruisseau qui en découle, et envoya deux clercs à Rome pour y apprendre le chant authentique. La mort de ces deux chantres ramena les mêmes désordres, une grande dispute s'éleva même, à cette occasion, entre les chantres français et les chantres romains. Charles la fit cesser en leur adressant cette question : *Dicite palam quis purior et quis melior aut fons vivus aut rivuli ejus decurrentis*. Il demanda même au pape Adrien, qui les lui accorda, Théodore et Benoît, deux chantres très habiles dans le chant romain, et qui avaient été instruits par St. Grégoire lui même.

Des alternatives, des vicissitudes, des changements analogues et de plus désastreux encore se sont certainement renouvelés dans les temps postérieurs. A dater du 15^e siècle surtout, on est allé continuellement de mal en pis, jusqu'à ce que l'autorité papale se soit avisée de s'opposer à de si scandaleux abus. Le remède, à ce qu'il paraît, ne put entièrement guérir la plaie ; car S. Pie V, conformément aux décrets du concile de Trente, ordonna une nouvelle édition du missel. Grégoire XIII chargea même Palestrina et son élève Guidetti de la révision générale de l'antiphonaire et du graduel. Guidetti termina avec succès la plus grande partie de l'office divin. Pales-

trina , le grand Palestrina fut moins heureux dans son entreprise. Il venait de terminer une partie du graduel dite *de tempore* , lorsque la plume , dit M. l'abbé Janssens , lui échappa de la main , et qu'il renonça à tout jamais à la poursuite d'un travail au-dessus de ses forces. Tant il est vrai qu'il faut quelque chose de plus que du génie musical pour s'occuper avec succès du chant grégorien. Son travail , en effet , suivant le jugement d'hommes experts et le décret de la sacrée Congrégation des rits , fourmille tellement d'erreurs et de variantes , qu'il ne pût servir à l'usage qui lui est propre. Et voilà , s'écrie le célèbre maestro Baïni , voilà le plus grand homme que l'on connaisse dans l'art et la science de la musique , devenu comme un petit enfant , lorsqu'il avait voulu porter une main profane sur les chants des Pères et des Docteurs du saint Siège. Est-il étonnant que les siècles postérieurs soient venus à leur tour continuer l'œuvre de destruction commencée ? Tel est en abrégé l'historique des chants ecclésiastiques , historique bien imparfait , sans doute , puisqu'il nous met dans l'alternative de nous demander à nous-mêmes : Nos pères avaient-ils fait mieux que nous ? En architecture , les monuments debout répondent du haut de leur grandeur ; en musique , les données , les recherches ne fournissent point encore la solution désirable. Peut-être aussi sommes-nous devenus plus difficiles qu'en ces temps d'heureuse simplicité , où un illustre Pontife aimait , lui aussi , à encourager les arts en descendant au rôle d'instituteur du chant ; dans ces temps où un monarque ne dédaignait pas de se revêtir de la chappe aux jours de fête , et de composer des hymnes que l'on chante encore aujourd'hui.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 8.

Séance du 7 Mars 1849.

PRÉSIDENCE DE M. ROBILLARD.

Étaient présents: MM. Bandeville, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Max. Sutaine, J.-J. Maquart, Duquénelle, V. Tourneur, Ern. Arnould, F. Henriot-Delamotte, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, A. Henrot, Genaudet, J. Sornin, Gainet, Deleutre et Pierret, membres titulaires;

Et MM. Edm. Arnould et Charlier, membres correspondants.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. le Ministre de l'Instruction publique, par une lettre en date du 22 février 1849, informe l'Académie qu'une somme de 400 fr. vient de lui être allouée sur les fonds destinés aux sociétés savantes.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Histoire sainte abrégée, précédée de l'analyse des livres saints ; par M. Edom, recteur de l'Académie de Reims.

Mythologie élémentaire, contenant un précis de la Mythologie des Égyptiens, des Perses, des Indous, des Scandinaves et des Gaulois ; par le même.

Ces deux ouvrages sont renvoyés à l'examen de MM. Querry et Courmeaux.

Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes, n° 2, 6^e année.

Pie IX, Rome et l'Italie ; par M. J.-B^{te} Clerc, membre correspondant de l'Académie. — Renvoyé à l'examen de M. Bandeville.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Sornin lit un rapport sur l'*Essai de géométrie analytique de la Sphère* ; par M. le professeur Borgnet.

M. Sornin fait hommage à l'Académie d'un travail dont il est l'auteur, lequel est intitulé : *Recherche du nombre des chiffres que fournit à la période une fraction ordinaire réduite en fraction décimale*.

M. Duquénelle lit une note sur une *Médaille gauloise* inédite, trouvée à Reims, dans le faubourg St-Thomas.

M. Robillard donne à l'Académie communication d'un travail ayant pour titre : *Études sur le Moyen-âge*.

Lecture de M. Sornin.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE DE M. BORGNET ,
présenté à l'Académie.

MESSIEURS ,

Vous avez renvoyé à mon examen un ouvrage de M. Borgnet, professeur de Mathématiques à Tours. Ce travail est intitulé : *Essai de Géométrie analytique de la sphère*. Permettez-moi de vous faire concevoir, en peu de mots, quel en est l'objet.

Depuis que Descartes, ce vaste génie qui, embrassant toutes les branches du savoir humain, leur a donné à toutes une nouvelle existence, a montré comment on peut déterminer un point par ses distances à trois plans fixes (c'est ce qu'on nomme les coordonnées de ce point) et comment, par suite, on peut représenter une ligne ou une surface quelconque par la relation constante qui existe entre les coordonnées de chacun de ses points; depuis lors la science géométrique est tombée dans le domaine de l'analyse, c'est-à-dire du calcul abstrait, et c'est en combinant des équations entre elles qu'on a démontré toutes les propriétés des figures.

A l'ancienne méthode géométrique, aux procédés de Pythagore, d'Apollonius, d'Archimède, particuliers à

chacune des questions qu'ils résolvaient, on a substitué une méthode générale à l'aide de laquelle les problèmes les plus difficiles, ceux qui ont le plus embarrassé les géomètres de l'antiquité, et qui nous ont valu ces efforts de génie que nous admirons dans les fragments de leurs œuvres qui nous restent, ne sont plus que des jeux du calcul pour les modernes.

Aussi, avons-nous laissé bien loin derrière nous nos maîtres et nos devanciers, et nos progrès en géométrie se sont accrus à mesure que l'analyse se perfectionnait et prenait un plus rapide essor avec les Newton, les Bernouilli, les Euler, les d'Alembert, les Lagrange.

Cette méthode si belle a cependant un inconvénient qui provient de sa généralité même. Tel résultat qui est une conséquence très simple de la définition d'une figure et des propriétés élémentaires des lignes ne pourra s'exprimer que par une équation très compliquée, et ne s'obtiendra que par des calculs laborieux. Vous comprenez donc pourquoi les géomètres, tout en possédant la fameuse clé qui doit leur ouvrir toutes les portes, tout en entrevoyant quelles opérations doivent leur donner le résultat cherché, s'efforcent cependant de trouver les moyens les plus simples pour parvenir à leur but.

Or, parmi les propriétés géométriques que l'analyse aborde le plus difficilement, ou doit compter les propriétés de la sphère. C'est l'étude de ces propriétés que M. Borgnet a essayé de présenter sous un point de vue tout à fait neuf et ingénieux.

La sphère a la plus grande analogie avec le plan. Comme lui elle est partout identique avec elle-même. Mais sur le plan la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, sur la sphère c'est l'arc de grand cercle qui passe par ces deux points. Si donc, sur un plan on détermine un point par ses projections sur deux axes fixes, par analogie ou déterminera un point

de la sphère en le projetant sur l'équateur et un méridien fixe à l'aide de deux arcs de grand cercle. Telle est, sans doute, l'idée qui a conduit M. Borgnet à l'emploi des nouvelles coordonnées dont l'usage simplifie si bien l'étude analytique de la sphère.

Une fois cette représentation admise, chaque point est déterminé par deux angles, chaque ligne par une relation entre ces deux angles.

Ce système de coordonnées sphériques a, il est vrai, le désavantage de ne pas admettre la distinction des signes, de sorte que les coordonnées d'un point conviennent également au point diamétralement opposé, et l'équation d'une ligne à deux lignes symétriques par rapport au centre de la sphère; mais il est toujours, facile de tenir compte de cette double représentation, dans la traduction des résultats analytiques.

Il résulte immédiatement du système de M. Borgnet que toute ligne, produite par l'intersection de la sphère avec un cône dont le sommet est au centre de cette sphère et dont l'équation en coordonnées rectilignes est algébrique, est elle-même représentée par une équation algébrique de même degré en fonction des tangentes des coordonnées sphériques. Il conclut immédiatement delà le moyen de classer les lignes sphériques comme les lignes planes.

Toute équation du premier degré, sur un plan, représente une ligne droite, sur la sphère elle représente un grand cercle.

Une équation du second degré représente, sur un plan, une ellipse, une hyperbole ou une parabole; sur la sphère elle représente l'intersection de cette surface avec un cône elliptique, hyperbolique ou parabolique; et ainsi de suite pour les équations de degrés supérieurs.

C'est de là que part M. Borgnet pour étudier les propriétés des courbes sphériques, et il le fait avec une lucidité et une élégance qui rendent cet opuscule précieux au savant comme au professeur.

Vous n'attendez pas, sans doute, messieurs, que j'entre plus avant dans le détail de ces calculs; j'ai déjà trop fatigué votre attention par les aperçus qui précèdent pour que je veuille vous montrer, comment l'auteur déduit de son système, avec la plus grande simplicité, les propriétés les plus remarquables de géométrie sphérique; comment il démontre les théorèmes de Lexeel, de Fuss, de Magnus, de Steiner, de Chasles et tant d'autres propositions dont la découverte isolée a rendu célèbres les noms que je viens de citer.

L'auteur ne se borne pas, d'ailleurs, à montrer comment sa méthode embrasse tout ce qui a été fait jusqu'alors sur la géométrie de la sphère, il généralise plusieurs propriétés, il en découvre quelques nouvelles; en un mot, il nous montre tout ce qu'il y a de fécond dans son invention.

Au milieu des félicitations qu'a du recevoir M. Borgnet sur son excellent travail, un nuage a du le troubler. On a rappelé qu'il y a 12 à 13 ans un professeur de Munster, M. Gudermann, avait employé un système de coordonnées sphériques tout semblable. Hâtons-nous de dire que M. Borgnet l'ignorait complètement. Pareille mésaventure est arrivée à plus d'un d'entre nous. C'est là, en effet, le vice de notre époque, la fièvre de production s'est emparée de nos esprits. En France, nous lisons peu nos ouvrages didactiques, encore moins traduisons-nous les œuvres étrangères; en revanche nous imprimons plus que partout ailleurs.

Voilà pourquoi M. Borgnet sans connaître le travail de M. Gudermann a eu la même idée et l'a exécutée

de la même manière. Aussi, le mérite de son œuvre n'a rien perdu pour cela, et nous rendons même grâces à l'heureuse ignorance qui nous a valu un traité des plus savants, et des plus utiles, ce qui n'est pas toujours la même chose.

Lecture de M. Duquénelle.

NOTICE SUR UNE MÉDAILLE GAULOISE INÉDITE.

La découverte d'une médaille inédite est un fait assez rare ; mais quand c'est un type nouveau et qui n'a pas d'analogue, c'est une bonne fortune pour l'antiquaire, qui s'empresse de le publier pour le soumettre à l'appréciation des numismatistes.

La médaille que je vais décrire a été trouvée récemment, dans le faubourg St-Thomas, avec d'autres pièces de la Belgique, communes dans cette localité.

Elle représente, au droit, une tête à deux figures réunies et opposées comme sur les médailles romaines, au type de *Janus bifrons*. La figure de gauche, bien conservée, est barbue ; celle de droite, moins visible à cause de la mauvaise fabrique, paraît imberbe. Cette figure double est coiffée d'un casque à rebords qui dessine les formes des deux têtes réunies.

Le revers, un peu concave, offre dans un grenetis un lion en course à gauche, dessous un point dans un cercle.

Poids, 2 grammes 95 centig. ; diamètre, 18 millim.

Parmi les médailles gauloises conservées au cabinet des antiques à la bibliothèque nationale, collection que l'on

regarde comme la plus riche et la plus complète, il n'existe aucune pièce semblable à celle que je publie aujourd'hui. J'ai compulsé avec soin la savante description qu'en a donnée dernièrement M. Duchalais, et cette médaille n'y est pas indiquée. Je l'ai également cherchée dans plusieurs recueils de numismatique gauloise, et je n'ai pu découvrir nulle part aucune pièce analogue.

Dans l'état actuel des études de la numismatique gauloise, on ne connaît que deux médailles qui offrent la réunion de plusieurs têtes, ce sont : 1^o une pièce d'argent qui représente au droit deux têtes accolées, avec la légende *IIROMILOS*, et placée parmi les incertaines de la Narbonnaise ; 2^o le petit bronze si curieux à trois têtes, avec la légende *REMO* : que tout le monde connaît ici.

La médaille que j'ai acquise et qui présente un type unique, exceptionnel, est donc une variété nouvelle inédite, et bien digne de fixer la curiosité des antiquaires et de provoquer des recherches pour en déterminer l'attribution et le classement.

Cette pièce, comme le plus grand nombre des médailles gauloises, est une imitation du type romain que l'on rencontre sur les monnaies de bronze, le type de Janus. Il y a néanmoins cette différence, que sur les *as* la tête de Janus est nue et laurée ; tandis que sur cette pièce la tête est casquée, comme celle des *Dioscures* sur les déniers des familles consulaires. Mais les *Dioscures* sont toujours représentés sous les traits de jeunes gens imberbes, et ce ne sont pas eux qu'offre notre médaille. Je laisse à de plus érudits le soin d'expliquer l'allégorie de cette double tête tout en pensant que la sagacité des numismatistes pourra bien échouer devant cette énigme, comme cela est arrivé pour les deux médailles citées plus haut. Car les interprétations qu'on en a données sont contestables et contestées.

D'après la méthode adoptée par M. Lambert, conservateur du musée de Bayeux, dans son *essai sur la numismatique gauloise*, on classerait cette pièce dans la troisième période, à l'époque à laquelle les Gaulois abandonnèrent les types grecs, pour imiter la monnaie des Romains leurs conquérants, sans pour cela abandonner complètement les emblèmes nationaux qui leur étaient propres, ainsi cette médaille au droit est de fabrique Romaine et au revers on remarque le lion qui se retrouve souvent sur les monnaies gauloises, symbole allégorique de la chaleur, des feux solaires, des feux atmosphériques, selon quelques auteurs. Cette considération me paraît quelque peu poétique pour l'état de civilisation et d'instruction de cette époque. Je crois plutôt à un emblème de la force et du courage, qui étaient les qualités dominantes et reconnues des Gaulois.

Je ne sais quant à présent à quelle localité on doit l'attribuer cette médaille. L'absence de légende et la nouveauté du type présentent dans les recherches des difficultés sérieuses. Mais si pour les médailles incertaines ou anépigraphes, on adopte une classification d'analogie, c'est-à-dire si l'on catalogue ces pièces à la suite de celles qui connues et classées, présentent quelque point de ressemblance, je proposerai d'attribuer à notre localité cette médaille inédite puisque le lion qui figure au revers est un type principal que nous retrouvons, sur une médaille du pays rémois, sur la pièce de REMOS ATISIOS ainsi que sur beaucoup de pièces du pays des Rémois et des Catalauniens.

Cette proposition que je hasarde pourra être discutée, mon opinion basée sur des preuves bien légères on la contredira, je m'y attends, je le désire même; mais en présentant une monnaie nouvelle, il m'a bien fallu en proposer l'attribution, et jusqu'à décision contradictoire, je la classerai parmi les médailles de la Gaule-Belgique.

BULLETIN RÉTROSPECTIF.

Lecture de M. L.-F. Clicquot.

LA LIBERTÉ.

ÉPODE.

I.

Epig. Dieu seul est grand !
Massillon.

Je l'ai vu passer sur la terre ,
Il montait un blanc destrier ,
Dans sa main grondait le tonnerre ,
L'éclair rayonnait sous son pied !

Et le jeune homme ardent sentait son âme émue ,
Et la vierge craintive en fuyant gémissait :
Et le père étonné tressaillait à sa vue ,
Et la mère le haïssait !

Il marchait... une armée entière
Naissait sous les pas du coursier :
Et docile à son cri de guerre
Bruissait comme un flot d'acier !

Et le flot soulevé , parcourant la carrière
Dans son flanc orageux , balayait à la fois
Et roulait pêle-mêle en son immense ornière
Soudan , doge , empereurs et rois !

Je l'ai vu passer sur la terre ,
Il montait un blanc destrier ,
Dans sa main grondait le tonnerre ,
L'éclair rayonnait sous son pied !

Et j'ai vu dans sa main s'éteindre le tonnerre ,
Et je l'ai vu tombé sous son sceptre d'acier :
J'ai vu le torrent sec , j'ai vu comble l'ornière ,
Et lui , *seul* , mort , sur un rocher ! ! ..

Et j'ai vu *deux fois* , la patrie
Livrée en proie à l'étranger :
Et j'ai vu la foule ébahie
AUX PIEDS D'UN AUTRE SE RANGER ! ,...

Et du dompteur des rois qui , dans sa course altière ,
Du midi jusqu'au nord s'élançait d'un seul bond ,
il ne subsiste rien , qu'une froide poussière ,
UN OBÉLISQUE VIDE , UN NOM !...

C'est , qu'ébloui par la victoire ,
Il oublia dans sa fierté ,
Que même , au dessus de la gloire ,
L'HOMME PLACE LA LIBERTÉ !....

Et c'est qu'il oublia , dans son erreur profonde ,
Que , QUAND PAR L'HOMME AUX ROIS UN DÉFI FUT JETÉ ,
Il ne combattait pas pour le sceptre du monde ,
Mais pour son droit , LA LIBERTÉ !

LA LIBERTÉ !.... que sur la terre
Aucun bien ne peut remplacer :
Sans qui tout trône est éphémère,
Sans qui , toute loi doit passer !....

Regardez ce sénat redoutable , inflexible ,
Tout tremblait , tout tombait sous son rude niveau !..
Il criait : *Liberté* !... mais son sceptre terrible
Était LA HACHE DU BOURREAU !

Et pourtant !... A CE CRI MAGIQUE
An trépas l'homme s'élançait :
Et devant son choc héroïque
Le monde effrayé fléchissait !....

Mais lorsque *fou du sang* d'une sainte victime
Son frénétique soc heurta la Liberté,
La vengeance accourut... Il roula dans l'abîme
A la voix de l'homme irrité !

Flottant de tempête en tempête ,
Le vertige la déborda :
Jusqu'au jour suprême où sa tête
Tomba sous le pied d'un soldat !...

Ce sénat monstrueux , sénat Sardanapale ,
Qui dans l'or et l'orgie au grand jour se roulait ,
Quand l'homme vint , et mit fin à la saturnale ,
Fut renvoyé comme un valet !

Et sur cette tourbe impuissante ,
Fuyant en jettant de vains cris ,
Le soldat , en posant sa tente ,
Jettait un regard de mépris !..

Et ce vaste mépris , cette immense colère ,
Qui dès longtemps grondait dans l'âme du héros ,
Atteignirent soudain la Nation entière ,
Et l'envahirent de leurs flots !

Il l'avait vue humble , asservie ,
Sous l'étreinte de la terreur ,
Prosterner sa tête avilie
Aux pieds d'un lâche dictateur !...

Et de ces temps honteux , pour effacer l'histoire
Et pour lui rendre un jour , aux yeux du monde , un rang ,
Il cloua sur son front le sceau de la victoire ,
ET LA BAPTISA DANS LE SANG !

Et ce vainqueur des Rois , naguère
Soldat pauvre , inconnu , sans nom :
Devenu maître de la terre ,
LA NOMMA GRANDE NATION !

Et courant , en géant , de victoire en victoire ,
Il ceignit des César le bandeau redouté :
Et sous l'immense amas des palmes de la gloire ,
Il étouffa LA LIBERTÉ !!!..

Je l'ai vu passer sur la terre ,
Il montait un blanc destrier ;
Dans sa main grondait le tonnerre ,
L'éclair rayonnait sous son pied !

Et je le vis , un jour , couché sur la poussière ,
Et je vis , dans le ciel , son astre s'effacer :
Et son aigle , en pleurant , s'envoler vers son aire ,
Et lui , SEUL MORT , SUR UN ROCHER !...

II.

Et cependant , sur la montagne
Brillait le doux flambeau du jour :
La fleur parfumait la campagne ,
L'oiseau disait son chant d'amour.

Et sous le frais arceau d'un champêtre bocage
Errait en méditant la dame du château ,
Et sous le grand ormeau la vierge du village
Dansait au son du chalumeau.

Et sous la chaumine enfumée
Le vieux laboureur , en gaité ,
Chantait d'une voix animée
Le bon vin et LA LIBERTÉ

Et le noir forgeron , sur sa bruyante enclume ,
En cadence frappait le métal rougissant ;
Et le savant tassait volume sur volume ,
Et la mère berçait l'enfant.

Et tout cheminait sur la terre ,
Le calme suivait l'ouragan ;
L'aube ramenait la lumière ,
La nef flottait au gré du vent.

Et le roi des forêts dormait dans sa tanière ,
Et le pêcheur tendait ses rêts sur l'Océan ,
Et du croyant au ciel montait l'humble prière :
Hommes ! c'est que DIEU SEUL EST GRAND !...

*Faibles humains , ombre et poussière ,
Du sort , victimes , instruments :
Sur vous , par vous , dans sa colère ,
Dieu signale ses jugements.*

N'oublions pas que Dieu nous a mis sur la terre
Pour honorer son nom , le craindre , le chérir :
Pour nous entr'aimer tous , comme un frère aime un frère ,
Pour souffrir un jour , et mourir !

Unissons-nous dans la prière ,
Laissons tourbillonner le flot
Des cataclysmes de la terre ;
LE DESTIN DE L'HOMME EST PLUS HAUT !

Tout s'éteint , tout finit dans ce monde fragile ;
L'homme jette en passant le cri tant répété :
Liberté , Liberté !!! L'Auteur de l'Évangile
Créa le doux mot CHARITÉ !

Au fond de la prison charnelle ,
Cette clameur de liberté ;
C'est l'âme , dont la voix révèle
Son instinct d'immortalité !

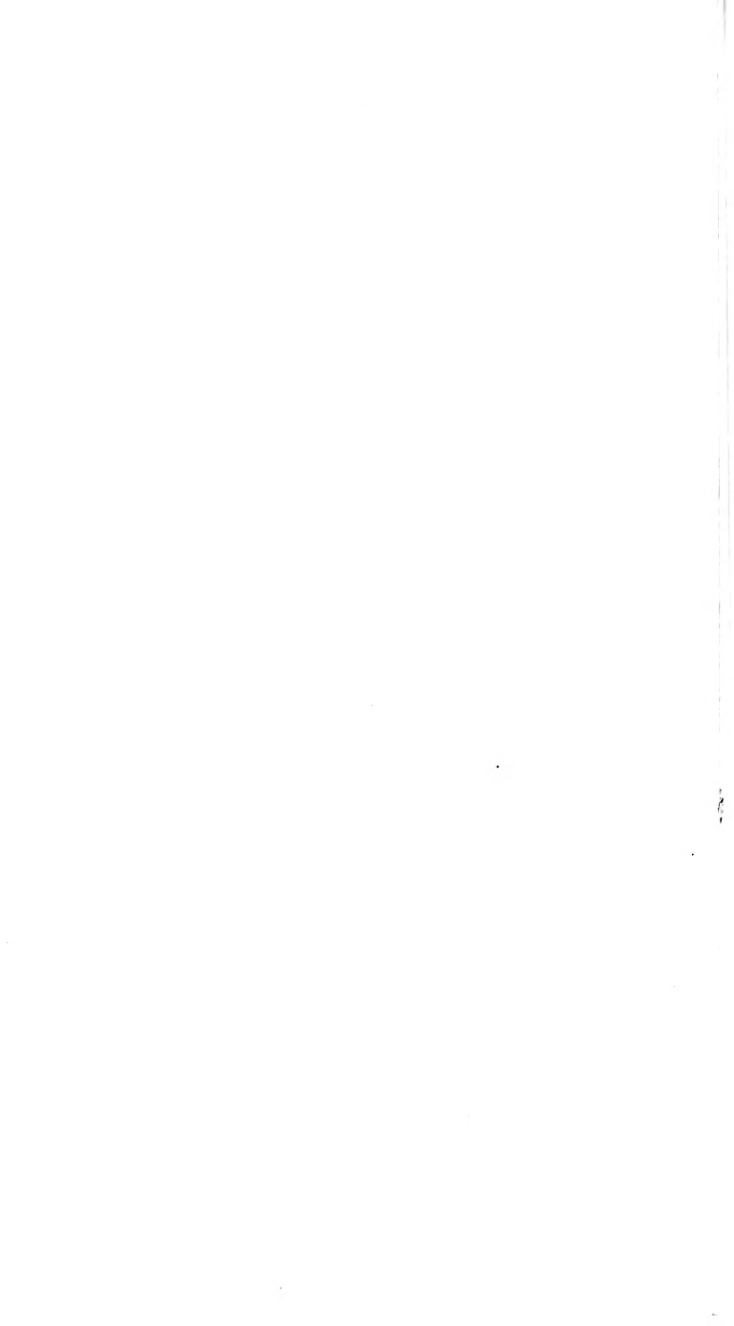
Liberté , c'est le cri de l'esprit qui soupire ,
Du captif de la chair c'est l'accent exalté ;
La Liberté , c'est Dieu , c'est l'âme qui respire
L'éternité , l'immensité !

Si , sur nous , Dieu , parfois sévère ,
Abaisse son doigt irrité ;
Son courroux est celui d'un père ,
Que bientôt calme la bonté.

Ne courbons pas , sous le fléau de la souffrance ,
Ainsi que des captifs , notre front abattu ;
Levons-le fièrement , en chrétiens ; l'espérance
Est un devoir , une vertu !...

Et tout marchera sur la terre ,
Le calme suivra l'ouragan ,
L'aube amènera la lumière ,
La nef glissera sous le vent.

Le lion dormira dans sa sombre tanière ,
Le pêcheur étendra ses rêts sur l'Océan ;
Et du croyant au ciel ira l'humble prière ,
Car Dieu , toujours , est bon et grand !...



SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N^{os} 10 et 11.

Séance du 16 Mars 1849.

PRÉSIDENCE DE M^{gr} L'ARCHEVÊQUE.

Étaient présents : MM. Saubinet, Bandeville, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Querry, J.-J. Maquart, Duquénel, Eug. Courmeaux, Aubriot, F. Henriot-Delamotte, H. Paris, L.-H. Midoc, Decès, Lechat, Sornin, Gainet, Deleutre, Pierret et Ch. Poisson, membres titulaires ;

Et MM. Leuschenring et Sévestre, membres correspondants.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse demande pour

cette Société la suite des *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*, et offre en échange la collection des *Mémoires de l'Académie de Toulouse*.

M. l'abbé Poquet, secrétaire de la Société archéologique de Soissons, envoie le premier volume du *Bulletin* de la Société, et demande un échange de publications entre l'Académie de Reims et la Société de Soissons.

L'Académie des Sciences morales et politiques accuse réception des *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*.

L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, envoie un *bon* pour retirer le volume de ses Travaux pendant l'année 1848.

M. Joly, membre correspondant, fait part de sa nomination à la chaire de rhétorique du lycée de Montpellier, et exprime son regret de s'éloigner de l'Académie.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Bulletin de l'Athénée de Beauvais, second semestre de 1848.

La Belgique industrielle, journal hebdomadaire.

Recueil des actes du XII^e et du XIII^e siècles en langue Wallonne du nord de la France, publié avec une introduction et des notes par M. Taillar.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Lechat lit un rapport sur une thèse soutenue par M. Lies, membre correspondant, thèse qui a pour titre : *Recherches chimiques sur quelques silicates*.

M. H. Paris fait un rapport oral sur une *Ode* de M.

Seure, contre le Divorce. Il lit cette pièce en entier avec la lettre de M. V. Hugo, à qui cette ode était adressée.

M. Eug. Courmeaux termine le rapport qu'il a commencé dans une précédente séance sur les *Poésies* de M. Tampusci.

Le premier vendredi d'avril étant le vendredi-saint, l'Académie décide, sur la proposition de son Président, que la Séance prochaine sera anticipée de huit jours et aura lieu le 30 mars.

Séance du 30 Mars 1849.

PRÉSIDENCE DE M. BOUCHÉ DE SORBON.

Etaient présents : MM. Bandeville , L. Fanart , Nanquette , H. Landouzy , Querry , Max. Sutaine , Duquénelle , Eug. Courmeaux , F. Pinon , Aubriot , F. Henriot-Delamotte , H. Paris , L. H. Midoc , Decès , Lechat , Sornin , Gainet , Velly , Deleutre et Pierret , membres titulaires ;

Et MM. Leuschenring et Duchesne , membres correspondants.

M. le Recteur de l'Académie de Reims assiste à la séance.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. le Sous-Préfet de Reims adresse à la Compagnie une lettre par laquelle il lui exprime son regret de ne pouvoir assister à la séance de ce jour.

M. Ch. Christian Rafn , secrétaire de la Société des antiquaires du nord , à Copenhague , remercie l'Académie du titre de correspondant qu'elle lui a conféré , et lui offre plusieurs ouvrages dont il est l'auteur.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Mémoire de la Société royale des antiquaires du Nord, 1845-1847.

Annaler for Nordisk oldkyndighed of historie.

Guide to Northern Archeology.

Mémoire sur la découverte de l'Amérique au x^e siècle.
par Ch. Raïn.

Congrès scientifique de France, xv^e session, tenue
à Tours en 1847; 2 vol. in-8^o.

Bulletin de la Société académique, agricole, etc. de
l'arrondissement de Falaise.

Mémoires de la Société des sciences, arts et belles-
lettres du département de l'Aube; tom. 7, 2^e série.

Table générale des matières contenues dans les nos 4 à
400 de la 1^{re} série des mémoires de la même Société.

L'Étude, journal d'éducation et d'instruction, tom.
1, 2^e année, février.

Société d'émulation du département du Jura.

Journal de la Société d'agriculture du département
des Ardennes, vi^e année, mars 1849.

Extrait des Séances de la Société d'agriculture et du
commerce de Caen, par M. G. Mancel, 1848.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. H. Paris lit un travail sur la politique royale en
France.

M. L. Fauart communique une note adressée par lui
à la commission chargée de surveiller la restauration
des orgues de France, commission dont il est membre.
Dans cette note, l'auteur démontre par des considé-
rations artistiques, contre les préjugés de la routine,
la nécessité d'accorder les orgues au ton actuel de
l'orchestre.

M. Edom, recteur de l'Académie, donne lecture
d'une note sur un ouvrage du P. Girard, intitulé :
Cours éducatif de langue maternelle à l'usage des écoles
et des familles.

Lecture de M. Lechat.

RAPPORT SUR LE MÉMOIRE DE M. LIES.

M. Lies a présenté à l'Académie une thèse de chimie, soutenue devant la Faculté des sciences de Montpellier, pour obtenir le grade de docteur. Cet ouvrage a pour titre : *Recherches chimiques sur quelques silicates*.

L'auteur s'est proposé d'étudier, tant au point de vue chimique qu'à celui de leurs propriétés absorbantes pour l'eau, les terrains d'alluvion qui se trouvent à la surface du sol dans plusieurs parties des départements des Ardennes et de la Marne, et qui y forment la partie cultivée. Cette étude avait un double but : celui de reconnaître dans les propriétés de ces terrains les causes qui les rendent propres à l'agriculture, et celui de juger, autant que possible, par leurs caractères chimiques, s'ils sont de la même époque géologique et quelles sortes de roches désagrégées ont servi à leur formation.

M. Lies a formé de ces alluvions six groupes :
« 1° les limons qui recouvrent dans le nord du département des Ardennes, et notamment entre Charleville et Monthermé, les assises du terrain ardoisier ;

» 2° les limons qui reposent , avec une puissance notable , sur les étages liassiques , auprès de Mézières et de Sedan ; 3° ceux qu'on trouve dans les dépressions des terrains oolitiques ; 4° les sables plus ou moins argileux qui sont déposés aux pieds des affleurements des grès verts ; 5° les limons argileux au-dessus de la formation crayeuse ; 6° enfin les terres rouges sableuses que l'on voit à des niveaux élevés au-dessus des calcaires grossiers et de l'étage des meulières. »

Les expériences sur les propriétés absorbantes de ces trois divers terrains d'alluvion ont été faites de la manière la plus simple. On imbibait d'eau sur un filtre un poids connu de terre ; lorsque la dernière goutte était tombée , une pesée donnait la quantité d'eau absorbée par la terre. Le filtre , placé ensuite sur une claie d'osier dans un appartement à une température à peu près constante , était pesé à 5 heures du matin et à 5 heures du soir tous les jours , jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de variation dans le poids trouvé. Ces pesées donnaient des indications sur le mode de dessiccation des terrains. Avant l'expérience , les terres n'étaient pas complètement desséchées ; on n'avait fait que les exposer pendant quelques jours au soleil.

Les analyses chimiques ont dû présenter une grande difficulté à l'auteur , à cause du grand nombre de substances entrant dans la composition des terrains examinés , et de l'incertitude sur la manière dont les éléments y sont unis entre eux.

Cette partie chimique , la plus importante et la plus difficile du travail , a conduit l'auteur aux conclusions suivantes :

« Toutes les alluvions , qui recouvrent les divers
» étages , depuis le terrain silurien jusqu'à celui des
» meulières tertiaires , sont composées essentiellement
» d'un silicate d'alumine et d'eau à proportions bien
» définies et de débris quartzeux et feldspathiques.
» Diverses substances compliquent ce mélange : c'est
» principalement le peroxide de fer hydraté , des sili-
» cates magnésiens qui peuvent provenir de minéraux
» chlorités , et quelquefois le carbonate de chaux. »

M. Lies , en se fondant sur les propriétés chimiques ,
a pu établir deux groupes dans les terrains qu'il a
examinés.

« Cette division est d'autant plus intéressante qu'elle
» se trouve en rapport avec les subdivisions géologi-
» ques. Ainsi , il est remarquable que toutes les allu-
» vions qui cachent les affleurements du terrain silu-
» rien , du lias , des calcaires jurassiques et des grès
» verts aient pour élément principal l'argile $A^2 Aq S^3$,
» quels que soient leur niveau topographique, leur si-
» tuation , l'allure du gisement , etc. , tandis qu'à partir
» de la craie , tous les dépôts superficiels , jusqu'aux
» terrains les plus récents , sont caractérisés par l'ar-
» gile $A^2 Aq^2 S^3$.

» Cette différence de composition suffit sans contre-
» dit pour faire rapporter ces dépôts au moins à deux
» périodes distinctes , et ce caractère doit être pris en
» considération , puisque les caractères de superpo-
» sition , de stratification et les données paléontolo-
» giques manquent dans les dépôts superficiels des
» Ardennes et de la Marne. »

Le travail de M. Lies , très important , surtout sous
le rapport chimique et géologique , nous a paru mériter
l'approbation de l'Académie.

BULLETIN RÉTROSPECTIF.

Lecture de M. H. Landouzy.

NOTE SUR UNE MODIFICATION DE LA SONDE À DARD
POUR L'OPÉRATION DE LA TAILLE HYPOGASTRIQUE.

J'ai l'honneur de présenter à l'Académie une sonde à dard modifiée de manière à éviter l'introduction préalable de l'algalie ordinaire, lorsqu'on fait précéder la taille hypogastrique de l'injection de la vessie.

A la partie supérieure de la sonde à dard de frère Côme j'ai soudé un ajutage creux qui communique obliquement avec l'intérieur de la sonde et qui se ferme à volonté, soit au moyen d'un petit robinet, soit au moyen d'un bouchon de bois ou de cire. Or, comme la tige du dard ne remplit pas assez la sonde pour empêcher le passage du liquide, il en résulte qu'une seringue à injection étant fixée sur l'ajutage, le liquide pénètre facilement dans la vessie.

Les anciennes sondes à dard peuvent toutes recevoir cette légère addition; il suffit de s'assurer préalablement que l'eau passe avec liberté entre le dard et les parois de la gaine.

Il y a déjà deux ans que j'ai fait exécuter cette modification par M. Charrière, après une opération de taille hypogastrique dans laquelle l'état de l'urètre

avait rendu les deux cathétérismes très pénibles et notablement allongé l'opération ; mais je n'avais encore essayé l'instrument que sur le cadavre, lorsqu'au mois de juillet dernier j'eus occasion de le soumettre à une épreuve définitive dont voici l'exposé sommaire.

Le 24 janvier 1848, j'avais pratiqué, avec l'aide de mes confrères Collinet et Faille, la taille latéralisée au Sieur M..... de Tagnon (Ardennes), sans qu'il eût été possible d'extraire le noyau du calcul.

La lame du lithotome avait été écartée de 30 millimètres, et la plaie portée presque immédiatement à 35 millimètres, à l'aide du bistouri boutonné. Dès les premières tentatives d'extraction, une seconde incision de 20 millimètres environ avait été faite à droite, et, malgré cette ouverture qui ne pouvait être plus considérable sans dépasser les limites de la prostate, il fut impossible d'extraire le calcul.

Les tenettes abandonnaient la pierre dès les premiers efforts de traction et revenaient chargées chaque fois d'un épais mortier formé par la substance corticale. Nous avons essayé en vain de la briser ; les branches des plus fortes tenettes à forceps se faussaient sans la rompre, et le litholabe d'Heurte-loup ne pouvant, en raison du volume de la pierre, la saisir que par une petite partie de son contour, s'échappaient en sillonnant la substance corticale dès qu'on faisait mouvoir le pignon.

L'indication était manifeste ; il fallait à l'exemple de Franco, et comme l'avait fait, quelques jours auparavant, mon ami le docteur Voillemier à l'Hôtel-Dieu de Paris, pratiquer immédiatement la taille sus-

pubienne. Mais l'éther avait produit chez le malade un état d'exaltation qui allait jusqu'à la fureur, et la prudence nous ordonnait d'ajourner.

La convalescence se fit rapidement. Pendant les premiers mois qui suivirent, le malade souffrit beaucoup moins qu'avant l'opération; mais les douleurs redevinrent bientôt intolérables, et, le 4 juillet, assisté de mes confrères Collinet de Tagnon, Canard de Voisigny, Jolly de Rethel, Faille de Juniville, Godard de Gomont, et de M. Contin, élève en médecine, je pratiquai la taille hypogastrique.

Le malade, ayant été soumis à l'inhalation du chloroforme, la sonde fut introduite, et l'injection poussée aussitôt par mon ajutage. L'incision des parois abdominales n'offrit aucune difficulté; l'ouverture de la vessie fut facilitée par la saillie du dard, et la pierre rapidement extraite, après un débridement de quelques lignes sur les tissus tendus par l'écartement des tenettes.

Le calcul offrait 80 millimètres dans son plus grand et 75 dans son plus petit diamètre.

A en juger d'après les fragments de coque encore intacts sur le noyan, il avait 10 millimètres de plus lors de la première opération, c'est-à-dire, avant que la première couche n'eût été enlevée presque entièrement par les tenettes.

La guérison complète eut lieu sans la moindre fièvre, sans le moindre accident, et, moins d'un mois après, le malade avait repris ses travaux.

Cette modification si simple qu'on ose à peine en revendiquer l'invention, si naturelle que je serais surpris de ne pas apprendre qu'elle a déjà été faite par

d'autres avant moi , cette modification engagera sans doute à recourir plus souvent à l'emploi simultané de l'injection et de la sonde à dard.

Malgré l'utilité si incontestable de ces moyens auxiliaires , les chirurgiens hésitent souvent , en effet , à les employer ensemble , d'une part , en raison des douleurs que provoque quelquefois un double cathétérisme et des difficultés qu'il rencontre chez un certain nombre de calculeux ; et , d'une autre part , en raison de l'allongement notable qu'en éprouve l'opération.

On se trompe évidemment quand on regarde la sonde à dard comme dispensant de l'injection vésicale , et l'injection comme dispensant de la sonde. Ces deux moyens se complètent mutuellement et n'ont pas le même résultat. L'injection éloigne le péritoine en distendant la vessie , et donne à l'incision des parois abdominales une sécurité qu'aucune autre précaution ne saurait égaler. La sonde à dard élève seulement un des points de la vessie , permet au chirurgien de fixer un lieu d'élection pour l'incision du viscère , et fraie au bistouri une voie assurée pour arriver dans sa cavité.

A la rigueur , l'injection peut remplacer la sonde à dard , mais la sonde à dard ne peut remplacer l'injection. De telle sorte que , substituant la sonde à dard à l'algalie ordinaire pour faire l'injection , on reste libre de se servir du dard ou de le laisser dans sa gaine , selon les conditions qui se présentent pendant l'opération.

Quant à remplacer l'injection par un moyen plus simple , c'est-à-dire , par la sécrétion naturelle , en recommandant aux malades de retenir leurs urines

pendant plusieurs heures avant l'opération, c'est là un de ces conseils donnés par les théoriciens seuls, et dont le moindre inconvénient est de ne pouvoir être mis en pratique une fois sur cent.

Sans doute, il est un moyen de porter l'opération à son maximum de simplicité, c'est de s'en rapporter aux seules données anatomiques, et d'opérer sans la sonde de F. Côme, sans injection préalable, et même sans avoir essayé de faire conserver les urines dans la vessie; mais ces prétendues simplifications compliquent étrangement l'opération. Très faciles sur le cadavre, très bonnes dans les cours, comme exemple de dextérité chirurgicale, si elles rendent plus court, dans la pratique, le début de l'opération, elles peuvent l'allonger considérablement à la fin, lorsqu'on arrive au péritoine et à la vessie, surtout chez les malades dont les parois abdominales sont chargées de tissu cellulaire ou fortement contractées.

En résumé, la taille hypogastrique étant, dans certains cas donnés, et, en particulier, quand la pierre a plus de 6 centimètres de diamètre, la seule méthode rationnelle de cystotomie, et cette opération étant rendue plus facile et plus sûre par l'injection et la sonde à dard, il y a avantage manifeste à remplir ce double but à l'aide d'un seul instrument, et à faire par conséquent à la sonde de frère Côme la légère addition que je propose.

Je n'attache, on le pense bien, aucune importance à une idée aussi simple, et je me serais reproché même d'en entretenir l'Académie, si je ne savais combien sont précieuses les moindres modifications, lorsqu'elles ont pour résultat d'enlever quelques instants à une opération, quelques douleurs à un opéré, sans diminuer, surtout, la sécurité de la méthode.

Lecture de M. Edom.

COURS ÉDUCATIF DE LANGUE MATERNELLE,
A L'USAGE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES ;

Par Grégoire Girard ,

*De l'ordre des Cordeliers, membre correspondant de l'Institut de France,
chevalier de la légion d'honneur , ancien préfet
de l'école française de Fribourg.*

Cet ouvrage est le plus remarquable que l'on ait publié depuis longtemps, pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse. Cette opinion n'est pas seulement la nôtre ; c'est l'opinion d'un ministre de l'instruction publique qui a jugé le livre du Père Girard ; c'est l'opinion de l'Académie française qui l'a couronné (1). L'idée en est simple, comme le sont ordinairement les découvertes du génie ; elle n'en est pas moins le résultat d'une profonde observation, et (ce qui est plus précieux encore en cette matière), le fruit d'une longue expérience.

Le Père Girard , que des facultés éminentes ont fait appeler au haut enseignement de la philosophie,

(1). Dans sa séance publique du 29 août 1811, sur le rapport de M. Villemain, alors ministre.

n'a pas dédaigné de consacrer vingt ans de sa vie à l'instruction et à l'éducation des petits enfants, à la direction d'une simple école primaire. Il s'est alors demandé : quelle est la méthode la plus sûre pour arriver au but si important de l'enseignement populaire, qui doit être de développer, chez les enfants, non-seulement les facultés intellectuelles, mais encore les qualités morales ; de former tout à la fois leur esprit et leur cœur ? Dans le siècle dernier, le bon et savant Rollin s'était posé la même question, en l'appliquant à l'instruction secondaire ; on sait comment il l'a résolue dans son immortel *Traité des études*. Mais, (sans vouloir toucher à une gloire, qui est une des plus pures de la France), combien le succès était plus facile ! Quelle différence entre les moyens ! D'un côté, l'antiquité avec ses grands écrivains ; la littérature avec ses chefs d'œuvre ; — de l'autre, de simples exercices de lecture, d'écriture et de grammaire. Mais que ne peut le génie de la charité chrétienne ? Voici la méthode que le P. Girard puisa dans ce sentiment fécond. Il est né le cinquième d'une famille de quinze enfants. En se rappelant les premières leçons qu'il avait vu donner à ses jeunes frères par une mère dévouée, il fut frappé de la manière ingénieuse dont elle mettait la parole sur leurs lèvres, de l'art avec lequel elle leur fournissait et les mots et les idées qu'ils expriment ; faisant ainsi marcher de front les progrès du langage et ceux de l'intelligence. « Ma mère, dit-il, mettait » dans ses nobles fonctions une tendresse, une activité, » une grâce que je n'ai pas retrouvées chez toutes » les premières institutrices de l'enfance ; mais partout » j'ai rencontré le même fond Cet art, en effet, » n'est point chez la mère le fruit de l'étude ou de

» la réflexion. On dirait qu'elle agit par un instinct
» supérieur qui tient à la maternité, et qu'elle n'est
» qu'un instrument docile en d'autres mains. » — Mais
cette première maîtresse de langue, comme l'appelle
le P. Girard, ne veut pas seulement éclairer l'esprit
de son élève et le familiariser avec le langage, elle
veut encore lui former le cœur à tout le bien qu'elle
connaît. En lui apprenant à distinguer les objets
sensibles, elle éveille en lui les qualités morales, et
lui parle déjà du Dieu qui a créé tout ce qu'elle lui
montre.

Telle est la méthode que le P. Girard adopta lui-même, et qu'il a justement nommée *Méthode maternelle*, puisqu'elle n'est que la continuation de celle que la mère emploie, sous l'inspiration de la nature. Cette méthode est exposée en théorie et développée dans un premier volume, qui a pour titre de *l'Enseignement régulier de la langue maternelle*. Il renferme les conseils et les instructions nécessaires aux mères de famille et aux institutrices, qui voudront suivre le système d'enseignement du P. Girard. Il offre les vues les plus utiles sur l'art difficile d'élever et d'instruire la jeunesse; c'est le meilleur traité de pédagogie que nous possédions. — C'est ce premier ouvrage du P. Girard que l'Académie Française a jugé digne d'un des prix fondés par le vénérable Montyon. « La méthode de l'auteur est-elle tout entière dans ce premier ouvrage, » dit M. Villemain? Non sans doute. Le détail et les applications manquent; mais on discerne les principes lumineux du maître; on entend sa voix persuasive, son accent du cœur, qui rappelle quelque chose de Fénelon et de Rollin, avec une sorte de liberté moderne et de judicieuse hardiesse. »

C'est dans un second ouvrage intitulé *Cours éducatif de langue maternelle*, que le P. Girard a présenté les applications de sa méthode et développé son système. Cet ouvrage se compose de deux parties. La première comprend : 1^o La syntaxe de la proposition ; 2^o La conjugaison par proposition ; 3^o Le vocabulaire. — L'auteur fait marcher de front l'étude de ces trois choses. L'enfant, en conjugant le verbe par proposition, n'est plus condamné, comme par nos grammaires ordinaires, à l'ennui d'un exercice mécanique ; ici il ne cesse d'exprimer des pensées, qui, choisies avec soin, captivent son attention, éclairent son esprit et forment son cœur. L'étude de la syntaxe lui apprend à distinguer les éléments dont se compose la proposition, et le vocabulaire lui indique la formation des mots en les ramenant à leur racine.

On aperçoit tous les avantages de cette méthode, qui, par l'intérêt que présente la synthèse, fait disparaître la sécheresse de l'analyse, et la rend même attrayante, en l'appelant à satisfaire la curiosité naturelle à l'enfant. Cette innovation dans l'étude de la grammaire suffirait seule pour révéler un esprit éminent. Mais là ne se borne pas le mérite du P. Girard. Ce qui distingue surtout sa méthode, c'est l'art avec lequel il captive l'attention de l'enfant et exerce toutes ses facultés, en les tenant en action, pour qu'il trouve lui-même les choses que le maître veut lui apprendre.

Ainsi, s'agit-il de faire connaître à des commençants quel est le premier élément du langage, le nom ? le P. Girard ne s'attache pas à le définir ; il sait que les définitions ne sont comprises qu'après des applications nombreuses ; il se réserve de les en faire sortir plus tard. Il se contente de dire à ses élèves : « Chacun de

» nous a un nom de famille. Dites-m'en quelques-uns.... »

La réponse faite , il continue : « Les personnes de la même famille ont en outre , pour se distinguer les unes des autres , des noms de baptême ou des prénoms , tels que *Jean* , *Louis*. » Dites-m'en d'autres.....

« Nous nommons aussi les personnes du nom de leur pays ou de leur ville , et nous disons : *un Français* , *un Lyonnais* , *un Suisse* , *un Fribourgeois*..... Trouvez-en de semblables....

» Les personnes des deux sexes sont occupées de différentes choses , et on les nomme d'après leur état. — Dites-moi des noms de personnes qui s'occupent de notre nourriture , comme le *Laboureur* , la *Jardinière* ; qui travaillent à nous vêtir , comme la *Fileuse* , le *Tisserand*.. .. Dites-moi des noms d'ouvriers qui travaillent le bois , comme le *Bûcheron* , le *Tourneur*....., qui travaillent les métaux pour notre usage , comme l'*Orfèvre* et l'*Horloger*.... Vous êtes loin , mes enfants , d'avoir nommé toutes les personnes qui s'occupent de vos divers besoins , et cependant vous en avez dit assez pour comprendre que vous ne vivez que du travail d'autrui. Ne serait-il pas honteux que vous ne fissiez rien pour vos semblables ? » C'est ainsi que , par un art admirable , le P. Girard sait allier des leçons de morale à l'enseignement le plus élémentaire , et qu'il en fait disparaître l'aridité , par l'intérêt qu'il sait y répandre. Mais il ne se contente pas d'exprimer des vérités utiles dans les exemples qu'il choisit , avec un soin extrême , comme on en peut juger par ceux-ci , qui viennent , dans le vocabulaire , à la suite des mots *flatteur* , *séducteur* ,

sauveur, *grand*, *grandeur*, *aigreur*, *pêcheur*, *imitateur*, *douceur*, *bienfaiteur*, *lenteur*.

1. Tout *flatteur* vit aux dépens de celui qui l'écoute.

2. Tu ne saurais faire plus de mal à tes semblables qu'en devenant leur *séducteur*.

3. Le genre humain était assis dans les ombres de la mort, et le divin *Sauveur* l'en a tiré au prix de sa vie.

4. Dieu seul est *Grand*, et l'univers entier proclame sa *grandeur*.

5. Aimez-vous, qu'en vous parlant, les autres mettent de l'*aigreur* dans leurs paroles ?

6. Ce sont de pauvres *pêcheurs* qui ont porté le flambeau de l'évangile par toute la terre.

7. Le singe est né pour être *imitateur*, et l'homme, pour se conduire d'après sa raison et sa conscience.

8. Je trouve beaucoup de *douceur* à faire quelque bien à mes semblables et à imiter ainsi la bonté du père commun.

9. Notre *bienfaiteur* suprême est celui qui nous a appelés du néant à la vie.

10. Ce n'est pas obéir que d'obéir avec *lenteur*.

Le P. Girard, disons-nous, ne se contente pas de donner ainsi en exemples des vérités utiles à ses élèves, il les accoutume à juger, à formuler leur opinion à ce sujet, afin de les en pénétrer davantage, et de développer en eux la plus précieuse des facultés, un jugement sain et droit.

Tel est en aperçu le système du P. Girard. Tout s'y enchaîne avec une harmonie admirable. Aussi recommande-t-il instamment de n'en rien retrancher. L'habile instituteur a pour lui l'expérience de vingt

années, pendant lesquelles il a dirigé à Fribourg une nombreuse et florissante école. « Cette école, dit un » des hommes qui ont le mieux apprécié les travaux » du P. Girard, avait exercé une influence si favorable sur la population de cette ville, que les » étrangers qui la traversaient en demeuraient frappés. Ils remarquaient avec étonnement dans les » enfants des classes inférieures un développement » d'intelligence et de moralité, une honnêteté de caractère et de manières qui formaient le plus surprenant contraste avec le ton de ces mêmes classes, » généralement abandonnées ailleurs à toute la brutalité de la corruption et de la plus grossière ignorance. Mais si ces étrangers visitaient l'école publique, s'ils y assistaient aux leçons du maître et » aux exercices des élèves, s'ils saisissaient l'esprit » des livres et des méthodes de cet enseignement, ils » découvraient alors le sens des résultats qui les » avaient d'abord si vivement surpris : ils reconnaissaient quelle pouvait être sur la destinée des individus et des peuples l'influence de l'instruction, » lorsqu'on ne la sépare pas de l'éducation, dont elle » doit toujours être la compagne et l'auxiliaire. »

Espérons qu'une méthode si précieuse ne tardera pas à être adoptée dans les écoles primaires auxquelles elle a d'abord été destinée, et qu'elle pénétrera aussi dans l'enseignement secondaire, auquel elle peut convenir, pourvu qu'elle rencontre des maîtres habiles et dévoués. On commence à sentir en France la nécessité de la science pédagogique et la puissance de l'art d'enseigner, deux choses qui, comme on le voit, sont parvenues chez nos voisins à un assez haut degré de perfection.

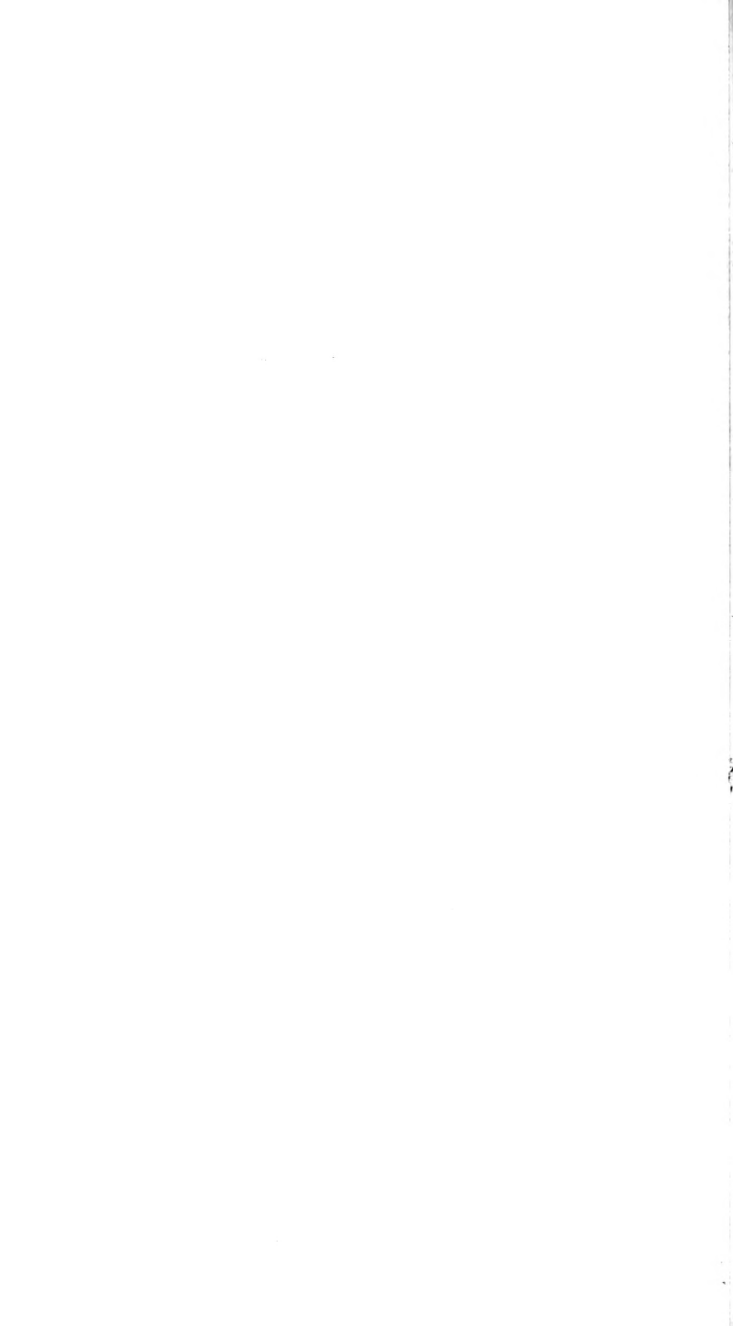
Du reste, nous pouvons revendiquer une partie de cette gloire. « Le P. Girard, dit M. Villemain, dans » son rapport à l'Académie, n'est réellement pas un » étranger pour nous. Son école de Fribourg était » avant tout une école française. Il y a quelques années, il reçut la croix d'honneur, sur l'heureuse » initiative d'un de nos confrères, alors ministre de » l'instruction publique. Le livre qu'il vient de publier » est écrit dans notre langue avec cette netteté, cette » abondance, ce tour vif et simple auquel nous croi- » rons toujours reconnaître un talent indigène, et » enfin, quoique naturalisé Suisse, l'auteur de ce » livre, le P. Girard, est français d'origine. »



SÉANCES ET TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE DE REIMS.



SÉANCES ET TRAVAUX

DE
L'ACADÉMIE DE REIMS.

dixième volume.

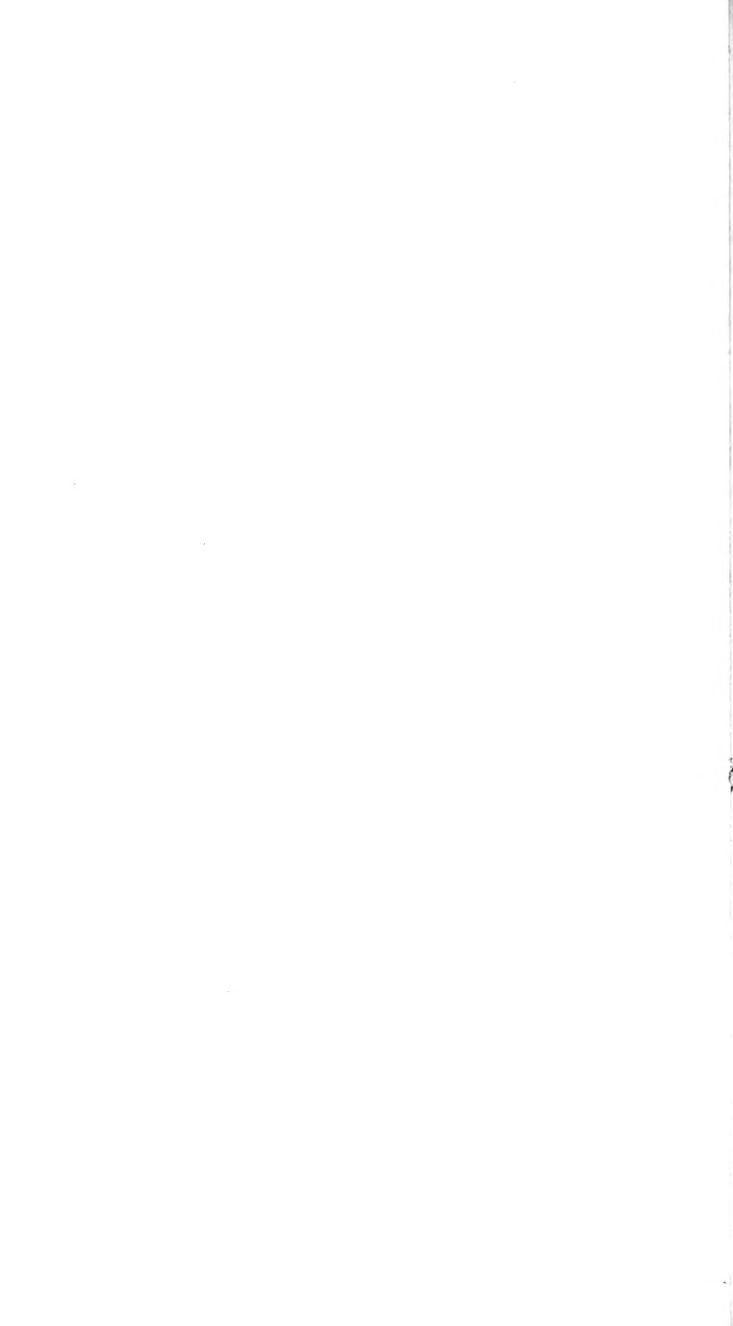
20 AVRIL 1849. — 28 JUIN 1849.



REIMS

P. REGNIER, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
BRISSART-BINET, LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE.

MDCCCXLIX.



SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.



N° 12.

Séance du 29 Avril 1849.



PRÉSIDENCE DE M^{sr} L'ARCHEVÊQUE.



Étaient présents : MM. Saubinet, Robillard, Bandeville, Bouché, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Querry, J.-J. Maquart, F.-L. Cliequot, F. Pinon, Aubriot, V. Tourneur, Ern. Arnould, F. Henriot-Delamotte, H. Paris, L.-H. Midoc, Genaudet, J. Sornin, Gainet, Deleutre et Pierret, membres titulaires ;

Et MM. Duchesne, Ed. Arnould, Charlier, Goulet-Collet, Leuschenring et de Bonnay, membres correspondants.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. Eug. Courmeaux, membre titulaire de l'Académie, adresse une lettre par laquelle il donne sa démission.

M. le lieutenant-colonel Gastebois , président du comice agricole de Sézanne , adresse à l'Académie des *observations* sur l'amovibilité des desservants et sur le *casuel*. — Le travail de M. Gastebois est renvoyé à une commission composée de MM. Bouché et Tourneur.

M. le vicomte de Kerklove , président de l'Académie d'archéologie de Belgique , adresse à l'Académie de Reims de nombreuses livraisons des *Annales* de la Société qu'il dirige. Dans le but de resserrer les liens de confraternité entre les deux Compagnies , M. de Kerklove demande la désignation de quelques membres de l'Académie pour les faire admettre au nombre des membres correspondants ou honoraires de l'Académie d'archéologie de Belgique ; et , par contre , présente à l'Académie de Reims , pour être admis au nombre des membres correspondants , plusieurs savants connus par des ouvrages estimés. La lettre de M. de Kerklove est renvoyée à la commission des élections.

M. Bonnomet , curé de Pontlaverger , adresse à la Compagnie un *Traité sur l'éducation des abeilles*. — M. Lechat est chargé de l'examiner et d'en rendre compte à l'Académie.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Recueil agronomique , publié par la Société d'agriculture de la Haute-Saône ; tome v^e , n^o 5.

Extrait des Séances de la Société d'agriculture et de commerce de Caen ; année 1848.

Annales de la Société d'archéologie de Belgique ; t. v, 4^e liv. , t. vi , 1^{re} liv.

Journal des Savants : n^{os} de janvier , février et mars 1849.

Mémoire de la Société royale des antiquaires du Nord ; vol. 1845 à 1848.

Précis analytique des Travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen , pendant l'année 1848.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Gainet lit un travail intitulé : *Erreurs économiques de notre temps*.

M. Saubinet fait un rapport sur le livre de M. Moeneuze-Grandjean , jardinier à Sillery : *Manière de planter les arbres en toute saison*.

M. Sornin lit un rapport sur le travail présenté par M. Marre à l'Académie : *Notice sur les systèmes naturels de numération, dénaire, quinaire et vigénaire*.

M. Landouzy fait à l'Académie différents rapports : 1^o sur une observation d'*Iléus*, adressée à l'Académie par M. le d^r Meugy fils, de Rethel ; 2^o sur une note de M. de Maizière, relative à l'origine et au traitement du *choléra épidémique* ; 3^o sur un *appareil orthopédique* portatif inventé par M^{lle} Drexel, et destiné à remplacer les lits mécaniques dans le traitement des déviations de la taille.

M. Robillard donne communication à la Compagnie d'un travail littéraire et philosophique intitulé : *Causeries*.

Lecture de M. Sornin.

RAPPORT SUR UN TRAVAIL DE M. A. MARRE ,
PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE.

Il s'agit dans ce travail, Messieurs, de rechercher quels étaient les systèmes de numération usités actuellement et dans l'antiquité chez les peuples de l'ancien et du nouveau continent.

Dans notre système usuel de numération, on a voulu que la suite première et fondamentale des nombres allât jusqu'à dix, et que leur suite infinie fût une suite infinie de dixaines; mais il est visible que, d'avoir étendu la suite fondamentale des nombres jusqu'à dix ou de ne l'avoir pas étendu plus, c'est une institution qui eût pu être différente; et même il paraît, dit un des spirituels auteurs de l'encyclopédie, qu'elle a été faite assez au hasard par les peuples, et que les mathématiciens n'ont pas été consultés, car ils auraient pu établir quelque chose de plus commode. Par exemple, si l'on eût poussé la suite des nombres jusqu'à douze, on eût trouvé sans fraction des moitiés, des tiers, des quarts, des sixièmes et des douzièmes, tandis que dans le système décimal on ne peut prendre exactement que des moitiés, des cinquièmes et des dixièmes; en d'autres termes, douze a plus de diviseurs que dix.

Il y a apparence que se sont les dix doigts de la main qui ont donné naissance aux dix caractères de l'arithmétique. Le savant auteur du travail que j'analyse nous rappelle que , dans Homère, on voit Protée compter cinq par cinq, c'est-à-dire par ses doigts, les veaux marins dont il est le conducteur. Et même alors, selon les lexicographes, le mot compter, calculer, s'exprimait par *pempadzēin*, qui, suivant son étymologie, signifie assembler cinq par cinq.

L'homme était donc conduit naturellement à compter cinq par cinq, ou dix par dix, ou bien encore vingt par vingt, d'après le nombre de divisions de ses extrémités. Ce sont là les bases des systèmes de numération que M. A. Marre nomme systèmes quinaire, dénaire et vigénaire.

M. A. Marre accumule, avec beaucoup d'érudition, les preuves que ces systèmes sont les seuls usités, soit dans l'ancien, soit dans le nouveau continent, et que c'est en raison de la membrure identique de chaque individu de la grande famille humaine que les peuples les plus différents ont adopté les mêmes points d'arrêt pour leur numération. Chez les *Guaranis*, peuple de l'Amérique méridionale, les groupes *cinq*, *dix*, *vingt*, sont appelés : *une main*, *deux mains*, *mains et pieds*.

Dans la langue des *Yarouros*, peuplade riveraine de l'*Apoure*, *quarante* s'exprime par un mot qui signifie aussi : *deux hommes* : et en effet, les doigts des pieds et des mains, des quatre extrémités, étant comptés, l'homme tout entier apparaît comme un symbole du nombre vingt.

En langue sanscrite et persane, le poing fermé se compose du radical *pend* d'où on fait *pente* en grec, *quinque* en latin et *cinq* en français. Chez beaucoup de

peuples de l'Archipel, le même mot signifie à la fois : *main* et le nombre *cinq*.

Chez les anciens Goths, les nombres *soixante-dix*, *quatre-vingt*... *cent*, se nommaient : *sept fois deux mains*, *huit fois deux mains*, *dix fois deux mains*.

C'est avec le même talent d'érudition que l'auteur montre que le système décimal, dans la numération parlée, a été employé dans tous les temps et chez presque tous les peuples de la terre, *les Coptes*, *les Juifs*, *les Grecs*, *les Romains*, *les Hindous*, *les Chinois*, *les Japonais*, *les Arabes*, *les Goths*, *les Polynésiens*, etc.

Nous nous arrêtons ici, Messieurs, car notre analyse ne peut vous donner qu'une idée très imparfaite du mérite de ce travail, où se montre à chaque instant la profonde étude qu'à faite M. Marre des langues anciennes et modernes. C'est ce mémoire lui-même qu'il faut lire pour comprendre toute l'érudition qu'il renferme : aussi, Messieurs, nous émettons le vœu qu'il soit publié dans les annales de l'Académie, sûrs que nous sommes que vous lirez, avec intérêt, ces recherches qui tiennent à la fois de la science et de l'histoire.

—

NOTICE

Sur les Systèmes naturels de numération, quinaire, dénaire et vigénaire, par M. MARRE.

—

Le nombre *douze* serait incontestablement la base la plus convenable de tout système de numération. Pourquoi a-t-on, je ne dirai pas préféré, mais adopté de

prime abord le système dénaire, ou le quinaire, ou encore le vigénaire? C'est que la nature nous a pourvus d'une sorte d'instrument arithmétique, la main, dont l'usage est plus étendu qu'on ne le pense ordinairement. Tout nous prouve que ce fut le premier moyen dont les hommes se servirent pour la pratique de la numération. Dans HOMÈRE, on voit PROTÉE compter cinq à cinq, c'est-à-dire par ses doigts, les vœux marins dont il était le conducteur. HOMÈRE se sert dans ce passage de *pempadzeîn*, qui, suivant son étymologie, signifie *assembler par cinq* ou *cinq à cinq*. PLUTARQUE et plusieurs lexicographes nous apprennent que, dans l'origine de la langue grecque, il n'y avait pas d'autre terme pour signifier *compter*, *calculer*. Ce mot voulait dire alors ce qu'on a exprimé depuis par le terme *arithmēin* (1).

Le groupe de *dix* en particulier a toujours été d'un usage presque universel; pourquoi? *Quia tot digiti per quos numerare solemus*, répond OVIDE. Ainsi l'homme, avec des extrémités sex-digitaires, serait parvenu aux groupes de 6, de 12, à l'échelle duodécimale.

Lorsqu'on remonte au premier âge de la civilisation, il faut se rappeler l'origine des choses dont souvent on dédaigne de s'occuper, à cause de leur extrême simplicité. Pour compter 17 sur les doigts de la main, on est obligé de fixer son attention sur le nombre de fois qu'on a passé la main entière. D'après le système de PROTÉE, c'est-à-dire d'après le système quinaire, on aura 2 unités plus 5 fois 5; si le nombre est plus grand, on pourra plier un doigt de la main droite chaque fois qu'on aura passé tous les doigts de la main gauche. On comptera de cette manière sur une main, les groupes de

(1) *Duteus*. Orig. des découvertes attribuées aux modernes.

5 ou de 10, quand l'autre main indiquera les unités. (1).

On a vu des voyageurs soutenir que beaucoup de peuples ne comptaient pas au-delà de 5 ou de 20, parce que chez ces peuples, pour compter, on rassemblait des petites pierres et des grains de blé en monceaux de 5 ou de 20 ; pourquoi ne pas soutenir aussi que les nations de l'Europe moderne les plus avancées dans les sciences ne comptent pas au-delà de 10 ? Pour 17, par exemple, ne disent-elles pas 10 et 7 ou 7 et 10 ?

Dans tous les temps, sur tous les points du globe terrestre, on a senti que les groupes d'unités assurent des pauses, des repos, pour compter. Les peuples les plus différents, en raison de la membrure identique de chaque individu de la grande famille humaine (4 extrémités 5 fois divisées), s'arrêtent, soit à une main, soit aux deux mains, ou bien encore aux mains et aux pieds. D'après cette variété de points d'arrêt, se forment les groupes de 5, 10, 15 et 20 (2).

Dans l'ancien continent, on trouve plus généralement le groupe fondamental de 10 ; dans le nouveau continent, celui de 20 unités ; cependant, chose singulière ! les *Mexicains* comptaient d'après une méthode très régulière par groupes de 10, tandis qu'ils écrivaient par vingtaines et par les puissances de 20 (3). Chez les *Guara-*

(1) Alex. von Humboldt. Über die bei verschiedenen Völkern üblichen systeme von zahlzeichen und über den ursprung des stellenwerthes in den indischen zahlen. Crellés. Journal. IV. B d. 3. H f t.

(2) Alex. von Humboldt. Crellés. Journal. IV. B d. 3. H f t.

(3) Chez les *Mexicains*, les hiéroglyphes simples étaient pour le premier groupe (20) un drapeau ; pour le carré de 20 ou 400, une plume remplie de grains d'or, lesquels servaient comme monnaie dans certaines provinces du Mexique ; pour le cube de 20 ou 8,000, un petit sac, *xiquipilli*, avec 8,000 fèves de cacao pareillement destinées au trafic par échange. Alex. von Humboldt.

nis, les groupes normaux 5, 10, 20 sont appelés *une main, deux mains, mains et pieds*. Dans la langue des *Varouros*, peuplade riveraine de l'*Apoure*, 40 s'exprime par *noeni poume* (deux hommes), de *noeni* deux et *poume* hommes; et en effet, les doigts des pieds et des mains, des quatre extrémités, étant comptés, l'homme tout entier apparaît comme un symbole de 20 (1).

En persan, le poing fermé se dit *pentcha*, de *pend* cinq, provenant du mot sanscrit *pancha*. Ce dernier terme, d'après l'ingénieuse remarque de M. Bopp, a engendré le *quinque* romain (2). Ainsi, le mot français *cinq*, l'italien et l'espagnol *cinco*, etc., dérivés du mot latin, remontent à une source étymologique qui prouve l'usage de l'instrument arithmétique naturel, de la main. A *Java*, où l'influence de l'Inde a dominé, on dit dans le langage de cour *chatour* et *poucho* pour 4 et 5. Dans le Javanais vulgaire, de même que dans la langue Malaye, dans le Bouggui, le Tagala, le Bisaya et dans presque tous les idiômes du monde maritime, le mot *lima* signifie *cinq*, et chez la plupart de ces peuples, il signifie encore *main*.

Dans la langue des anciens *Goths*, 70 se dit *sibun-téhund*, 80 *ahtaù-téhund*, 90 *niun-téhund*, 100 *taihun-téhund*, 200 *tva-hunda* (3), etc. La ressemblance du mot *hund* avec le mot *hand* est frappante. Dans *taihun* ou *téhund*, on pourrait reconnaître *tvai-hund*, deux

(1) Alex. von Humboldt. *Crellé s. Journal*.

(2) Le *ch.* sanscrit prononcé comme en anglais, e.-à-d. *tch*, devient le *t* grec, de là *paua* pour *pancha*, de la *penté*, l'Eolien *pempé* et le verbe *pempadzein*. En latin, au contraire, *qu* répond au sanscrit *ch* ou plutôt *tch*, d'où *quinque* et *quatuor* pour *pancha* et *chatour*.

(3) *Tva-hunda* signifiant 200, devait avoir une autre finale que le mot goth adopté pour 100, comme en latin *ducenti*, deux cents, et *centum* cent.

main, allemand : *zwei händ*, anglais : *two hands*, hollandais : *twee handen*. De là *sibun-téhund*, 70 ou 7 fois 2 mains; *ahtau-téhund*, 80 ou 8 fois 2 mains;.... *taihun-téhund*, 10×10 ou 100 ou 2 mains fois 2 mains (1).

Dans la langue *chibcha* des *Muyscas* (habitants du plateau de *Candinamarca* qui avaient, comme les Japonais et les Thibétains, un chef spirituel et un chef temporel), 11, 12, 13 se disent : pied-un, pied-deux, pied-trois, *quihieha âta*, *quihieha bosa*, *quihieha mica* de *quihieha* (pied) et des trois premiers nombres *âta*, *bozha* ou *bosa*, et *mica*. Le mot numéral *pied* signifie dix, parce qu'on nomme le pied quand déjà les deux mains sont comptées (2).

A Rome, on employa le système quinaire. Les nombres écrits IV, V, VI, VII, VIII le prouvent suffisamment. Ne sait-on pas encore que dans l'Abacus romain, à côté de chaque cordon représentant les groupes n, n², n³.... il existait un cordon plus petit, dont une boule valait 5 de celles de son annexe ?

Les *Azèques* admettaient 5 âges du monde, et ils avaient une semaine composée de 5 jours.

Les *Scandinaves* aussi avaient une semaine de 5 jours, et divisaient, comme les Perses, le jour en 5 parties.

En *Zend*, les traces du système quinaire ont été découvertes par Anquetil-Duperron (3).

(1) Richard Lepsius.

(2) Alex. von Humboldt. *Crellés. Journal*.

(3) Libri, *Hist. des Sciences mathém. en Italie*.

En *Onolof*, les mots *benne*, *niare*, *niatte*, *nianette*, *dhiouroun* signifient 1, 2, 3, 4, 5; puis les mots *dhiouroun benne*, *dhiouroun niare*, *dhiouroun niatte*, etc. (5 et 1, 5 et 2, 5 et 3, etc.), signifient 6, 7 et 8, etc. En Afrique encore, dans la langue *foulah* ou *fellah*, les nombres de 6 à 9 se forment par l'addition des quatre premiers avec 5 : *gui-e-gom* (5 et 1); *gui-e-didi* (5 et 2); *gui-e-tati* (5 et 3); *gui-e-naï* (5 et 4). De cette combinaison qui existe chez beaucoup de peuples africains, on n'aperçoit que de faibles vestiges dans les dialectes de l'archipel indien; toutefois M. *Gustave d'Eichthal* a remarqué que la série des nombres foulahs offrait des affinités nombreuses et certaines avec la série polynésienne, série décimale qu'on trouve en usage depuis le *Japon* jusqu'à *Madagascar*.

M. *DUPONCEAU*, le savant franco-américain, a observé que, dans la plupart des langues de l'Amérique septentrionale, le mot *six* est formé du mot *un* auquel on ajoute une désinence et quelquefois une syllabe préfixe; le mot *sept* est formé du mot *deux*, qui est son excès sur *cinq*; mais ce n'est pas toujours de leur propre langue que les Indiens du nouveau continent empruntent le mot *deux* dont ils forment le mot *sept*; le nombre *trois* est incorporé dans le mot qui signifie *huit*, et dans quelques dialectes seulement on rencontre *quatre* dans le nombre *neuf*; le plus généralement c'est *un*.

Le système décimal, dans la numération parlée, a été employé dans tous les temps et chez presque tous les peuples de la terre, chez les *Coptes*, les *Juifs*, les *Grecs*, les *Romains*, les *Hindous*, les *Chinois*, les *Japonais*, les *Arabes*, les *Goths*, les *Polynésiens*, etc. *MANOU*, que l'on suppose avoir vécu dans le 9^e siècle

avant JÉSUS-CHRIST, se sert seulement de la division décimale quand il traite de l'administration civile.

Dans une tradition très ancienne, rapportée par SOYOUTI sur la foi de TABRIZY, les Arabes, bien longtemps avant MOHAMMED et l'islamisme, avaient une formule consacrée par l'usage pour exprimer une clientèle nombreuse ; ils disaient : « Je suis père de dix, frère de dix, oncle de dix, » ce qui signifiait : Mes nombreux amis m'environnent comme d'une armée (1).

Chez les Chinois, le mot *ouann* (dix mille) est pris souvent dans un sens indéterminé pour multitude, foule, grand nombre. La forme antique chinoise 𪛗 (ouann) est le nom de la reine abeille et du pavot, et, par suite, aussi du nombre suprême *dix mille*, parce que, dit M. DE PARAVEY, la ruche était censée contenir dix mille abeilles, et le pavot dix mille grains. Je ferai remarquer ici ce rapprochement curieux que, dans son Arénaire, ARCHIMÈDE trouva, d'après des mesures comparées, qu'un grain de pavot a un diamètre moindre que $\frac{1}{40}$ de doigt, ou 0^m,000468, et que ce même grain de pavot équivalait à *dix mille grains de sable*. Ainsi, le grain de sable étant pris pour unité, le grain de pavot représentait 10,000 en Sicile comme en Chine, pour ARCHIMÈDE comme pour MANOU.

Dans le système dénaire il existe encore un fait remarquable que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'il se manifeste presque identique chez les *Goths* et chez les *Malays*. Deux mots malays *blas* et *poulouh* se traduisent par *dix*. Voici ce qui les distingue : *blas* ne s'emploie que depuis 11 jusqu'à 19 inclusivement.

(1) Fulgence Fresnel ; Lettre sur les Arabes avant l'islamisme.

En dehors de ces limites, c'est toujours *poulo*h qui figure :

Sa-blas.. Doua-blas.. Tiga-blas.. Sambilan-blas.
un dix ou 11. deux dix ou 12. trois dix ou 13. neuf dix ou 19.
Sa-pouloh. Doua-pouloh. Tiga-pouloh. Sambilan-pouloh.
un dix ou 10. deux dix ou 20. trois dix ou 30. neuf dix ou 90.

Ainsi les neuf premiers nombres placés devant *blas* (10) sont additifs; ils deviennent multiplicatifs ou coefficients devant *poulo*h.

Chez les anciens *Goths*, le fait est le même; ainsi pour exprimer 11, 12,.... etc. dans leur langue, on dit *ain-lif*, *tva-lif*,.... etc.

L'incorporation des mots un, deux,.... dans ces noms de nombres est évidente. *Lif* remplace le mot malay *blas*; la signification propre de ces deux mots est également inconnue. Pour *dix*, *vingt*, *trente*,.... les *Goths* disaient *un dix*, *deux dix*, *trois dix*, etc, mais alors comme chez les Malays le mot qui exprimait *dix* n'était plus *lif*, mais un autre mot *tigus*. Seulement à partir de 50, au lieu de *tigus* on retrouve pour dix *téhund*, (deux mains).

Vingt s'appelle, dans le système de numération parlée des *Muyscas*, *pied-dix* ou encore *maisonnette* (*gue'ta*), peut-être, dit M. *Alex. de Humboldt*, parce qu'on comptait avec des grains de maïs au lieu de petites pierres, et un petit monceau de maïs, ajoute-t-il, rappelle le magasin, la grange au maïs (1). Du mot *gue'ta*

(1) Il me semble qu'un monceau de petites pierres fait naître assez naturellement l'idée de maisonnette sans qu'il soit besoin d'attribuer ce nom numéral à l'usage des grains de maïs. D'ailleurs les Indiens, en employant

ou vingt dérivent 50, 40, 80, qui se dénomment vingt et dix, deux vingt, quatre-vingt, absolument comme les expressions celtiques passées dans les langues romanes, *quatre vingt, six vingt, sept vingt, huit vingt, quinze vingt. Deux et trois vingt* ne se rencontrent pas dans la langue française; mais dans les dialectes celtiques de la Bretagne occidentale, l'ont dit *ugint* vingt, *daou ugint* deux vingt ou 40, *tri-ugint* trois vingt ou 60, et même *deh ha nao ugint* pour 190 ou *dix au dessus de neuf vingt* (1). Ce groupe fondamental de 20 unités se retrouve encore dans d'autres parties de l'ancien monde, par exemple chez les *Mandingues*, chez les *peuples du Caucase*, et chez les *Basques*. Dans le dialecte du pays de *Galles*, on dit pour 5; *peump*, bien près de l'Eolien *pempé*; pour 10 *deg*, 20 *ugain*; 50 *deg ar ugain* (dix et vingt); 40 *dengain* (deux vingt); 60 *trigain* (trois vingt). On trouve chez les Basques *bi* 2; *lau* 4; *amar* 10; *oguai* 20; *birroguai* 40 ou 2 vingt; *berroquetamar* 50, c.-à-d. 2 vingt et dix (2).

Dans le *Sourya Siddh'anta*, l'un des plus fameux ouvrages astronomiques des *Hindous*, on lit ce passage traduit littéralement par l'illustre COLEBROOKE : « Le

les grains de maïs pour leurs calculs, n'en faisaient point de petit tas, mais une sorte de chapelets bien connus sous le nom de *quippos* ou *quippo-camayos*, et ACOSTA, dans son *Historia natural de las Indias*, liv VI, ch. 2, nous apprend avec quelle habileté ils s'en servaient. « Ils se mettent plus tôt à la raison par ces *quippos* sur ce que chacun doit payer dans la répartition des impôts, que nous ne pourrions faire, nous, avec la plume. Par cela on peut juger s'ils ont de l'entendement et si ces hommes sont bêtes. Quant à moi, je tiens pour certain qu'ils nous surpassent dans les choses où ils s'appliquent. »

(1) Alex. von Humboldt. *Crellé s. journal*.

(2) Larramendi, *Arte de la lengua bascongada*. 1729, p. 38.

cercle des constellations se meut vers l'orient *trente vingt* en un youga, etc... (1). » De ce simple fragment du *Sourya siddh'anta*, nous tirons cette conséquence, que pour 600 les *Hindous* disaient encore *trente vingt*, absolument comme dans les langues celtiques on disait *quinze vingt* pour 300. Oserai-je, comme induction, avancer que dans l'Inde on a connu le système vigénaire, et rapprocher encore par ce trait de ressemblance des langues qui ont d'ailleurs tant d'affinité, les langues celtiques et le sanscrit. Il est un préjugé généralement répandu, c'est que, dans l'Inde, on trouve seulement des chiffres et non des lettres employées comme chiffres. Bien plus : il en est qui pensent que le système exclusif unique de l'Inde, est le système avec valeur de position de dix chiffres parmi lesquels le zéro. Oui, nous aussi, malgré les travaux du savant géomètre M. CHASLES, qui tendent à prouver le contraire, nous croyons devoir attribuer aux *Hindous* et non pas aux *Grecs* ou aux *Romains* le système de numération écrite que nous ont transmis les *Arabes*; mais, avec M. Alex. de HUMBOLDT, nous reconnaissons dans l'Inde les traces de beaucoup de systèmes de numération différents, avec ou sans valeur de position, avec des chiffres ou des lettres (2).

(1) Colebrooke's Memoire. 2 vol.

(2) Chez les *Grecs* et chez les *Romains* aussi il y eut différents systèmes de numération. ARCHIMÈDE et APOLLONIUS simplifièrent les systèmes de numération des *Grecs*, et l'exemple que cite CUMBERLAND dans son *traité des Poids et mesures de l'Ecriture*, prouve assez l'absence de toute idée de valeur de position : « HERODIAN informs us the *Greeks* anciently wrote 54, putting three delta for 50, because each Δ stood for *déca* or ten, being the first letter of that word and each 1 for single units. » Ainsi 54 aurait été écrit anciennement par les *Grecs* ΔΔΔ111. Chez les anciens *Grecs* et *Romains* on ne trouve, que je sache, aucun caractère analogue

Ces divers systèmes ont-ils été contemporains, ou bien ont-ils paru à des époques différentes? N'ont-ils point été les produits de contrées distinctes, bien que rassemblées, sous une même désignation? Au mot *Indien*, en effet, reste toujours attaché un certain vague; la dénomination d'*Indien* est attribuée non à un peuple isolé, compacte, mais à une foule de peuples qui n'ont d'autre lien que celui de la juxtaposition. Je serais presque tenté de dire que dans l'*Inde*, cette terre mère des sciences, il y a eu place pour tous les systèmes de numération, comme M. COUSIN l'a dit pour tous les systèmes de philosophie.

à notre zéro et en faisant fonction. Aussi chez eux le germe de la méthode Hindoue ne pût être transplanté du domaine de l'arithmétique *palpable* dans le domaine de l'arithmétique *graphique*. Les *Hindous* ont possédé le zéro, comme chacun sait, et notre mot *chiffre* lui-même, bien improprement choisi, témoigne de cette vérité. Le mot arabe *sifr* signifie *vide* et n'est que la traduction du zéro sanscrit, *sounya* (*vide*). Le nom *cepher* s'est maintenu dans la langue anglaise pour marquer le zéro, et c'était là sa signification.

BULLETIN RÉTROSPECTIF.

Lecture de M. H. Paris.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE INTITULÉ : POLITIQUE
ROYALE EN FRANCE, PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE.

Il y a deux principes généraux sur lesquels repose la constitution politique des nations : le principe de l'hérédité et le principe de l'élection. Toutes les formes diverses qu'ont affectées les gouvernements des peuples, dont l'histoire nous a transmis le souvenir, peuvent être classées sous ces deux principes.

Quel est celui dont l'excellence doit être reconnue, proclamée, appliquée, c'est ce que, dans ma pensée, il serait impossible de décider d'une manière absolue. Ce n'est pas, au surplus, l'objet du livre dont je viens vous rendre compte. Mais quelle a été, sur la formation de la société et de la nation française, l'application de l'un de ces deux principes ? Tel est la question plus simple, et purement historique, que s'est proposé l'auteur de la *Politique royale en France*.

Les nations ne se forment pas en un jour. Avant d'arriver à cet état d'unité, de liberté et d'égalité, dont tous les réformateurs ont fait la devise de leur

bannière, et qui paraît être, en effet, le dernier mot de la civilisation humaine, que de phases, de crises et de bouleversements par lesquels ne doivent-elles pas passer ! Ces bouleversements et ces crises ont été, moins qu'à toute autre peut-être, épargnés à la France ; et, au milieu des diverses péripéties de ses annales, depuis l'origine jusqu'à nos jours, il a existé une action permanente, dont la trace apparaît à tous les âges, résistant à tous les désordres, à tous les tiraillements, sans doute quelquefois à la dérive, mais toujours ramenée, pour ainsi dire, par une main surnaturelle à son but, l'unité et la liberté du pays ; cette action est celle de la royauté. C'est cette action que notre auteur a appelée du nom qui sert de titre à son ouvrage : *Politique royale*.

« Et par ces mots de *Politique royale*, il ne faut pas entendre une politique qui serait distincte de l'action propre de la nation sur elle-même. La *Politique royale*, au contraire, n'a de réalité qu'en ce qu'elle se conforme à la pensée même de la nation ; de telle sorte qu'il serait aussi juste de l'appeler *nationale* que *royale*, la nation ayant servi d'inspiration et la royauté d'instrument à cette *politique*. »

Nous allons suivre l'auteur dans son travail ; en le résumant, nous userons de ses phrases et de ses mots :

La *Politique royale* se révèle au milieu des déchirements de la première race. Elle prend sa racine aux fonds baptismaux de Reims, là où la conquête, en se faisant chrétienne, se fonde dans le peuple conquis. Dès ce moment, appuyée sur le christianisme, son berceau et celui de la nation nouvelle, généreuse, dont elle est le symbole, elle va lutter pendant douze siècles pour l'unité et la liberté.

La deuxième race s'absorbe dans un homme , et cet homme est l'expression chrétienne de la nation Gauloise , dont les mœurs et les lois avaient bientôt dompté la conquête.

» Les philosophes légistes ont disputé sur l'avènement de cette race, l'histoire y montre l'avènement de la nation même.

» Jusque-là , les révolutions de palais s'étaient consommées en dehors de l'action comme aussi de l'intérêt du peuple. Quand elles eurent épuisé le sang de sa conquête , le peuple apparut et il s'appela *Charlemagne*.

» Cette vie de Charlemagne est quelque chose de merveilleux : c'est l'introduction publique du christianisme dans la politique ; c'est la première période de la civilisation moderne ; c'est quelque autre chose encore : c'est l'action propre , individuelle , personnelle de la France dans le renouvellement du vieux monde , du monde payen , du monde romain , du monde barbare. *Gesta Dei per Francos*.

» Charlemagne réalisa cette action par le glaive , mais surtout par la loi.

Ses capitulaires sont l'initiation de l'Europe à la liberté. C'est là que remonte cette fameuse maxime : *Lex ex constitutione regis et consensu populi*.

Les diètes du champ de mai , où devaient paraître tous les hommes libres , ces assemblées populaires opposées par la *politique royale* à la prépondérance des *leudes* , fidèles , seigneurs , comtes , ne délibéraient pas la loi ; elles la recevaient et la consacraient par l'assentiment , *consensu populi*. Magnifique préliminaire de liberté !

Par les lois Charlemagne organisa l'empire , par l'éducation il créa une société digne de ces lois.

Sa vie s'épuisa à la fusion des deux races. Des instincts , des passions en furent heurtés ; aussi à sa mort se fit-il une réaction en sens inverse. Et dans ces pâles successeurs , pendant un siècle et demi , cette réaction de la conquête s'établit à son aise dans une position redoutable, par l'organisation des fiefs.

« L'hérédité des fiefs , ici c'est Montesquieu qui » parle , et l'établissement des arrière-fiefs , étei- » gnirent le gouvernement politique et formèrent le » gouvernement féodal. Au lieu de cette multitude » innombrable de vassaux que les rois avaient avec » eux , ils n'en eurent plus que quelques-uns dont » les autres dépendirent. — Les rois n'eurent presque » plus d'autorité directe : un pouvoir, qui devait passer » par tant d'autres pouvoirs , s'arrêta ou se perdit » avant d'arriver à son terme. De si grands vassaux » n'obéirent plus , et ils se servirent même de leurs » arrière-vassaux pour ne plus obéir. Les rois , pri- » vés de leurs domaines , réduits aux villes de Reims » et de Laon , restèrent à leur merci. L'arbre étendit » au loin ses branches , la tête se sécha. Le royaume » se trouva sans domaines , comme est aujourd'hui » l'empire. On donna la couronne à un des plus » puissants vassaux (1). »

L'intronisation de la troisième race se trouve ainsi expliquée. Cette explication , attestée par l'histoire , proclamée avec tant d'autorité dans le livre de l'esprit des lois , aurait pu suffire : mais l'auteur , dans sa

(1) Esprit des lois , livre XXXI , chap. XXXIII.

sincérité, dans son inflexible logique, sa sévère observation des principes, n'a pas voulu laisser de côté le reproche qui s'élève tout naturellement sur l'avènement de la race de Robert le Fort. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer ce passage si sage, si mesuré, si loyal de son livre.

« Le mot d'usurpation a longtemps assombri dans l'histoire l'apparition des rois de cette race.

» Une philosophie plus sûre a, de nos jours, éclairé cette question précédemment voilée d'obscurité.

» Désormais nous savons ce qu'il y eut de prédestiné dans la race de Robert le Fort.

» La famille de Charlemagne périssait dans les partages d'empire et dans les réactions de politique franque. Tout-à-coup, les invasions normandes assaillirent ces débris d'autorité. Un siècle et demi s'écoula dans l'anarchie; le peuple vit apparaître au-dessus de sa tête des noms vengeurs : Robert le Fort, Eudes son fils, Hugues le Grand, opposaient leurs vaillantes épées à l'invasion barbare; ils protégeaient la cité de Paris, ses temples, ses saints populaires. Ils avaient repris l'office royal, la défense nationale. Le sceptre était brisé. La succession royale produisait depuis cent ans des fictions d'empire sous des noms d'enfants, la force des choses amenait une réalité de puissance; la troisième race fut inaugurée dans la gloire et dans la liberté.

» Que ces explications de l'histoire ne soient pas une apologie des violations de la grande et sainte loi qui préside à la transmission de la royauté dans les monarchies libres et héréditaires.

» Le mot d'usurpateur garde à jamais sa signification dans toutes les langues : mais il emporte une

idée de violence et de rapt qui ne se trouve point dans l'élévation de la troisième race. C'est tout ce que veut dire l'histoire ; et cela suffit, non à l'apologie, mais à la gloire des fils de Robert le Fort. »

Pendant près de neuf siècles, l'auteur suit l'action de cette grande maison de Hugues Capet, que l'on a appelée depuis la *Maison de France*.

Dès le début, l'on retrouve en présence les deux impulsions contraires déjà signalées sous Clovis et Charlemagne, et qui amènent les luttes de la royauté et de la féodalité : luttes ardentes, passionnées, dans lesquelles il y eut sans doute abus de la force des deux parts, mais dont il s'agit d'indiquer, en ce qui concerne la royauté, la pensée inspiratrice et les résultats.

Le ^x^e siècle est une préparation lente à l'œuvre laborieuse de l'affranchissement populaire. Dieu même semble se rendre présent pour hâter cette œuvre, en remuant le monde par des événements sans exemple. L'enthousiasme naissant de la croisade est le premier ébranlement du système féodal. La chevalerie devient une obligation de vertu. — Le sentiment de la justice fermente dans les âmes : celui de la liberté n'est pas loin.

Louis le Gros, l'abbé Suger commencent l'émancipation populaire par le rétablissement des communes, le germe de la liberté que la conquête n'avait pu complètement étouffer dans les Gaules.

Chaque génie de prince imprime à la politique royale un caractère propre et distinct. Sous Philippe Auguste, elle revêt une forme d'émancipation qui, par le glaive, les lois et l'éducation, rappelle Charlemagne. — Sous Saint Louis, c'est un caractère de

piété et de sacrifice qui n'exclut ni l'éclat des armes, ni la sagesse des lois. L'ordonnance qui établit les baillis, et dans laquelle rien n'échappe au génie du *grand justicier du moyen âge*, couronne le travail de deux siècles.

Après Saint Louis, de regrettables méprises vont ralentir l'élan des derniers règnes.

Jusqu'alors deux forces avaient tendu de concert, quoiqu'avec un office différent, à l'affranchissement du peuple : l'église et la royauté. Sortie puissante de ce travail, la royauté chercha à absorber en soi la deuxième force qui lui avait été longtemps associée. Mais si la royauté voulait dominer l'église, l'église, de son côté, voulut conserver son initiative : delà les conflits et les luttes lamentables de Philippe le Bel et de Boniface VIII.

« La liberté a souvent ses méprises. La nation avait dû sa première défense à l'action de l'église ; se soustraire à cette action ressembla à un complément d'indépendance. »

Dans ces méprises même, l'œuvre de la politique royale se continuait. — La royauté se trompa souvent par rapport à elle-même ; jamais par rapport au peuple. — C'est ainsi qu'on dut à Philippe le Bel la permanence et la régularité des parlements, cette institution, dit Loyseau, qui nous sauva d'être cantonnés et démembrés, comme en Italie et en Allemagne.

Louis le Hutin complète l'œuvre de Louis le Gros. En affranchissant les serfs de ses domaines, il étend aux bourgs et aux campagnes le droit de cité.

• Comme, selon le droit de la nature, est-il dit dans son ordonnance, chacun doit naître franc...

Nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des francs, et voulant que la chose en vérité soit accordante au nom... Par délibération de notre grand conseil, avons ordonné et ordonnons que généralement par tout notre royaume, franchise soit donnée à bonnes et convenables conditions..... Et pour ce que les autres seigneurs qui ont hommes de corps prennent exemple à nous de eux ramener à franchise, etc. »

Ces mots datent du 5 juillet 1515, voici cinq siècles et demi. Que nous en semble, à nous qui nous imaginons être les inventeurs de la liberté?

Voici un autre édit de la même époque, qu'il n'est ni moins curieux ni moins utile à notre amour-propre de consulter :

« On ne levera tailles sur le peuple sans urgente nécessité et de l'octroy des Trois-Etats. »

Les états vont désormais jouer un grand rôle dans la politique des princes. Ils vont confirmer à la royauté ce caractère de droit national, si manifeste déjà à l'avènement de chaque race. Ils approuvent, en 1516, le couronnement de Philippe le Long; en 1528, ils proclament les droits de Philippe de Valois. Ils sanctionnent les édits royaux sous Jean le Bon, ils octroyent des deniers au roi avec la mémorable réserve d'un droit de surveillance, décerné à un certain choix de députés généraux en chaque province.

Rien ne manque, on le voit, à la liberté. Vous en retrouvez la pratique accommodée aux temps divers.— La liberté est féconde sous Charles V, le réparateur des maux publics. Sous Charles VI, l'anarchie la rend infructueuse, fatale même, et pourtant là encore la sagesse des règlements rappelle la politique royale et fait

contraste avec l'anarchie. Ce ne sont pas les principes qui manquent, c'est l'application.

Sous Charles VII, la liberté est dans le patriotisme, armée de l'épée.

Sous Louis XI, ce roi si sottement impopulaire, elle reprend son caractère politique, mais en se conformant à la nature du prince.

Il faut lire les harangues faites aux états de Tours en 1485, devant le roi Charles VIII, et plus encore les décisions de ces états, pour comprendre à quel point la liberté était arrivée. La liberté moderne avait pensé aller au delà; elle n'y a jamais atteint. C'est dans ces états que viennent comme se résumer les efforts de la *Politique royale* depuis le commencement de la monarchie.

Toutefois, le droit s'altéra dès ce moment. Des assemblées reparaissent sous Louis XII, François I^{er}, Henri II, François II, mais avec une sorte d'hésitation. Sous Charles IX, la voix seule du chancelier de l'Hôpital nous rappelle les vieux souvenirs.

Mais aussi c'est qu'une nouvelle lutte se prépare. — L'anarchie des sectes va prêter aux restes de la féodalité vaincue par les Rois, une arme perfide pour attaquer dans son développement la *Politique royale*.

« Comme la réforme protestante (ici nous copions textuellement), venait au monde sous le nom de la liberté, il se fit à l'instant des méprises; et les méprises ont duré deux siècles; et, à l'heure qu'il est, elles gardent leur tenacité.

» La réforme protestante, dans son caractère politique, fut une réaction contre l'unité laborieusement créée dans l'État par la royauté, de même que dans

son caractère religieux ; elle était le renversement de l'unité établie dans l'Eglise par l'autorité des Papes et des Pasteurs.

» C'est pourquoi le xv^e siècle vit un étonnant spectacle de rébellions d'aristocratie, acharnées à briser le lien social, à l'encontre des masses catholiques, gardant leur instinct primitif, et s'abritant, comme jadis, sous le sceptre et dans l'Eglise.

» Voilà ce que l'histoire n'avait pas assez démêlé jusqu'à nos jours. La réforme a paru n'être qu'un mouvement de liberté, et, de fait, elle instituait la tyrannie. Rendant l'homme indépendant de toute règle de croyance, elle le condamnait à entrer sous un servage de fer. Elle l'affranchissait de Dieu ; partant, elle l'assujétissait à l'homme : c'est la pire servitude.

» Mais la nouveauté elle-même, comme il arrive d'ordinaire, semblait être de la liberté, et c'est par là que la réforme s'assura du prosélytisme. Combattre la réforme parut une atteinte au libre usage de la raison et de la conscience. La monarchie sauvait l'unité nationale ; ce lui fut un crime ; la philosophie n'a su, durant deux siècles, que lui jeter ce grief, jusqu'à ce qu'enfin elle le lui ait fait expier par le régicide.»

Dans la lutte, la *Politique royale* trouva un appui dans les parlements, qui, détournés peu à peu de leur mission primitive, celle de rendre la justice au peuple, devaient, en s'immisçant dans le droit de délibérer la loi, être une source prochaine de périls et de conflits. Elle en trouva également dans les diverses assemblées sous les derniers Valois, et jusque dans ce qu'on a appelé la Sainte-Union, cette ligue du peuple. Malheureusement, des ressouvenirs d'ambition, de vengeance peut-être, des pensers de colère

vinrent se mêler à la défense de la monarchie et de la société catholique. Des confusions, de nouvelles causes de désordres, des ambitions inattendues, immenses, se jetèrent dans ces tristes combats. *La Politique royale* en arriva à ce point d'être tenue en échec des deux côtés à la fois, par Mayenne et Condé d'une part, et par les Guises de l'autre.

Toutefois la victoire lui resta. La France y gagna de ne pas être démantelée, ce qui fut arrivé, dit un philosophe catholique et démocrate, M Bachez, si le protestantisme l'eût emporté.

Il fallut le beau règne de Henri IV pour guérir les maux et pacifier la France. Le meurtre de ce prince fut un de ces coups de fanatisme qui ne manquent presque jamais aux grandes époques de transaction : on dirait qu'il y a des âmes fatales chargées de marquer de sang les grandes pacifications de l'humanité.

Ces retours de rage furent une impulsion de plus donnée au renouvellement de la *Politique royale*.

Avec Louis XIII apparaît un génie étrange, instrument de cette rénovation.

Mais une erreur serait de croire que Richelieu l'eût réalisée, si elle n'eût été secondée par les instincts de tout le peuple.

L'auteur entre ici dans une curieuse appréciation de l'opinion publique de ces temps, de ce retour des esprits contre le double mouvement de la réforme et de la ligue, où des deux côtés on arrivait à l'extermination du pouvoir, d'une part par le droit du peuple, de l'autre par le droit de Dieu. La nation toute entière appelle à son secours l'autorité absolue de la royauté.

Il faut lire tous les documents cités à l'appui de

cette nouvelle et saisissante explication du XVII^e siècle.

Ici ce sont les pamphlets, les petits livres, les gazettes, les ouvrages du temps, tous pleins de réaction en faveur de la monarchie « *plantée par la volonté de Dieu.* » Là, ce sont les arrêts du parlement lui-même. Une thèse de la Sorbonne ayant remué les doctrines extrêmes sur la souveraineté du pape, le parlement fait explosion, et l'arrêt est reçu humblement par la faculté qui promet de se montrer toujours très humble et très affectionnée au service du roi et du parlement.

Mais ce qui est plus curieux encore, c'est le langage des grands États de 1614. — Le tiers-état surtout court à la royauté comme au salut. Ecoutez Miron, le prévôt des marchands : *Plus la royauté sera puissante, [indépendante, absolue, plus le peuple se croira assuré de la liberté. Que l'autorité du roy soit et demeure absolue sur tous ses subjects, ajoute-t-il, de quelque profession qu'ils soient, et soit tenue pour loi fondamentale du royaume. Il va jusqu'à demander la mort contre quiconque mettrait en doute cette loi fondamentale par livres et escripts à ce repugnants.*

La noblesse ratifie la maxime du tiers-état, bien que cette maxime impliquât la ruine de la noblesse.

Le clergé seul produit des doctrines contraires, et comme les temps nouveaux ne souffraient pas que le pouvoir politique eût sa règle dans l'église, le cardinal du Perron va jusqu'à invoquer la souveraineté du peuple.

Voilà le point de départ de la politique royale depuis nos deux derniers siècles. On a fait aux rois un crime de la puissance absolue; on n'a pas vu que le peuple même la leur avait imposée.

Quatre ans après les États de 1614, le monarque, en vertu de la toute puissance qu'il a acceptée, convoqua des assemblées de notables. — Ce ne sont plus que des assemblées de consultations. Les grands états disparaissent, et avec eux les mots d'octroy. On n'accorde plus de subsides au roi à titre de don, mais on le supplie de tondre le troupeau et non de l'escorcher. (Etats de Normandie, 1618).

Dès lors s'applique dans toute sa vérité cette maxime : *Si veut le roi, si veut la loi.*

Richelieu fut le génie de cette révolution du XVII^e siècle, qui changeait toutes les lois connues de la monarchie.

« Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les procédés par lesquels ces changements furent accomplis.

» Il s'y mêla de la violence, et la postérité n'a point absous le ministre terrible qui, par les expédients extrêmes, se chargea de donner à la nation l'absolutisme qu'elle avait demandé.

» Mais encore faut-il savoir d'où devaient partir contre lui les anathèmes.

» Richelieu frappa les hautes têtes; c'était ce qu'avait voulu le peuple de France.

» L'aristocratie huguenote tomba sous ses coups : ce fut la sanction définitive de l'unité du pouvoir, prélude de la liberté moderne.

» Si donc le peuple trouvait sa satisfaction dans cette politique farouche, ce n'est pas lui qui aurait un jour à revendiquer des expiations.

» Richelieu fut le ministre du peuple, non que le peuple alors eût le sentiment de l'œuvre qui se consommait; ce qu'on appelle de nos jours l'égalité

ne pouvait même être conçu en un temps de hiérarchie (1). Mais le peuple ne devait pas moins profiter de la politique de Richelieu, comment donc songerait-il à le maudire ?

Louis XIV reçut l'empire, malgré la protestation bizarre de la Fronde, dernier et impuissant essai de résistance de la part des hautes têtes ; il exerça le pouvoir tel que l'avait concerté, délibéré la nation, et tel que l'avait façonné Richelieu.

Son absolutisme toutefois eut ses règles : Bossuet en a tracé la théorie.

Le règne de Louis XIV est le règne du tiers-état, de la bourgeoisie, qui a le plus concouru à lui former ce cortège de grands hommes qui l'accompagnent dans la postérité. C'est un passage éclatant à un système d'état où le mérite prendrait rang à côté des grandeurs antiques. Pour imposer cette égalité de la grandeur, il fallait un empire puissant et inconnu.

Chaque chose humaine a ses abus ; la politique royale franchit parfois les bornes. Ses torts furent de recourir à la vanité et aux plaisirs, ces deux grands leviers de la décadence, pour dompter les aristocraties qui l'avaient combattue, et de chercher à se faire l'arbitre de la pensée, de la volonté et de la conscience des sujets. C'était tendre par tous les expédients à l'unité.

Le Régent paraît ! la *Politique royale* est éclipsée ; une politique de cour se lève. Les conseils de Saint-Simon l'emportent : le vaniteux duc, qui traitait le règne de Louis XIV *de long règne, de vile bourgeoisie, où grands et petits, connus et obscurs, furent forcés d'entrer et de*

(1) Il s'agit ici non de hiérarchie administrative, mais de hiérarchie sociale.

persévérer dans le service, et d'y être un vil peuple en toute égalité.

Aussi, répétons-le, la politique royale s'éclipse. Voici son point d'arrêt : le gouvernement est divisé en dix conseils. Toute la cour entre aux affaires. Soixante-dix ministres prennent part à la conduite de l'état. Quel désordre ! Quel pillage !

« La déviation de la politique royale est bien avérée. C'est même plus qu'une déviation, c'est un retour. Le courant remonte ; mais aussi ce n'est pas la royauté qui marche ainsi contre elle-même : c'est une régence accidentelle qui lui fait violence. »

« Peu d'hommes ont réfléchi sur ce grand événement, et il est pourtant l'explication de toute l'histoire contemporaine. Là se trouve le point de départ du XVIII^e siècle, avec ses opinions, avec ses réactions, avec ses débauches, avec ses saturnales de philosophie et de politique, avec ses orgies d'égalité et ses folies de privilège.

» Maintenant, lisez l'histoire sous l'impression de cette pensée, et vous verrez comme elle s'éclaircit d'elle-même. Tout s'en va, tout dépérit, tout tombe, les mœurs, les lettres, la justice, la guerre, les parlements, les états, la ville, la cour, la province ; tout ! Et pourquoi ? Parce qu'il n'y a *plus de politique royale* ; elle est faussée, parce qu'elle est absorbée dans un régime de seigneurs et de maîtresses. »

» Louis XVI apparaît ! dans sa conscience d'honnête homme, il pressent l'erreur de cette marche, mais sans se croire la force de la redresser.

» Quel génie il eut fallu pour faire rentrer la monarchie nationale dans ses voies ! Songez à la vaste confusion des idées, au travail désordonné de tous

les esprits , au mélange des vœux , à la contradiction des réformes ! Le siècle se précipite les yeux fermés vers un abîme. Tout y court , peuple , bourgeoisie , magistrature , noblesse , clergé. Ce n'est pas un retour de politique royale qui préoccupe la nation ; nul ordre , nul homme n'en a de souci. Le désir immense qui remplit toutes les âmes , c'est un désir de table rase. »

Arrêtons-nous..... Car nous touchons aux temps présents.
.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 13.

Séance du 17 Mai 1849.

PRÉSIDENTE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Saubinet, Robillard, Bandeville, Bouché, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Querry, Max. Sutaïne, J.-J. Maquart, F. Pinon, Aubriot, V. Tourneur, Ern. Arnould, F. Henriot-Delamotte, Decès, Genaudet, A. Henrot, J. Sornin, Gainet, Deleutre et Pierret, membres titulaires ;

Et MM. Duchesne, Ed. Arnould, de Bonnay et Sevestre, membres correspondants.

M. le Sous-préfet et M. le Recteur de l'Académie de Reims assistent à la séance.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. le ministre de l'instruction publique accuse réception des exemplaires du *Bulletin des séances et*

travaux de l'Académie destinés aux Sociétés savantes.

M. le contrôleur des dépôts de livres au ministère de l'instruction publique, informe la Compagnie que M. le ministre tient à sa disposition les ouvrages qui ont été accordés à l'Académie pour sa bibliothèque.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Manuel d'Iconographie chrétienne grecque et latine, avec une introduction et des notes par M. Didron, traduit du manuscrit bysantin : le Guide de la peinture, par le Dr Paul Durand ; avec une lettre de de M. Didron aîné.

Recherches sur le Paupérisme et sur les moyens d'y remédier, par M. P. de Saint-Vincent, président du tribunal civil de Charleville ; avec une lettre de l'auteur. — Ce travail est renvoyé à l'examen de MM. Gainet et Genaudet.

Les OEuvres de Guillaume de Machault, les OEuvres inédites d'Eustache Deschamps, publiées par M. Prosper Tarbé, membre honoraire de l'Académie ; avec une lettre de l'éditeur.

Notes sur la Culture des bois dans le département des Ardennes, par M. A. Bouvart. — Renvoyé à l'examen de M. Edm. Arnould.

Cinquième mémoire sur la Localisation des fonctions cérébrales et sur la Folie, par M. le Dr Belhomme, membre correspondant.

Deux numéros de la Belgique industrielle (1 et 15 avril 1849), renfermant des articles de M. Jobard, de Bruxelles, membre correspondant. — MM. Sutaine et Henriot rapporteurs.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest ; 1^{er} trimestre 1849.

Extrait des travaux de la Société centrale d'Agriculture du département de la Seine-Inférieure, cx^e et cxl^e cahiers; trimestres de juillet et d'octobre 1848.

Journal de la Société d'Agriculture du département des Ardennes; n^o 4, 6^e année.

Société d'Agriculture et de commerce de Caen; n^{os} de janvier, de février et de mars 1849.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie; année 1849, n^o 1.

Mémoires de la Société d'Agriculture, commerce, sciences et arts de la ville de Mende; année 1845-1846.

Rapport fait à la Société d'Agriculture du département de l'Aube, par M. S. des Etangs, sur le catalogue raisonné des *plantes vasculaires* qui croissent spontanément dans le département de la Marne, par M. Léonce de Lambertye.

Journal des Savants; n^o d'avril 1849.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Max. Sutaïne lit une notice sur les *Peintres et les Artistes rémois*.

M. Henriot fait un rapport sur la brochure de M. A. Varennes, intitulée : *Le Libre échange et la Protection*.

M. Ern. Arnould rend compte à la Compagnie du traité *De la Preuve en matière criminelle*, publié dans le grand duché de Bade par M. Mittermayer, professeur à l'Université de Heidelberg; ouvrage traduit et offert à l'Académie par M. Alf. Alexandre, ancien membre titulaire.

M. Bandeville fait un rapport sur l'ouvrage de M. J. B. Clerc, membre correspondant : *Pie IX, Rome et l'Italie*.

M. Pinon lit une pièce de vers sur la *Musique*, au nom de M. Teste d'Cuët, membre correspondant.

La Compagnie décide que la séance publique annuelle aura lieu après le retour de M^{sr} l'Archevêque.

Elle désigne les commissions suivantes :

Commission des élections.

Les membres du bureau, MM. Robillard, Landouzy, Sutaine et Genaudet.

Commission chargée d'organiser la séance publique.

MM. Bouché, Maquart, Pinon et Sornin.

Commission des questions, des médailles et des prix.

MM. Nanquette, Henriot-Delamotte, Tourneur, Decès et Gérardin.

(M. Henriot, au nom du Conseil d'administration, fait un rapport favorable sur les comptes de l'exercice financier 1848-49. Ce rapport est approuvé par l'Académie.)

L'Académie sanctionne, par un vote unanime, le projet du budget qui lui est présenté par M. le trésorier, pour l'année 1849-1850.

Lecture de M. F. Henriot.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE DE M. VARENNES ,
PRÉSENTÉ A L'ACADÉMIE.

Vous avez renvoyé à mon examen une brochure de M. Varennes , intitulée : *Le libre échange et la protection*.

Depuis deux ans au moins , il n'est pas de Société savante qui n'ait cru devoir s'occuper de cette question , importée de nouveau en France en 1846 par Richard Cobden. Il eut le talent de la faire patroner et soutenir par des journalistes , par des professeurs , par les adeptes de S^t Simon , de Fourier et autres novateurs , dont l'orgueilleuse imagination a tout au moins obscurci le jugement sur cette question comme sur beaucoup d'autres.

Le comice agricole du département de la Marne se préoccupa donc de cette question au point de vue de l'agriculture ; c'est le rapport que M. Varennes lui fit en 1847 , qu'il vous a envoyé.

M. Varennes est un défenseur du système protecteur , qui veut le développement de l'industrie , du commerce et de la richesse en France , par celui du travail et du salaire assurés et réservés aux ouvriers nationaux.

L'auteur examine en premier lieu les principes généraux de la doctrine du libre échange. Il commence par cet article de son programme qui veut effacer complètement de nos codes le *principe de la protection douanière, indépendamment de toute réciprocité et des systèmes qui prévalent ailleurs*. Il démontre facilement que cette théorie du droit d'échange universel comme étant de droit naturel, ne peut prévaloir sur le droit social ; que pour la liberté d'échange, comme pour la liberté individuelle, la liberté de la parole, le droit social ne peut être subordonné, ou plutôt sacrifié au droit individuel.

En second lieu, le libre échange prétend qu'on ne doit payer d'impôt qu'à l'état, et il appelle impôt l'augmentation du prix que le producteur retire du consommateur par suite de l'augmentation des tarifs.

Suivant M. Varennes, on ne peut point ne pas reconnaître que l'état est un être moral qui est la personnification du pays ; c'est pour lui et pour les défenseurs d'une protection modérée un axiôme irréfutable. Cet être moral, ayant sa vie à pari, a aussi des besoins, des devoirs et des droits qui lui sont propres. Son but est d'accroître la puissance et la prospérité de la nation, et pour l'atteindre il peut, il doit même établir certaines restrictions, certaines défenses, qui, en définitive, profitent comme les autres impôts directs à la société comme corps, comme unité.

Il passe ensuite à l'examen de cette proposition d'Adam Smith, qui a servi de texte à tant de discours et d'écrits publiés soit par les libres échangistes, soit par les défenseurs du travail national : *le travail est la source où chaque nation puise ses richesses*.

Il démontre facilement que si, à n'en pas douter,

le travail est tout pour la richesse d'une nation , il ne faut pas , sans autre examen et comme conséquence de cette vérité , décerner le triomphe à celui des deux systèmes qui , offrant la plus grande somme de production , donnerait la plus grande somme de travail. En faisant une application rigoureuse et abstraite du principe de l'économiste anglais , on ferait l'apologie du travail dans le monde ancien , et on arriverait , sans s'en douter , à soutenir la théorie de l'esclavage. Ce n'est donc pas , dit M. Varennes , le seul fait de la production qu'il faut considérer , mais l'utilité de la production ; il faut se rendre compte de la place qu'elle occupe dans la richesse publique , de sa nécessité , de sa moralité et des moyens à l'aide desquels elle s'est réalisée.

Il passe alors en revue les divers faits qui se sont produits , par l'application du système protecteur depuis plus de 50 ans dans notre pays. Il signale d'abord les progrès incontestables de l'industrie , qui , par ses méthodes de plus en plus parfaites , ses instruments plus multipliés et mieux disposés , donne une production dont l'accroissement a été consécutif et permanent. Il signale ensuite la diminution du prix des produits , qui est de 20 à 55 % pour les houilles et les fers , et de 50 % pour les divers tissus. Il fait enfin remarquer cette répartition satisfaisante des bénéfices , qui , au lieu de se concentrer comme en Angleterre entre les mains de quelques grands propriétaires et grands manufacturiers , se sont répartis chez nous dans la masse de la population industrielle , commerciale et ouvrière. La classe ouvrière a eu surtout une large part dans cette répartition ; beaucoup d'ouvriers ont pu , par leur activité , leur intelligence ,

leurs talents, se placer au premier rang, ou devenir les chefs des principales maisons dans nos divers centres d'industrie.

Il examine ensuite quels seraient les faits généraux qui seraient la conséquence de l'adoption du système de libre échange pour notre pays, au point de vue du commerce et de l'industrie.

Après avoir rappelé les désastreux effets que produisit en France le traité de 1786 pour notre industrie, après avoir évoqué la disparition de l'industrie portugaise depuis le traité dit de Methwen, il fait remarquer les résultats fâcheux qu'a déjà produit, pour notre marine, le traité de 1826, qui a réglé les transports maritimes entre l'Angleterre et la France sur les bases du libre échange et de la liberté réciproque, et qui a fait descendre à la faible proportion de 15 0/0 notre part dans le mouvement des transports internationaux. Il arrive à cette conclusion, que notre industrie serait inévitablement écrasée par celle de nos ambitieux voisins, dont l'immense production est appuyée de capitaux considérables accumulés depuis longtemps.

Il déplore l'aveuglement des libres échangistes, qui pour nous consoler de l'immense perturbation qui en serait la conséquence pour nos manufactures et pour la classe ouvrière, nous disent : Vous vous effrayez à tort, le travail ne diminuera pas, les industries naturelles qui peuvent et doivent vivre demeureront debout, et par leur développement compenseront la ruine des autres industries, qu'ils qualifient de factices. Sommés de préciser, ils bornent la série de nos industries vivaces aux soieries de Lyon et aux articles de Paris. Une pareille réponse n'a pu être faite

que par des hommes dont le jugement est fasciné par l'esprit de système.

Au point de vue de l'agriculture, M. Varennes démontre également que le blé, la betterave, les graines oléagineuses, le tabac, ne sont cultivés qu'à l'ombre d'un tarif protecteur; qu'il y aurait impossibilité pour le cultivateur français de continuer à les produire à un prix rémunérateur, en face de la libre concurrence des blés de Russie et d'Amérique, et des graines oléagineuses de l'Orient; qu'évidemment toutes ces cultures devraient disparaître avec la suppression de la protection. Quelle est la compensation que Messieurs du libre échange viennent nous offrir? La culture de la vigne, qu'ils considèrent seule comme essentiellement française. Ils ne doivent cependant pas ignorer que le Portugal, l'Espagne, l'Allemagne, produisent des vins en abondance. L'épreuve faite en 1786 a démontré suffisamment que la France ne peut pas prétendre à voir ses vins exclusivement adoptés par les pays étrangers qui ne cultivent pas et ne peuvent cultiver la vigne. C'est d'ailleurs une grave erreur d'admettre que tout le sol français soit propre à cette culture.

N'est-ce donc pas une illusion de croire que l'on pourrait, avec ce système, conserver à l'agriculture française une position analogue et équivalente à celle qu'elle occupe maintenant. Peut-on penser que sa production actuelle, évaluée à plus de 9 milliards, ne décroîtrait pas sensiblement. En mettant en œuvre un immense capital, elle occupe une population ouvrière nombreuse et laborieuse; c'est en elle que repose la force et la puissance du pays. Il ne faut pas les compromettre par des essais aventureux.

Suivant M. Varennes , et nous sommes de son avis , au point de vue de notre agriculture , de notre commerce et de notre industrie , la mise en œuvre de cette doctrine est tout à fait impraticable pour le présent.

Mais pour Messieurs du libre échange , dans des questions qui , suivant eux , sont d'un intérêt si général pour l'humanité , que leur importe la France ? Ils préfèrent se placer en face d'un monde hypothétique , et ne veulent pas ajourner l'application de leur système. Si ce n'est de suite , c'est du moins dans un très court délai qu'ils veulent faire jouir , non seulement l'Europe , mais l'univers entier , de cette bienheureuse confraternité qui devrait naître de ce système de liberté générale et illimitée du commerce

Quand on y songe sérieusement et sans préoccupation , on s'étonne que des hommes aussi éminents que quelques-uns des adeptes de ce système , aient pu consacrer leur plume et leur talent au service de pareilles erreurs sociales. Comment se fait-il que des publicistes distingués , qui , par leurs études , doivent connaître les conditions essentielles de la formation et de la constitution du corps social , se soient laissé entraîner dans le tourbillon des novateurs qui prêchaient le bouleversement radical des sociétés politiques et des nationalités existantes ?

Ils savent combien est lent le progrès de la civilisation humaine ; ils n'ignorent pas combien sont grandes les difficultés que les peuples de même origine et parlant le même idiôme , éprouvent pour former un corps de nation ; par quelles viscissitudes ils doivent passer , et combien de révolutions intérieures ils doivent subir , avant de pouvoir parvenir à cet état

d'homogénéité qui en forme un corps politique régi par les mêmes lois.

Si l'on prend pour exemple notre belle France, qu'on se reporte au temps de Charlemagne. De tout son vaste empire, qui embrassait la majeure partie de l'Europe occidentale, la France seule est parvenue à former une individualité politique et homogène par ses mœurs et par ses lois. Eh bien, pour obtenir ce résultat, n'a-t-il pas fallu, pendant plus de 1,000 ans, passer par toutes les péripéties des révolutions politiques et sociales consignées dans nos annales historiques ? On peut même dire que la grande unité française n'a reçu sa dernière expression que depuis que la révolution de 1789 a fait disparaître ces lignes de douanes intérieures, restes du système féodal qui avaient survécu à sa destruction par la main de fer de Richelieu, et avaient résisté victorieusement à l'omnipotence de la monarchie absolue de Louis XIV.

Encore, il faut le reconnaître, ce travail d'agréation et d'assimilation ne deviendra aussi complet que le comporte la constitution géographique de l'Europe, que lorsque les Gaules Beligiques, c'est-à-dire le royaume actuel de Belgique et les provinces Rhénanes, berceau de la monarchie française, se réuniront aux autres provinces gauloises qui s'en détachèrent, lors de l'avènement au trône de la troisième race de nos rois, pour former le royaume de France.

La réunion de ces provinces, qui eut lieu, il y a environ 60 ans, par la conquête, ne pouvait être que temporaire. La sympathie des populations ne nous était pas encore acquise, et les armes nous enlevèrent ce que les armes nous avaient donné. Depuis, plusieurs autres occasions se présentèrent pour une

réunion par des voies pacifiques. On peut vivement regretter surtout que l'on n'ait pas su ou pu profiter de celle qui s'est présentée il y a peu d'années, lors du projet d'union douanière entre la Belgique et la France.

L'union douanière que la Belgique nous proposait aurait eu pour conséquence inévitable l'assimilation et la concordance des lois fiscales de ce pays, avec celles qui régissent la France. Cela eut été un premier pas fait dans la voie d'une réunion plus intime des deux pays. C'était la réalisation, dans sa partie praticable, du projet si habilement développé par M. Léon Faucher dans son livre intitulé *Union du midi*, où il propose l'union douanière de la France, de la Belgique, de l'Espagne et de la Suisse, à l'instar du Zollverein allemand.

C'est à tort qu'on imputerait aux défenseurs du travail national seuls la rupture des négociations ouvertes pour cette union. Qu'on veuille bien y réfléchir, et se reporter aux documents publiés à cette époque, on sera convaincu que la main de l'Angleterre s'est fait sentir alors d'une manière fâcheuse et peu favorable à la cause que soutiennent Messieurs du libre échange. L'Angleterre, en toute circonstance, a cherché à entraver les mesures qui pouvaient contribuer au développement de la richesse et de la puissance de la France.

C'est, il faut le reconnaître, à dater de 1816, époque à laquelle fut établi notre système douanier, qui a réservé le marché national aux producteurs français, soit par des prohibitions, soit par des droits élevés, que l'on a vu toutes les industries françaises prendre un développement merveilleux. En se plaçant

immédiatement à la suite de l'industrie anglaise , et en lui faisant souvent une concurrence heureuse , notre industrie a éveillé une susceptibilité jalouse qui a porté constamment le gouvernement anglais à la combattre par tous les moyens possibles , fut-ce même en bouleversant la nation rivale par des moyens révolutionnaires.

Qu'on me permette de croire que dans toutes les convulsions politiques que nous avons éprouvées depuis 50 ans , on peut retrouver l'influence ennemie de l'Angleterre. N'est-ce pas en 1828 et 1829 qu'elle avait lancé sur la France le docteur Bowring pour y prêcher , dès cette époque , les doctrines du libre échange , et fomenter cette émotion des populations , si utile au succès des révolutions politiques ? C'est au moment où , par voie diplomatique , la France allait , par une modification des traités de 1815 , obtenir l'adjonction de la Belgique et des provinces rhénanes , que vint à éclater la révolution de 1850. — L'Angleterre la provoqua , l'aida et la soutint de toute son influence ; elle fomenta aussi celle de la Belgique , qu'elle sut faire tourner au profit de ses intérêts commerciaux.

L'entente cordiale qui régna ensuite entre la France et l'Angleterre , ne commença à s'altérer qu'au moment où cette dernière perdit tout espoir d'obtenir le traité de commerce qu'elle sollicitait depuis plusieurs années pour prix de ses services. La recrudescence du mauvais vouloir britannique à notre égard date de l'époque des négociations ouvertes pour l'union douanière de la France et de la Belgique , que le gouvernement anglais sut faire échouer. Il songea dès lors à renouveler ses prédications de libre échange , afin

d'inquiéter de nouveau l'industrie française, et les pérégrinations de Richard Cobden n'excitèrent pas moins d'émotion que celles de Bowring à une autre époque. Il fut comme lui le précurseur d'une commotion politique, qui fut plus terrible que la première, et mit non seulement l'industrie, mais la société française à deux doigts de leur perte.

Dans le monde ancien, l'antagonisme de deux nations rivales ne pouvait se terminer que par l'absorption de l'une par l'autre, et par la destruction de la puissance vaincue. S'il n'en est plus de même dans le temps actuel, et si l'on ne peut, en parlant de la rivalité entre la France et l'Angleterre, conclure toujours par le *delenda est Carthago* de Caton, je pense qu'il ne faut jamais oublier le *timeo Danaos et dona ferentes* du troyen Laocoon.

En m'étendant autant sur les considérations précédentes, j'ai voulu faire remarquer que les partisans du libre échange devraient surtout et avant tout examiner la raison d'agir des hommes dont ils se font les auxiliaires, et chercher ce qu'il peut y avoir de vraiment bon et utile sous ce fallacieux manteau de confraternité humanitaire, dont se parent ces bons apôtres. Ils reconnaîtraient qu'ils ne sont que des dupes, qui, de la meilleure foi du monde, travaillent à la ruine de la prospérité de leur pays. Ils verraient que ce système de liberté d'échange tant prêché par l'Angleterre, n'est qu'un leurre politique et commercial, au moyen duquel elle est parvenue à troubler et révolutionner non seulement la France, mais l'Europe entière. Au milieu du cataclysme politique dans lequel elle a jeté l'Europe, les éléments de succès de toutes les industries du continent vont se trouver

détruits ou grandement paralysés. Elle aura ainsi anéanti ou amoindri beaucoup la concurrence, et assuré pour longtemps encore le développement et la suprématie de son industrie et de son commerce.

Mais, hélas ! la question du libre échange est un de ces sujets élastiques qui prête à la déclamation, au développement d'idées théoriques sur les progrès de la civilisation générale, sur le bonheur et l'amélioration du sort des classes pauvres ; beaucoup d'esprits généreux se sont laissé séduire par ce prestige, et ont mis au service de ces idées leur plume, leur temps et leur talent, qui eussent été beaucoup mieux employés dans des travaux se rattachant à leurs études spéciales.

Je termine en exprimant à la Compagnie le regret que j'éprouve de ne pas lui avoir plutôt présenté ce rapport sur la brochure de M. Varennes qui, en peu de pages, a traité cette question du libre échange de la manière la plus lucide et la plus satisfaisante ; il a surtout démontré, par des raisonnements des plus concluants, que ce système, dans son application, devait, comme la république universelle du bon abbé de St Pierre, rester indéfiniment à l'état d'utopie.

Lecture de M. Ernest Arnould.

RAPPORT

SUR LE

Traité de la preuve en matière criminelle ,

Par Le Dr C. J. A. MITTERMAIER ,

TRADUIT

Par C. A. ALEXANDRE ,

Procureur de la République, ancien membre de l'Académie de Reims.

Dans une de ces grandes mercuriales que D'Aguesseau prononçait, chaque année, à l'ouverture des audiences du parlement, il disait dans son langage si noble : « Le magistrat ne remplira jamais dignement le temps de sa vie publique, s'il ne sait s'y préparer par le bon usage qu'il fera des heures de sa vie privée. » Ces paroles si vraies, cette pensée si élevée, nous nous les rappelions, Messieurs, en parcourant d'une main attentive les travaux que nous a laissés pour adieux, un magistrat qui n'a fait que passer à Reims pour s'y faire aimer, et que nous comptons parmi nos confrères.

M. Alfred *Alexandre* a fait hommage à l'Académie de Reims du traité de la *Preuve en matière criminelle*, publié dans les états du grand duché

de Bade, par M. le docteur *Mittermaier*, professeur à l'université de Heidelberg, traité qu'il a fait passer de la langue Allemande dans la nôtre.

Ce n'est pas seulement une traduction que M. Alexandre nous a offerte ; ce traité de la *Preuve*, qui est une exposition comparée des principes de la preuve en matière criminelle, de ses applications diverses en Allemagne, en France, en Angleterre, lui a servi de cadre pour ajouter au livre du savant publiciste allemand des développements pleins d'intérêt, d'utiles réflexions sur la comparaison des procédures criminelles dans les différentes législations européennes, des recherches consciencieuses qui, prenant pour point de départ les principes du droit Romain, nous conduisent aux améliorations philosophiques réclamées par les jurisconsultes modernes.

La répression d'un crime ou d'un délit, tel est le but de la loi pénale ; mais il faut, avant tout, constater l'existence même du crime ou du délit : la *preuve* est conséquemment le premier élément de la répression criminelle. — Pour arriver à faire la preuve, il faut entrer nécessairement dans l'examen de problèmes immenses dont la solution implique l'organisation de la procédure pénale toute entière : donner à l'ordre social outragé les garanties d'une infaillible répression ; assurer au citoyen accusé les garanties dues aux libertés que la loi sociale promulgue ; procurer à la justice les moyens d'une appréciation certaine du fait et de l'intention imputés à crime ; sauvegarder l'homme innocent peut-être, contre tout ce qui serait de nature à menacer sa sûreté individuelle ; le ma-

gistrat doit tout prévoir, tout envisager : son devoir est d'approfondir toutes ces questions et de méditer sur chacune d'elles.

La loi de procédure, qui détermine les formes nécessaires pour assurer l'application de la peine, a plus d'importance que la loi même qui fixe la pénalité : si la preuve est manifeste, il y a châ-timent et réparation ; si elle est au contraire mal ordonnée, la sentence du juge peut décréter l'erreur, au lieu de la vérité ; elle peut condamner l'innocent, elle peut absoudre le coupable ; et de la sorte, jetant dans tous les esprits la méfiance, elle y détruit le respect de la loi, l'une des bases sacrées de l'ordre public.

Ces diverses considérations, le traducteur du *Traité de la Preuve en matière criminelle* les met en relief avec un bonheur d'expressions que nous nous sommes attachés à reproduire : le livre qu'il publie offre un vaste champ d'études non seulement aux juriconsultes, aux magistrats chargés de rechercher et de fournir les matériaux de la preuve, mais encore à tous les citoyens qui peuvent être investis, de par les nouvelles lois électorales, de la mission de rendre des verdicts souverains. Sans aucun doute, il faut bien se garder de confondre les magistrats choisis par le pouvoir exécutif, et les citoyens désignés temporairement aux délicates fonctions de jurés : si la conscience du juré n'est soumise à aucune loi, ou plutôt si elle n'a pour unique règle que la voix de sa conviction intime, il faut cependant que cette conviction soit raisonnée, qu'elle se fonde sur les motifs les plus graves, qu'elle ne rende son arrêt su-

prême qu'après les plus sérieuses méditations avec elle-même, après avoir examiné enfin les bases fondamentales de la preuve.

A ce point de vue, la portée pratique du livre de M. Mittermaier est incontestable : il renferme toutefois des dissertations un peu abstraites, qui paraissent plutôt appartenir au domaine exclusif de la jurisprudence allemande : il ne faut pas oublier que l'auteur a voulu non-seulement exposer les principes de la preuve puisés aux sources philosophiques du droit, mais encore en rechercher et en poursuivre les applications positives dans le passé comme dans le présent, par rapport aux principales législations européennes.

Le système des *preuves légales*, on le sait, domine encore à peu près exclusivement en Allemagne; et quoique l'institution du jury commence à peine à s'introduire dans quelques états secondaires sous l'influence du mouvement politique et social qui ébranle les nations, la preuve au criminel est partout organisée systématiquement par la loi allemande. — Etudier cette organisation, dire si elle est en harmonie avec les règles souveraines qui président à la recherche de la vérité, examiner l'influence de la publicité du débat sur la preuve, rechercher si les prescriptions de la loi en matière de preuve sont compatibles avec l'institution du jury, telles sont les questions approfondies par le génie élevé du savant professeur; c'est, on le voit, contribuer puissamment à développer le libre essor des libertés publiques en Allemagne.

La première partie du *traité* est consacrée à l'examen de la preuve en matière criminelle en général, et de son organisation diverse, suivant que la sentence appartient aux juges proprement dits (juges gradués en droit, suivant l'expression allemande), *jurisperiti* ou aux jurés. — Après avoir établi l'importance de la preuve dans tout procès criminel, l'auteur trace à grands traits l'histoire du progrès des idées en matière de preuve : il montre l'influence que peuvent exercer sur la preuve les deux formes fondamentales de la procédure, ou la procédure par voie d'accusation, qui domine partout où règne la démocratie, ou la procédure ; par voie d'instruction, qui appartient principalement au système monarchique ; et il proclame la révolution complète qui se fait en Allemagne en ce qui touche la procédure criminelle : partout, maintenant, on reconnaît de plus en plus combien est vicieux et préjudiciable, le système de l'instruction écrite et secrète, jusqu'à nos jours demeuré en vigueur : ce système n'obtient pas la confiance du peuple, et il est loin d'assurer la manifestation de la vérité : en dépit des gouvernements qui n'ont pas encore secoué leurs méfiantes inquiétudes, le principe meilleur du débat oral l'emporte dans tous les pays de l'Europe, et il y sera avant quelques années solennellement proclamé et pratiqué.

Les rapports et les analogies entre la preuve en matière criminelle et la preuve en matière civile, nous conduisent à examiner philosophiquement les caractères de la vérité, ceux de la certitude, ceux de la conviction ; la recherche de la certitude légale, l'appréciation de la preuve, et par suite,

la sentence à rendre sur des faits reconnus certains , ont pu apparaître au législateur et au philosophe , non pas comme devant être le résultat de motifs fixes et déterminés , mais comme le résultat de l'impression générale ressentie par tout esprit cultivé en présence des preuves produites : dans ce cas, le juge ne peut être astreint à rendre un compte sévère de sa conviction , et la justice rigoureuse des sentences est entourée de garanties spéciales. — Au contraire, la recherche de la certitude légale apparaît à certains esprits comme une opération purement scientifique , et basée sur des règles fixes : la recherche de la vérité ne doit être sagement confiée , dit-on alors , qu'à ceux-là seuls qu'une longue pratique , que des connaissances jurisprudentielles mettent à la hauteur de leur devoir ; c'est à ceux-là aussi qu'il doit être demandé un compte rigoureux des motifs de leur conviction.

Partant du premier point de vue , on arrive au jury ; par le second , on arrive à la *théorie légale de la preuve* , et aux règles qu'elle impose à des juges familiarisés avec la science du droit : c'est à ce second système que se sont rattachés , de préférence , les jurisconsultes allemands en matière de procédure criminelle ; c'est ce système , qui , de nos jours , a été attaqué par de si nombreux et de si puissants adversaires.

Après avoir résumé les principales objections que ce système a soulevées , et analysé les essais tentés en divers pays pour construire une théorie ou système légal de la preuve , l'auteur indique avec précision quel est le véritable caractère et la

valeur réelle de la théorie de la preuve usitée en Allemagne ; puis il discute l'importante question du jury dans ses rapports avec le système des preuves légales : dans son opinion , la procédure par le jury peut tout aussi sûrement mener à la vérité que celle par-devant les juges réguliers : il est fermement convaincu que le jour viendra , où cette institution sera aussi introduite en Allemagne , à moins que les gouvernements ne parviennent par tous les moyens en leur pouvoir à assurer la confiance publique aux sentences des juges par eux institués. D'ailleurs , la procédure orale et publique, à mesure qu'elle sera plus généralement mise en vigueur , aura un effet marqué sur le peuple , lui enseignera à rapprocher les jugements des débats qu'il aura vus se dérouler devant lui, le façonnera enfin à l'intelligence des affaires criminelles. D'un autre côté , l'auteur estime que le jury ne donne les garanties qui font sa puissance, qu'à la condition de pouvoir trouver dans le peuple un assez grand nombre de citoyens intelligents , fermes , indépendants : il compare la composition du jury , telle qu'elle était usitée en France avant la révolution de 1848 , avec les jurys anglais , écossais et américains , et renvoie la solution de tous les problèmes que ces graves questions soulèvent , à un avenir prochain , avant de décider en dernier ressort de la supériorité du jury.

Le système mixte , qui confère le droit de dire sentence à des juges ordinaires , mais cette fois, sans leur tracer des règles de preuve , système qui a pris faveur dans quelques états de l'Europe, est une combinaison qui ne saurait satisfaire les

vœux de la justice ; elle ne reproduit pas les avantages de la juridiction régulière étayée de la théorie légale , et elle est loin de réduire au silence les voix qui s'élèvent en faveur du jury.

Passant ensuite aux sources de la certitude, qui ne sont autres que les moyens de preuve, le droit criminel commun de l'Allemagne les range sous diverses catégories : en premier lieu, il y a l'évidence matérielle résultant de l'observation personnelle du juge : à cette classe se rattache l'*inspection* ou *constatation judiciaire*. On place sur le même rang la preuve *par experts* ; ensuite l'*aveu* du prévenu ; après la preuve *testimoniale* , on arrive au moyen de preuve résultant du concours des *indices* : les *pièces à conviction* et les *titres* peuvent être comptés parmi les sources de preuves . enfin , en Allemagne , le *serment purgatoire* est classé parmi les preuves.

Toutes les différentes sources de la preuve sont très longuement discutées et développées par M. le docteur Mittermaier dans les huit dernières parties de son *traité*. Il les examine successivement dans leurs ramifications les plus étendues et les plus complexes ; et , soit qu'il fasse ressortir la différence des législations anciennes et modernes en ce qui touche chacun des moyens de preuve , soit qu'il signale les conditions multiples et l'organisation de chaque source de la certitude en particulier , le savant professeur , dans ses dissertations brillantes et fécondes , porte son génie investigateur dans les profondeurs du droit criminel , et son heureux interprète charme et captive l'attention par un style toujours clair et coloré.

Nous avons lu dans les derniers chapitres du *Traité de la preuve en matière criminelle*, avec une satisfaction que nous avouons hautement, parce que, sur ce point, les doctrines de l'auteur ne sont que le reflet et l'inspiration de notre législation française, nous avons lu ses protestations énergiques contre la valeur de la preuve imparfaite au procès criminel. L'Allemagne pratique encore aujourd'hui ce système injuste du *renvoi des fins de l'instance*, *absolutio rebus sic stantibus*, ou *absolutio ab instantiâ*, souvenir regrettable des tribunaux spirituels, au moyen-âge. Cette formule spéciale permet, en tout tems, de reprendre l'instance contre un prévenu, acquitté d'abord, mais à défaut seulement de preuves entières, et demeuré sous le coup de graves présomptions : elle entraîne la *détention de sûreté* contre tous ceux qui ne peuvent fournir caution. Or, la privation de la liberté est un mal que doit seul subir celui dont la faute reconnue mérite une peine. Suivant nous, si, à la fin des débats, la culpabilité n'est pas complètement et légalement établie, l'accusé n'est pas coupable. Infligez un préjudice quelconque à celui qui, non entièrement convaincu d'un crime, a été renvoyé des fins de l'instance, et vous violez aussitôt le principe sacré qui défend d'appliquer jamais à un citoyen la sanction pénale attachée par la loi à tel ou tel fait condamnable, lorsque ce fait n'a pu être démontré contre lui. Nous pensons que si en Allemagne la publicité des débats était partout introduite, partout aussi disparaîtrait le système inique du renvoi des fins de l'instance.

L'institution du *serment purgatoire* et des compurgateurs appartient également à tout un ordre de choses aujourd'hui disparu : autrefois en usage dans les tribunaux ecclésiastiques , servant à compléter la justification de tout accusé contre qui l'inquisition avait relevé des charges puissantes , mais non entièrement prouvées , ce serment serait en contradiction flagrante avec les tendances de la procédure criminelle moderne , et les législateurs de l'Allemagne feront acte de haute sagesse en le proscrivant d'une manière absolue. Le temps viendra, dit en terminant M. le docteur Mittermaier, et ce temps est proche , où il faudra enfin abandonner tout-à-fait le système de la preuve légale , retirer le droit de dire sentence en matière criminelle aux juges en titre et aux jurisconsultes , pour le conférer uniquement aux jurés.

Ces conclusions , Messieurs , nous ne voulons pas les discuter ici ; nous avons eu pour but unique de vous faire connaître les travaux d'un jurisconsulte éminent , les études d'un confrère studieux et regretté ; et quelle que soit l'opinion de chacun d'entre vous sur les sources de la certitude et de la vérité , assurément vous ne désavouerez pas ces magnifiques paroles de lord Erskine : *Les principes de la loi de la preuve ont leur fondement dans la philosophie de la nature , dans les charités de la religion , dans les vérités de l'histoire , et dans l'expérience de la vie commune.*

Lecture de M. Bandeville.

RAPPORT

SUR UN OUVRAGE INTITULÉ : *Pie IX, Rome et l'Italie*,

Par M. CLERC, membre correspondant de l'Académie de Reims.

Il est certains esprits auprès desquels un vers, quel qu'il soit, ne peut trouver grâce; toute espèce de poésie leur paraît fade, insipide, à moins qu'elle ne vienne d'un camarade, ou qu'elle ne se présente pompeusement parée de ce qu'Horace appelait des *ampoules et des mots de six pieds*. Moi, je l'avoue, je ne suis pas aussi difficile : j'aime quelquefois à entendre ou à lire des vers, même quand ils ne sont pas de Lamartine ou de Victor Hugo. Je suis loin de voir un cerveau malade dans un homme de loisir qui s'amuse à écrire une idylle, une fable, une épître, ou un conte; et quand ses vers n'auraient pas la noble majesté de Corneille, la douce harmonie de Racine, l'élégante pureté de Boileau, si j'y trouve des idées gracieuses, quelques traits d'esprit, et surtout du naturel, je ne crains pas de le dire, je suis séduit, et j'applaudis. Il y a plus : je me plais parfois à considérer le simple artisan qui se délasse de ses travaux en écrivant quelques lignes rimées; j'aime à démêler ce que peut inspirer la nature livrée, pour ainsi dire, à elle-même.

Seulement, si quelque malheureux, prenant sa vanité pour du génie, prétend se faire de ses œuvres un piédestal pour s'élever, et que le fragile édifice en s'écroulant mette à terre le pauvre poète plus ou moins meurtri; je serai assez peu charitable pour me permettre un sourire, et pour répéter tout bas : *Ne sutor ultra crepidam*.

Vous êtes étonnés de m'entendre faire ici ma profession de foi en matière de poésie : vous le serez moins peut-être quand je vous aurai dit que j'ai à vous rendre compte d'une œuvre poétique, c'est-à-dire, d'un livre de M. Clerc, notre correspondant et professeur de rhétorique au séminaire de Luxeuil. Vous connaissez mes principes : vous apprécierez mon jugement.

Assez souvent un rapporteur commence par faire un pompeux éloge du livre qu'il a examiné, afin d'adoucir par avance la censure qu'il doit en faire : c'est comme une couronne dont il pare la victime qu'il va sacrifier, ou tout au moins une sorte de miel dont il enduit les bords de la coupe qu'il lui fait boire pour mieux déguiser le fiel qu'il a versé au fond. M. Clerc me permettra de suivre avec lui une marche toute contraire, et de lui présenter mes critiques sans tous ces palliatifs : il a assez de mérite réel pour ne pas redouter de légères censures, et assez de modestie pour ne pas s'en offenser.

Et tout d'abord je critiquerai le titre de son livre. En lisant ces mots : *Pie IX, Rome et l'Italie*, j'espérais trouver une large place donnée dans cet ouvrage au pontife que Rome accueillit avec enthousiasme, et en faveur duquel elle fit, pendant plus d'un an, comme des émeutes d'amour; à ce Pie IX, qui se

présenta portant d'une main le pardon , de l'autre la liberté, qui sema des bienfaits et recueillit des outrages. Je pensais que l'auteur nous redirait avec plus de détails ce qui valut à ce grand pape les acclamations dont le salua l'univers catholique, et les sympathiques hommages dont il l'entoure dans son exil. Je m'étais trompé : une épître dédicatoire, une sorte d'épilogue au peuple italien , deux notes empruntées à des journaux , c'est toute la part faite à Pie IX. Et pourtant notre poète réservait un chapitre pour rendre compte de sa *visite au pape*. C'est là, suivant moi, qu'il eût pu nous peindre à grands traits ce pontife béni de tous, vers lequel s'élancent les vœux du monde entier. Eh bien ! cette visite ne lui a fourni que quatorze vers , qui ne me paraissent pas les meilleurs de son recueil , et qui peuvent s'appliquer à tous les papes , du passé, du présent et de l'avenir , sans même qu'il soit nécessaire de changer les noms. Je puis être dans l'erreur , mais je crois que le titre promettait davantage.

Il est possible que mes impressions , à la lecture de ces poésies , proviennent d'un reste d'antipathie contre le romantisme ; mais il me semble que la muse du poète , semblable à la Galatée de Virgile , se cache un peu trop souvent derrière les saules , pour se faire chercher et deviner. Je voudrais donc plus de clarté dans le style , moins de longueur dans les phrases , un abus moins fréquent des participes , la suppression de quelques mots peu usités , disgracieux à l'oreille , ou qui font avec d'autres mots une alliance bizarre. Ainsi je n'aime ni les *monts colossaux* (1) , ni les *colos-*

(1) Comme Annibal debout sur ces monts colossaux , page 7.

saux débris (1), ni la *presse orgiaque* (2); j'ai peu de sympathie pour la fraternité qui *marche utile à la civilisation* (3), pour l'*étroite étreinte* (4) dont on embrasse une colonne, pour l'*auréole d'un horizon sûr* (5); j'admire peu l'éloquence *à nulle autre pareille* (6), le triomphe *à nul autre semblable* (7); je crois voir une faute de grammaire dans ces vers de la page 57 :

Honneur à tout ce peuple, ivre de votre histoire,
Dont la reconnaissance attacha votre nom
Au plus haut monument d'une époque de gloire
Et qu'a baisé Napoléon.

C'est peut-être le même préjugé qui me fait trouver quelque chose de hasardé dans certaines comparaisons, certaines allégories. Par exemple : l'auteur, dans un passage plein de poésie, présente le peuple sous les deux aspects d'une mer en fureur et d'une mer tranquille. Sans doute il a pu dire du peuple, aussi bien que de l'Océan, qu'on le voit

Agité par les vents, soulevé par l'orage,
Plein d'écume et de bruit, déborder son rivage,
Se rouler, se briser sur des rochers affreux,
Et vomir sa fureur en menaçant les cieux. (8).

Mais a-t-il pu dire avec la même justesse, toujours en parlant du peuple, qu'il aime mieux voir

(1) Les colossaux débris du flot dévastateur, *page* 165.

(2) Une presse orgiaque éternisant les haines, *page* 11.

(3) Et la fraternité par lui seul marche utile

A la civilisation, *page* 12.

(4) Et d'une étroite étreinte embrassait leur colonne

En face d'un siècle pervers, *page* 15.

(5) Du seul horizon sûr tu gardes l'auréole, *page* 16.

(6) Avec cette éloquence à nulle autre pareille, *page* 8.

(7) Triomphe à nul autre semblable, *page* 55.

8) *Page* 162.

Son courant régulier, sa majesté sublime,
Quand son flot transparent, en jouant sur l'abyrne,
Réfléchit les côteaux, les forêts d'alentour....? (1).

M. Clerc me trouvera peut-être d'une orthodoxie bien rigide, mais, je ne puis m'empêcher de le dire, je voudrais que son admiration pour le Moyse de Michel-Ange n'allât pas jusqu'à souhaiter que le peuple d'Israël eût fait ce chef-d'œuvre, pour l'adorer dans le désert à la place du veau d'or, et atténuer ainsi son idolâtrie (2). Je ne pense pas que jamais la beauté d'une idole ait rendu excusable la faute de celui qui l'adorait, ni qu'un grec à genoux devant une statue de Phidias ou de Praxitèle, ait paru moins idolâtre qu'un indien aux pieds de ses grossières images, ou qu'un sauvage prosterné devant un fétiche. Je conviens que la poésie a ses licences, que les expressions de l'auteur sont hyperboliques, que sa véritable pensée se laisse entrevoir; mais enfin je crois qu'il eût pu la rendre d'une manière un peu plus exacte, et peut-être plus heureuse.

Si je me suis arrêté à vous faire remarquer ces taches légères, Messieurs, c'est que, malgré tous mes desirs de critique, je n'ai pas rencontré beaucoup plus à censurer dans cet ouvrage. Je me suis montré sévère, il faut bien que je le confesse, moins par scrupule de conscience, pour remplir avec fidélité mon devoir de rapporteur, que par amour-propre, afin que ce compte-rendu ne vous parût pas un panégyrique ennuyeux et monotone, dont chaque phrase eût été comme un coup d'encensoir jeté à la tête du versificateur. Maintenant,

(1) *Page* 163.

(2) Oh ! que n'ériges-tu cette sublime image ?

Tu serais moins coupable adorant cet ouvrage, *page* 172.

pour être juste, je dois dire que ce n'est pas sans un vif intérêt que j'ai parcouru le livre de M. Clerc. Quoiqu'il n'y ait plus rien à dire sur l'Italie, et que l'auteur n'ait aucunement la prétention de faire du nouveau, on aime à le suivre dans ses différentes excursions, et à l'entendre formuler ses impressions de voyage : on aime à le voir tour-à-tour saisi de terreur au milieu des Alpes, à la vue des glaciers, des rochers et des précipices ; se laissant aller aux charmes d'une douce rêverie sur les rians rivages des îles Borromées, ou pénétré d'une sainte admiration devant la riche et imposante cathédrale de Milan. Sa muse capricieuse ne va pas stationner à tous les relais d'une diligence, ni suivre méthodiquement le tracé d'une carte géographique : elle voltige çà et là, ne prenant dans sa course d'autre guide que son imagination, d'autre boussole que ses désirs. De Milan elle s'élance vers Naples, et s'arrête un moment aux pieds du Vésuve, pour de là revenir à Rome, puis s'envoler sur Venise. Tout-à-coup on la retrouve à Rome, évoquant les vieux souvenirs de l'histoire ; au milieu des ruines, pleurant sur des ruines plus tristes encore ; dans l'enceinte du Colysée, rêvant aux fêtes du peuple roi, aux combats des gladiateurs, aux palmes des martyrs ; dans les musées, s'extasiant devant les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ou du Dominicain ; dans les solennités religieuses, admirant la splendeur et la majesté des cérémonies, ou enfin sous les sombres voûtes des catacombes, s'inspirant de ces paroles du prophète : « Fils de » l'homme, prophétise sur ces ossements, et dis » leur :.... J'ouvrirai vos tombeaux, je vous ferai » sortir de vos sépulchres, je vous ramènerai dans » la terre d'Israël... je vous ferai jouir du repos (1). »

(1) Ezech. 37.

M. Clerc n'est pas un touriste, qui voyage pour le seul plaisir de voir des sites et des paysages, des villes et des habitants; ce n'est pas seulement un poète, qui aime à contempler, à célébrer toutes les beautés qu'il rencontre; c'est surtout un chrétien, qui entend partout la voix de Dieu, et qui sait trouver dans tout un sujet de graves et pieuses réflexions. Chacun de ses vers exhale je ne sais quel parfum de piété, qu'on se plaît à respirer. Pour lui, le Vésuve, avec ses flammes rouges, sa lave brûlante, ses mugissements terribles, n'est pas uniquement un tableau de saisissante horreur; c'est une foudre permanente placée là par la main du Très-Haut, pour tenir éveillés les cœurs que la mollesse du climat pourrait appesantir :

Créature de Dieu, frère aîné du tonnerre,
Rougeur d'éternité, funèbre lumineaire,
Non, ce n'est point en vain que, gardien assidu,
Glaive de Jehovah, sur de riches contrées
Trop souvent de plaisirs mollement enivrées,
Je demeure là suspendu !..

De Naples, oh ! qui n'a craint les rivages funestes ?
De son doux paradis les périls manifestes ?
Témoin les fers dorés du vainqueur d'Aboukir,
Et plus loin Annibal, le vaincu de Capoue,
Et Caprée étouffant Tibère dans la boue
D'un vil et dégradant plaisir...

Témoin bien plus encor ces nouvelles Sodomes
Des fêtes du théâtre, et sans aucuns symptômes,
Aux soudaines lueurs de mon sombre flambeau,
Sous l'assaut dévorant d'une infernale pluie,
Sous mes bourreaux voilés de bitume et de suie,
Tombant dans l'horreur du tombeau.

Si d'un pur horizon le soleil sans nuage,
Si d'un ciel étoilé le ravissant hommage
En Dieu signale à tous un ami protecteur,

Un père... Les agents d'un mortel ministère,
Trop souvent comme moi faisant pâlir la terre,
Font souvenir d'un Dieu vengeur (1).

Rome est bien encore, aux yeux de notre poète, la patrie des fiers républicains, la cité des Césars, la reine et la dominatrice du monde; mais c'est surtout la pierre fondamentale de l'édifice chrétien. C'est la première pensée qui s'échappe de son cœur, quand, à la vue de la ville éternelle, il s'écrie : « Voilà donc Rome ! »

Rome, autel de débris sur le tombeau du temps,
Auguste nécropole aux regards attristants,
Cercle d'éternité que Dieu seul peut suspendre,
Phénix toujours plus beau s'échappant de sa cendre;
Rome, elle seule, offrant dans son long souvenir
A la fois le passé, le présent, l'avenir!..
Rome enfin, Rome, où Dieu, reprenant son tonnerre
Pour confondre à jamais tous les dieux de la terre,
Sur leurs fumants autels, leurs trônes encensés,
Leurs glaives souverains, leurs lauriers entassés,
Leurs gloires reposant dans des temples immenses,
A Pierre commanda de jeter les semences
De cet arbre géant qui doit jusques aux cieux
Porter sur des bras d'or tant de fruits précieux,
Et paré de l'éclat d'un immortel feuillage,
Ouvrir le monde entier d'un sûr et saint ombrage . (2).

Au milieu des ténèbres des catacombes, notre voyageur sent le flambeau de la foi se ranimer en lui, et jeter une plus vive lumière : la vue des tombeaux, le souvenir des martyrs, de leurs vertus, de leurs combats, de leur constance, tout concourt à graver plus profondément dans son âme la cer-

(1) Page 72.

(2) Page 80.

titude de cet avenir, où Dieu doit rendre justice aux tyrans et aux victimes :

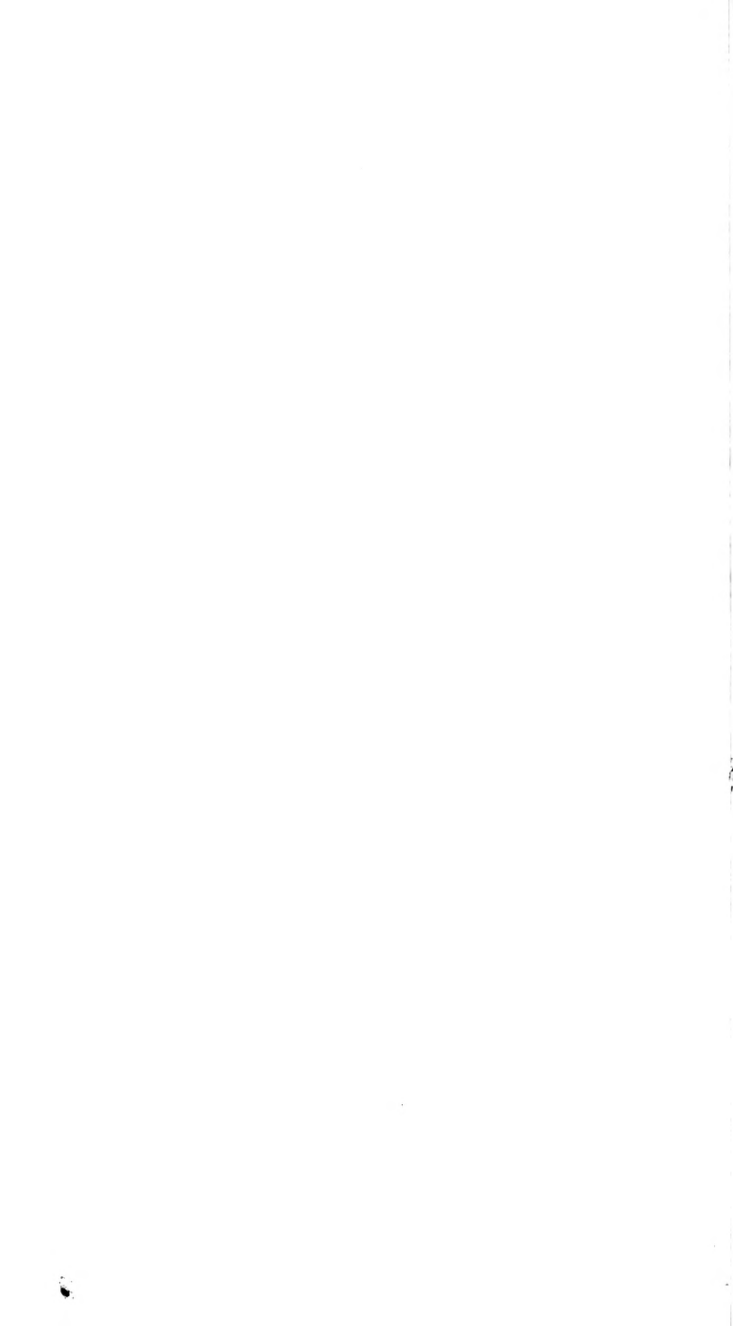
Oh ! quand pour châtier les coupables mortels,
Je verrais Dieu lui-même abattre ses autels,
Tarir tous les torrents de sa vaste lumière,
Pour des yeux corrompus tout changer en poussière,
Eh bien ! seul à genoux sur les os des martyrs,
Prêtant l'oreille encore à leurs derniers soupirs,
En dépit du désordre et des bruits de la terre,
Et malgré le ciel même allumant son tonnerre,
Dans Dieu trois fois plus haut élevant mon espoir,
Je verrais sans pâlir cet horizon tout noir,
Et certain de trouver un juge aux bons propice,
J'attendrais plein de foi les jours de sa justice.... (1)

Si le poète voit se dérouler dans les rues de Rome, au milieu des flots d'une immense population, une de ces processions splendides dans lesquelles le culte catholique déploie toutes ses richesses, toute sa magnificence, son esprit ne s'arrête pas à cette pompe terrestre, quelque sainte qu'elle soit : elle ne doit durer qu'un jour ; il y voit un reflet de cette gloire plus éblouissante, qui ne doit jamais finir ; et alors : Je n'ai plus rien à désirer sur la terre, dit-il :

Car ici-bas j'ai vu votre plus belle image ;
Je me suis enivré de vos plus doux concerts,
J'ai goûté près de vous le plus suave ombrage,
De vos temples j'ai vu les plus brillants éclairs...
Et par de là ce monde et ces plaisirs suprêmes,
Par de là ces accords et ces nobles emblèmes,
Où le monde chrétien aime à sentir son Dieu,
J'entrevois, je salue un océan de gloire,
Près duquel tout bonheur, tout charme est illusoire :
Le voir un jour, voilà mon vœu !

(1) Page 192.

En résumé, si je puis exprimer une opinion sur le livre dont je vous parle, je dirai que M. Clerc n'a peut-être pas eu toujours le secret de faire ce que les puristes appellent de bons vers, mais qu'il a eu, ce qui me paraît mille fois préférable, le secret de faire ce que tout le monde peut appeler un bon livre.



SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.



N° 14.

Séance du 1^{er} Juin 1849.

PRÉSIDENCE DE M^{gr} L'ARCHEVÊQUE.

Étaient présents : MM. Robillard , Bouché , L. Fanart , Nanquette , Contant , H. Landouzy, Querry, Max. Sutaine, J.-J. Maquart , Duquénelle , Aubriot , V. Tourneur , F. Henriot-Delamotte, Dubois, H. Paris, L.-H. Midoc, Lechat, A. Henrot , J. Sornin , Gainet , Deleutre et Pierret , membres titulaires.

Et MM. Leuschenring, Sevestre et Ozanneaux, inspecteur général de l'Université , membres correspondants.

La Compagnie , invitée par M. le Président à fixer le jour de la Séance publique annuelle , décide que cette Séance aura lieu le jeudi 28 juin.

L'Académie décide , en outre , que les élections du 1^{er} semestre de l'année 1849 se feront vendredi 8 juin.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. E. Cartier envoie un bon pour retirer le tome XIX des *Mémoires* publiés par la Société des Antiquaires de France.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Bulletins de la Société libre d'émulation de Rouen ; années 1826, 1835, 1836, 1837, 1838, 1839, 1840.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Soissons ; tome II^e.

Recueil de l'Académie des jeux floraux ; année 1849.
— M. Midoc , rapporteur.

M. Ozanneaux offre lui-même à l'Académie trois volumes de poésies , intitulés : *Erreurs poétiques* , et dont le premier contient un poème sur *Jeanne d'Arc* ; le second , un drame : *Le dernier jour de Missolonghi* , et une tragédie : *Timour et Bajazet* ; le troisième , deux autres pièces dramatiques : *le Nigre* et *la Peyrouse*.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Leuschenring lit un rapport sur la question de la *Castration de la vache* , question présentée à l'Académie par M. Charlier.

M. Bandeville donne lecture d'une lettre de M. le baron Ferdinand de Roisin , touchant l'influence française sur les arts , la langue et la littérature allemande , au moyen-âge.

Sur l'invitation de M. le Président , M. le docteur Landouzy donne des détails rassurants sur la marche du choléra dans la ville de Reims.

Lecture de M. Leuschenring,

MEMBRE CORRESPONDANT.

RAPPORT SUR LE MÉMOIRE DE M. CHARLIER, CONCERNANT LA *Castration de la Vache*.

MESSIEURS,

Au mois de décembre 1847, M. Charlier, vétérinaire à Reims, a donné à la Compagnie communication d'un travail sur la *Castration des Vaches*, et il en a été rendu compte, à cette époque, dans les annales de l'Académie. Celle-ci, prenant le sujet en considération, a nommé pour l'examiner une commission composée de MM. Decès, Graval, De Maizières et moi.

La commission a tardé dix-huit mois à répondre à votre attente ; mais cette question, qui touche à tant d'intérêts, ne pouvait être résolue qu'après des expériences que le temps seul, successivement et à des intervalles éloignés, pouvait porter à sa connaissance.

Aujourd'hui, par mon organe, elle vient vous présenter le résultat de ses études.

Autant que possible, nous n'énoncerons ici que les documents nouveaux propres à infirmer ou à

confirmer les assertions de nos prédécesseurs , renvoyant au mémoire de M. Charlier tout ce qui est incontestablement resté acquis à la science.

La commission s'est posé les questions suivantes, qu'elle a cherché à résoudre en toute conscience.

1^o La castration de la vache est-elle une opération dangereuse ?

« Il est , dit M. Levrat , des conditions et des circonstances qui peuvent être favorables ou nuisibles au succès de l'opération. »

C'est donc à l'opérateur de connaître les préceptes de l'art qu'il professe.

Du reste , cette opération , par elle-même , n'offre pas autant de gravité que bien d'autres , aussi hardies (telle que la ponction du rumen) , et faites sans accidents par des hommes même étrangers à l'art vétérinaire.

Cinq minutes suffisent pour l'extraction des ovaires , autant pour la suture (passim).

Nous avons vu M. Charlier à l'œuvre , et , sous son bistouri , l'animal , pendant moins de 6 minutes , n'a paru souffrir que lors de l'incision des téguments de l'abdomen ; et dès que la suture a été faite , il s'est mis à manger comme à son ordinaire. Sa plaie , longue de 15 à 18 cent^{res} , s'est réunie par première intention , et son lait , qui a tari pendant trois jours , est aussitôt revenu à son cours antérieur.

Quoiqu'il n'entre pas dans notre intention de vous détailler le manuel opératoire , nous ne pouvons cependant nous dispenser de vous indiquer une modification qu'y a apportée M. Charlier en

pratiquant l'incision à droite plutôt qu'à gauche. Cela est du ressort de la chirurgie , et doit fixer l'attention des vétérinaires.

Les cinq cas malheureux , sur trente-trois opérations , cités par M. Charlier (*Recueil de méd. vét. janvier 1848*) , ne sont pas dus à des causes dépendantes de l'opération , mais bien à des fautes commises par l'opérateur lui-même ou par des imprudences dans le régime de l'animal blessé. Et quelle opération chirurgicale n'est pas soumise à de pareilles fatalités !

2° La castration des vaches ne pourrait-elle pas nuire à la reproduction de l'espèce ?

Cette opération , sans doute , doit être bornée dans de justes limites. C'est surtout au voisinage des grandes villes qu'elle peut être pratiquée avec le plus d'avantages , là où le lait est un aliment de première nécessité , où les pâturages sont moins abondants et , par conséquent , la nourriture plus coûteuse. Aussi , ne fait-on pas d'élèves aux environs de Paris ; et , pour ne citer qu'un exemple , à Cormontreuil près de Reims , sur 145 vaches que possède la commune , il ne se produit que 10 à 15 veaux par an , et , dit M. Lefevre , maire , dans sa lettre du 25 mai dernier , « il serait beaucoup plus utile aux habitants de ne pas en faire produire du tout. »

La castration peut même se pratiquer avec avantage dans les contrées où la race bovine s'élève en grand , en n'y soumettant toutefois que les vaches vieilles , ou celles qui , jeunes encore , offrent des vices qui les rendent impropres à une bonne reproduction de l'espèce. En Suisse , pays géné-

ralement éleveur de bestiaux , l'autorité enjoint aux vétérinaires jurés d'enseigner la castration des vaches aux honneurs du pays.

3° La castration de la vache produit-elle amélioration dans la viande de l'animal castré ?

L'engraissement de toute bête castrée est un fait acquis à la science. Quant à l'engraissement des vaches après la castration , c'est un résultat incontestable , reconnu depuis longtemps par tous les agronomes qui ont traité ce sujet. Il y a nombre d'années que cette opération est communément pratiquée en Angleterre , en Allemagne , en Suisse , aux États-Unis , etc. , dans le seul et unique but d'obtenir plus de viande , et une viande d'une qualité même supérieure à celle du bœuf.

Toutes les vaches opérées par M. Charlier , et que nous avons examinées , tant dans son étable qu'à la métairie de Brimont , et dans les fermes de MM. Demoulin et l'abbé Charlier , à Reims , sont toutes , sans exception , dans un excellent état de santé et d'embonpoint. — M. Cabaret , au Bac , dans sa lettre du mois de décembre dernier , joint son témoignage à celui des intéressés précédemment cités , pour affirmer que ses vaches castrées ont , après l'opération , dans le cours de l'année , gagné au moins 25 kilog. en poids.

4° La castration prolonge-t-elle la durée de la lactation ?

Voici , à ce sujet , ce que disent MM. Levrat , Morin , Francillon , etc.

« La castration de la vache n'a pas pour effet , comme l'annonçait M. Vinn aux États-Unis , de

maintenir pendant plusieurs années les facultés lactifères au même degré où elles se trouvaient à l'époque de l'opération, mais de rendre les vaches dans un état tel qu'elles donnent annuellement une quantité de lait supérieure à celle que produisent les vaches ordinaires, et d'avoir, après cette *rente*, des vaches grasses, sans plus de sacrifice dans la nourriture que celui que réclame l'alimentation des autres vaches. »

D'après les tableaux qui suivent, on peut affirmer que la vache castrée donne du lait au moins pendant 18 mois.

Les vaches ordinaires n'en produisent que pendant 9 à 10 mois, et puis on est exposé à ce que les unes deviennent taurelières, les autres pommelières, etc., sans compter les accidents du vêlage; le temps se trouve ainsi dépensé en pure perte pour la lactation. Il n'en est pas de même avec l'opération qui, en tout état de cause, laissera toujours des animaux estimés pour la consommation; au contraire, les nourrisseurs qui gardent de vieilles vaches, ne peuvent parvenir à les engraisser, et sont obligés de les livrer à grande perte à la boucherie, où elles ne sont que difficilement reçues, et même ne le sont pas du tout, pour la consommation des grandes villes.

5° La castration augmente-t-elle la rente du lait ?

Disons d'abord que, suivant tous les auteurs que nous avons consultés, la quantité de lait dépend de la race, de la vigueur, de la constitution hygiénique où vit l'animal et de l'alimentation à laquelle il est soumis. Sous ce rapport, disent MM.

Levrat et autres, on ne peut formuler une détermination générale; cependant, à l'aide des chiffres fournis par divers agronomes, on doit arriver à une approximation presque mathématique.

(Voir le tableau n° 1).

La moyenne est de 1,840 litres par année et par vache.

M. Gustave Heuzé, auteur d'un ouvrage sur la production du lait, lequel a été couronné par la Société bretonne d'agriculture, estime qu'une vache, donnant 10 litres de lait au moment du vélage, produit, dans le cours de son année, 2,210 litres.

Dans le rapport de M. Pilton, vétérinaire à Reims, sur l'exploitation agricole de M. Ruinart, à Brimont, il est constaté par les registres de M. Laurent, régisseur de cette ferme-modèle, que sur 18 vaches tenues à l'étable et richement alimentées, la moyenne du lait, par vache et par année, est de 2,065 litres.

Voici maintenant le tableau de la situation actuelle de l'étable de M. Charlier, et dans lequel nous avons indiqué, autant que possible, toutes les particularités qui peuvent intéresser les personnes qui s'occupent des vaches laitières.

(Voir le tableau n° 2).

La moyenne est de 2,988 litres, et de 3,090 litres en admettant au concours la vache n° 4.

Ainsi, sur les six vaches castrées par M. Charlier, quoique l'opération n'ait été faite en temps opportun que sur le n° 4, on a obtenu 890 litres par vache et par an, en plus du chiffre de 2,200 litres donné par M. Heuzé.

ETAT COMPARATIF DE LA PRODUCTION DU LAIT EN DIVERS PAYS.

CONTRÉES	SIGNALEMENT. — RACE, POIDS.	ALIMENTATION.	EQUIVALENT à foin sec.	QUANTITÉ de lait fournie par année.	NOMS des OBSERVATEURS.	OBSERVATIONS.
Belgique, environ d'An- vers. Belgique.	Vaches hollandaises de haute taille. Tailles diverses.	A l'étable, avec des sonpes. Pâturages gras, bonne nourriture à l'étable.	15 kil. de foin sec 42 k 40	2337 l. 60 2234 "	Schwerz. id.	Terme moyen.
Saxe. Moosen.	Vaches du Voigtland du poids de 255 à 280 kil.	A l'étable, nourriture verte en été, variable en hiver.	9, 40	4327, 20	Dr Schweitzer.	
Autriche, (Carinthie). Hollande (dans le Pays- Bas).	Vaches de Marzthaler, de 575 kil. poids vivant. Vaches de grande taille.	Bonne nourriture à l'étable. Riches pâturages d'été et bonne nourriture d'hiver à l'étable.	" 42, 40	4564 " 4952 "	Burger. Schwerz.	
Prusse. (Muglin). Suisse, (Hofwill).	Races indéterminées. Vaches de la plus grosse taille, de 660 kil. poids vivant.	Nourriture verte en été, sèche en hiver. Nourriture à l'étable à discretion.	de 9 4/2 à 40 kil. 47, 50	4505, 50 2662 "	Theer. D'Angeville.	
Suisse, (Hofwill). France, (Lomphieu, Ain).	id. Vaches de petite taille, de 275 kil. poids vivant.	Nourriture à l'étable. Bonne nourriture à l'étable, bon foin.	44 " 6, 51	2097, 60 915 "	Schwerz. D'Angeville.	On ne donne pas l'équivalent de la nourriture toute entière.
France, (Roville, Meur- the). Saxe, (Altenbourg).	Vaches du pays de moyenne taille. Vaches du pays de forte taille.	Nourriture équivalant à Nourriture à l'étable.	40 " 44 "	4416 " 4950, 40	Mathien de Dombasle Schmalz.	
Suisse.	Vaches de 450 à 500 kil. poids vivant.	Nourriture à l'étable. id. Bon foin.	44 " 42, 50	4700 "	D'Angeville.	Terme moyen.
		Total..... Moyenne.		22081, 30 4840 "		

Maison rustique du 19^e siècle, tom. III. Arts agricoles.

Pour terminer ce qui a rapport à l'augmentation du lait après la castration, je dois citer M. Jules Naville, cultivateur dans les environs de Genève, lequel, pour résultat d'observations faites pendant quinze ans sur sa métairie et sur quatre métairies voisines, donne comme moyenne 2,210 litres par vache et par an, ce qui diffère peu du chiffre de M. Heuzé. — Ce serait donc, en faveur des vaches castrées, une différence de 880 litres par an.

Les calculs de M. Naville sont faits pour des vaches auxquelles on donne le taureau chaque année, et qu'on suppose renouveler de lait tous les 12 ou 15 mois, au plus tard. Mais si, dans le nombre, il s'en trouvait quelques-unes qui perdissent leur année, ou fussent taurelières, pommelières, etc., il y aurait encore à faire une diminution sur les produits indiqués par M. Naville.

C'est par là qu'on s'explique le mince revenu qu'obtient M. Corpelet-Piacet, propriétaire à la Neuville près de Reims, qui affirme, dans sa lettre du 18 novembre 1848, n'avoir jamais pu dépasser, pendant plus de 12 années d'observation, 5 litres en moyenne de lait par vache et par jour, ce qui donne 1,825 litres seulement, en moyenne, par année.

(Voir le tableau n° 3).

D'après le tableau ci-joint, on voit que la castration influe favorablement sur l'augmentation de la sécrétion laiteuse.

Nous laissons de côté plusieurs faits qui pourraient ne pas paraître assez scientifiquement contrôlés, pour aborder la dernière question, qui nous a semblé plus importante encore que les précé-

TABEAU COMPARATIF DES QUANTITÉS MOYENNES DE LAIT
FOURNIES PAR VACHES ET PAR JOUR D'APRÈS LES CHIFFRES DONNÉS PRÉCÉDEMMENT.

AUTEURS.	LIEUX D'OBSERVATIONS.	ÉCRITS.	MOYENNE.	OBSERVATIONS.
MM. Gustave Heuzé.	France (Bretagne).	Mémoire couronné par la Société bretonne d'agriculture.	2,200 lit.	Vaches non castrées.
Divers.	Belgique, Saxe, Autriche, Hol- lande, Prusse, Suisse, France.	Maison rustique du 19 ^e siècle, tom. III.	1,840.	<i>Id.</i>
Pilton, vétér.	Métairie de Brimont, près de Reims.	Rapport —	2,065.	Une seule vache castrée.
Jules Naville.	Environs de Genève	Journal d'agriculture pratique, novembre 1848.	2,210.	Vaches non castrées.
Corpelet.	A la Neuville, près de Reims.	Sa lettre de novembre 1848.	1,825.	<i>Id.</i>
Charlier, vétér.	Métairie de la Briqueterie.	Ses divers mémoires, et particulièrement le tableau ci-joint.	2,988 et même 5,090.	En mai 1849, toutes vaches castrées.

ANALYSE DE DIFFÉRENTS LAITS.

CHIMISTES.	N ^{os} d'ordre	CASEÛM & BEURRE.	PROVENANCE.	CHIMISTES	CASEÛM & BEURRE.	
MM.		sur 1,000 part. de liquide.		MM.		
Mauméné.	1.	66 "	Vache ordinaire, à M. Charlier.	Granval.	—	
<i>Id.</i>	2.	80, 4	<i>Id.</i>	—	—	
<i>Id.</i>	3.	116 "	Vache castrée, <i>id.</i>	—	—	
<i>Id.</i>	4.	140 "	<i>Id.</i>	<i>Id.</i>	72	Avant l'opération, six mois avant l'analyse de M. Mauméné.
<i>Id.</i>	5.	117, 6	<i>Id.</i>	—	—	
<i>Id.</i>	6.	150, 5	<i>Id.</i>	—	—	
<i>Id.</i>	7.	101, 2	<i>Id.</i>	—	—	
<i>Id.</i>	8.	105, 2	<i>Id.</i>	<i>Id.</i>	<i>Id.</i>	Six mois avant l'ana- lyse de M. Maumé- né.
<i>Id.</i>	—					
<i>Id.</i>	1.	85, 8	Vache ordinaire, de Brimont.	—	—	
<i>Id.</i>	2.	114, 1	Vache castrée, <i>id.</i>	—	—	

Nota. La différence de qualité est de plus d'un tiers, entre les différents laits, en faveur des vaches castrées.

Le n° 4 donne la différence de qualité avant et après l'opération.

dentes , en ce qu'elle se rapporte plus immédiatement à la santé publique et surtout à l'allaitement des enfants.

6°. La qualité du lait est-elle améliorée par l'effet de la castration ?

Pour résoudre ce problème, nous avons dû d'abord nous adresser à des hommes habiles dans les manipulations chimiques. MM. Mauméné et Granval , de notre ville , ont bien voulu nous prêter leur concours , en faisant l'analyse de laits pris de vaches ordinaires et de vaches castrées , et nous ont donné les résultats suivants :

(Voir le tableau n° 4).

De là ressort pour nous la preuve évidente que la castration apporte dans les principes du lait une amélioration considérable.

Si à ces données scientifiques nous ajoutons celles qui nous ont été fournies par les renseignements pris directement par nous près des familles qui , sur la recommandation de médecins de notre ville , ont fait usage du lait provenant de la ferme Charlier , pour l'alimentation de leurs enfants , nous nous croyons autorisés à affirmer que la castration a sur le lait une influence très précieuse pour l'alimentation des jeunes nourrissons privés du sein maternel. Toutes les mères que nous avons interrogées à ce sujet , nous ont unanimement répondu que ce lait avait ou rendu ou affermi la santé de leurs enfants. J'omets à dessein de citer les noms des personnes que nous avons visitées ; je finirai cependant en rappelant ce que rapporte M. Morin d'un enfant qui , après avoir pris du lait de vache castrée , ne voulut plus en prendre d'autre.

Nous concluons donc :

1° L'opération de la castration sur la vache ne présente pas de plus graves inconvénients que toute autre opération , quand elle est pratiquée en temps opportun et avec l'habileté requise.

2° Cette opération offre de grands avantages aux nourrisseurs qui avoisinent les villes , et peut même être utile , en certains cas , dans les contrées où la race bovine est élevée en grand , sans nuire à la reproduction de l'espèce.

3° La castration favorise l'engraissement de la bête opérée , et produit une amélioration certaine dans la quantité et la qualité de la viande livrée à la consommation.

4° Sans pouvoir assigner à la lactation un terme fixe et invariable , par suite de la castration , on peut assurer que la durée de la *rente* est notablement prolongée.

5° La castration augmente considérablement la quantité de lait fournie annuellement par chaque vache.

6° Sous l'influence de la castration , le lait acquiert des qualités bien supérieures à celles du lait de vaches ordinaires , et il devient éminemment propre à l'allaitement artificiel des enfants et à l'alimentation des individus dont la santé réclame une nourriture substantielle , et en même temps légère.

Avant de finir , je ne puis m'empêcher de citer quelques mots d'une lettre de M. l'abbé Defourny, curé à Brognon , dans laquelle il dit :

« La vache est la seule ressource des habitants

de la commune de Brognon ; pour avoir plus de lait , ces habitants donnent à leurs vaches une nourriture forcée : en conséquence , elles sont souvent malades. On les engraisse difficilement , ou plutôt très rarement , parce qu'il faut renoncer au lait pour l'engraissement. Alors , on les veut presque pour rien , ou on les troque à perte. »

M. Defourny , membre correspondant de notre Académie , a fait concevoir à ses paroissiens les avantages qu'ils pourraient retirer de la castration de leurs vaches , et s'est adressé à M. Charlier , afin qu'il voulût bien faire connaître à qui de droit le procédé de l'opération ; et , en terminant sa lettre , il dit : « Je m'adresse à vous comme à un ami de la société et de la classe pauvre et laborieuse de nos campagnes. »

Pénétrés , Messieurs , des sentiments que vient d'exprimer M. l'abbé Defourny , et tenant compte à M. Charlier des efforts , de la constance et du zèle qu'il met à propager une chose que votre commission juge bonne et utile dans son application , nous croyons devoir vous signaler M. Charlier comme ayant droit , au moins , à une médaille d'encouragement pour service rendu à la société , et afin de l'engager à poursuivre son œuvre de progrès.

Lecture de M. Bandeville.

LETTRE DE M. LE BARON FERDINAND DE ROISIN.

Monsieur le Président ,

Des circonstances indépendantes de ma volonté, à part les préoccupations de l'époque , bien faites pour troubler cette paix , cette quiétude de l'âme, bienfaisantes compagnes du travail intellectuel , m'ont fait différer depuis longtemps de vous adresser une lettre qui me tenait à cœur, puisqu'elle devait me rappeler au souvenir de l'Académie de Reims. — L'abandon à la providence , dès-lors l'espoir en l'avenir , ranime , soutient la confiance , et l'on revient aux études chéries. J'adresserai donc aujourd'hui , à mes chers et honorés collègues, une communication de nature à les intéresser , au double point de vue archéologique et littéraire.

L'Allemagne réclame sa large part des gloires monumentales de l'art chrétien ; néanmoins , la critique de nos jours incline de plus en plus à attribuer à la France l'initiative et la propagation du style ogival. En effet , si , d'une part , Notre-Dame de Tournai et Notre-Dame de Châlons-sur-

Marne indiquent, en deux voies diverses, une influence germano-romane; de l'autre, la cathédrale de Cologne, fille de la cathédrale d'Amiens, accuse l'influence ogivale française. En tenant compte de l'analogie, de la similitude flagrante des deux premières basiliques, on concevrait, à la vérité, que l'art rhénan de transition, réduit à ses propres forces et en dehors de toute action étrangère, eût atteint quelque jour à la phase gothique dont il avait posé tous les éléments; mais ce que l'on ne saurait admettre, en présence des monuments construits en Allemagne durant la première moitié du ^{xiii}^e siècle, c'est qu'en 1248 le dôme de Cologne ait été le produit de l'art purement rhénan et allemand (a).

Procéder à la solution du problème par la comparaison des monuments, est la méthode rationnelle; mais voici venir une question préalable, ou, si l'on veut, auxiliaire. Quelles étaient, au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècles, les relations intellectuelles entre la France et l'Allemagne? Quelle influence la France aurait-elle exercée durant cette période sur la littérature, la vie sociale et l'art en Allemagne?

Un livre remarquable (1) de M. Vackernagel de

(a) Voyez mon *Essai sur les styles architectoniques germano-roman et de transition au moyen Rhin*. — Congrès archéologique de Lille, 1843, page 54. Je disais, à cette époque, « Un mouvement ogival, débouchant par la Picardie, a dû s'avancer vers la Belgique. » J'ai la conviction, aujourd'hui, que la transmission était au moins aussi active par la Champagne et la Moselle.

(1) *Altfranzösische Lieder und Leiche von Wilhelm Wackernagel* Basel Schweighauserische Buchhandlung, 1846, in-8° de 16 feuilles.

Baal , philologue bien connu , nous vient en aide et remue , en quelque sorte , les fibres intimes de la question.

Personne n'ignore les curieuses pérégrinations du fameux manuscrit de Bern , prêté à Paris sous l'empire , égaré , mis en vente publique , racheté et réintégré à la bibliothèque de Bern , sous vœu de stabilité perpétuelle. M. Wackernagel s'est fait éditeur de 52 pièces de poésies romanes (1) contenues au précieux codex , en les accompagnant d'appréciations grammaticales et littéraires. Après avoir fait preuve de cette érudition linguistique , qui étonnerait , si la philologie allemande ne nous y avait habitués , l'auteur nous offre une consciencieuse étude sur l'ancienne poésie lyrique française , *considérée en elle-même et dans ses rapports avec la poésie provençale* (2). Puis il nous dit : « J'en viens à une question , » dont l'examen et la solution forment le but » essentiel de mon travail. C'est à savoir si , à » l'instar de la poésie épique , la poésie lyrique » du moyen-âge allemand s'est développée sous » l'influence française ? Cette question , je la » pose pour la résoudre affirmativement (3). »

La thèse est nouvelle en Allemagne , elle est d'une haute portée ; suivons pas à pas le professeur de Baal (4).

(1) Le codex contient 280 pièces avec nom d'auteur , et 238 anonymes.

(2) Chapitre IV , p. 165 à 195.

(3) Début du chapitre V , p. 195 à 258. Le chapitre VI et dernier traite des rapports de l'ancienne lyrique française avec la lyrique italienne , p. 258 à 281.

(4) Je ne m'astreins à une traduction littérale que selon les exigences du texte.

Dès avant la fin du ^x^e siècle , l'institution des tournois était parfaite en France. Là , comme aux Pays-Bas , forts jouteurs et bonnes lances surent réellement maintenir en honneur ces chevaleresques exercices , noviciat et repos de la guerre. Le Minnesinger Heinrich von den Thürlein célèbre les joutes de Flandre , de Normandie , de Brie et Champagne (*tschampanye*).

Ces mêmes contrées , berceau des croisades , persévérèrent entre toutes dans le saint enthousiasme qu'inspirait la cause du Christ , enthousiasme formulé par gestes et prouesses. Aussi , France et Flandre (1) on les jugeait , au ^{xii}^e siècle : *Fines fleurs de chevalerie*. Ajoutez le merveilleux essor qu'avaient pris de riches et populeuses cités , et vous le comprenez , le territoire arrosé par la Meuse était un foyer qui rayonnait en tous sens ; c'était là que battait le cœur , c'était là que se dispensait au loin une vie nouvelle. Quant à l'Allemagne , elle ouvrait avec empressement accès à ces influences du nord-ouest , lesquelles n'atteignaient pas seulement les hautes classes , mais pénétraient jusques aux rangs infimes de la société.

Les Pays-Bas , les bonnes villes de Gand , Ypres , fournissaient aux paysans de l'*Oesterreich* leurs habits de gala. Dans le château comme dans la manse , nobles et bourgeois ne se targuaient de *beau parler* , qu'autant qu'ils *flandrisaient* (*als sie flämmten*) ; car un flamand c'était l'homme

(1) Flandre comprend ici l'Artois , le Cambrésis ; Champagne comprend la Brie , le Senonais ; Flamands s'entend des habitants de la Flandre Flaminguante.

raffiné de langage et d'éducation. Comme , après tout , *flandricisme* n'en restait pas moins *germanisme* , on ne s'en tenait pas là. Au pays de la Meuse , il y avait une sorte de fusion entre les Français et les Allemands. Le frottement des dialectes tendait à effacer la démarcation linguistique, et maint personnage possédait les deux idiômes. La chronique uspergienne dit de Godfroid de Bouillon : « Nostræ gentis milites præ » cunctis bellatoribus honoravit , feritatemque » illorum suavissima urbanitate gallicis cabellaris » commendans , invidiam quæ inter utrosque » naturaliter quodammodo versatur , per innotuit » tum sibi utriusque linguæ peritiam mitigavit. » Un manuscrit de Neuemburg , recueil de chansons françaises , termine par deux vers , le premier moitié latin et flamand , le second français et allemand.

Ego amo vos boven allen die leven

Quand il vous plara , fudy my trost geven.

L'Allemagne donnait tête baissée en pleine gallomanie. Le clergé puisait la haute science théologique aux écoles de Paris , et peu à peu la manière de vivre , de parler , l'art lui-même prirent modèle en France.

Chez nos bons voisins les Français , on faisait médiocrement cas des Allemands , témoin le roman du renard (Rheinart LXXX Jac. Grimm) ; mais qu'importe ! on n'en venait pas moins d'outre Meuse se frotter d'érudition cléricale , et ce faisant , on s'initiait aux beautés du style ogival , que l'on trouve bon maintenant d'appeler *gothique* , *allemand* ou *germonique*. Chevaliers et manants s'habillaient de préférence d'étoffes fran-

çaises, façonnées sur coupe française, et conservant (éttoffe et façon) leurs noms français. Chevaliers et manants dansaient des danses françaises sur des airs venus de France (1); et le renom d'être *waleis*, gagnait à un poursuivant les bonnes grâces même des maritornes villageoises (V. d. Hag. 2, 1736).

Un fait essentiel, conséquence d'un autre fait essentiel, c'est que les formes chevaleresques françaises importaient en Allemagne la vie de cour et l'élocution de cour. *Courtois* et *villain* trouvaient leurs synonymes *hövisch* et *törperlich*, tout le vocabulaire du *tournoiement* (2); les us et coutumes chevaleresques passaient et s'implantaient sur le sol germanique; d'illustres seigneurs fréquentaient sans doute les français (3), afin que leurs enfants pussent s'initier à ce beau langage. Quoi d'étonnant? La langue française avait pris pied chez les *mahométans*, à plus forte raison chez les croisés.

(1) Voici des noms d'origine française : *Fierlesei*, *Gimpelgampel*, *Gofenanz*, *Ridewanz*, *Heierleis*, *Treialtrei*, *Treirôs*. — Note de l'auteur.

(2) *Turnei*, *Buhurt*, *Tyost*, *Poinder*, *Puneiz*, *Sarjant*, *Garzûn*, *Crie*, *Harnasch*, *Halsberc*, *Spaldenier*, *Harsenier*, *Vintâle*, *Zimier*, *Ravit*, *Rabîne*, *Walup*, *Leischieren*, *Coverture*, etc. Note de l'auteur.

(3) Déjà, en 1109, l'abbé Guibert (Monædiarum III, 5), parle de deux enfants envoyés en France à l'abbaye Barisis, pour apprendre la langue. Antérieurement encore, on lit dans la chronique urspergienne, ad ann. 937: « Ex nostris etiam fuere qui gallica lingua » loqui sciebant. » — Le célèbre Otto de Freysingen, auteur de la chronique qui porte son nom, avait perfectionné son éducation à Paris. En revenant (1126 ou 27) il logea à l'abbaye de Morimond en Bourgogne, avec quinze jeunes allemands, parmi lesquels Henri de Karinthio, plus tard évêque de Troyes. Otto retourna à Paris

Aussi, dans le commerce journalier, faisait-on montre du savoir dire que l'on possédait, ou dont on se piquait, par l'emploi affecté de mots et de phrases françaises. Gens de bas étage, qui se croyaient quelque chose, singeaient le seigneur (V. d. Hagen 2, 806. Helmbr. 726), et le minnesinger der Tannhäuser, parodie évidemment cette forfanterie doublement déplacée, par deux chansons où il entasse l'un sur l'autre des mots romans. Le Pastiche de Wolfram von de Wolfram von Eschenbach (1) est de moins

1128), devint abbé de Morimond (1131), évêque de Freysingen (1137), prit part à la croisade (1148), et revint mourir à Morimond en 1156. — Un manuscrit en la possession du savant abbé Texier, nous apprend qu'en 1181, Girard, abbé de Pieburg (près Bonn) et Guoderan, chanoine de Bonn, séjournèrent à l'abbaye de Grammont en Limousin, au retour d'un pèlerinage à St-Roc Amadour; quatre frères de l'ordre se rendirent à leur tour à Cologne, où l'archevêque Philippe de Heinsberg leur octroya de précieuses reliques. — Interrogeons-nous la poésie? le héros Tristan fut envoyé à l'étranger pour y apprendre langue étrangère.

Durch fremde sprach in fremdiu land.

Adenez-le-Roi, à la manière du temps, nous raconte un usage contemporain (vers 1250), en le mettant sur le compte de l'ère de Charlemagne, quand il dit :

Tout droit a celui temps, que ja ci vous devis
Avoit une coustume ens el tyois pais
Que tout li grand seignor, li conte, li marchis
Avoient entour aus gent françoise tout dis.
Pour apprendre français leurs filles et leurs fils.

Voyez les notes de Massmann aux poèmes d'Eraclé et Eraclius.

(1) Wolfram von Eschenbach est le grand poète du moyen-âge allemand; sérieux jusqu'à la mélancolie et au mysticisme, imitateur qui procède par des créations, chevalier toujours pénétré de l'éminence de son ordre. Son poème de Parzival formule toutes les hautes idées intellectuelles d'une époque où le prêtre était l'initiateur et le guerrier l'adepte, et qui réagissaient sur le corps social par la double action du clergé et de la chevalerie.

bon aloi qu'il n'en a l'air ; il a quelque chose de mutin, de malicieusement ironique ; on dirait de cet abbé de Pegau, lequel ripostant à son évêque de Mersebourg, par une missive tout à la fois courtoise et impertinente, débute par : « Salt pur salt et una avant. Sunt autem hæc » verba gallica et sic sonant in latino : salutem pro salute et unam plus. » Mais dans la contrée rhénane, que le Marner raille à ce propos, mais chez Gottfried de Strassburg (1), ce luxe étranger est un parti pris, plus naturellement encore, chez les proches voisins de la France ; et l'on se demande si Jean de Brabant avait conscience d'avoir sans cesse sur les lèvres des mots français. Les traces de ces importations sont encore visibles aujourd'hui dans le bas allemand : le haut allemand a fait maison nette.

Remarquons-le, ce n'était pas seulement d'envahissantes cohortes de mots acceptés littéralement, on germanisait tournures et mots romans, sorte de plagiat qui n'était pas destiné comme l'autre à surnager à la surface de la langue. Encore une fois, le gallicisme trônait en Allemagne. S'agit-il toutefois de se prononcer sur un de ces intrus, il faut être circonspect, car il y avait nécessairement un contingent sous

(1) Gottfried de Strassbourg, poète sensualiste, railleur, libre et frivole penseur, forme un contraste parfait avec Wolfram von Escheubach. Sous le point de vue esthétique et moral, le Tristan et le Parzival sont à l'antipode l'un de l'autre, à tel point qu'ils ouvrent une double voie au goût et à la tendance poétique, comme en témoignent les productions qui suivent immédiatement.

régime de communauté ; l'analogie résultant alors , tout simplement , de ce que les deux langues étaient modernes. Le français est sans nul doute tributaire de l'allemand (1) ; il n'en reste pas moins avéré que nombre de mots et de tournures inconnues à l'ancien haut allemand , apparaissent dans le moyen haut allemand devenu langue de cour.

L'influence de l'idiôme français entraînait logiquement l'influence de la littérature française. C'était une entrée bras dessus , bras dessous , l'une aidant l'autre , et l'esprit chevaleresque allemand nouvel éclos , d'aller à elles et de leur faire fête.

Nous voici sur le terrain littéraire, restons-y.

L'année 1150 ouvre en quelque sorte , pour la poésie française, la période de floraison ; les régions favorisées furent sans contredit la Flandre et la Champagne. Ajoutez la durée d'une vie humaine , et vous voyez surgir au bas Rhin la poésie du haut moyen allemand , partant à proximité immédiate de la poésie française, sauf l'enclave flamande , séparation imaginaire ; en réalité , point de jonction et moyen de transmission. Ce n'est pas que , plus en amont du beau fleuve , il n'y eût , de temps à autre , contact littéraire entre les deux peuples. Ainsi , Guiot de Provins (2) et Henri de Weldeck se

(1) L'emploi au pluriel de substantifs abstraits (nommément *amor*), la construction substantive de *moult* et *poue* avec le génitif, la question optative avec *car* ou *cor*, le pronom personnel rétroactif dans la réponse avec *o* ou *non*, etc. Note de l'auteur.

(2) Wolfram von Eschenbach invoque, dans son *Perceval* (l'ar-zival), un devancier , Guiot le chanteur « un provençal qui aurait

rencontrèrent à la cour plénière tenue à Mayence en 1184, par l'empereur Frédéric; Doëte de Troyes y vint également; mais des rapports organisés, permanents, n'existaient véritablement qu'au bas Rhin, là seulement, où durant le même siècle, les mêmes décades, on voyait s'élever d'admirables monuments religieux et surgir aussi un mouvement d'hérésies réformatrices, double témoignage de la vitalité intellectuelle et artistique des populations.

La poésie épique de cour du moyen haut allemand a donc vu le jour sur les bords du Rhin, et les premiers essais de la jeune muse, à l'endroit de l'étoffe comme de la forme, s'avouent, par le fait, tributaires de la France. La critique allemande est d'accord sur ce point, et avec raison: car l'idiôme des anciennes épopées de cette période est bas rhénan et non haut allemand; et il en

écrit en français. » Charles Lachmann, le savant éditeur de Wolfram, pense qu'il s'agit ici de la langue romane du nord, attendu que l'illustre Minnesinger compare le français qu'il parlait au dialecte champenois. Feu M. de Schlegel émettait l'opinion contraire, se fondant sur la présence de formes provençales et d'un grand nombre de *nomina propria*. (Voyez ma traduction de Diez, la *poésie des troubadours* p. 215) M. Wackernagel dit à son tour: « Maintenant que nous possédons, outre la bible de Guiot, une suite de chansons (le recueil en contient 8 du n° 15 à 18), attribuées à un trouvère homonyme, l'hypothèse, que *Kyot la chantiure* de Wolfram ne fasse qu'un avec Guiot de Provins, gagne pour moi en vraisemblance; son *Perceval*, qui reste à retrouver, doit être un remaniement de celui de Chrestien de Troyes, car Wolfram affirme s'en tenir à Guiot, et néanmoins de longs passages du poème concordent avec Chrestien. Guiot accuse Chrestien d'avoir altéré la fable, Wolfram le donne à entendre: « il fait tort à la fable » *dem mære unreht* (Wolfr. parz. 827), c'est une raison à l'appui de mon opinion.

est de même des chants du Minnesinger Heinrich von Veldeck , proclamé par ses successeurs le fondateur de l'art. Il y a plus , avant qu'Heinrich eût imité l'énéide de Chrestien de Troyes , d'autres poètes avaient déjà importé des originaux français. Déjà les sagas carolingiens , le poème du *Renard* , avaient opéré , sous travestissement français , leur rentrée en Allemagne ; un trouvère artésien , Gauthier d'Arras , dédiait en 1156 , à l'empereur , le lai d'*Isle et Galeron*. Il était , d'ailleurs , réservé aux romans arturiens d'exercer une influence marquée sur le débit des sagas héroïques.

Quant à la poésie lyrique , la critique d'outre-Rhin , non sans quelque complaisance , il est vrai , la proclame nationale et spontanée. Cela est vrai , si l'on n'a égard qu'à la lyrique des troubadours ; à part toutefois l'imitateur de Folquet de Marseille , le comte Rudolf III von Neuenburg. Mais la France comptait aussi des pléiades lyriques en Flandre comme en Champagne. Chrestien de Troyes produisait dans les deux genres. L'Allemagne pouvait-elle adopter l'un et repousser l'autre ? Heinrich von Veldeck est bien réellement le fondateur des deux poésies en Allemagne. « J'avise , s'écrie Gottfried de » Strassburg , qu'il tient son savoir de Pégase. » Je ne l'ai jamais vu , mais j'entends que les » poètes qui furent maîtres , de son temps et » depuis lors , lui accordent cette louange d'avoir » inoculé la première greffe sur la langue allemande (tuitischer zunge). Elle a poussé rameaux et fleurs.... C'est là que ceux qui poé-

» tisent maintenant cueillent branches et fleurs ,
» mots et sons. » Or, les chansons d'Heinrich
offrent, tout comme son *énéide*, l'emploi de
mots français (*poisûn*, *pris*, *amis*), et ce que
nous possédons ou connaissons des premiers
essais de la lyrique du moyen haut allemand,
se réclame du bas Rhin et de plus loin encore,
de la France. Nous citerons les chansons d'amour
de Friedrich von Hausen, qui tomba sous le
cimeterre turc (1190) ; de Bernges de Horreim,
aujourd'hui Horrem, près d'Aix-la-Chapelle ;
les vers d'un ancien poète, qui renoncerait au
monde entier, quand bien même il lui appartiendrait
du Rhin jusqu'à la mer, pour les bonnes
grâces de la reine d'Angleterre, Eléonore.

En Allemagne, les destinées des deux poésies
diffèrent en ce que la lyrique, une fois l'impul-
sion reçue, gagna bientôt tout l'empire, tandis
que l'épique dut stationner longtemps avant de
pénétrer en Souabe. C'est que l'épopée était
véritablement une nouveauté, une fleur exotique,
tandis que, depuis des siècles, l'influence de la
poésie d'église avait frayé la voie à la poésie ly-
rique ; le premier pas était fait, la nation l'avait
franchi avec ses propres forces. Dans une chanson
à formes clérico-nationales, Dietmar von Est in-
troduit le monologue d'un amant délaissé ; mais
il n'indique que très légèrement et brièvement
la situation qui amène cet abandon. Voilà l'exem-
ple indigène du mélange de l'élément épique
et lyrique, en quelque sorte, le degré de déve-
loppement organique, la transition d'un genre
à l'autre. Dietmar de Aist, Ditmarus de Agist,

dans le duché de Passau (1143 et vers 1170) ne pouvait être passible d'influence française.

L'ère de la poésie cléricale, au surplus, réagit fortement et visiblement sur l'ancienne poésie artistique des deux nations. Le double trait caractéristique des deux nations, c'est l'objectivité épique et le refrain. En d'autres termes, les plus anciens poètes, quasi contemporains du chant national, ont une prédilection marquée, les exemples fourmillent, à parler par l'âme ou les lèvres d'une autre personne; à dialoguer une chanson entière, selon l'ancienne manière épique. Quant au refrain, il est tout à la fois cléricale et national; notamment cléricale, s'il consiste dans l'articulation de sens ou de mots vides de sens. Exemple: *tandaradei, lodireundereie* (Misc. 2, 201). *Hyria hyrie nazuza trillirivos* (Grimm Friedr. 78). *Traranuretum, traranuriruntundeie* (V. d. Hag. 1). Lorsque, dans une chanson d'église, le peuple répondait au chant d'un prêtre ou d'un laïque par *kyrie eleison* ou *alleluia*, c'était pour la masse (1) une acclamation de l'âme, un chant sans paroles. Ces *hyria*, *hyrie* ne sont pas des consonnances fortuites. *Kyria*, *kyrie*(2) et *alleluia*, ou, en sup-

(1) *Laicorum popularitas*. *Alleluia*, cri de joie populaire des enfants, des bergers, des paysans, des marins; cri de bataille. Voyez les exemples dans Wernsdorf *de formula veteris ecclesie psalmodica Halleluia*, p. 21, et dans Gerbert. Il y aurait des pages à écrire à ce sujet.

(2) Je me borne à citer Durand: « Sane neumæ quæ in missa » fiunt représentant gaudium, quæ potius fieri solent in *e* ut in » *κυριε ελεησον* vel in *a* ut *alleluia*, quam in aliis vocalibus, » ad notandum gaudium spirituale, quod nobis restitutum est in *ave*, etc. (Comparez Gerbert 1, p. 339).

primant les consonnes, *aeuia* (encore *avoi*, *aoi*), *euouae*, c'est à-dire, *seculorum amen*, sont des refrains employés en France comme en Allemagne, même pour des chansons profanes.

On le conçoit maintenant, la poésie lyrique du moyen haut allemand est une plante à bulbe indigène, qui lève, vient en feuilles, mais il faut qu'une émanation d'outre Meuse insuffle le pollen étranger, colore et féconde la fleur. Il y a plus qu'un simple contact; à la dernière décade du douzième siècle, l'hybridation durait encore; la cause motrice du phénomène c'est ce précédent historico-littéraire commun aux deux nations, la poésie d'église. Gottfried de Strassbourg énumère toute une suite de formes lyriques à noms romans: *schanzun*, *pasturcle*, *re-truwange*, *folate*, *rundâte*, *refloit stampenie*, (TRISTAN 2292 sep. 8062 seq. 19214 s.) Walther de Klingen connaît l'usage de couronner les pièces de vers. Noublions pas ce renfort d'instruments de musique (et de quelle importance n'était pas alors la musique, eu égard à la poésie lyrique), dont les noms accusent suffisamment l'origine.

Les trouvères s'égarèrent-ils en Allemagne? En tout cas, plus d'un minnesinger visita la France. Walther connaît tout le territoire entre la Seine et la Marne; ultérieurement Konrad von Landeck s'est livré à bien d'autres pérégrinations: « Que » n'est-il de retour au lac de Genève, en Souabe, » hors de cet hiver qui sévit déjà sur la mer, » sur la Seine, sur l'Aisne. Il retrouverait dé- » lices et chants d'oiseaux; c'est là qu'à chaque

» heure , il envoie salut à sa bien aimée , plus
» belle que femme de Brabant, Hainaut, Flandre,
» France et Picardie. » (V. d. *Hag.* 4357).

Ce dont il faut particulièrement tenir compte; ce sont ces relations incessantes , manifestes avec la Champagne , autre patrie de la lyrique française. C'est encore ce duc de Brabant qui versifiait en français et en allemand , circonstance qui maintenait les rapports avec les trouvères de Flandre , ou les renouvelait sur nouveaux frais. Wolfram von Eschenbach dit qu'en Champagne , les paysans parlent mieux français que lui. (*Wilh.* 237). Une chanson de Neidhart ou Goelis (V. d. *Hag.* 2,806), prise les élégantes allures d'un paysan champenois. Plus tard , la renommée du roi chevalier , Thibaut de Champagne , se fait jour dans les œuvres des minnesinger. « Si j'étais roi de » Champagne , s'écrie Wachsmuth de Mullaussen » (V. d. *Hag.* 1,327 a) , je serais connu au » loin » *Wære ich künig in Schampenge, so wære ich witenân erkannt.* Konrad de Wurzbourg lui fait jouer un rôle brillant au tournois de Nantes. Quant au duc de Brabant trouvère , on s'accorde, en France comme en Allemagne , à voir en lui Henri III (1247-1266) , attendu que le prince de ce nom était le protecteur d'Adenez-le-roi ; mais c'est l'unique raison alléguée. Son fils Jean I (1260-1294), également Mécène d'Adenez, nous a laissé des chansons qu'il entendait composer en haut allemand , mais qui sentent fortement le dialecte des Pays-Bas. Dans ce legs figure une pièce qui , par le fond et la forme,

se rapproche de la pastourelle (V. d. *Hag.* 1,156). Or, puisque les pièces françaises comptent aussi une pastourelle, pourquoi ne pas attribuer le tout à Jean I? Sous une autre latitude, on voit le roi Wenzel I ou II poétiser également dans les deux idiômes limitrophes : l'allemand et le Bohême ; mais le cas n'a pas la portée du nôtre. Rien ne caractérise mieux la situation littéraire respective de la France et de l'Allemagne, qu'un sir de Brabant francisé, versifiant en français et s'essayant encore sur la lyre allemande.

M. Wackernagel établit ici le parallèle des deux poésies lyriques française et allemande, et s'attache à fixer les points d'analogie et de divergence, à caractériser leur individualité.

Je crois devoir clore une lettre déjà bien longue ; mais, si l'Académie de Reims le désire, je donnerai suite à ce premier compte-rendu.

Veillez, Monsieur le Président, etc.

BARON F. DE ROISIN.

Château de Kürenz, près de Trêves, 4 avril 1849.

LISTE

DES PIÈCES ÉDITÉES PAR M. WACKERNAGEL.

I.	Retrus Aïdefrois li baistairs.	<i>An chambre a or se siët la belle Beatris.</i>
II.	Aïdefrois li baistairs.	<i>Belle Ysabiaus pucelle bien aprise.</i>
III.	Anonyme.	<i>Kant uient ou mois de mai. Kauris est départis.</i>
IV.	Messires Gaises.	<i>Cant uoi l'aube dou ior nenir</i>
V.	Messires Gaises.	<i>Bien cuidai toute ma nie.</i>
VI.	Anonyme.	<i>En dist camors est douce chose.</i>
VII.	Li rois Amuris de Créons.	<i>Fine amor claine en moi per eritaige.</i>
VIII.	Cresteien de Troies.	<i>Amors tenson et bataille.</i>
IX.	Crestieins de Troies.	<i>De jolit cuer chanterai.</i>
X.	Crestieien de Troies	<i>Damors ke mait tolut et moy</i>
XI.	Tristans cest li lais dou chieure fuel.	<i>Per cortoisie depuel.</i>
XII.	Abuins desanène.	<i>Flours ne uerdure de prei.</i>
XIII.	Guios de Prouins.	<i>Contre le nouel tens.</i>
XIV.	Guios de Prouins.	<i>La bone amor ki en ioie me tient.</i>
XV.	Guios de Prouins.	<i>Les oxeles de mon paix.</i>
XVI.	Guios de Prouins.	<i>Ma ioie premeraiume.</i>
XVII.	Guios de Prouins.	<i>Moult me meruoil de ma dame et de moy.</i>
XVIII.	Guios de Prouins.	<i>Moult aurai lonc tens demo- reit.</i>
XVIII.	Forkes de Mersaille sorpointevin. II.	<i>Tuit demandent kest deuen- gue amor.</i>

- | | | |
|----------|--|--|
| xx. | De nostre signour. | <i>Jerusalem se plaint et li pais.</i> |
| xxi. | Maistres Renas de
nostre signor. | <i>Pour lou pueple resconforter.</i> |
| xxii. | Li rois Richar. | <i>S'ai nuls hons pris ne dirait
sa raison.</i> |
| xxiii. | Cunes de Betunez. | <i>Ay amors com dure departie</i> |
| xxiv. | Cunes de Betunes. | <i>Si uoirement com celle dont
ie chant.</i> |
| xxv. | Li rois de Nauaire. | <i>Tuit mi desir et tuit mi
grief torment.</i> |
| xxvi. | Anonyme. | <i>Rois de Nauaire et sires de
uertu.</i> |
| xxvii. | Gaises bruleis. | <i>De bone amor et de loiaul
amie.</i> |
| xxviii. | Anonyme. | <i>Hautement damors se plaint</i> |
| xxix. | Anonyme. | <i>Renoueleir ueul la belle en
chantant.</i> |
| xxx. | Anonyme. | <i>Roisignor cui io chanteir.</i> |
| xxxi. | Anonyme. | <i>Amors ont pris enuers moi
morteil guerre.</i> |
| xxxii. | Anonyme. | <i>Boin ior ait heu celle acui
suis amis.</i> |
| xxxiii. | Une dame. | <i>La froidor ne la ialée.</i> |
| xxxiv. | Gellebers de Berneiville. | <i>El besoing aoit on lamin.</i> |
| xxxv. | Li dus de Braibant. | <i>Biaus Gillebers dites sil uos
agree.</i> |
| xxxvi. | Maistres Richars de
Furniual. | <i>Teils sentremet de gairdeir.</i> |
| xxxvii. | Gontiers. | <i>Li xours comence torde-
ment.</i> |
| xxxviii. | Aneuses de Monve-
ron. | <i>Hidousement vait li mons
empirant.</i> |
| xxxviii. | Anonyme. | <i>Trois chose font une flor.</i> |
| xl. | Anonyme. | <i>Quant froidure trait afin.</i> |
| xli. | Anonyme. | <i>La uolenteis dont mes cuers
est ravis.</i> |
| xlii. | De nostre dame Jai-
kes de Canbrai. | <i>Retrouwange nouelle.</i> |

XLIII.	Jaikes de Canbrai ou chant tu mi desir.	<i>Kant ie plus pens acomen- cier chanson.</i>
XLIV.	Jaikes de Cambrai ou chant de bone amor et de loaul aimie.	<i>Loeir mestuet la roine Marie</i>
XLV.	De nostre Daimie.	<i>Nete gloriouse.</i>
XLVI.	Cest dou decort Colin Muset.	<i>Or noi lou douls tens repai- rier.</i>
XLVII.	Colins Muzes.	<i>Ancontre le tens nouel.</i>
XLVIII.	Pastourelle bastor neis.	<i>An mai a douls tens nouel.</i>
XLVIII.	Jocelins de Bruges.	<i>Lautrier pastoure seoit.</i>
L.	Anonyme.	<i>Lors quant uoi uenir.</i>
LI.	Anonyme.	<i>Quant se vient en mai. Ke rose est panie.</i>
LII.	Anonyme.	<i>An mai la matinée, a nouel tens desteis.</i>

M. Wackernagel a conservé rigoureusement l'orthographe du manuscrit. — La plupart des pièces sont inédites, et celles qui ont été éditées offrent de notables variantes; au surplus, le manuscrit de Bern, et l'extrait qu'en a fait le philologue allemand, mériteraient un compte-rendu à part.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

Lectures de M. Max. Sutaïne.

LECTURE DU 18 FÉVRIER 1848.

Suite de la Lecture faite le 5 Août 1847, sous ce titre :
Notes biographiques sur les Artistes rémois.

ARTISTES CONTEMPORAINS.

Avant de payer à la mémoire de ceux qui ne sont plus le tribut qui lui appartient, et de passer en revue des temps déjà loin de nous, il est nécessaire, pour compléter cette notice, de jeter un rapide coup-d'œil sur l'état actuel de l'art dans notre ville.

Dans notre grande cité, où le temps est dévoré par les affaires, où chaque minute est un capital précieux qu'il n'est pas permis de jeter au vent, les préoccupations industrielles, quelque puissantes qu'elles soient, n'ont pu toutefois détourner entièrement la population des généreux délassements de l'esprit et de la pensée. L'art compte encore parmi nous de laborieux et fervents disciples qui entretiennent le feu sacré, et font de nobles efforts pour l'empêcher de s'éteindre tout-à-fait.

Reims qui, à toutes les époques, a largement payé sa part d'intelligences, est sans doute encore aujourd'hui

l'une des villes les mieux douées sous ce rapport ; et , à l'exception de quelques cités privilégiées , il n'en est pas beaucoup peut-être dont le front resplendisse d'une plus brillante auréole.

Paris , cet ardent et envahissant foyer de lumière qui attire à lui presque tous ceux qui se sentent au cœur un besoin de lutte , un désir de célébrité , a prélevé aussi son tribut sur notre ville.

Plusieurs de ses enfants craignant sans doute que l'air ne vint à manquer à leur génie pour déployer ses ailes , voulurent lui donner l'essor sur un théâtre plus vaste et plus élevé ; mais la patrie , comme une bonne mère qui tourne toujours ses regards du côté de ses fils absents , n'a pas oublié ceux que l'amour de la gloire a entraînés loin d'elle : c'est donc aussi par eux que nous commencerons la liste de nos illustrations contemporaines.

M. ALP. PÉRIN.

Il en est un surtout , M. Alphonse Périn , peintre d'histoire , qui , par le caractère et l'élévation de son talent , vient se placer à leur tête. Fils d'un artiste rémois distingué lui-même , élève de Pre-Narcisse Guérin , M. Périn , après avoir puisé aux meilleures sources en France les préceptes de l'art auquel il consacre sa vie , alla compléter à Rome les études sérieuses qui devaient faire de lui l'un des plus dignes interprètes de la peinture moderne.

Absorbé par la recherche continuelle de la grandeur et de la vérité , notre compatriote s'inspira de la noble simplicité des grands maîtres , et résolut de marcher sur leurs traces. Prenant l'art où l'avaient laissé les écoles chrétiennes des 15^e et 16^e siècles , il renouvelle , à notre époque d'impatience fiévreuse et d'entraînement , ces miracles de persévérance qu'une foi sincère dans l'avenir peut seule faire accomplir.

Disciple de cette école sérieuse d'où sont sortis Guérin, Prudon, Ingres, Ary Scheffer, Léon Coignet, M. Périn n'admet pas le laisser-aller sans façon et cavalier avec lequel, sous prétexte de poésie, quelques adeptes abordent la grande peinture. Pour lui, l'art est une religion qui commande le respect et repousse la familiarité. Il a prouvé une fois de plus qu'on peut être poète sans s'écarter de la pureté de la ligne, coloriste sans s'abandonner aux hasards de la palette, en un mot, que l'exagération ne remplace pas le sentiment.

Chargé dans les derniers temps de l'exécution des peintures murales de l'une des chapelles de l'église de Notre-Dame de Lorrette, de la chapelle de la Communion, M. Périn s'est consacré sans réserve à la tâche qui lui a été confiée. Dire ce que notre artiste a dépensé déjà de dévouement, de patience et de talent pour son œuvre, serait refaire l'histoire des peintres religieux du moyen-âge. Tout entier à la vie contemplative, s'inspirant de l'esprit des livres sacrés, méditant sur les écrits des pères de l'Église, notre compatriote a concentré toute son existence dans la réalisation d'une grande pensée : la représentation des mystères les plus élevés de la religion chrétienne. Pour répandre sur sa composition, d'une ordonnance pleine de noblesse et de dignité, le calme qui convient à la peinture évangélique, il l'exécute à la cire, évitant ainsi le miroitement de l'huile et du vernis qui souvent fatigue l'œil et nuit à l'effet.

Forcé de lutter contre les défauts de constructions faites à la hâte, d'enlever, de recommencer des parties qui, peintes à peine, se trouvaient détériorées déjà par la fraîcheur des murs, notre artiste ne perdit pas courage ; sa persévérance surmonta tous les obstacles.

Cet immense et remarquable travail a déjà coûté à M. Périn la moitié de son patrimoine et les plus belles années de sa vie ; mais, pour les hommes sérieux et

sûrs d'eux-mêmes, le présent n'est qu'un temps d'épreuve dont ils font bon marché ; pour eux , l'avenir est tout , et notre compatriote a foi dans l'avenir.

Entre autres tableaux qui tous portent le cachet d'un talent véritable et consciencieux , on doit encore à M. Périn une *Sainte Famille* , une *Samaritaine* qui obtint la médaille d'or en 1827. — Un *Tobie* rendant la vue à son père , et plusieurs bons portraits.

Malheureusement , absorbé par les travaux de sa chapelle , il a depuis longtemps déjà renoncé aux succès éphémères des expositions annuelles , et son nom est presque inconnu de la foule qui comprend peu cet ascétisme austère de l'art ; mais il a pour lui le suffrage des artistes dont plus d'un , parmi les plus célèbres , a senti grandir sa pensée à l'aspect de son œuvre ; tous lui rendent la plus entière , la plus éclatante justice.

M. LAURENT DÉTOUCHES.

Sur le terrain de la peinture historique nous retrouvons encore , debout et se frayant courageusement la route au milieu des obstacles , un autre enfant du pays , M. Laurent Détouches , qui est parvenu déjà à se faire un nom dans cette grande ville où l'affluence des talents de premier ordre éteint et étouffe si facilement les réputations naissantes.

Depuis plusieurs années , M. Détouches a vu ses œuvres figurer parmi les élus du Louvre , et l'un de ses premiers tableaux fut un hommage rendu à sa patrie.

C'est en 1841 qu'il exposait son *Colbert présidant à l'achèvement des travaux du port de Dunkerque* (1). Ses progrès le firent distinguer bientôt et attirèrent sur lui

(1) Qui lui valut une médaille d'or.

l'attention des dispensateurs des faveurs artistiques. Des travaux importants lui furent confiés par le ministère de l'intérieur, pour le compte duquel il exécutait, en 1843, sa *Résurrection du Lazarre*, qui orne l'église de Fismes, et, en 1845, son *Martyre de S^{te} Eulalie*. Ses tableaux les plus importants sont, outre ceux que nous venons de signaler, sa *Jeanne d'Arc*, en 1841, et sa *S^{te} Elisabeth de Hongrie*; en 1842, *Richelieu au Siège de Pignerolles*; en 1844 et 1845, *Le dernier vœu d'une mère* et *Les jours heureux*; en 1846, *Sully, enfant, échappant aux massacres de la Saint-Barthélemi, avec un missel*.

Toutes ses compositions se recommandent par des qualités solides et surtout par la disposition du sujet et l'agencement des personnages. S'entourant des meilleurs modèles, travaillant avec une intelligente énergie, M. Détouches sonde avec ardeur les replis les plus cachés de l'art pour lui arracher ses plus intimes secrets. Qu'il persévère dans la voie qu'il s'est tracée, qu'enhardi, soutenu par ses premiers succès, il continue à marcher en avant, et l'avenir, qui lui tend la main, lui gardera aussi quelques fleurs de cette couronne d'immortelles si difficile à saisir, et que les vrais artistes ne doivent jamais perdre de vue.

M. MAXIME DAVID.

La miniature, cette gracieuse personnification des souvenirs les plus chers et les plus intimes, a aussi son représentant rémois à Paris. Tout le monde connaît les charmants portraits de M. Maxime David, l'un des élèves les plus distingués de M^{me} de Mirbel.

Parler de la finesse de touche, de la pureté de dessin, de la finesse du coloris de M. David, serait répéter ce que chacun sait; sa réputation est faite depuis longtemps,

et bien peu songent à lui disputer le rang élevé qu'il a su conquérir.

Il est devenu l'un des peintres de miniatures les plus recherchés ; en le caressant de son aile dorée , la mode , cette fée capricieuse et fantasque , s'est montrée juste cette fois. Notre compatriote laissera heureusement un bon nombre de portraits précieux , qui rediront longtemps son nom à la postérité.

M. J.-B. BOULANGÉ.

L'art , qui se révèle sous tant d'aspects divers , a rencontré dans la petite pléiade rémoise qui brille au milieu des étincellantes constellations de la capitale , des représentants dans tous les genres. Il en est un qui , par sa forme grandiose , par sa magique et prestigieuse vérité , se fait plus facilement comprendre de la foule et provoque son admiration. Nous voulons parler de la peinture de décors qui s'est élevée , de nos jours , à un si haut degré de perfection , et qui a trouvé dans un enfant du pays , dans M. J.-B.-Louis Boulangé , de Verzy-les-Reims , un de ses plus habiles interprètes.

M. Boulangé , né à Verzy en 1813 , et qui , depuis plusieurs années , est devenu le collaborateur de nos peintres de décors les plus célèbres , avait d'abord étudié l'art dans ses proportions les plus délicates ; il avait d'abord commencé par peindre sur porcelaine. Bientôt notre compatriote , mal à l'aise dans les limites étroites de ce travail patient et minutieux , voulut donner un libre essor à son imagination , et troqua sa palette d'émail contre la brosse du décorateur.

Élève de Cicéri , vers 1832 il exécuta , sous le nom et pour le compte de ce maître habile , des travaux considérables à Douay , Lille , Troyes , St-Cloud , Versailles et Trianon ; les grands théâtres de Paris , l'Opéra , les Italiens , le nouveau théâtre historique , etc. etc. , lui doivent

une partie de leurs embellissements et de leurs décors... L'Angleterre elle-même fit un appel à son talent, et la salle de Covent Garden, à Londres, possède plusieurs toiles de lui.

Ce qu'il y a de plus remarquable, peut-être, c'est que la manière large, l'énergie de brosse et d'effets qu'exige ce genre de peinture, s'allient chez notre compatriote, quand il le veut, à une grande légèreté de main, à une délicatesse précieuse d'exécution. Il a exposé, en 1845 et 1846, deux ou trois petites toiles, charmantes fantaisies, peintes avec une finesse qui ne décèle nullement le décorateur, et qu'envieraient les paysagistes les plus renommés; son *Effet de givre*, d'une si saisissante vérité et qui faisait partie du salon de 1846, avait obtenu les honneurs du grand salon carré. Avec une telle flexibilité de talents, qui accuse un travail consciencieux et des études sérieuses, l'avenir ne peut faire défaut à M. Boulangé; son nom déjà serait cité parmi les plus célèbres, si le public, qui fait les renommées, savait qu'une bonne partie des meilleurs décors qu'il admire sur la foi des hautes réputations qui les patronnent, sont dus, en réalité, à son talent

—

M. CH. LAUVET.

Après les noms que nous venons de citer et qui représentent dignement l'art rémois à Paris, nous devons mentionner encore celui d'un tout jeune homme, enfant de notre ville, et dont les débuts répondent à la sollicitude dont il est entouré. Nous voulons parler de M. Charles Lauvet, qui, après avoir étudié sous Henri Scheffer, est entré dans l'atelier de Picot, où se complète actuellement son éducation artistique.

Dès l'enfance, une de ces vocations irrésistibles et qui sont comme une seconde nature, entraînait vers l'art du

dessin toutes les forces de l'intelligence du jeune Lauvet. Croyant céder à la voix de la raison, il chercha d'abord à résister à ces goûts qui lui semblaient trop en dehors de la route qu'il s'était tracée ; il lutta, et cette lutte elle-même offre à l'observation et à l'étude de l'analyse des penchans une particularité qui nous a semblé assez curieuse et assez intéressante pour être consignée dans ce recueil.

M. Lauvet était clerc d'avoué, et, en cette qualité, crayonnait autant de bonshommes qu'il griffonnait de rôles de procédures ; seulement, ses bonshommes valaient mieux que ceux de MM. les clercs ordinaires. Persuadé cependant que son avenir ne devait pas dépasser les limites d'une étude d'avoué ou d'huissier, il fit appel à sa raison, et se voua avec une résolution héroïque à l'étude de la jurisprudence. Or, pour mieux se pénétrer de l'esprit de la loi et en graver plus profondément la lettre dans sa tête, il imagina de copier le code, et se mit avec ardeur à la besogne. Mais, hélas ! pendant que la tête travaillait, la main ne restait pas inactive ; elle ornait tantôt une lettre, tantôt un titre, si bien qu'enfin du compte M. Lauvet se trouva avoir accompli l'œuvre la plus bizarre et la plus originale : *un code de procédure illustré*. C'est bien certainement la dernière illustration à laquelle on aurait songé.

N'y a-t-il pas quelque chose qui donne profondément à penser dans ce duel que se livrent, à leur insçu, deux sentimens rivaux ; dans cette persistance opiniâtre d'une vocation qui grandit au milieu des travaux les plus antipathiques à ses tendances, et finit par sortir, pour toujours, victorieuse de la lutte ?

Dès-lors, en effet, le jeune Lauvet cessa de résister aux entraînemens qu'il ne pouvait vaincre ; affermi dans sa résolution nouvelle par de bienveillans encouragemens, il échangea l'étude de l'avoué contre l'atelier du peintre, et il trouvera, nous n'en doutons pas, plus

tard , la récompense de sa persévérance et de ses efforts. L'un des bons élèves du maître habile qui dirige ses études, il a su prouver déjà qu'il était digne de la sollicitude dont il était l'objet. Quelques toiles de lui , envoyées dernièrement à Reims , témoignent des dispositions heureuses que l'étude murira encore , et que le temps achèvera de développer. Parmi ces ouvrages se trouvaient le portrait d'un de nos compatriotes (1), dont la ressemblance , au dire de tous ceux qui l'ont connu , ne laissait rien à désirer , et plusieurs esquisses qui , plus tard sans doute , deviendront des compositions sérieuses.

L'une d'eile , représentant l'abbé J.-B. De la Salle ouvrant la première école chrétienne des Frères , était à la fois un pieux hommage rendu aux instituteurs qui prirent soin de son enfance , et un souvenir historique pour la ville , qui fait tant elle-même pour l'instruction de ses enfants.

Espérons qu'un jour cette ébauche prendra , sous le pinceau du jeune artiste , des proportions importantes et deviendra l'ornement de notre musée.

M. JULES LUNDY.

Au nombre des formes si variées sous lesquelles l'art se révèle , il en est une bien chère aux archéologues , aux bibliophiles , et qui appartient autant à la science qu'à l'art lui-même ; nous voulons parler de l'imitation des anciens manuscrits et de la reproduction des précieuses richesses qu'ils contiennent.

Un de nos compatriotes , M. *Jules Lundy* , paléographe , dessinateur à l'imprimerie nationale , a su atteindre à un haut degré de perfection dans cet art qui fait l'ornement de nos bibliothèques , et qui exige autant de

(1) M. Lefèvre-Géniin , qui habite actuellement Paris.

patience que de véritable talent. Ses beaux dessins paléologiques sont , à bon droit , très estimés des amateurs et des savants , et lui ont acquis déjà une juste réputation.

En 1844 , il envoya à l'*exposition des produits de l'industrie française* des travaux remarquables , qui lui valurent une médaille de bronze et des éloges mérités. Voici en quels termes s'exprimait sur son compte le rapport du jury central :

« M. Lundy a exposé des dessins et gravures qui , par
» leur perfection , appartiennent plutôt à l'exposition des
» beaux-arts qu'à celle de l'industrie. Cependant , comme
» ses travaux calligraphiques servent à l'ornement des
» livres et sont une parfaite imitation des manuscrits ,
» le jury accorde une médaille de bronze à M. Lundy ,
» pour les beaux dessins et la belle exécution des plan-
» ches qui ont servi , soit à des titres de la collection
» orientale publiée par l'imprimerie nationale , soit à
» des imitations de manuscrits reproduits dans le bel
» ouvrage de la paléographie publié par M. Sylvestre. »

Collaborateur , en effet , de la collection orientale publiée par l'imprimerie nationale , et de la paléographie de M. Sylvestre , M. Lundy a puissamment contribué à l'embellissement de ces magnifiques ouvrages ; mais son œuvre capitale , œuvre qui intéresse en même temps notre ville à un haut degré , c'est son admirable copie de l'*évangiliaire slave* , dit *texte du Sacre* , dont le précieux manuscrit appartient à la bibliothèque de Reims.

Au sujet de ce livre , de son origine , de son histoire , de son arrivée à Reims , les savants de tous les pays donnèrent carrière à leur imagination ; ce qui paraît certain maintenant , c'est que sa première partie , écrite de la main de St Procope , est le plus ancien monument de l'écriture slavone , et qu'ainsi ce manuscrit si envié , sur lequel , dit-on , plusieurs rois de France ont prêté

serment à leur sacre , est d'un immense intérêt pour la science philologique (1).

Vers 1843 , le savant directeur de la *Paléographie universelle* , M. Sylvestre , obtint de l'administration municipale de Reims l'autorisation de reproduire ces pages précieuses , et confia à notre compatriote l'exécution de cet important travail , dont l'empereur de Russie avait bien voulu accepter la dédicace (2).

M. Lundy s'acquitta de sa tâche avec un remarquable talent ; son œuvre est un *fac simile* d'une perfection irréprochable.

Notre jeune paléographe a envoyé , en 1845 , à l'exposition *des Amis des Arts* de notre ville , de beaux dessins , des modèles d'ornementation et des imitations de manuscrits dont l'habileté d'exécution ne laissait rien à désirer.

La renommée , qui répand au loin les noms privilégiés des grands directeurs de travaux d'art , laisse longtemps dans le silence et l'oubli ceux des artistes habiles et

(1) Voici comment M. Louis Paris , le savant conservateur de la bibliothèque de Reims , résume les diverses opinions des archéologues au sujet de ce manuscrit :

Le texte slavons , dit *texte du Sacre* , de la bibliothèque de Reims , est divisé en deux parties bien distinctes : l'une de 16 feuillets , c'est l'autographe de St Procope , premier abbé du monastère de Sazava , et l'un des patrons de la Bohême. Exécuté , vers 1030 , en caractères cyriliens ou méthodiens , il est aujourd'hui le plus ancien monument de la littérature slave. — La seconde partie , de 30 feuillets écrits en caractères glagolitiques , dits de St Jérôme , fut exécutée en 1395 , par les ordres de l'empereur Charles IV qui , possesseur de l'autographe de St Procope , réunit sous la même couverture les deux textes , et les offrit , suivant l'*explicit* reproduit plus haut , aux moines d'un monastère de Bohême.

Note sur l'évangélaire slave du *texte du Sacre*.

(2) Cette reproduction , qui porte la date de : *Lutetiæ Parisiorum* , 1843 , donne , en regard du texte original , la traduction latine par M. B. Kopitar , bibliothécaire de l'empereur d'Autriche.

consciencieux qui ont coopéré à l'œuvre ; aussi , parmi les admirateurs de la *paléographie universelle* et de la *collection orientale* , en est-il peu qui savent que ces beaux monuments bibliographiques doivent une partie de leurs richesses à M. Lundy. Mais si la justice des temps est lente à venir , elle finit cependant par arriver. Que notre compatriote ait foi en elle ! Elle ne lui fera pas défaut , et l'avenir , nous n'en doutons pas , lui tiendra compte du passé.

M. J.-B. LIÉNARD.

Paris n'est pas la seule ville qui ait attiré à elle nos artistes ; d'autres encore ont fait appel à leurs talents.

Un de nos professeurs distingués , M. J.-B. Liénard , élève de David , a depuis longtemps déjà trouvé à Châlons-sur-Marne une honorable hospitalité , qu'il a su reconnaître par son mérite.

Doyen de nos exposants rémois , M. J.-B. Liénard envoyait au salon de 1812 , sa *Jeanne Gray* , ou *le triomphe de la religion sur l'amour* ; puis , à celui de 1819 , une autre *Jeanne Gray* et son Serment des Rémois , sous ce titre : *Trait de fidélité et de dévouement des Rémois au roi Jean II*.

On connaît le sujet de ce tableau : lors de l'invasion anglaise de 1359 , toutes les villes et châteaux autour de Reims avaient été pris ou s'étaient rendus ; mais Reims , elle-même , tenait toujours pour le roi de France , décidée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. A cet effet , les habitants élurent pour chef Gaucher de Châtillon , seigneur de la Ferté , capitaine plein de bravoure et d'expérience , et lui firent serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville plutôt que de se rendre.

On sait quelle fut l'issue de ce siège mémorable , où Reims sauva peut-être le royaume de sa ruine. Voici , au surplus , ce qu'en dit dom Marlot :

« Tout le temps du siège se passa en escarmouches et
» légers combats , toujours heureux aux assiégés. Leurs
» sorties étaient si fréquentes et si aspres , que l'anglais
» n'avait pas le loisir d'approcher des murailles , si qu'en
» tout le siège il ne put livrer aucun assaut. Après s'être
» morfondu sept semaines entières sans autre exploit ,
» il fut obligé de lever entièrement l'onzième jour de
» janvier 1360 , aimant mieux essayer l'affront d'une
» honteuse retraite que de tout perdre. Comme les en-
» nemis se retiroient, Jean Grammaire, homme courageux
» et des premiers de la ville , sortit avec une troupe de
» volontaires pour les charger en queue ; mais la crainte
« leur avait donné des aisles , ayant abandonné une
» bonne partie de leurs bagages et munitions au camp ,
» qui furent ramenés en la ville et vendus pour le
» paiement de la gendarmerie , par l'ordre du sieur de
» Chastillon.

» Cet exploit , fait à la vue de toute la France qui at-
» tendoit l'issue de ce mémorable siège , anima tellement
» le courage des habitants , qu'ils résolurent de donner
» la chasse aux anglois , etc. etc. etc. (1). »

Il appartenait à un enfant de Reims de rappeler ce trait de notre histoire ; son tableau , dont plusieurs parties sont réussies avec bonheur , orne maintenant la salle des conférences de l'hôtel de ville.

Ajoutons encore que ce tableau fut offert par M. Liénard à sa ville natale , comme témoignage de reconnaissance des preuves d'intérêt qu'il en avait reçues.

« Voulant témoigner , écrit-il dans sa lettre adressée
» au conseil municipal le 20 mai 1820 , ma reconnais-
» sance à ma ville natale , qui m'a donné de si pré-
» cieuses marques d'intérêt en me votant , pour deux
» ans , une pension qui m'a mis à même de perfection-
» ner un art , objet de mon amour , j'ai choisi pour

(1) Dom Marlot , *Histoire de la Ville , Cité et Université de Reims* , T. IV. P. 85.

» sujet d'un tableau un trait qui fait honneur à mon
» pays ; j'ai suivi le mouvement de mon cœur , et j'ose
» offrir à mes protecteurs ce produit d'un talent que leur
» générosité a contribué à féconder. Je me trouverai heu-
» reux si mes efforts peuvent vous être agréables , etc.
» etc. »

L'œuvre fait à la fois honneur au cœur et au talent de l'artiste.

A l'exception de ce tableau , nous avons , à Reims , peu de peintures de M. Liénard ; plus heureuse que nous , Châlons possède de lui plusieurs toiles importantes , parmi lesquelles nous citerons les portraits en pied de M. de Jessaint , ancien préfet , de M. le lieutenant-général Villatte , du général Delcambre , un portrait de Henri IV , un Christ qui orne la salle d'audience du tribunal civil , etc. etc.

Le mérite de ces œuvres fait vivement regretter que M. Liénard n'ait pas laissé plus de souvenirs de lui dans notre ville ; mais si ses ouvrages ne sont pas aussi souvent devant nos yeux que nous pourrions le désirer , sa mémoire est présente à notre esprit , et nous applaudirons toujours avec bonheur à ses succès (1).

(1) Le talent est héréditaire dans la famille de M. Liénard. Mlle Liénard , sa fille , artiste de mérite , exposait , en 1841 , un *Baptême de St Louis* , qui fut honorablement cité dans le journal des Beaux-Arts et de la Littérature.

LECTURE DU 18 MAI 1849.

Suite de la Lecture faite le 18 Février 1848 : *Notes biographiques sur les Artistes rémois.*

ARTISTES CONTEMPORAINS.

M. HERBÉ.

L'amour de la patrie a ramené dans nos foyers un artiste distingué, recommandable à plus d'un titre, et que Paris nous avait enlevé. Nous voulons parler de M. Herbé, au retour duquel tous les amis de la bonne peinture applaudirent sincèrement.

M. Herbé, élève de Gros, après avoir terminé ses études sous ce maître célèbre, est revenu parmi nous, préférant l'existence calme et assurée que lui offrait sa ville natale, aux succès auxquels il pouvait justement prétendre sur un théâtre plus élevé. La province voit si souvent s'éparpiller les perles de sa couronne, que nous devons savoir gré à notre compatriote de ne pas nous avoir, lui aussi, privé de ses lumières, et d'être venu apporter à l'enseignement de l'art dans notre ville l'autorité de sa parole et de son talent.

Outre un grand nombre de charmantes petites toiles, la grande peinture, la peinture d'histoire, lui doit encore des œuvres capitales et sérieuses, dont les visiteurs des expositions annuelles du Louvre ont gardé le souvenir.

Henriette d'Entraques demandant à Henri IV la grâce de son père. — Louise de Lorraine, femme de Henri III, visitant l'hôtel-Dieu de Paris. — La moralité de Louis

VIII. — Jean de Leyde rêvant la royauté. — Anne de Bretagne répandant des bienfaits à la porte d'une église. — Les Echevins de Reims, plaidant devant Louis IX contre l'archevêque Thomas de Beaumetz ; sont pour notre peintre rémois autant de titres que la postérité ne saurait oublier, et dont elle lui tiendra compte.

Le dernier de ces tableaux , qui valut à son auteur une médaille d'or à l'exposition de 1837 , orne notre musée. L'administration intelligente qui , à cette époque , gouvernait la ville , animée de sentiments de bienveillance pour les arts et pour les artistes , avait commandé cette toile à M. Herbé , en reconnaissance de l'hommage qu'il lui avait fait de son *Mazarin présentant , à son lit de mort , Colbert à Louis XIV*. Une seule condition fut imposée à l'artiste : il devait prendre son sujet dans l'histoire de Reims.

L'inspiration sous laquelle s'accomplit l'œuvre de M. Herbé appartient autant à la philosophie qu'à l'art lui-même. En choisissant pour sujet l'important procès soutenu en présence de St Louis par la ville contre l'archevêque , le peintre a voulu nous rappeler que nos institutions , dans ces temps reculés , n'étaient pas aussi liberticides qu'on est convenu de le dire. Les échevins , défenseurs naturels des intérêts de la commune , n'hésitaient pas , au milieu du 13^e siècle , à entrer en lutte contre les prélats toutes les fois qu'ils les soupçonnaient de quelque empiétement sur nos franchises , et alors le roi lui-même venait entendre leurs plaintes , et , par la sagesse et l'autorité de sa parole , faisait cesser les divisions et ramenait la paix et la concorde au sein de la cité.

M.^r Herbé possède à un haut degré le sentiment de la couleur et la science des costumes , dont il a fait une étude spéciale et consciencieuse. Aussi , dans toutes ses compositions , la vérité des ajustements , l'agencement des draperies , les reflets des étoffes , sont-ils toujours irréprochables.

A toutes ces qualités , M. Herbé en joint d'autres encore ; il n'est pas seulement peintre distingué , il est encore penseur , profond , écrivain élégant , archéologue érudit.

On lui doit : une collection complète et intéressante de costumes gaulois ; une *Histoire des Beaux-Arts en France* (1) , et un *Traité physiognomonique de la tête* (2).

Dans son *Histoire des Beaux-Arts*, l'auteur nous conduit d'un pas sûr et rapide à travers les sentiers que l'art numismatique , statuaire et monumental a parcourus depuis la domination romaine jusqu'à la renaissance. Les excellentes gravures qui ornent l'ouvrage et forment le chaînon qui relie les deux époques , permettent d'apprécier les différents âges et les progrès de chaque siècle.

Le *Traité de la tête* est un véritable traité anatomique et phrénologique , que les disciples de Gall et de Lavater, les artistes et les médecins peuvent également consulter avec fruit. Analyses raisonnées , démonstrations savantes , aperçus ingénieux , rien ne manque à cet ouvrage sérieux et intéressant à la fois. Une foule de dessins et de portraits de personnages historiques , en rendant sensibles les indications de la science , permettent d'appliquer la pratique à la théorie.

M. Herbé est maintenant professeur de dessin à l'école gratuite de la ville et à l'école primaire supérieure. Les progrès annuels des élèves témoignent de l'efficacité des leçons du maître.

(1) Histoire des Beaux-Arts en France, par les monuments , spécialement de la sculpture et de la peinture , depuis la domination romaine jusqu'à l'époque de la renaissance, par Herbé , dessins gravés par Garnier.

(2) Traité physiognomonique de la Tête , par Herbé. — Paris , 1840, imprimerie de Ducez.

M. J.-J. MAQUART.

Reims possède encore un artiste instruit , éminemment national , et dont le crayon , élégant et facile , s'est imposé la tâche de conserver à nos descendants les souvenirs de la vieille cité. Tout le monde a deviné le nom de M. Maquart (Jacques-Joseph) , qui , depuis plusieurs années , soutient contre l'action destructive du temps qui fait les ruines , et celle non moins dévastatrice des hommes qui achève de les niveler , une lutte pieuse et patiente à laquelle le succès ne peut faire défaut.

Quand l'un de nos monuments séculaires est menacé d'une chute prochaine , M. Maquart court à lui , avant que le marteau fatal ait accompli son œuvre , le fait revivre sur la toile ou sur le papier.

Dernièrement la ville , qui se trouve gênée et à l'étroit dans ses remparts du 15^e siècle , demande qu'on la délivre de la ceinture de pierres qui l'étreint et l'étouffe ; aussitôt notre artiste infatigable se met en campagne , et , dans une suite de croquis habiles , reproduit ces vieux boulevards qui ont abrité notre enfance et que nos fils ne verront plus.

Dire tout ce que notre compatriote a sauvé ainsi de l'oubli est impossible ; aussi ses cartons *rémois* , outre le mérite artistique qui les distingue , acquerront-ils plus tard encore une valeur archéologique réelle par la richesse des souvenirs qu'ils légueront à nos descendants.

Digne collaborateur de notre savant chroniqueur M. Tarbé (Prosper) , M. Maquart a attaché son nom à deux ouvrages d'une importance sérieuse et incontestable : *Les Trésors des églises de Reims* et *l'Histoire de Reims* , dont il a exécuté les dessins. Il a également enrichi de bon nombre de planches , pleines d'intérêt , le *Dom Marlot* publié par l'Académie de Reims.

Tout le monde connaît l'admirable estampe de Varin

(A. Varin, 1847), représentant le grand portail de la cathédrale de Reims, et qui est peut-être la plus magnifique reproduction que nous ayons de ce chef-d'œuvre de l'architecture du 13^e siècle. Cette belle pièce a été gravée d'après le dessin de M. Maquart, qui a ainsi élevé à sa mémoire un impérissable monument.

M. Maquart est inventeur d'un procédé particulier de dessin, auquel il a donné le nom de *plombagine* (ou dessin à la mine de plomb), à l'aide duquel il obtient les effets les plus pittoresques et les plus piquants. Rien de plus gracieux que ces croquis d'une touche à la fois si fine et si large, et dans lesquels se révèle un véritable sentiment de l'art.

En élargissant ainsi le cercle des moyens d'exécution, notre compatriote s'est acquis des titres à la reconnaissance des artistes. Ces titres, il importe d'en prendre date et de les constater.

M. Maquart a fait beaucoup déjà, espérons qu'il fera plus encore et continuera à suivre avec persévérance la ligne qu'il s'est tracée; il nous a donné le droit de compter sur lui.

M. REIMBEAU-DUCHESNE.

Au nombre des artistes qui vont chercher leurs motifs dans les monuments et dans les environs de notre vieux Reims, nous devons citer encore un de nos concitoyens, M. Reimbeau-Duchesne, élève de Clermont, qui a voué, lui aussi, sa vie entière à cette tâche laborieuse et patiente. Aujourd'hui, que s'est réveillé le culte des souvenirs, les collectionneurs sont nombreux autour de nous; les cabinets s'enrichissent d'œuvres littéraires, artistiques, numismatiques, ayant des Rémois pour auteurs ou la ville pour objet. Mais, il y a un demi-siècle, alors que

les évènements qui se pressaient entraînaient dans leur tourbillon dévorant les heures et les générations , l'amour des temps passés était plus rare, et restait le privilège de quelques hommes pour lesquels tout ce qui se rattache à la patrie est une religion. M. Reimbeau fut l'un d'eux. Dans plus de deux cents dessins à l'aquarelle , à la mine de plomb , à la plume , il a reproduit Reims sous toutes les faces.

L'âge , qui refroidit tout , n'a pas éteint le zèle de notre compatriote , qui ne considère pas sa tâche comme accomplie , et qu'on surprend encore le crayon à la main. Plus tard ses cartons , à l'aide desquels on pourrait presque reconstruire la vieille ville , seront aussi une collection précieuse à consulter , et déjà notre spirituel artiste , M. Maquart , a emprunté lui-même à M. Reimbeau les motifs de ses plus jolis dessins.

Nous devons donc une double reconnaissance à M. Reimbeau ; il y aurait ingratitude à l'oublier.

M. AUGUSTE REIMBEAU.

Le sentiment artistique qui anime M. Reimbeau père , revit et se perpétue dans son fils : M. A^{te} Reimbeau , élève en premier lieu de M. Herbé , après avoir profité avec bonheur des leçons de cet excellent professeur , se consacre maintenant à l'étude de l'architecture , sous la direction de M. Brunette , l'un des plus habiles maîtres de cette ville. Cette partie scientifique et importante de l'art se trouvant en dehors des limites du cadre que nous nous sommes tracé, nous n'aurions pas à parler de notre jeune compatriote si d'autres titres ne nous le recommandaient. Quand on a vu les dessins de M. A^{te} Reimbeau, on comprend que dans ces œuvres, où son imagination se donne libre carrière, il y a encore autre chose que du savoir, qu'il y a aussi au plus haut dé-

gré, le sentiment artistique. On a peine à concevoir que la main façonnée à l'aride précision de l'équerre et du compas puisse si facilement s'affranchir des entraves des instruments de science, et enfanter ces croquis où le rigoureux agencement des lignes ne réfrigérait rien la fougue de la pensée, la désinvolture de l'exécution.

Puis, dans ces productions fantastiques qui rappellent un peu les revers babyloniens de John Martin, sur ces gigantesques escaliers tournant sur eux-mêmes, se pressent une foule de figurines, dessinées avec une aisance et une finesse que bien des maîtres envieraient.

Nous avons vu figurer à l'exposition *des Amis des arts* de 1845, un joli dessin représentant un *Ex voto dans l'église de Saint-Thierry* près Reims.

En résumé, les débuts de M. A^{te} Reimbeau témoignent qu'il comprend les arts d'une manière large et franche. En continuant à se livrer à des études sérieuses, il ne peut manquer de réaliser bientôt les espérances qu'il fait concevoir aujourd'hui.

MM. ROBILLARD et MORTIER-DES-NOYERS.

Au nombre des amateurs dont nous recueillons les noms, nous nous empressons de mentionner encore deux artistes d'un mérite réel et sérieux. Tous deux, il est vrai, ne sont pas nés dans notre ville, mais ils y ont conquis depuis longtemps leurs droits de cité, et nous les réclamons comme d'excellents compatriotes. Nous voulons parler de MM. Henri Robillard et Mortier-Des-Noyers.

M. Robillard partage entre les arts et les lettres les trop courts loisirs que lui laissent de graves fonctions,

il peint la miniature et peint comme il écrit. Ceux qui ont eu la bonne fortune d'entendre quelques-unes de ses spirituelles causeries qu'il sait si bien lire, pourront apprécier de suite son mérite artistique. Aux autres, moins heureux, qui ne connaissent pas ses œuvres littéraires, nous dirons que, sous le triple rapport de la ressemblance, du modèle et du fini, les portraits de M. Robillard ne laissent rien à désirer; les meilleurs maîtres ne lui désavoueraient certainement pas.

M. Mortier-Des-Noyers est un habile dessinateur, dont le talent souple et fécond se prête aisément à tous les genres. Nous avons vu de lui des chevaux, des scènes de chasse, des natures mortes et de charmants paysages, réussis et traités avec bonheur. M. Mortier a conservé les bonnes traditions de l'atelier, sa manière large et facile, la fermeté et la franchise de sa touche, témoignent des études sérieuses auxquelles il s'est livré, et qui lui seront toujours un guide sûr et fidèle.

PROFESSEURS.

Notre ville compte encore un certain nombre de professeurs de mérite : MM. Cointin, Ponsin, Vauvillé, dont plusieurs portraits ont figuré à nos expositions des Amis des arts; puis M. Hécart-Gaillot, et enfin M. Rève.

M. Hécart s'est fait peintre lui-même; luttant avec persévérance, sans le secours des grands maîtres et avec les seules forces de son intelligence, contre les difficultés de l'art, il est parvenu à lui dérober quelques-uns de ses secrets. Plusieurs de ses tableaux, qui ornent les églises des environs de Reims, lui assignent à juste titre une place dans ce recueil.

M. Rève, à qui nous devons de bons portraits, a plusieurs fois déjà vu s'ouvrir pour lui les portes du Louvre. Il exposait, notamment en 1846, une tête de moine en méditation, recommandable sous tous les rapports.

Cherchant avec ardeur la vérité, qui seule peut donner une valeur sérieuse aux œuvres d'imitation, il consacre à l'étude constante de la nature les rares loisirs que lui laissent ses nombreux élèves.

Passionné pour son art, M. Rève est éminemment consciencieux et ardent au travail; ces deux qualités, jointes à son mérite réel, lui assurent un rang distingué parmi les artistes rémois contemporains.

MM. JULES BENOIT, CHARLES BERTHERAND.

Quoique le nombre de ces derniers ne soit pas considérable, la mort néanmoins a déjà fait dans leurs rangs des vides difficiles à combler; et, comme pour signaler plus cruellement sa puissance, elle a choisi pour les frapper deux des plus jeunes têtes et des mieux organisées.

Il y a quelques années, une honorable famille de notre ville pleurait un de ses enfants les plus chers, et l'art un de ses disciples les plus dignes de regrets.

M. Jules Benoit, qui avait consacré à la peinture une existence que la mort avait déjà marquée de son doigt impitoyable, succombait à la fleur de l'âge.

Notre ville possède un grand nombre de ces charmantes copies dans lesquelles J. Benoit, s'identifiant avec son modèle, déployant une si grande facilité d'exécution; mais ce qui le recommande surtout à notre souvenir, c'est son tableau représentant *l'Intérieur de la Cathédrale de Reims*, œuvre sérieuse dans laquelle il a fait preuve d'un talent véritable, et qui fait pressentir tout ce qu'il aurait pu devenir un jour.

Cette toile, dans laquelle l'air circule librement, où l'on sent que les personnages doivent respirer à l'aise, accuse une entente parfaite de la perspective aérienne et des effets de la lumière. Elle est d'autant plus précieuse aujourd'hui qu'elle est, nous le croyons, le seul ouvrage original de notre artiste. Il en avait commencé un autre, *l'Intérieur de l'abside de Notre-Dame*; mais bientôt ses forces trahirent son courage, les pinceaux s'échappèrent de ses mains défaillantes et l'œuvre resta inachevée.

Puis, peu d'années plus tard, un deuil immense accompagnait jusqu'à son dernier asyle un jeune homme plein d'avenir, et auquel la mort avait laissé le temps à peine d'entrevoir les premiers beaux jours de la vie. C'est qu'on comprenait qu'avec cette existence si sincèrement regrettée, une légitime espérance aussi nous était ravie.

Ce jeune homme, qui possédait les qualités qui font le véritable artiste, était Charles Bertherand, dont plusieurs toiles figuraient aux expositions de 1842 et 1845, de *la Société des amis des arts de cette ville* (1).

A l'exception de quelques rares leçons d'un de nos plus habiles paysagistes, de Lapito, Ch. Bertherand n'avait eu aucun maître, et ne relevait que de lui seul et d'un talent inné. Les tableaux dont nous parlions tout-à-l'heure, ne sont que des copies, il est vrai, mais ces copies suffisaient déjà pour faire entrevoir l'avenir artistique auquel pouvait prétendre leur auteur. En effet ces toiles, qui ne se ressentent en rien de la préoccupation du modèle, de la gêne de l'imitation, sont exécutées avec une franchise et un entrain remarquables, bien rares chez un copiste.

Puis, se débarrassant bientôt des entraves du génie

(1) On a pu remarquer surtout, en 1845, *un effet d'hiver*, excellente copie d'après Wickenberg, et dont l'original est au Luxembourg.

d'autrui, il voulut être lui-même à son tour, et suivre ses propres inspirations. Quelques mois passés loin de la patrie, lui permirent de se consacrer à l'étude sérieuse de la nature, le plus parfait, le plus infailible de tous les maîtres. Il rapporta, de la terre étrangère, plusieurs souvenirs de cette belle et pittoresque Allemagne, trop peu connue encore parmi nous; excellents débuts d'une intelligence qui marche sûrement vers le but qu'elle s'est proposée, présages d'un talent brisé dès son premier essor.

Dans les grands centres de commerce, où les travaux positifs de l'industrie laissent peu de place au développement des idées et des tendances artistiques, des pertes comme celles de J. Benoit et de Charles Bertherand sont souvent longues, difficiles à réparer; aussi, ont-elles laissé chez tous les amis des arts de sincères et profonds regrets.

Espérons toutefois que, derrière les noms que nous venons de citer, la petite phalange rémoise se formera bientôt plus serrée et plus nombreuse encore qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Déjà, comme centre de ralliement au milieu du réseau d'intelligences qui s'isolaient dans notre ville, *la Société des Amis des arts* s'est constituée et a obtenu d'heureux résultats. Ses expositions sont devenues le point de contact où les jeunes émules peuvent se juger eux-mêmes et apprécier la valeur de leurs travaux. Fondée depuis environ 13 à 14 ans, elle ne vit figurer à sa première exposition que trois ou quatre œuvres rémoises, au plus; tandis qu'à la dernière, qui eut lieu en 1845, elle accueillait les productions de 33 artistes de notre ville (1); plusieurs d'entre elles, il

(1) Noms des exposants rémois, à l'Exposition des Amis des Arts de 1845.

MM. A. P. (A.)

ALEXANDRE (Mlle).

BERTHERAND (Ch.)

BOULANGÉ (L.) de Verzy-les-Reims

est vrai, n'étaient encore que des essais, des ébauches; mais enfin leur nombre signale une réaction sensible vers l'étude de la peinture, et témoigne suffisamment que le sentiment de l'art n'est pas éteint parmi nous. Ayons donc foi dans l'avenir; espérons que notre intelligente cité, qui, ainsi que l'attestent les merveilles semées à profusion dans ses admirables basiliques, a marché jadis à la tête du mouvement artistique du moyen-âge, ne restera pas en arrière, et que les générations qui vont nous succéder, suivront la ligne glorieuse que leur ont tracée leurs devancières.

MM. COLLINET (J. J.)
COINTIN (Eug.)
COURTOIS.
DELBROUCK.
F. M.
GUERY.
HÉCART-GAILLOT.
HERBÉ.
L. (J. P.)
LORY.
LUNDY (J.)
M. C. (M^{me}.)
MAQUART (J. J.)
MAUFROY (ATHANASE.)
P. (M^{me}.)
PONSIN (J. N.)
REIMBEAU (A^{te}.)
REIMBEAU-DUCHESNE.
RÈVE (M^{me}.)
SOURIS (A^{te}.)
SUTAINÉ (MAXIME.)
T. H.
VAUVILLÉ (XAVIER.)
EUG. G. (M^{me}.)
ROUVILLE.
BERTOZZI. (Sculpteur.)

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N^{os} 15, 16 & 17.

Séance du 8 Juin 1849.

PRÉSIDENCE DE M^{re} L'ARCHEVÊQUE.

Etaient présents : MM. Saubinet , Robillard , Bandeville, Bouché, L. Fanart, Nanquette, Brunette, H. Landouzy, Querry, J.-J. Maquart, F. Pinon, Aubriot, V. Tourneur, Ern. Arnould, F. Henriot-Delamotte, Dubois, L.-H. Midoc, Genaudet, Lechat, A. Henrot, J. Sornin, Velly, A. Gérardin, Deleutre et Pierret, membres titulaires.

Conformément à son règlement, et après avoir entendu le rapport que lui présente M. Genaudet, au nom de la commission des élections, l'Académie procède aux élections du 1^{er} semestre, au renouvellement intégral du bureau et au renouvellement partiel du conseil d'administration.

Election de Membres titulaires.

Sont nommés au scrutin secret :

MM. Edom, Forneron, Pierre Leroy, Brière-Valigny et Maurin.

Election de Membres correspondants.

Sont proclamés membres correspondants de l'Académie :

MM. Pocquet, de Saint Vincent, de la Prevotais, Gasc, Bouvart, Ones. Seurre, Guillory, Loriquet, de Kerklove, docteur en droit, de Kerklove, docteur en médecine, Bogaërs, de Cuyper.

Election d'un Membre honoraire.

M. Alf. Alexandre, ancien membre titulaire, est nommé membre honoraire de l'Académie.

Renouvellement des Membres du bureau.

Sont proclamés membres du bureau pour l'année 1849-1850 :

M. DUBOIS, *Président*.

M. BOUCHÉ, *Vice-Président*.

M. BANDEVILLE, *Secrétaire-général*.

M. ERN. ARNOULD, *Secrétaire-archiviste*.

M. SAUBINET, *Trésorier*.

Renouvellement partiel du Conseil d'administration.

M. MAX. SUTAIN est nommé membre du conseil d'administration.

L'Assemblée n'étant plus en nombre suffisant, la nomination d'un second membre est renvoyée à la séance prochaine.

Séance du 15 Juin 1849.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Robillard , Bandeville , Bouché , L. Fanart , Nanquette , Th. Contant , H. Landouzy , Querry , J.-J. Maquart , F.-L. Clicquot , Aubriot , Ern. Arnould , F. Henriot - Delamotte , L.-H. Midoc , Decès , Lechat , J. Sornin , Gainet , A. Gérardin , Deleutre , Pierret , Pierre Leroy et E. Maumené , membres titulaires.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

MM. Edom, Forneron , Pierre Leroy , Maumené et Loriquet adressent à l'Académie des lettres de remerciements pour l'honneur que leur a fait la Compagnie en leur conférant le titre de membres de l'Académie de Reims.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Bulletin des travaux du Comice agricole du département de la Marne , année 1849 , n° 5.

Journal de la Société d'agriculture du département des Ardennes , vi^e année , n° 5.

Réquisitoire prononcé devant la Haute-Cour de Bourges , par M. de Royer , avocat général à la Cour d'appel de Paris , membre correspondant.

Annales scientifiques , littéraires et industrielles de l'Auvergne , n^{os} de janvier , février , mars et avril 1849 , t. xxii.

Bulletin de la Société libre d'émulation de Rouen,
années 1841 à 1846.

Journal des savants, n° de mai 1849.

Programme des questions soumises à l'examen du
Congrès du Nord, dans sa viii^e session.

Brochures offertes par M. Guillory aîné, président
de la Société industrielle d'Angers : — *Note sur la*
Maladie des vins blancs de Maine-et-Loire en 1846.
— *Rapport sur le Congrès de Gènes.* — *Résumé des*
travaux de la Société industrielle d'Angers. — *Rapport*
sur le Congrès des vignerons français de Lyon. —
De l'amélioration des vins blancs au moyen du gail-
lage — *Discours prononcés devant la Société indus-*
trielle d'Angers.

LECTURES ET COMMUNICATIONS.

M. Ern. Arnould lit une appréciation des œuvres
inédites d'Eustache Deschamps et de Guillaume de
Machault, poètes champenois du xiv^e siècle; œuvres
publiées et éditées par M. P. Tarbé, membre ho-
noraire de l'Académie.

—

Après avoir entendu le rapport fait par M. Gé-
rardin, au nom de la Commission des concours,
l'Académie adopte le programme relatif aux questions
à mettre au concours en 1850 et années suivantes.

Ce programme sera lu en séance publique.

Séance du 22 Juin 1849.

PRÉSIDENCE DE M. DUBOIS.

Étaient présents : MM. Saubinet , Robillard , Bandeville , Nanquette , Th. Contant , H. Landouzy , Querry , E. Dérodé , J.-J. Maquart , F. Pinon , Aubriot , Ern. Arnould , F. Henriot - Delamotte , H. Paris , L.-H. Midoc , Decès , Genaudet , Lechat , J. Sornin , Gagnet , Deleutre , Pierret , Edom , Forneron , Pierre Leroy et E. Maumené , membres titulaires ;

Et MM. Duchêne et Leuschenring , membres correspondants.

CORRESPONDANCE MANUSCRITE.

M. Gasc , de Bruxelles , membre de l'Université de Belgique , remercie l'Académie du titre de membre correspondant qui vient de lui être conféré.

M. Béglot , de Reims , adresse à l'Académie la communication suivante :

Le canton de Châtillon-sur-Marne , riche en monuments historiques , mériterait d'être exploré par des archéologues. Chaque village, hameau ou ferme, offre des souvenirs intéressants , des édifices qui n'ont pas encore été décrits.

Mais ce qui frappe le plus les regards , après les ruines du vieux castel de Châtillon , après l'église

de Binson, c'est la chapelle de Longueau, dans laquelle nous avons récemment constaté l'existence de deux statues en pierre dite *de liais*, représentant deux personnages de grandeur naturelle dont l'un, couvert d'une armure, est, dit-on, Thibault II, surnommé *le Grand*, comte souverain héréditaire de la province de Champagne et Brie, fondateur du prieuré de Longueau en 1140, et l'autre de la comtesse, sa femme

M. Béglot prie l'Académie de déléguer un de ses membres pour examiner ces statues qui lui paraissent avoir une valeur artistique et historique.

Il émet le vœu que, le cas échéant, elles puissent faire partie du musée de la ville de Reims.

M. Bandeville, qui doit prochainement visiter la chapelle des religieuses de Longueau, est chargé de faire à la Compagnie un rapport sur ces statues.

CORRESPONDANCE IMPRIMÉE.

Annuaire de la Société des antiquaires de France, pour l'année 1849.

Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, nouvelle série, t. ix. — M. Deleutre, rapporteur.

Séance publique de la Société archéologique de Béziers, programme des concours de 1850.

Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, t. vi, 2^e et 3^e livraisons.

Mémoires de la Société archéologique du midi de la France, t. v, 8^e livraison, t. vi, 1^{re} livraison.

Après avoir entendu le rapport de **M. Bandeville**, au nom de la commission nommée pour organiser la séance publique, l'Académie adopte le programme des lectures tel qu'il est rédigé par la commission.

La Compagnie écarte la proposition d'un membre tendante à affecter à chaque membre nouvellement admis, le fauteuil du membre décédé ou démissionnaire qu'il remplace : l'usage jusqu'à présent adopté continuera à être suivi.

Un membre propose d'insérer au nombre des questions mises au concours pour 1850 et années suivantes une question littéraire. Cette proposition est prise en considération et renvoyée à l'examen de **MM. Robillard, Dérodé, Midoc et Edom.**

Lecture de M. Ernest Arnould.

APPRÉCIATION DES OEUVRES INÉDITES D'EUSTACHE
DESCHAMPS ET DES OEUVRES DE GUILLAUME DE
MACHAULT ,

Publiées et éditées par M. PROSPER TARBÉ, membre honoraire
de l'Académie.

Pour apprécier avec vérité le génie des chroniqueurs et des poètes du moyen-âge , pour comprendre leurs œuvres , pour les juger sans crainte de se laisser égarer par des illusions trompeuses , il faut sans cesse avoir devant les yeux le tableau fidèle de l'époque à laquelle ils ont appartenu. Le caractère historique, propre à chaque siècle que l'humanité traverse , est , pour ainsi dire , le reflet des événements ; les événements eux-mêmes ne sont autre chose que la conséquence immédiate et la réalisation des idées dominantes : et le caractère de la littérature , en particulier celui de la littérature poétique , est presque toujours l'expression des idées , des événements historiques ; la voix des poètes est l'écho des agitations nationales.

Au ^{xiv}^e siècle , l'histoire de la France est pleine de troubles et d'agitations : à cette époque , la France

BRUSSART-BINET,

Libraire de l'Académie et de la Société des Bibliophiles de Reims.

OEUVRES

DE GUILLAUME COQUILLART

Officiel de Reims,

PUBLIÉES ET ANNOTÉES PAR M. PROSPER TARBÉ,

2 volumes in-8°,	{ papier carré vergé,	16 f.
	{ grand papier Jésus vergé,	52 f.
	{ papier de couleur,	40 f.

Si l'on juge du mérite d'un livre par le nombre de ses éditions, les œuvres de Coquillart doivent recevoir un bon accueil du public. Pour la quinzième fois, la presse les reproduit ; depuis près de quatre cents ans, elles attirent l'attention des gens du monde et celle des érudits : c'est un honneur dont elles sont dignes. Né à Reims sous Charles VII, Coquillart parvint à l'âge mûr sous Louis XI : il vit mourir Charles VIII, et s'éteignit lui-même dans les dernières années du règne de Louis XII. Il passa sa jeunesse au milieu des affaires et vit de près les malheurs qui déchirèrent la France au XVe siècle, les abus et les vices qui flétrirent ses mœurs publiques et privées. Placé dans une position honorable mais modeste, il ne pouvait réformer son siècle : mais son esprit droit et généreux ne put voir avec indifférence les plaies qui rongeaient le corps social. Il tenta de les guérir, et ce fut la satire qu'il employa comme remède. Les femmes sont ses premières victimes. Pour elles il est sans pitié. Caprices, débauches, vanités, toilettes ruineuses, coquetteries, luxe, ridicules, leur sont amèrement reprochés. Le poète, en homme de cœur, livre des assauts plus dangereux ; il attaque hardiment la tête du corps social. Rois, princesses, évêques, prêtres, moines, magistrats, avocats, sont tour-à-tour exposés à ses traits moqueurs. Il flagelle cruellement leurs vices et leurs turpitudes. Le fouet à la main, il poursuit le juge qui vend ses arrêts, l'avocat qui vend sa parole, le député qui vend sa foi politique, le mari qui vend l'honneur de sa femme, et tous ces gens sans conscience, qu'il appelle vendeurs et marchandises. La cour de Rome passe aussi sous ses fourches caudines. Louis XI, ce grand mystificateur, qui joua la nation pendant tout son règne ; ce prince, qui promit des réformes et ne les octroya pas ; ce prince, qui corrompit les élus du peuple, n'est pas oublié par le poète. Coquillart eut le courage de parler franchement à ses contemporains, et maintes fois il reçut d'eux des preuves d'estime. La postérité rendit hommage à son indépendance ; le public de nos jours fera comme elle. Le style du satirique a vieilli sans doute ; mais il a dit de ces vérités qui ne vieillissent jamais. Il en est d'autres chez lui que le présent et le passé revendiquent tour-à-tour. Si Coquillart revenait en ce monde, il trouverait que tout n'est pas changé.

CATALOGUE DE LA LIBRAIRIE RÉMOISE DE BRISSART-BINET.

1. Almanach général du commerce de Reims, par A. *Germinet*. 1 vol. in-18. Reims, 1840 et années suiv. 2 f. 50.
2. Annales de l'Académie de Reims, 1^{er} volume, 1842-43; 2^e volume, 1843-44. 2 vol. in 8° à 6 f. le vol.
Il a paru une suite à cette publication sous le titre de : *Séances et Travaux de l'Académie de Reims*. Voir à l'article *Séances*.
3. Annuaire administratif, statistique, agricole et historique de l'arrondissement de Reims, par A. *Germinet*. 1 vol. in-18. 2 f. 1^{re} année, 1847.
4. Annuaire du département de la Marne. Châlons, Bouiez-Lambert. in-12 et in-18
Le premier volume a paru en l'an IX, et se continue d'année en année. Chaque volume, 1 f. 75.
5. Archives administratives de la ville de Reims, collection de pièces inédites pouvant servir à l'histoire des institutions dans l'intérieur de la cité, par P. *Varin*, ancien secrétaire du comité des chartes. Paris, Crapelet. 6 vol. in-4°; prix, 15 f. le vol.; faisant partie de la Collection de documents inédits sur l'histoire de France, publiés par ordre du Roi et par les soins du Ministre de l'instruction publique.
6. Biographie générale des Champenois célèbres, morts et vivants, par *Letillois de Mézières*, précédée des Champenois illustres, poème lyrique. Paris, 1836, 1 vol. in-8°. 5 f.
7. Catalogue des imprimés de la bibliothèque de la ville de Reims.
Tome 1^{er}, in-8°. Reims, 1843.
Tome 2^e, in-8°. Reims, 1846.
Prix : 5 fr. le volume; l'ouvrage en aura cinq
8. Catalogue de Médailles romaines, argent et billon, trouvées à Reims en Novembre 1843, par M. *Duquenne*, pharmacien. Brochure in-8°. Reims, 1844. 1 f. 25.
9. Catalogue raisonné des plantes vasculaires qui croissent spontanément dans le département de la Marne, avec une carte topographique et géologique indiquant les principaux terrains et toutes les localités citées dans l'ouvrage, par M. le comte *Léonce de Lambertye*. Paris, Chamerot. 1 v. in 8°. 3 f. 50.
10. Causeries littéraires, lettres datées de Reims en 1844. Reims, Brissart-Binet. 1 vol. in-8°. 7 f. 50.
11. Cérémonies du Sacre, par M. C. *Leber*, ou recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie. 1 vol. in-8°, orné de 48 planches. Reims, 1825. 5 f.
- 11 bis. Champagne proprement dite, Perthois, Rethelois, Brie champenoise, Bassigny, Vallage, Senonois, Rémois. Histoire de cette province par une société d'hommes de lettres, sous la direction de M. *Aristide Guilbert*. Grand in-8° de 192 pages, gravures. 7 fr. 50.
12. Chapelle du Saint-Laiet, histoire du vandalisme dans la cathédrale de Reims au XVIII^e siècle, par L. *Paris*. 1 vol. in 8° accompagné de cinq

- planches représentant : 1° l'autel du Saint-Laiet, 2° un fragment de la charte de Charles V, 3° le jubé de N.-D. de Reims, 4° le dédale du labyrinthe de N.-D., 5° une réduction de l'autel du Saint-Laiet. 1 vol. in-8°, avec planches. 12 f.
13. Chronique de Champagne, publiée sous la direction de MM. *H. Fleury* et *L. Paris*. 4 vol. in-8°, figures. Reims, 1837 et 1838. 36 f.
14. Congrès scientifique de France, treizième session, tenue à Reims, en septembre 1845. Reims, Jacquet, 1846. 1 vol. in-8°. 6 f.
15. Considérations sur les doctrines de Cousin, traduit de l'italien de *Gio-berti*, par l'abbé *V. Tournier*, prêtre du diocèse de Reims. 1 vol. in-8°. Reims, 1844. 5 f.
16. Contes Rémois, par l'auteur de la Chasse. 1 vol. gr. in-8° illustré de gravures de Perlet. Paris, Hetzel, 1842. 10 fr.
17. Coutumes de la cité et ville de Reims, villes et villages régis selon icelles, rédigées par écrit en présence des gens des trois états, par feu messire *Christophe de Thou*, président, *Barthélemi Foye* et *Jacques Viole*, etc. 1 vol. in-18, basane marbrée. Reims, Jeunehomme, 1769, nouvelle édition. 2 f. 50.
18. Description historique de l'église de Notre-Dame de Reims, rédigée et mise en ordre par *Porcillion-Piérard*. Reims, Seure-Moreau, 1823, in-8°. 2 f. 50.
19. Description historique de l'église métropolitaine de Reims, nouvelle édition, par *A. P. M. Gilbert*. Brochure in-8°. Reims, 1825. Avec une magnifique gravure de la cathédrale. 1 f. 25.
20. Dessein de l'histoire de Reims, avec diverses curieuses remarques touchant l'établissement des peuples et la fondation des villes de France, par feu *Nicolas Bergier*, avocat au présidial de Reims. Reims, François Bernard, 1635. 1 vol. in-4°. 12 f.
21. Détails de l'Arc de triomphe de la porte de Mars, dessiné et relevé par *M. Brunette*, architecte de la ville. Reims, Brissart-Binet, 1846. 3 ftes Jésus, ensemble 2 f. 50.
22. Durocort, ou les Rémois sous les Romains, par feu *J. Lacourt*, chanoine de N.-D. de Reims, publié par *L. Paris*, bibliothécaire. 1 vol. in-32. format Cazin. Reims, 1844. 3 f.
23. Epistre (I) de Monsieur Saint-Estienne, chantée en son église de Reims. 1 vol. in-18. Reims, Brissart-Binet, 1845. 1 f. 50.
24. Essais historiques sur Reims, ses rues et ses monuments, par *P. Tarbé*, ouvrage orné de planches dessinées et lithographiées par *J.-J. Maquart*. Reims, 1844 à 1845. 1 vol. in-4°. Gravures, épreuves de choix, 50 f. Papier ordinaire, 40 f.
- Le même, édition abrégée. 1 vol. in-12, avec gravures. 6 f.
25. Essais historiques sur l'église de Saint-Remi de Reims, ce qu'elle a été et ce qu'elle est actuellement, par *Lacatte-Joltruis*. 1 vol. in-12. Reims, Brissart-Binet, 1843. 1 f. 50.
26. Essais statistiques sur Reims, dédiés aux membres du congrès scientifique (13^e session), par *Lacatte-Joltruis*. Septembre 1845. Reims, Brissart-Binet, in-32. 50 c.
- 26 bis. Etude géologique du pays de Reims, par *M. Natalis Rondot*, attaché à l'ambassade de Chine. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50.
27. Eustache Deschamps, poète champenois du XIV^e siècle, par *M. Pinon*, de l'Académie de Reims. Reims, 1847. 1 vol. in-8°. 1 f. 50.
28. Géographie historique et statistique du département de la Marne, par *Lesage*. 2 vol. in-12. Vouziers, 1840. 3 f.
29. Guide du Voyageur dans Reims.

- orné de deux plans de la ville, l'un ancien, l'autre moderne; d'une carte de la république rémoise sous Jules César, et de la carte itinéraire de Paris à Reims. 1 vol. in-18. 2 f. 50.
30. Histoire de la ville de Laon et de ses institutions, par M. *Melleville*. 2 vol. 8^d in-8°. Laon, 1847. 15 f.
31. Histoire de la ville de Sainte-Ménéhould et de ses environs, par *Cl. Buirette*, avec portrait de l'auteur, carte de l'arrondissement et trois plans de la ville. 1 vol. in-8°. Sainte-Ménéhould, 1837. 12 f.
32. Histoire civile et politique de la ville de Reims, par M. *Anquetil*, chanoine régulier de la congrégation de France. Reims, Delaistre-Godet, 1756. 3 vol. in-12, basane marbrée. 12 f.
33. Histoire de la vie et de l'administration de Colbert, contrôleur-général des finances, ministre secrétaire d'état de la marine, des manufactures et du commerce, surintendant des bâtiments; précédée d'une étude historique sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances; suivie de pièces justificatives, lettres et documents inédits, par *Pierre Clément*. 1 vol. in-8°. Paris, Guillaumin, 1846. 8 f.
34. Histoire des comtes de Champagne et de Brie, par *J.-B. Béraud* (de l'Allier). Paris, 1829. 2 vol. in-8°. 10 f.
35. Histoire de la ville, cité et université de Reims, métropolitaine de la Gaule-Belgique, divisée en douze livraisons, par le R. P. Dom *Guillaume Marlot*, grand prieur de Saint-Nicaise de Reims, publiée en douze livraisons formant 3 vol. in-4°. 62 f.
36. Histoire de Saint-Remi, précédée d'une introduction et suivie d'un aperçu historique sur la ville et l'Eglise de Reims, par M. *Ts Prior Armand*. 1 vol. in-8°. Paris, 1846.
- Cet ouvrage est suivi d'un texte explicatif destiné à accompagner un album grand in-folio oblong, composé de 11 planches, dont 10 représentent la vie de saint Remi, et la onzième, la ville de Reims.
- Texte seul, 7 f. 50.
Texte avec atlas col., 120 f.
37. Histoire des Sacres et Couronnements de nos rois faits à Reims, à commencer par Clovis jusqu'à Louis XV, par *Regnault*, chanoine de St-Symphorien. Reims, Regnault-Florentain, 1722, petit in-8°. 3 f. 50.
38. Lettre à Monsieur Louis Paris sur l'origine de la ville de Reims, par *Paul de Wint*. Paris, 1846, in-8°. 1 f.
39. Mémoires historiques de la province de Champagne, par *Baugier*. Châlons, Claude Bouchard, 1721. 2 vol. in-8°. 12 f.
- 39 bis. Mission commerciale en Chine pendant les années 1844 à 1846. Rapport sur les échantillons de l'industrie lainière de France.—Reims.—Délégué, M. *Natalis Rondot*. — Brochure in-folio de 185 pag. 10 f.
40. Moines (les) du Ber, par l'abbé Bonillevaux. 1 vol. in-8°. 7 f. 50.
41. Morale (de la) chrétienne dans ses rapports avec l'ordre politique et civil, par l'abbé *Gainet*, curé de Cormontreuil. Reims, 1844. 5 f.
42. Un Mystère à Reims en 1844, par *Lustucru*, de Heiltz-le-Maurupt. Brochure in-18. Reims, Brissart-Binet, 1844. 50 c.
43. Notice biographique sur Monsieur J.-B.-L. Germain, peintre d'histoire, par *Lacatte-Joltruis*. Brochure in-8°. Reims, Brissart-Binet, 1842. 50 c.
44. Notice sur M. Houzeau-Muiron, député de la Marne, par M. *Duquenelle*, pharmacien. Brochure in-8°, 1844. 1 f.
45. Nouveaux Loisirs d'un vieillard, ou nouveaux Mélanges poétiques, par *N.-R. Camus-Duras*. Reims, Luton, 1846. 1 vol. in-12, avec cette épigraphe : « *Ut avarus, sic versificator. sunt ambo insanabiles.* » 2 f. 50.

46. Origine et développement du commerce du vin de Champagne, par M. Ad. Maizière. Reims, 1846. Brochure in-8°. 1 f.
47. Oeuvres choisies de Tronsson-Ducoudray, avocat au parlement, défenseur de la reine Marie-Autoinette. 2 vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur. Paris, 1829. 7 f. 50.
48. Poèmes, Satires et Poésies diverses, par J.-L. Gonzalle (de Reims), précédés d'une Notice biographique, par Eugène B., et d'une lettre de M. A. de Lamartine. 1 vol. in-8°. Reims, 1843. 5 f.
49. Prières et Cérémonies du sacre de S. M. Charles X, publiées par ordre de M. l'archevêque de Reims. Paris, 1825. 1 vol. in-18. 2 f. 50.
50. Publications de la Société des Bibliophiles de Reims. 12 vol. petit in-8°. 30 f.
Voir le catalogue général pour le détail.
51. Quelques Fleurs pour une couronne, poésies nouvelles par H. Tampucci. Châlons, 1847. 1 vol. in-12. 4 f.
52. Reims pittoresque, ancien et moderne, par plusieurs auteurs, et publié par Cordier, libraire-éditeur. Reims, 1836-1840. Cinq livraisons formant 1 vol. gr. in-8° à deux colonnes, avec gravures représentant l'Hôtel-de-Ville, Arc de la porte de Mars, Portail de Saint-Nicaise, le Tombeau de saint Nicaise, la Cascade des promenades et la place Royale; les portraits de Rainsant, Bergier, Libergier et l'abbé Godinot. 2 f. 50.
53. Résumé de l'histoire de la Champagne, depuis les premiers temps de la Gaule jusqu'à nos jours, par M. F. de Montrol. Paris, Lecoq, 1826. 1 vol. in-18. 3 f. 50.
54. Saint-Remi de Reims. Dalles du XIII^e siècle. 2 feuilles de texte et 6 planches in-folio, 1847.
Papier blanc, 9 f.
Papier de Chine, 12
55. Séances et travaux de l'Académie de Reims, faisant suite aux annales de la même société. Cette publication, qui se continue chaque année, est ainsi divisée :
Mai 1844 à 1845, 2 vol., 1^{er} et 2^e de la publication, 12 f.
Mai 1845 à 1846, 2 vol., 3^e et 4^e de la publication, 12 f.
Mai 1846 à 1847, 2 vol., 5^e et 6^e de la publication, 12 f.
56. Sépultures de l'église Saint-Remi de Reims, par P. Tarbé. 1 vol. petit in-8°, imp. sur pap. collé. Reims, 1842. (Réimp. des bibliophiles.) 2 f.
57. Statistique générale du département de la Marne, publiée sous les auspices de M. le Préfet, par M. Chalette père. 2 vol. grand in-8°, avec un atlas grand in-4°. Châlons, 1844. 25 f.
58. Sur l'Agitation catholique à Reims, brochure in-8°, publiée par M. E. Courmeaux, bibliothécaire à Reims. 1846. 1 f. 50.
59. Table chronologique extraite sur l'histoire de l'église, ville et province de Reims, composée par feu M. Pierre Cocquault, prêtre, chanoine de Reims. Reims, chez la veuve François Bernard, 1650. Un vol. in-4° relié en parchemin. 12 f.
60. Tableau des principaux Evénements qui se sont passés à Reims depuis J. César jusqu'à Louis XVI inclusivement, ou Histoire de Reims considérée dans ses rapports avec l'Histoire de France, par Camus-Daras. Paris, Roret, 1827, in-8°. 5 f.
61. Théologie morale, à l'usage des curés et confesseurs, par M^{sr} Thomas-Marie-Joseph Gousset, archevêque de Reims. 2 vol. in-8°. Paris, 1846. 12 f.
62. Théorie de l'Imagination, par le fils de l'auteur de la Théorie des Sentiments agréables (*Levesque de Pouilly*). 1 vol. in-12. Paris, Bernard, 1803. 3 f. 50.
63. Théorie des Sentiments agréables, par *Levesque de Pouilly*. 1 vol. in-

12. gravures. Paris, Debure, 1774. 3 f. 50.
64. Toiles peintes et Tapisseries de la ville de Reims, ou le Théâtre des Confrères de la Passion, illustré. Trente-deux planches grand in-^{fr}, dessinées et gravées par C. Leberthais, accompagnées du texte des Mystères et d'explications historiques, par *L. Paris*. 2 vol. in-4^o.
 Planches noires, 40 f.
 — pap. de Chine, 60
 — coloriées, 100
65. Travail et Salaire, par *P. Tarbé*, 1 vol. in-8^o. Reims, Brissart, 1841. 5 f.
66. Traité complet de l'Hystérie, par *H. Landouzy*, professeur-adjoint à l'école de médecine de Reims, ouvrage couronné par l'Académie royale de médecine. 1 vol. in-8^o, Paris, 1846. 7 f. 50.
67. Vie du Maréchal Drouet d'Erlon, notice sur sa vie militaire, écrite par lui-même et dédiée à ses amis (publiée par sa famille), in-8^o. Paris, G. Barba, 1844. 1 f. 50.
68. Vie du révérend père Loriguet, de la compagnie de Jésus, écrite d'après sa correspondance et ses ouvrages inédits. Paris, Poussielgue, 1845. 1 vol. in-12. 3 f. 50.
69. Vocabulaire du bas langage rémois, par *E. Saubinet* aîné, membre de l'Académie de Reims. 1 vol. in-18, papier collé, format Cazin. Reims, Brissart-Binet, 1845. 1 f.

Cartes, Plans, Vues et Portraits relatifs à la Champagne en général et à la ville de Reims en particulier.

70. Album Rémois, collection de trente-une lithographies imprimées à deux teintes, dessinées et lithographiées par *J.-J. Maquart*, in-^{fo} oblong, 1844. 12 f.
71. Carte des départements de l'Aisne, Ardennes, Marne, Meuse et environs, formant les anciennes provinces de Picardie, Isle-de-France, Champagne et Lorraine, par *H. Langlois*, 1845. 1 feuille Jésus. 3 f.
72. Carte de la Champagne et de la Brie, par *Bazin*, 2 feuilles Jésus. 1790. Cette carte est accompagnée du blason de toutes les villes de la Champagne. 15 f.
73. Carte routière de la Champagne, par *Frémin*, 1846. 1 ^{fte} Jésus. 2 f.
74. Carte routière du département de la Marne, dressée par ordre de M. le Préfet de la Marne. Châlons, 1842. 1 feuille. 2 f. 50.
 La même coloriée. 5 f.
75. Carte générale du Canal de l'Aisne à la Marne, suivant le tracé définitivement approuvé, dressée par *Héteau*. 1 feuille, Reims, 1842. 2 f.
76. Carte du département de la Marne, publiée en 1846 par Dussillion, in-folio Jésus. 2 f.
77. Carte itinéraire de Paris à Reims, par Soissons et Meaux, avec les distances en kilomètres, gravée sur pierre, par *Boudié*, d'après Chazal, 1/2 feuille carré. Reims, 1845. 75 c.
78. Plan de Reims antique, pour servir aux explorations archéologiques du sol de la cité gallo-romaine, relevé et dessiné par *N. Brunette*, architecte de la ville. 1 ^{fte} g^d-aigle, papier collé. Reims, Brissart-Binet, 1846. 2 f. 50.
 Le même colorié. 5 f.
79. Plan de la ville de Reims, fait et dressé en 1825, à l'occasion du sacre de Charles X, par *Robert Caillet*, 4 feuilles Jésus. 5 f.
80. Plan de la ville de Reims et de ses faubourgs, dessiné par *Héteau*, et gravé sur pierre par *Ch. Auvil*, avec

- une légende indiquant le nom des
anciennes rues et des nouvelles.
1 feuille grand-aigle, Reims, Bris-
sart-Binet, 1845. En noir, 5 f.
Colorié, 10
- Le même réduit, 1 feuille Jésus,
en noir, 1 f. 50.
Colorié, 2 50.
81. Plans et profilz des principales
villes de la province de Champagne,
avec la carte générale et les parti-
culières de chacun gouvernement
d'icelles. 1 vol. oblong (rare). 12 f.
82. Portrait d'Anquetil (historien).
gravé par *Ricoulon*, d'après Vien.
in-8°. 1 f.
83. Portrait du maréchal Drouet,
comte d'Erlon, dessiné par *N. Mau-
rin*, in-4°. 1 f.
84. Portrait de M^{sr} Thomas-Marie-
Joseph Gousset, archevêque de
Reims, peint et lithographié par
E. Baille, in-folio. 2 f. 50.
Papier de Chine, 5
- 84 bis. Statue de Colbert, par *Faro-
chon*, 1 feuille in-8°. 50 c.
85. Vrai (le) pourtrait de la ville,
cité et université de Reims, gravé
sur pierre, par *Boudié* et *Camuset*,
d'après le plan de Reims en 1635,
par Edme Moreau. 1 feuille carré,
Reims, Brissart-Binet, 1845.
Papier blanc, 1 f.
Papier de Chine, 1 50.
86. Vues du Portail de Notre-Dame
de Reims, gravées par *Hurlinann*
et *Webert*, d'après le daguerréotype.
Vue d'ensemble, 1 f.
Vue détaillée du Portail, 2
87. Vues diverses de la Cathédrale de
Reims, à l'intérieur et à l'extérieur,
la feuille, 1 f.
88. Vue intérieure de la Cathédrale
de Reims, dessinée et lithographiée
à deux teintes, par *Chapuy*, 1 f^{ue}
Jésus. 3 f.
Vue extérieure de la Cathédrale
- de Reims, dessinée et lithographiée
à deux teintes par *Chapuy*, 1 feuille
Jésus. 3 f.
Ces deux magnifiques Vues font
pendant.
89. Vue du Portail de la Cathédrale
de Reims et d'une partie latérale de
cet édifice, gravée par *Schreder*,
papier blanc, » 50 c.
Papier de Chine, 1 f.
Cette petite Vue est la plus com-
plète et la plus exacte : la modicité
de son prix la met à la portée de
tout le monde.
90. Vue du Portail de la Cathédrale
de Reims, par *Wibaille*, 1 feuille
Jésus. 6 f.
Le même réduit, 1 50.
91. Vue de la place Royale, par
J.-J. Maquart. 1 feuille. 1 f.
92. Vue de la porte de Vesle, dessinée
et lithographiée par *J.-J. Maquart*,
in-8°. Papier blanc, 75 c.
Papier de Chine, 1 f. 50.
93. Vue du Portail de Saint-Remi de
Reims, dess. par *Torchet*, in-8°. 75 c.
94. Vues du Tombeau actuel de St-
Remi.
Vues de l'ancien Tombeau de St-
Remi, avant et après la révolution
de 1789. La feuille, 1 f.
95. Vues diverses de l'Eglise St-Remi,
tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.
La feuille, 1 f.
96. Vue générale de Reims, prise
du réservoir des fontaines, dessinée
par *J.-J. Maquart*. 1 f^{ue} Jésus.
2 f.
Coloriée, 3 50.
Vue générale de Reims, prise de
la montagne Sainte-Geneviève. Une
feuille Jésus. 2 f.
Papier de Chine, 3
97. Vues des Sacres des rois Charles
VII, Louis XIV, Louis XV et
Charles X, dans la cathédrale de
Reims. Chaque épreuve sur Jé-
sus, 5 f.

Collection très-nombreuse de Dessins , gravés et lithographiés ,
représentant des portraits de Rémois et les principaux monuments
anciens et modernes de la ville de Reims.

On trouve à la même librairie :

Toutes les Planches du Cartulaire de la bibliothèque de Reims,
réimprimées par ordre de la Mairie ;

Une très-belle Collection de Médailles représentant des portraits
de Rémois ou des événements importants passés à Reims , tels
que : les sacres des rois , l'érection de la statue de Louis XV , etc.

***Toutes les publications sur Reims au même
prix que chez les Editeurs.***

(Voir le Catalogue général de BRISSART-BINET, pour l'histoire
des villes de Champagne.)



fut livrée à l'anarchie, à la guerre civile, aux invasions étrangères (1). Quand on voit les règnes malheureux de Philippe de Valois et de Jean, cette captivité du roi, cette prise de possession par les anglais, la folie de Charles VI et les crimes d'Isabeau de Bavière, on explique comment deux siècles ont séparé l'époque littéraire de la France et celle de l'Italie.

Toutefois, si la littérature de la France n'était pas alors, comme celle de l'Italie, brillante et cultivée; si nous n'avons pas eu, au moyen-âge, les grands noms du Dante, de Boccace, de Pétrarque; la poésie commençait à prendre librement son essor, et offrait à l'attention et à l'admiration des peuples une expression vive et animée de l'esprit national. Le monument le plus curieux de la libre et spirituelle poésie française, au xiv^e siècle, est le *Roman de la Rose*, commencé par Guillaume de Horris, et achevé, quelques années plus tard, par Jean de Meung, le clopinel: Jean Froissard, à la fois chroniqueur et poète plein de grâce et de naïveté, Martin Franc, Alain Chartier, Charles d'Orléans, ont, dans des virelais, des ballades, des sirventes et des rondeaux, exprimé les sentiments de l'âme humaine par des vers tour à tour tendres et satyriques; il ont ouvert ce sillon lumineux que suivirent bientôt Martial d'Auvergne et Villon, que Boileau appelait le père de la poésie française.

Il serait injuste d'omettre, au milieu de cette

(1) Villemain, — Cours de littérature française; Tableau de la littérature au moyen-âge, en France, en Italie, en Espagne et en Angleterre, t. II, 17^e leçon.

pléiade d'esprits charmants et distingués , un poète de la même famille , qui resta trop longtemps dans un oubli immérité , et dont un des savants fondateurs de cette Académie , a voulu compléter la réhabilitation : je veux parler de la publication des œuvres inédites d'Eustache Deschamps , que M. Prosper Tarbé vous a récemment offertes.

Le nom d'Eustache Deschamps n'est pas nouveau pour l'Académie : vous vous rappelez qu'il y a deux ans , M. F. Pinon , l'un de nos confrères , a consacré plusieurs séances à commenter et à analyser les œuvres alors connues du poète champenois : il avait pour l'aider dans son travail , les recherches de M. Paulin Paris , la grande édition de M. Crapelet , dans sa collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française ; l'examen critique , publié en 1832 dans le journal des savants , par M. Raynouard , de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : et notre confrère , recueillant avec soin tous ces matériaux , les disposant avec art , vous a lu une très intéressante notice sur la vie agitée de Deschamps , et vous a initié avec autant d'esprit que de discernement aux plus vives et aux plus saillantes de ses compositions poétiques.

Je serais assurément mal venu, Messieurs , à recommencer ce que notre confrère a fait d'une manière assez complète : Il ne faut pas toutefois que l'Académie méconnaisse le nouveau service littéraire que M. Prosper Tarbé a rendu au bon goût et à la poésie française ; et c'est, parce que la lecture des trois nouveaux volumes , dont M. Tarbé a enrichi nos archives , a charmé mon esprit , que j'ai à cœur de faire partager à la Compagnie , et mon estime

pour les publications de notre ancien confrère , et le plaisir que l'on éprouve à passer quelques heures en la compagnie de nos vieux poètes de la Champagne.

Vous le savez , Messieurs , ce fut en 1832 , que M. Crapelet, publiant la collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française , édita d'une manière splendide les œuvres de Deschamps , sous le titre suivant : Poésies morales et historiques d'Eustache Deschamps , écuyer , huissier d'armes des rois Charles v et Charles vi , chatelain de Fismes et bailli de Senlis, publiées pour la première fois d'après le manuscrit de la bibliothèque du roi. — Le précis historique et littéraire mis en tête de ce beau volume , nous apprend que le manuscrit d'Eustache Deschamps avait été jusqu'alors à peine connu dans le monde littéraire , quoique ce fut l'un des plus volumineux recueils de la bibliothèque royale , et qu'il contient au moins quatre-vingt mille lignes manuscrites. — Il contient 1175 ballades , 171 rondeaux , 80 virelais , 14 lais , 28 farces , complaintes et traités divers , 17 lettres ou épîtres : au nombre de ces pièces il ne s'en trouve que trois en prose : ce manuscrit fournirait la matière de huit volumes in-8° de 400 à 450 pages , dont M. Crapelet a extrait à peu près la huitième partie : Il s'est attaché , ainsi que l'indique son titre , aux poésies morales et historiques , et il a choisi surtout les ballades historiques , plusieurs rondeaux et virelais et quelques fables ; son livre se termine par de longs extraits du *Mirouer de Mariage* , qui est l'ouvrage le plus étendu du manuscrit de la bibliothèque du roi ; le *Mirouer de Mariage* a environ

13,000 vers, et le sommaire du premier chapitre est celui-ci : *Comment l'en pourra discerner entre vray ami et ami fortunel ; et comment Désir, Folie, Servitude et Franchise viennent admonester à Franc-l'ouloir qu'il se marie pour avoir lignée, afin qu'il puisse continuer son espèce.* — Dans une des lectures qu'il vous a faites, M. Pinon vous a cité de longs extraits du *Mirouer*, et je rappelle ici pour mémoire les vers plaisants et satiriques contenus au chapitre : *Des charges qui sont en mariage pour le mesnage soustenir avec les pompes et grans bobans des femmes.*

M. Prosper Tarbé a suivi, dans la publication des œuvres d'Eustache Deschamps, une marche qui se rapproche de celle adoptée par M. Crapelet : après avoir étudié le grand manuscrit de la bibliothèque du roi, (ils'en trouve une copie unique, exécutée au 18^e siècle, à la bibliothèque de l'arsenal); M. Pr. Tarbé a choisi parmi les pièces inédites, celles seulement qui ont un intérêt historique, et quelques unes de celles qui concernent leur auteur : c'est, il faut le reconnaître, un livre essentiellement différent de celui de M. Crapelet : ainsi, au lieu de suivre un ordre un peu arbitraire et sans motifs, M. Pr. Tarbé a recueilli dans le premier volume des œuvres de Deschamps, toutes les poésies relatives à sa biographie, à la Champagne, à l'histoire de son temps, à celle de ses contemporains : il les a classés dans l'ordre chronologique qui lui a paru le plus vraisemblable. La date de quelques-unes de ces pièces est incontestable ; pour quelques autres elle est douteuse. Plusieurs morceaux peuvent se rapporter également à des faits

différents , à des époques distinctes : souvent les allusions faites par le poète sont obscures , à double sens : les noms , les surnoms même qu'il cite , appartiennent souvent à des personnages divers ; et il a pu songer aux uns aussi bien qu'aux autres : M. Tarbé , à l'aide de sa sagacité et de son érudition , s'est efforcé de deviner la pensée du poète , et il a consacré à chaque pièce de vers des notes explicatives qu'il a réunies dans un second volume.

C'est là véritablement la partie importante du travail de M. Tarbé : son mérite comme éditeur est incontestable ; patient et attentif glossateur , il nous initie curieusement aux poésies du moyen-âge , et nous montre la part glorieuse que prit un enfant de la Champagne à former et à développer notre langue nationale au berceau : mais ses notes historiques et littéraires abondent en recherches profondes , consciencieuses et savantes : elles donnent aux gens du monde la clé des impressions du poète ; on distingue alors ces idées tantôt fixes et railleuses , tantôt enthousiastes et vigoureuses , selon que Deschamps sent son âme doucement agitée par des sentiments joyeux et tendres , ou troublée par le spectacle de l'injustice , par le contre-coup des désastres et des douleurs de la patrie en danger : M. Tarbé ne laisse rien dans l'ombre , pas un vers obscur qui ne soit expliqué ; pas un fait qui n'ait son commentaire ; pas un nom propre qui n'ait sa biographie spéciale ; pas une ballade ou un virelai qui n'ait de longues et intelligentes lignes d'explications et ne soit le sujet d'ingénieuses recherches.

Si nous ouvrons ces deux volumes d'Eustache Deschamps , à peine avons-nous parcouru les pre-

mières ballades poétiques, que nous rencontrerons à la date de 1377, le nom d'un autre poète champenois, le nom de Guillaume de Machault, que Deschamps appelait son maître, et qui le précéda de quelques années : poète et musicien de génie, Guillaume de Machault méritait à l'égal d'Eustache Deschamps peut-être, la renommée dont les poèmes et les virolais de ce dernier furent entourés au **xiv^e** siècle : M. Tarbé a entrepris pour Guillaume la même œuvre d'équité littéraire que déjà il avait accomplie pour notre Coquillart et pour Deschamps ; et lorsque je vous parlais plus haut des trois volumes consacrés aux poètes champenois du **xiv^e** siècle, il eût fallu ajouter que l'un deux est exclusivement consacré à l'histoire de Guillaume de Machault et à ses œuvres : avant de vous entretenir du poète, j'aime à lire avec vous quelques vers des ballades que Deschamps consacra à la mémoire de son ami :

Fleur des fleurs de toute mélodie,
Très doulz Maistre, qui tant fustes adrois,
O Guillaume, mondains dieux d'armonie,
Après vos faiz qui obtiendra le chois
Sur tous faiseurs ? certes ne le congnoys.
Vo noms sera précieuse relique :
Car l'en plourra en France et en Artois
La mort Machaut, le noble réthorique.

.

Armes, Amours, Dames, Chevalerie,
Clercs, Musicans faititres en françois
Tous Sophistes, toute poésie,
Tous ceulx qui ont mélodieuse voix,
Ceulx qui chantent en orgue aucune fois,
Et qui ont cher le doulz art de musique,
Démenez deuil, plourez, car c'est bon drois,
La Mort Machaut, le noble réthorique.

.

Priez pour lui, si que nul ne l'oublie :
Ce vous requiert le Bailli de Valoys.
Car il n'en est aujourd'huy nul en vie
Tel comme il fut , ne ne sera des mois.
Complains sera de Princes et de Roys,
Jusqu'à longtemps pour sa bonne pratique :
Vestez vous noir, plourez tous, Champenois ,
La mort Machaut , le noble réthorique.

Il ne faudrait pas croire, Messieurs, que ce sont-là d'ordinaires éloges d'un ami bienveillant : Guillaume de Machault était homme d'honneur et de mérite, artiste distingué ; il fut investi d'importantes fonctions, chanté par ses rivaux, bien accueilli de belles et nobles dames. De son temps, on se disputa les rares copies de ses œuvres ; de son vivant, d'habiles calligraphes les reproduisaient, des peintres ingénieux les illustraient ; de nos jours, ces précieux manuscrits font encore l'admiration des artistes : tel M. Tarbé nous représente ce poète dont aujourd'hui il publie les œuvres originales, non pas toutes les œuvres, comme pourrait le faire penser le titre seul, mais des ballades choisies avec discernement, et surtout les plus curieux fragments des poèmes enfantés par la vive imagination de notre auteur.

La première moitié de toute la vie de Guillaume de Machault fut mêlée à l'existence aventureuse du roi de Bohême, Jean de Luxembourg, le même qui mourut si glorieusement à la bataille de Crécy : Machault le servit trente ans comme secrétaire, et l'accompagna dans ses compagnes les plus lointaines et les plus dangereuses : à la mort du prince, sa fille, Bonne de Luxembourg, duchesse de Normandie, récompensa la fidélité de Machault en se

l'attachant en qualité de secrétaire; et après la mort de la duchesse, il remplit ces fonctions jusqu'à l'issue désastreuse de la bataille de Poitiers, auprès du duc de Normandie que Bonne avait épousé, et auprès du roi de France, lorsque Philippe de Valois laissa la couronne à son fils Jean. Aussitôt après la captivité du roi, Guillaume de Machault quitta la cour, et se retira à Reims, où il avait été pourvu d'un canonicat par les soins de son premier protecteur, le roi de Bohême : il y termina sa vie dans un âge fort avancé, consacrant ses dernières années à la prière, à l'étude, et puisant dans de pures et de graves jouissances l'oubli et la consolation des épreuves qui avaient traversé sa vie.

Cette existence, que nous nous bornerons à esquisser en quelques traits, est très curieusement racontée par M. Prosper Tarbé : il montre Guillaume, parcourant avec Jean de Luxembourg les glaces de la Russie, les plaines sauvages de la Pologne, les forêts de la Poméranie encore payenne, prenant part à toutes nos guerres nationales avec la Flandre et l'Angleterre : mais la partie véritablement intéressante de la biographie de Guillaume de Machault, celle qui est racontée avec complaisance par les historiens qui ont cité son nom ou vanté ses ouvrages, a trait à ses étranges amours avec la jeune et belle Agnès de Navarre, fille de Philippe d'Evreux et de Jeanne, reine de Navarre, comtesse de Champagne et de Brie; écoutons le récit du bibliophile :

« Homme de cœur dès sa jeunesse, Guillaume de Machault n'avait pas vécu impunément au milieu du grand monde : il avait aimé plus d'une fois peut-

être et en haut lieu : c'est lui qui nous l'apprend. Mais enfin , en 1346 , il comptait à peu près cinquante ans ; le travail , la fatigue de la guerre , l'avaient vieilli avant le temps. Il ne voyait plus que d'un œil , et parfois la goutte torturait ses membres endoloris. S'il eût été sage , il eût compris que l'amour ne pouvait plus être pour lui qu'un faux dieu ; il n'en fut rien , et son cœur , qui n'aurait dû plus battre que de souvenir , prit feu comme au jeune âge ; le poète se fit illusion et rentra dans la lice amoureuse : voici ce qu'il lui arriva.

« Un sien ami vint lui confier qu'une jeune et belle princesse , séduite par sa réputation , se sentait prise pour lui d'une passion aussi vive que sincère , et lui remit un rondeau fort tendre qu'elle avait composé en son honneur. Machault fut d'abord étonné d'une pareille bonne fortune. Mais bientôt il se remet ; son cœur rajeunit ; sa verve se rallume , et une correspondance intime s'engage entre deux amants qui ne s'étaient jamais vus , et qui ne pouvaient se voir. . . . Cette belle amie se nommait Agnès de Navarre. Née vers 1330 , aussi belle qu'aimable , elle cultivait la musique et la poésie avec succès. A l'époque dont nous parlons , elle comptait environ dix-sept printemps. La lecture des romans , le beau climat des Pyrénées , la culture des arts et des lettres avaient développé sa brillante imagination. C'est elle qui se mit à aimer Guillaume de Machault. Son cœur fut-il pour beaucoup dans cette subite passion ? Nous avons peine à le croire. L'espérance d'immortaliser son nom déjà royal , le plaisir de se voir chantée par le poète le plus estimé du temps , eurent dans cette liaison plus

de part que la sympathie. Agnès exigea que Machault écrivît un poème sur leurs amours. Il fut fait et nommé le *Livre du Voir dit* (1). Elle y fit insérer les lettres et les poésies que tous deux échangèrent. Guillaume était en amour l'apôtre et le modèle de la discrétion. C'est à regret qu'il rédigea ces singuliers mémoires et qu'il transmit aux siècles futurs les folies de ses vieux jours. Plusieurs fois, dans le cours de son livre, il demande pardon au lecteur de ses étranges confidences ; il les reproche à Agnès, qui veut impérieusement de la publicité pour les détails les plus intimes de leur liaison. Elle traînait derrière son char de nombreux adorateurs : elle voulut y attacher encore l'homme dont l'esprit passait pour le plus délicat du siècle, le poète le plus aimable, le musicien le plus distingué qui fut alors. Elle voulait partager la gloire dont elle le croyait sûr. Son but perce dans ses rimes les plus affectueuses, dans sa correspondance la plus amicale. Elle écrit au poète, mais c'est à la postérité qu'elle s'adresse.

« Peut-être Machault vit-il simplement, d'abord, dans cette intrigue, un badinage qui souriait aussi à son amour-propre. Mais il ne tarda pas à s'avouer ; il se crut aimé d'une princesse de la maison de France, de l'héritière du comte de Champagne, lui, pauvre gentilhomme de Brie et modeste clerc de cour. Il prit les exigences de sa vanité pour les besoins de son cœur, et se précipita tête baissée dans la séduisante route qui semblait s'ouvrir devant lui. Ballades, virelais et rondeaux furent par

(1) Ara nom le livre de *Voir dit* ; si ne veuil ni ne doi pas mentir. — Lettre de Machault à Agnès de Navarre.

lui prodigués à sa royale amie. Il corrigeait les vers qu'elle composait pour lui. Elle voulait qu'il ne fit que pour elle des poésies et de la musique, et lui défendait de communiquer les compositions qu'elle n'avait pas lues la première, les airs qu'elle n'avait pas chantés avant d'autres ; du reste, elle ne négligeait rien pour le convaincre de son affection. Machault tombe malade : elle lui envoie son anneau et reçoit en retour celui du poète ; elle ne s'en tint pas là, bientôt elle lui fit parvenir son portrait : ce talisman le guérit. Il voulut enfin voir Agnès, et partit pour le pays où elle se trouvait sous prétexte de faire un pèlerinage. La plus aimable réception lui fut faite, et un rendez-vous lui fut donné pour le lendemain, dans un riant verger : l'auteur du *Voir dit* raconte lui-même ce premier rendez-vous : il est curieux de lire les vers naïfs de ce vieux langage français :

. . . , Sur l'erbe vert nous seymes ;
La maintes paroles deymes
Que je ne veuil pas raconter ;
Q'ar trop long seroit à compter.
Mais sur mon giron s'enclina
La belle, qui douceur fine ha ;
Et quant elle y fu enclinée,
Ma joie fu renouvelée.
Et ne sai pas s'elle y dormi,
Mais un po somillia sur mi.
Mes secrétaires, qui fu la,
Se mist en estant et ala
Cueillir une verde fenillette
Et le mist dessus sa bouchette,
Et me dist : baisiés ceste feuille.
Adonc amour, veuille ou non venille,
Me fist en riant abaissier
Pour ceste feuillette baisier.
Mais je n'i osoie touchier,
Comment que je l'eusse moult chier.

Lors désirs le me commandoit.
Qu'à nulle riens plus ne tendoit.
Mais eilz tira la feuille à li;
Dont j'ens le viaire pali;
Car un petit fu paoureux
Par force de mal amoureux.
Non pourquant à sa douce bouche
Fist lors une amoureuse touche;
Car je y touchai un petiot.
Certes niques plus fait n'i ot:
Mais un petit me repenti,
Pour ce que quant elle senti
Mon outrage et mon hardement,
Elle me dit moult doucement:
Ami, moult estes outrageus.
Ne savez vous nulz autres jens?
Mais la belle prist à sourire
De sa très belle bouche au dire;
Et ce me fist ymaginer
Et certainement esperer
Que ce pas ne li desplaisoit.

Nous ne suivrons pas assurément l'amoureux poète dans la suite du livre du *Voir dit*; si nous lisions, par exemple, à l'Académie, le pèlerinage de Saint-Denys, que fit Guillaume en compagnie d'Agnès et de Guillemette, quel qu'ait été le ton chaste et réservé du poète, nous craindrions encore d'effaroucher plus d'un auditeur. — Dans sa longue et intéressante biographie, M. Tarbé nous apprend que bientôt Agnès de Navarre épousa Gaston Phébus, comte de Foix, et que ce prince jeune, brillant et impétueux, fit aussitôt oublier le pauvre clerc champenois: la jeune princesse se moqua de la passion du poète, et brisa le jouet qui l'avait amusée. « Machault se montra ce qu'il avait toujours été, noble et digne; il supporta son malheur sans colère, et les poésies qu'il lui inspira ne contiennent que

de tendres prières et des plaintes respectueuses. Ses chants prirent un caractère mélancolique , qui révélait la tristesse de son âme. Il ne put croire à la perfidie dont il était victime ; il l'imputait à la médisance et à ses ennemis , et ne cessait de se bercer de folles espérances ; ses supplications devinrent importunes ; il se vit fermer la porte du palais où demeurait Agnès ; sa disgrâce alla même plus loin , il fut banni de la cour , et il pleura dans l'exil ses amours irréfléchis : jamais il ne put guérir les blessures faites à son cœur. »

La bibliothèque nationale possède quatre manuscrits des œuvres de Guillaume de Machault, qui tous remontent à la fin du xiv^e siècle ; l'un des plus importants renferme 270 ballades ou chants royaux , 6 lays , 42 ballades , 20 rondeaux pour lesquels il a composé des airs , et 37 chansons balladées ou vi-relais : M. Tarbé donne avec soin la description de ces manuscrits , qui sont enrichis de vignettes et de miniatures du plus grand prix : les ballades et les fragments de poèmes qu'il a choisis pour les faire connaître aux amis des lettres , sont , suivant nous , comparables aux poésies de Deschamps , et peut-être portent l'empreinte d'une sensibilité plus naturelle. Les poèmes intitulés : *le dit du Vergier* , — *le dit dou Lion* , — *le livre du Voir dit* , dont nous avons donné un fragment plus haut , — *le dit de la Rose* , — *le Jugement du roi de Navarre* , — *Complainte au roi* , — *le dit du Cheval* , — *le Remède de fortune* , — *le dit de la Margueride* , — des ballades , des rondeaux en petit nombre , ont fixé principalement l'attention de M. Tarbé , qui toutefois n'a inséré dans son recueil ces poèmes que par extraits :

il les fait suivre de la galante correspondance en prose de Guillaume de Machault et de sa dame par amour ; c'est peut-être la partie la plus romanesque et la plus romantique du livre tout entier : un glossaire, des notes historiques détaillées et qui m'ont paru fort savantes et très consciencieuses, terminent le volume unique de Machault et les deux volumes d'Eustache Deschamps.

Si l'on voulait comparer le génie poétique de Guillaume et d'Eustache, il faudrait accorder au premier une imagination plus vive et plus impressionnable, quelque chose de rêveur et de passionné, qui ne se rencontre qu'à de rares intervalles dans les vers d'Eustache Deschamps : il n'aime pas la nature, les bois, les ruisseaux, les couchers du soleil avec le même amour que Guillaume, il ne les célèbre pas avec autant de grâce, avec le même abandon : Deschamps est plus nerveux, plus original, plus mâle en ses chansons : son esprit railleur et satirique laisse déborder sa verve avec une sorte d'insouciance sur les événements et sur les hommes : il frappe les préjugés et les abus non pas avec colère mais avec pitié, et son dédain s'élève jusqu'aux plus vigoureuses images. Que de fois, dans ses ballades, quand il parle de la révolte des Maillotins, quand il lance ses malédictions contre la ville de Gand, quand il dit aux princes la vérité, et leur reproche les impôts excessifs mis sur la nation, quand il pousse à tant de reprises son éternel cri de guerre aux anglais, quand il répète qu'il faut reconquérir Calais, comme ce vieux romain répétait au sénat le *Delenda Carthago*, quand après avoir tracé les devoirs des rois, il s'écrie que les passions tuent

la concorde , il se fait , dans ses prophéties contre l'Angleterre , l'écho retentissant des vœux patriotiques de la nation ; que de fois son âme intrépide a librement exhalé sa pensée , que de fois il s'est montré courageux et grand citoyen par ses avertissements au pays , par ses conseils aux princes qu'il servait en voulant sauver la fortune de la France. A mon sens , Guillaume de Machault est un tendre et charmant poète , c'est celui des amours galantes : Eustache Deschamps est véritablement un poète national.

Nous aurions quelques raisons pour lui rendre hommage et pour l'aimer , car il chérissait notre ville de Reims , il l'a souventes fois célébrée avec enthousiasme : je choisis cette ballade qu'il intitule : *Adieux à Reims*, et qu'il chanta à l'époque du sacre de Charles VI.

Beauté , bonté , honneur et courtoisie ,
Noble maintien , gent corps et noble atour ,
Humble parler et belle compaignie
Pour festoier toutes gens de valour ,
Dames plaisans garnies de doulceur ,
Que tant faictes d'onneur à estrangers ,
De grans festes et de nobles meugiers ,
Pour le départ dont je souspire et plaings ,
Adieu te dy , noble cité de Rains .

Sur toutes dois avoir la seignourie ;
Et quant à moy je te donne m'amour .
Tu es du Roy et du sacre embelie ;
Et si aymes ton naturel seignour ,
Ses gens aussi : mais tu portes la flour
De festoier et chanter voulentiers .
Dames , aiés les cuers frans et entiers !
En merciant de cuer jointes mains ,
Adien te dy , noble cité de Rains .

On mayne en toy très noble et bonne vie
Du royaume es le droit chief et l'onneur

Si me fait mal de toy la départie ;
Et n'aray bien jusques à mon retour.
Devers saint Lié me suis mis en destour ,
Et tant com j'ay peu voir les clochiers ,
T'ay regardé ; et par agenoulliers ,
Piteusement fu de dire contrains :
Adieu te dy , noble cité de Rains.

L'Académie de Reims, qui a été en partie instituée pour conserver parmi nous l'honneur et la tradition des bonnes lettres, doit rendre un hommage mérité aux efforts et aux tendances de M. Prosper Tarbé : il travaille sans relâche, depuis quelques années, à la restauration des souvenirs d'un autre âge, et il le fait à l'aide de l'érudition la plus patiente et la plus modeste. Dans la retraite qu'il s'est choisie, il se met de temps à autre en communication avec le public par de bons livres, résultats de fortes études ; il pratique en philosophe et en homme de goût le *suave mari magno* ; Dans ces temps de troubles civils et d'incertitudes, il consacre ses loisirs aux plus pures et aux plus nobles jouissances intellectuelles ; et si nous devons remercier notre ancien confrère des livres et des travaux dont il fait hommage à l'Académie, nous devons désirer, que longtemps encore, dans le calme religieux d'une paisible retraite, il puisse préparer les matériaux d'œuvres nouvelles destinées à enrichir notre Champagne littéraire.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

LETTRE A M. LE D^r LANDOUZY ,

*Sur un cas d'iléus à marche chronique , par M. le
dr Meugy fils , de Rethel , membre correspondant
de l'Académie.*

.
.
. . . Bien que mes occupations ne me laissent guère
le loisir d'écrire pour la science , je viens cependant
remplir ma promesse , en vous adressant une note
sur l'iléus dont je vous ai entretenu à Rethel.

Ce fait n'est pas seulement intéressant en raison
de sa rareté et des difficultés qu'il présentait au
diagnostic et à la thérapeutique , mais aussi en raison
de l'obscurité de son début , de la nature des sym-
ptômes et de cette sorte de chronicité qui semble si
peu en rapport avec la marche ordinaire des acci-
dents analogues , et si peu compatible avec ce genre
de lésion.

Une jeune fille , âgée de huit ans , vint , il y a
environ deux ans , habiter Rethel avec son père ,
directeur des contributions indirectes. Douée en ap-
parence d'une bonne constitution , d'une force pro-
portionnée à son âge , et d'une fraîcheur de teint
remarquable , cette petite fille pouvait passer pour
un bel enfant. Sa mère me fit appeler peu après

son arrivée à Rethel, afin de me demander un avis sur la santé de son enfant. Cette petite, dont le caractère était habituellement sombre et triste, et qui n'avait jamais, à ce que me dit sa mère, recherché les jeux et les distractions ordinaires à son âge, était devenue plus taciturne et plus rêveuse encore que de coutume; elle perdait l'appétit, éprouvait des dégoûts; il y avait amertume à la bouche, enduit jaunâtre sur la langue, sans la moindre trace de fièvre; je m'assurai qu'il n'existait chez elle aucune cause morale de chagrin, elle n'avait nul motif pour regretter Charleville qu'elle venait de quitter et où elle n'avait laissé aucun souvenir d'affection. Elle se plaisait à Rethel, chérissait ses parents qui lui témoignaient le plus tendre attachement; ne reconnaissant donc dans ce qu'elle éprouvait, qu'un simple embarras gastrique, je conseillai un purgatif. La mère me fit observer qu'antérieurement et dans une circonstance semblable, elle avait eu recours à un vomitif, qui lui avait parfaitement réussi. Je l'autorisai à donner un grain de tartre stibié en lavage; deux ou trois vomissements suivis de quelques selles eurent lieu, l'appétit revint et la santé de l'enfant parut peu de jours après complètement rétablie.

Deux ou trois mois après, la petite fille se plaignit de nouveau d'éprouver quelques douleurs vers la région épigastrique. Son caractère était porté de plus en plus à la tristesse; elle n'acceptait et avec repugnance que fort peu d'aliments; les palpitations du cœur devenaient plus fréquentes, surtout en marchant ou en montant un escalier; cependant aucun bruit anormal, aucun signe de dilatation de l'organe

circulatoire ne se faisaient remarquer. Les lèvres prenaient quelquefois une teinte livide; l'enfant se tenait couchée sur les genoux de sa mère, se plaignant quelquefois de nausées, presque toujours de tiraillements à l'estomac, il y avait constipation et absence de fièvre; on administra encore un purgatif et quelques vermifuges, dont on n'obtint aucun résultat satisfaisant: puis la pâleur de la face et des lèvres, l'accablement général, les palpitations, et l'absence des signes d'une irritation gastrique, me firent croire à une disposition chlorotique, je prescrivis l'usage du sirop ferreux de Dusourd, des frictions sèches sur le corps et les membres, et principalement sur la colonne vertébrale, l'usage d'un peu de vin de Bordeaux et d'aliments analeptiques pris en petite quantité; on dût bientôt renoncer à ce système de traitement, l'enfant ayant obstinément refusé de s'y soumettre.

Nous étions arrivés au commencement du mois de mars, l'appétit se perdait de plus en plus; la petite refusait même tout ce qu'on lui offrait, s'affaiblissait à vue d'œil, et était obligée de garder le lit. La constipation devenait de plus en plus opiniâtre, quelque peu de matière dure et sèche était évacuée à la fois à l'aide de lavements; les douleurs épigastriques se prononcèrent encore davantage, il y eut des nausées et pas encore de vomissements. La langue devint plus sèche et rouge sur les bords, sans qu'il y eut soif. Le pouls conservait son état normal, depuis que le repos était complet, sous le rapport de la fréquence et montrait seulement plus de faiblesse. Des signes de gastrite s'étant alors manifestés, des sangsues furent appliquées à plu-

sieurs reprises sur le lieu douloureux ; on continua les cataplasmes adoucissants et calmants , les lavements , les demi-bains souvent répétés , les frictions avec des liniments anodins. Tout fut impuissant pour calmer cette douleur de l'épigastre , qui semblait rester stationnaire ; des vomissements survinrent , entraînant le peu de boissons aqueuses qui étaient ingérées. Le point douloureux restant toujours fixe , plusieurs vésicatoires volants furent établis dans son voisinage , et successivement saupoudrés d'acétate de morphine. On obtenait , par ce moyen , une nuit toute entière de calme et de sommeil ; mais les douleurs au réveil reparaissaient tout aussi violentes. A chaque instant l'enfant répétait : maman , j'ai mal , j'ai bien mal à l'estomac. Elle ne voulait pas souffrir que l'on touchât l'endroit douloureux , mais on pouvait comprimer le ventre , le palper et s'assurer qu'il n'offrait qu'un peu de distension sans dureté. Les selles avaient complètement cessé depuis plusieurs jours , un seul vomissement avait lieu le soir , quelquefois à deux jours d'intervalle.

Nous réussissions toujours par l'application endermique de la morphine , faite le soir , à procurer un sommeil profond , pendant lequel on aurait pu croire que l'enfant n'était pas malade ; et les douleurs se reproduisaient toujours aussitôt le réveil avec la même intensité. Nous avons depuis longtemps fait appliquer aux extrémités des sinapismes à fréquentes reprises ; nous avons aussi établi aux jambes des vésicatoires qui suppuraient bien et montraient une bonne coloration. Des calmants de toute espèce ayant été essayés sans succès , nous avons

administré de nouveau des vermifuges en lavements et en applications topiques, et non par la bouche, car l'enfant refusait de prendre quoique ce fût, si ce n'est un peu de glace; quelquefois un besoin d'aliments paraissait se réveiller : maman, j'ai bien faim, disait la petite malade; on lui donnait alors une bouchée d'échaudé recouverte d'un peu de confitures, qui était presque toujours vomie le soir, avec le peu de liquide que contenait l'estomac. Trois jours s'étaient écoulés sans qu'il y eût de vomissement; mais, le soir du troisième jour, des efforts considérables déterminèrent l'évacuation, par la bouche, d'une assez grande quantité de matières bilieuses mêlées de sang. La fièvre, qui jusqu'alors avait été peu marquée, se déclara avec violence, la figure devint vultueuse; il y eut du délire; enfin, je crus un moment à l'invasion d'une de ces fièvres de forme typhoïde, qui régnaient alors épidémiquement à Rethel, et je le désirais de tout mon cœur, pour sortir de cette incertitude qui me tourmentait depuis si longtemps, et pour avoir au moins un ennemi connu à combattre; mais cet accès n'eut pas de suite, il était calmé le lendemain; et les douleurs épigastriques étaient toujours les mêmes, et l'affaiblissement général faisait des progrès rapides. Aucune évacuation alvine n'ayant eu lieu depuis plusieurs jours, et le ventre paraissant plus ballonné, je parvins à faire avaler 30 centigrammes de calomel. Le lendemain une selle abondante, composée de matières assez naturelles et un peu noirâtres, remplissait le lit. La petite malade n'avait point eu la conscience de cette évacuation, et l'on fut obligé de la plonger dans un bain

pour la nettoyer. Les vomissements étaient plus rares ; et les plaintes de plus en plus incessantes. L'enfant demandait que l'on appuyât la main bien fort sur son mal, et quelques jours auparavant elle n'aurait pas souffert qu'on y touchât du bout du doigt. Enfin, la faiblesse s'accrut rapidement et la petite malade expira le trois avril, après avoir été environ trois semaines alitée.

J'étais fort incertain sur les véritables causes de la mort ; et d'un autre côté fort désireux de les connaître. Les parents me sollicitaient pour leur donner une explication satisfaisante sur la marche d'une maladie si funeste, contre laquelle aucun des moyens thérapeutiques employés n'avait paru exercer la moindre efficacité. J'avais cru d'abord à un embarras gastrique, puis à une gastralgie, puis à une gastroentérite, puis enfin, je m'étais dit qu'il existait nécessairement soit une lésion organique particulière, soit un obstacle quelconque au passage des aliments dans les voies digestives ; je supposais bien cet obstacle vers l'estomac ou à son voisinage ; mais quelle était sa nature, c'est ce qu'il m'était impossible de déterminer.

Je suppliai les parents de m'autoriser à faire l'autopsie cadavérique de leur enfant, afin de fixer nos incertitudes sur la véritable nature de cette lésion, qu'ils désiraient connaître autant que moi. Ils y consentirent, et le lendemain matin, douze heures environ après la mort, je procédai à cette autopsie, en présence de deux personnes, amies de la maison. J'avais formellement promis aux parents de n'exercer mes investigations que sur la seule cause de la mort ; et comme, pour moi, cette cause de-

vait se rencontrer vers l'estomac, j'affirmai que le corps de l'enfant n'en serait nullement défiguré. Je pratiquai donc sur la région épigastrique de ce petit cadavre pâle, amaigri et déjà enveloppé de son linceul, une incision cruciale; je mis à découvert l'estomac et la partie supérieure du tube intestinal, qui, affaissé sur lui-même, ne présentait d'ailleurs, au premier coup d'œil, aucun signe extérieur d'altération. L'estomac, réduit à un petit volume, fut incisé dans toute sa longueur, et ne contenait rien qu'un peu de mucosité. Sa membrane muqueuse était uniformément plus rouge que dans l'état normal, c'est-à-dire légèrement phlogosée; ses orifices cardiaque et pylorique, quoique revenus sur eux-mêmes, se laissaient facilement distendre par l'introduction du doigt, et n'offraient d'ailleurs aucune trace de lésion. Surpris d'abord et un peu confus de ne pas trouver à cet organe le siège du mal, comme je l'avais annoncé à l'avance, et que j'avais promis de faire voir aux personnes présentes, je me demandais déjà si une simple irritation de la muqueuse gastrique pourrait déterminer à elle seule les phénomènes morbides dont j'avais été témoin, et par suite la mort. Cela ne me paraissait guère possible, j'agrandis donc les incisions des parois abdominales afin de pousser plus loin mes recherches. Les intestins grêles étaient aplatis, presque vides, je développai d'abord le duodenum, sur lequel je ne vis rien à remarquer; puis, en continuant de développer l'intestin grêle, à une petite distance de ce dernier et au point correspondant au grand cul-de-sac de l'estomac, précisément là où le point douloureux avait été constamment fixe, je m'arrêtai et m'empressai de dire aux assistants : voici la cause

de la mort. J'avais rencontré une invagination intestinale qui avait au moins six centimètres d'étendue. Je fis comprendre aux assistants que cette disposition d'une partie du tube intestinal rentré en lui-même, équivalait à un étranglement interne, et constituait un obstacle insurmontable au passage des matières alimentaires, ce qui devait nécessairement amener la mort après un temps plus ou moins long. En exerçant une légère traction sur les deux extrémités de la partie invaginée, et en sens opposé, je ramenai l'intestin à son état normal sans difficulté, sans efforts, car il n'existait pas la moindre trace d'adhérence, et il eût été impossible de distinguer ensuite des parties voisines, celle qui avait été le siège de cette invagination. A l'intérieur, la membrane muqueuse était d'un rouge un peu violacé, offrait un boursoufflement au point correspondant à la partie inférieure de l'invagination, car c'était la partie supérieure de l'intestin qui rentrait dans l'inférieure, et l'on n'y voyait, comme dans l'estomac, que quelques mucosités. Le reste du tube intestinal ne présentait rien de remarquable et ne contenait pas de vers.

J'avais évidemment trouvé la véritable, la seule cause de la mort, cause insurmontable, et qui m'expliquait suffisamment l'inutilité complète de tous nos efforts. Il restait pour moi à résoudre la question de savoir quelle avait pu être la cause d'une lésion aussi grave chez un jeune enfant, et à quelle époque elle avait dû se produire. On admet généralement pour cause d'une invagination intestinale, une irritation préexistante, déterminant des mouvements convulsifs dont l'intussusception des intes-

tins serait l'effet accidentel. On conçoit qu'alors les accidents doivent se développer brusquement et avec une grande violence. Ici, au contraire, nous avons observé dans le principe, au lieu de symptômes d'irritation gastrique, des phénomènes qui pouvaient appartenir à un état chlorotique. Les signes d'irritation ne s'étant montrés qu'à une époque avancée de la maladie, lorsque celle-ci avait déjà fait de grands progrès. La douleur constante et fixe au point même où se trouvait la lésion, sa progression presque insensible, accompagnée de diminution, puis de perte complète d'appétit, puis enfin des vomissements, sans réaction fébrile, si ce n'est sur la fin de la maladie, semblent prouver que, dans ce cas particulier, l'invagination intestinale s'est développée comme une affection essentielle par suite d'une prédisposition antérieure; et j'ai pensé que l'usage fait précédemment et à plusieurs reprises de vomitifs, avait pu ne pas être étranger à cette prédisposition. Quoiqu'il en soit, cette cruelle maladie est encore au nombre de celles contre lesquelles les moyens thérapeutiques internes sont tout-à-fait impuissants; la grande difficulté sera toujours l'établissement certain du diagnostic. On pourra soupçonner l'existence du mal pendant la vie, mais la certitude n'en sera acquise que par la nécropsie.

Sans doute dans certains cas déterminés la gastrotomie pourrait offrir là une ressource extrême, mais il faudrait, comme le dit Montfalcon, que le chirurgien, par un *hasard inouï*, devinât le mal pendant la vie du malade, et que par un autre hasard, non moins heureux, il tombât précisément sur le lieu qu'occuperait la lésion.

J'avoue , pour mon compte , que je n'avais pas soupçonné ce genre de lésion chez ma pauvre petite malade , mais que quand bien même ce soupçon me serait venu à la pensée, je n'aurais jamais osé proposer aux parents une opération aussi grave et aussi aventureuse.

SÉANCES

ET

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DE REIMS.

ANNÉE 1848-1849.

N° 18.

Séance publique annuelle du 29 Juin 1849.

PRÉSIDENCE DE M^r L'ARCHEVÊQUE.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2 dans la galerie historique de l'Archevêché, en présence d'une nombreuse assemblée.

M^{gr} l'Archevêque, président ; MM. Dubois, vice-président ; Bandeville, secrétaire-général ; Arnould, secrétaire-archiviste et Saubinet, trésorier, prennent place au bureau.

A la droite du bureau, MM. Pierre Leroy, sous-préfet de l'arrondissement de Reims ; Edom, recteur de l'Académie et Richardot, conseiller municipal faisant fonctions de maire de la Ville ; à la gauche

MM. Sirebeau, président du tribunal civil et Werlé, président du tribunal de commerce, occupent des sièges d'honneur.

Sont présents : **MM.** Robillard, Bouché de Sorbon, L. Fanart, Nanquette, H. Landouzy, Querry, E. Dérodé, J.-J. Maquart, Duquénelle. F. Pinon, Aubriot, V. Tourneur, Gosset, F. Henriot-Delamotte, H. Paris, L.-H. Midoc, Genaudet, J. Sornin, Gainet, Gérardin, Deleutre, Petitbon, Pierret, Forneron, et Maumené, membres titulaires.

Et **MM.** A. Auger, Bourdonné, Charlier, de Bonnay, A. Dérodé, A. Duchesne, Grosjean, Herbé, H. Loriquet, Leuschenring, Rattier, H. Thomas, Villemillot-Huart, et J. de Vroil, membres correspondants.

M^{sr} l'Archevêque, président de l'Académie, prononce le discours d'ouverture.

M. Bandeville, secrétaire-général, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année 1848-1849.

M. Genaudet donne lecture d'une *Esquisse sur J.-J. Rousseau*.

M. Midoc lit une fable intitulée : *Le Lion tenant conseil*.

M. Duquénelle donne à l'assemblée communication d'un travail qui a pour titre : *Physiologie de l'Antiquaire*.

M. Robillard lit une étude littéraire et philosophique intitulée : *Causeries*.

M. Pinon donne lecture d'une fable : *La jeune Alouette*.

M. Ern. Arnould , secrétaire-archiviste , fait connaître le programme des questions mises au concours pour l'année 1849-1850 et les années suivantes.

M. Bandeville , secrétaire-général , proclame les médailles d'encouragement décernées par l'Académie pour 1849.

La séance est levée à 4 heures 1/2.

DISCOURS

de Mgr l'ARCHEVÊQUE , Président annuel.

Messieurs ,

Un usage général, usage consacré par toutes les sociétés savantes, impose au président d'une Académie l'obligation d'ouvrir par un discours les séances du genre de celle qui nous réunit aujourd'hui dans cette enceinte. Vous aviez droit d'attendre aussi que je ne m'écarterais point de cet usage, qui est d'ailleurs fondé sur de hautes convenances, envers les magistrats et les personnes de la ville, qui ont bien voulu, en nous honorant de leur présence, nous donner un témoignage de leur sympathie.

Cependant, je m'en suis écarté, comptant sur l'indulgence dont vous m'avez donné tant de preuves, toutes les fois que vous m'avez honoré de vos suffrages pour la présidence. J'ai cru devoir, depuis quelque temps, me livrer exclusivement à des travaux d'un autre ordre, qui ne sont pas moins impérieux pour un évêque que les travaux utiles, dont vous vous êtes occupés si honorablement dans l'intérêt des sciences, des arts et belles-lettres. D'après la connaissance que j'ai de votre dévouement pour tout ce qui peut faire prospérer l'Académie de Reims, et comme société scientifique, et comme établissement d'utilité publique, je me suis persuadé facilement que ceux d'entre vous qui seraient appelés à occuper

le fauteuil, que j'ai l'honneur d'occuper en ce moment pour la quatrième fois, ne se prévaudraient point de mon exemple comme d'un acte d'indifférence, et qu'ils se conformeraient toujours, autant que cela dépendra d'eux, à nos traditions académiques.

Messieurs, tout en me dispensant de faire le discours d'usage, je me permettrai de dire un mot de la société à laquelle je tiens, comme vous tous, par le fond de mes entrailles. Il y a huit ans, la création d'une Académie à Reims était un problème ; il y a sept ans que ce problème est résolu : les éléments divers, qui étaient demeurés jusqu'alors concentrés dans les différents corps de cette grande cité, se sont réunis, et l'Académie de Reims a été créée. Forte de sa constitution native, elle a pris rang aussitôt et sans effort aucun parmi les sociétés savantes. Mais nous le reconnaissons, les succès étonnants qu'elle a obtenus, elle ne les doit pas seulement à ses travaux et à ses publications littéraires, elle les doit aussi au respect qu'elle a constamment montré comme corps pour la religion de nos pères, pour la morale chrétienne, et pour les lois du pays. Fidèle à cet esprit, qui est l'esprit de son institution, l'Académie de Reims se rendra de plus en plus digne de l'estime des gens de bien, de l'appui bienveillant des autorités de la ville et du département, de la protection du gouvernement. Le peuple français ne brisera jamais le sceptre de la science, ni le sceptre de la morale et de la religion.

COMPTE-RENDU

Des travaux de l'Académie pendant l'année 1848-1849,

Par M. BANDEVILLE, Secrétaire-général.

Si le poète qui a dit :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité ,

eût été membre de l'Académie de Reims, il n'eût certainement pas écrit ce vers : il se serait fait à lui-même ce raisonnement : rien de plus uniforme que nos séances annuelles ; c'est toujours invariablement même discours , même compte-rendu , même genre de lectures ; et pourtant chaque année une nombreuse, une brillante assemblée vient rehausser l'éclat de cette solennité littéraire ; pour s'y rendre, le magistrat interrompt le cours de ses graves occupations, le négociant se dérobe un moment aux soins de ses affaires ; les dames les plus gracieuses y accourent avec autant d'empressement que s'il s'agissait d'une fête. Or , tout ce mouvement annonce-t-il qu'on ne trouve auprès de nous que de l'ennui ? non , sans doute. Toutefois, nous ne nous faisons pas illusion, et dans ce bienveillant concours dont vous voulez bien nous honorer, nous savons entrevoir un motif dont nous sommes plus heureux que fiers : ce n'est pas précisément un plaisir que vous venez chercher ; c'est un encouragement puissant et flatteur que vous venez nous apporter , et dont nous vous remercions de tout notre cœur.

Je viens encore une fois dérouler devant vous la série de nos travaux ; l'indulgence avec laquelle vous avez accueilli le compte que je vous ai rendu l'an passé , me fait espérer la même faveur pour celui que je viens vous offrir. Je tâcherai de ne point en abuser.

ARCHÉOLOGIE.

Nous sommes moins riches que l'année dernière en travaux archéologiques , cependant nous n'en avons pas été complètement privés. Ainsi M. l'abbé Prompsault , un de nos correspondants , qui s'occupe de paléographie , nous a communiqué un *errata* contenant plus de 2000 corrections ou modifications à faire dans la collection des anciens monuments de l'histoire et de la littérature française , publiée par M. Crapelet. Il a fait précéder ce travail d'un *discours* où il trace des règles qui doivent servir de guide au paléographe pour la lecture des manuscrits du moyen-âge , et à l'éditeur pour le choix de ceux qu'il veut donner au public.

Il appartenait au directeur de la maîtrise , M. l'abbé de Bonnay , de nous esquisser l'histoire du chant ecclésiastique. Après en avoir cherché l'origine dans les mélodies de la Grèce et de la Judée , l'auteur nous en a fait suivre les diverses transformations , sous la direction de S. Ambroise et de S. Grégoire , jusqu'à cette époque de décadence où la simplicité des chants primitifs fut altérée par des variations infinies qui résistèrent à tous les projets de réforme.

Je vous rappellerai en passant une notice lue par moi sur une *épître* paraphrasée , qui se chantait au

moyen-âge, dans plusieurs églises de France, à la fête de St. Etienne, et qui s'est chantée à Reims jusque vers la fin du *xvii^e* siècle.

Je me contenterai aussi de vous signaler les *Observations* de M. Charles Dufour sur des noms de potiers et de verriers romains, recueillis à Amiens; une Note du même sur une découverte de médailles et de bijoux antiques faite à Barleux; un travail de M. Anatole Barthélemy sur l'Organisation monétaire des romains dans la classe subalterne; une notice de M. Duquénelle sur une médaille gauloise inédite, trouvée à Reims dans le faubourg Saint-Thomas, médaille qu'il attribue au pays de Reims. J'aurais encore à vous rappeler, de M. Duquénelle, la *Physiologie de l'Antiquaire*; mais je ne veux rien diminuer du plaisir que vous aurez à entendre la lecture de ce travail.

HISTOIRE.

Parmi les travaux d'histoire, je puis vous citer deux brochures de M. Gomard, intitulées: *Essai sur l'ère féodale*, et la *Ligue à Saint-Quentin*.

J'aurais aussi à vous parler de l'*Histoire populaire de Napoléon*, que son auteur, M. Chauvet, a soumise au jugement de l'Académie; mais j'aime mieux attendre le rapport que doivent en faire MM. Sutaïne et Genaudet.

Dans un rapport sur un ouvrage intitulé, *De la Politique royale en France*, M. Henri Paris a rencontré une question devenue aujourd'hui fort délicate: savoir, jusqu'à quel point cette politique a été celle de la nation, et comment elle a sauvé les intérêts et défendu la liberté du peuple.

Disons que M. Paris a su franchir avec bonheur une voie qui n'était pas sans écueils.

PHILOSOPHIE.

La philosophie a rencontré encore cette année sur son chemin l'infatigable M. de Maizière ; elle l'a vu sérieusement occupé d'un problème dont il croyait avoir trouvé la solution : il s'agissait, non plus d'adoucir, mais de supprimer totalement la misère et la masse de maux qui pèse depuis près de 6000 ans sur tout le genre humain. Dans un premier travail, l'auteur, après avoir développé une *Théorie du règne du mal sur la terre*, assurait que l'humanité toute entière était appelée à jouir, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'un bien-être matériel qui serait pour elle, non seulement un principe de bonheur, mais encore une source de justice et de vertu. Puis dans un dialogue sur *la Loi divine du travail*, il montrait que ce travail, organisé de certaine manière, devait nécessairement amener l'homme à ce jour fortuné où il n'y aurait plus ni crimes, ni vices, ni gémissements, ni douleurs, ni privations, ni souffrances, en un mot à un nouvel âge d'or. M. Rattier chargé d'examiner les opuscules de M. de Maizière, s'est plu à rendre hommage à la pureté de ses intentions, à la sainteté du but qu'il se proposait ; seulement il a détruit l'une après l'autre toutes ses illusions, et démontré que son système est plus ingénieux que solide. « Mais, » dit M. Rattier, si l'espérance que l'auteur a conçue n'est qu'un rêve, c'est assurément le rêve d'un homme de bien.

Pendant que nous parlons des idées de M. de Maizière sur le travail, n'oublions pas de dire qu'un

auteur anonyme a cru devoir entretenir l'Académie de la fameuse question du droit au travail. La compagnie s'est contentée d'entendre la lecture de ce mémoire. C'était peu, mais c'était assez.

M. Victor Doublet qui écrit beaucoup, j'allais dire beaucoup trop, nous avait adressé plusieurs de ses ouvrages, entre autres une *Vie de Charles V*, et des *Essais de morale*, ou *Avis salutaires d'un détenu à ses compagnons d'infortune*. MM. Tourneur et Dubois, le premier dans un rapport oral très court, le second dans une appréciation très judicieusement écrite, ont rendu une complète justice à l'auteur, dont les œuvres, un peu plus élaborées, s'élèveraient peut-être jusqu'au médiocre.

L'Académie de Besançon avait mis au concours une *Etude sur les œuvres de Théodore Jouffroy*. C'est ce qui nous a valu deux lectures intéressantes de M. l'abbé Gainet. Dans un premier article, l'auteur paie un juste tribut d'éloge au talent de Jouffroy comme écrivain; il le félicite surtout d'avoir su débarrasser la langue philosophique de ces formules ténébreuses, de ces expressions inintelligibles qui ne sont qu'un jargon barbare. Dans une seconde partie, tout en vengeant le philosophe de certains reproches non mérités qui lui ont été faits, il critique ses doctrines, il relève ses erreurs, il signale ses funestes tendances. « Mais peut-être, dit-il en terminant, peut-être n'a-
» vous-nous eu que les ébauches imparfaites de ce
» génie, qui n'a pas eu le temps de s'asseoir dans le
» monde, et de dire son dernier mot. Un cœur si
» pur, une intelligence si vaste devait finir par dis-
» cerner ses erreurs, et par les répudier toutes. Et
» alors, au lieu d'un homme illustre, la France
» compterait un grand homme de plus. »

ÉCONOMIE POLITIQUE.

En matière d'économie politique, M. Midoc nous a rendu compte d'un ouvrage *Sur les Brevets d'invention*, adressé à l'Académie par M. Jobard de Bruxelles. Dans cet ouvrage, l'auteur, fort peu socialiste, cherche à multiplier les propriétaires; il demande pour l'intelligence ce qui existe pour le sol; il veut assurer à tout inventeur une propriété garantie par l'État, et qui rapporte en raison directe de la valeur de la découverte.

Maintenant voici deux joueurs, qui viennent rompre quelques lances pour ou contre le libre échange. D'un côté M. l'abbé Gainet veut mettre en pièces toute mesure prohibitive, au nom de la justice, de la morale, et des progrès de la civilisation; il réclame la liberté absolue du commerce, dans l'intérêt, dit-il, des consommateurs, c'est-à-dire, des 99/100 de la population, qui achèteront moins cher; dans l'intérêt du gouvernement, qui verra diminuer ses embarras, augmenter ses revenus, et qui ne perdra que ses douaniers; dans l'intérêt de l'agriculture et de l'industrie nationale, dont les produits ne subiront plus au dehors de dures et funestes représailles; enfin dans l'intérêt des privilégiés eux-mêmes, auxquels l'auteur, par un compliment aussi adroit que flatteur, cherche à persuader que, loin de craindre la concurrence étrangère, ils doivent la désirer et la provoquer. D'un autre côté, à propos d'une brochure de M. Varennes, dont il avait à nous rendre compte, M. Henriot a fièrement relevé le gant jeté par son antagoniste. Il défend avec énergie la protection, et démontre par des exemples les effets désastreux qu'on peut redouter

du libre échange. Auquel des deux champions est demeurée la victoire ? Je laisse à des juges plus compétents le soin de prononcer.

M. Gainet s'est mis encore à passer en revue les petits *traités* dirigés par l'Académie des sciences morales et politiques *contre les erreurs économiques de notre temps*. Ces traités, il les a examinés devant nous, distribuant à chacun sa part d'éloge ou de critique, avec une stricte impartialité, sans aucune acception de personne.

Tandis que M. le curé fait ainsi du commerce et de la politique, M. le lieutenant-colonel Gastebois s'occupe, lui, des curés et de leur position. Il supprime leur casuel, comme nuisant à la considération dont ils doivent jouir, il demande pour tous l'inamovibilité, afin qu'ils aient plus de temps pour faire le bien dans leurs paroisses. Mais à côté de ces avantages, il y a quelques inconvénients que M. le lieutenant-colonel n'a peut-être pas entrevus, et dont il faut, je pense, laisser l'appréciation à ceux qui ont mission spéciale pour examiner ces questions, je veux dire, aux pasteurs de l'église.

LÉGISLATION.

Les travaux de jurisprudence ont été peu abondants cette année à l'Académie. Ce n'est pas pourtant qu'elle manque d'hommes de robe; mais un légiste, qui a passé de longues heures à débrouiller des affaires, à examiner des dossiers, est peu disposé à venir encore dans une assemblée littéraire discourir sur un article du code civil ou sur un chapitre du droit romain. Toutefois il est des exceptions :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

L'un, M. Bonneville, dont l'activité ne se rallentit pas plus à Versailles qu'à Reims, nous a envoyé un ouvrage sur la *Localisation au greffe de l'arrondissement natal des renseignements judiciaires concernant chaque condamné* ; un autre, M. Alexandre, que son mérite nous a trop tôt ravi, nous a laissé pour adieux la traduction annotée d'un livre du docteur Mittermaier, intitulé *Traité de la preuve en matière criminelle*. Enfin un troisième, M. Ernest Arnould, a donné sur cet ouvrage de notre confrère un remarquable et consciencieux rapport.

AGRICULTURE.

L'Académie, qui ne veut rester étrangère à rien de ce qui concerne l'agriculture, ne s'est pas contentée de suivre, par plusieurs de ses membres, les séances du Congrès tenu à Reims, au mois d'octobre dernier, par les agriculteurs du Nord de la France ; elle a accueilli avec le plus vif intérêt le compte-rendu des travaux de cette importante session. Sur la proposition de M. Leconte, elle a chargé une commission du soin de suivre, pendant cinq ans, les essais d'engrais que ce chimiste se propose de faire, comparativement avec la fumure ordinaire, sur plusieurs hectares de terrain mis à sa disposition par différents propriétaires.

Nous avons accueilli avec non moins d'empressement le rapport fait par M. le capitaine Boulard à la société d'agriculture de la Marne sur l'organisation des fermes-écoles ; les notes de M. Bouvard, aujourd'hui notre correspondant, sur la culture des bois dans le département des Ardennes ; celle de M. Lépine sur l'essartage, les observations de M. Bonomet,

curé de Pont-Faverger, sur l'éducation des abeilles ; celles de M. Moneuze-Grandjean, jardinier à Sillery, sur la manière de planter les arbres en toute saison, même en pleine végétation, essai hardi que le rapporteur, M. Saubinet, ne conseille pas de tenter.

Vous n'avez pas oublié, peut-être, ce froment archéologique, dont je vous parlais l'an dernier, ce blé contemporain de Sésostris ou de Ménès, découvert dans les bandelettes d'une momie d'Égypte. Eh bien ! cette année je puis vous en donner des nouvelles : semé et replanté par les soins de M. Ruinart de Brimont, ce blé des temps antiques a déjà donné quelques tiges qui promettent de beaux et nombreux épis. — Je puis aussi vous parler des succès obtenus par le même agronome dans la culture des plantes que les délégués de l'industrie française ont ramenées de la Chine il y a quelques années : plusieurs pieds de choux-navets chinois croissent en ce moment dans les jardins de M. Ruinart, qui espère naturaliser cette plante dans notre pays, et en obtenir d'excellents résultats pour la nourriture des vaches laitières.

A propos de vaches laitières, il est temps que je mentionne le procédé employé par M. Charlier sur ces animaux. Une commission désignée par l'Académie, a été chargée de suivre les opérations de M. Charlier. Les expériences qu'elle a faites, corroborées d'ailleurs par les renseignements obtenus de Suisse, de Hollande, et d'autres pays encore, ont constaté que les vaches opérées donnent un lait plus riche, plus abondant, qui ne s'interrompt jamais ; et de plus, qu'elles ont une chair plus succulente, plus délicate que celle du bœuf ; de sorte que désormais dans le vocabulaire de la cuisine, le substantif

féminin , assez peu goûté jusqu'ici , va prendre avec orgueil la place du masculin , pour désigner cette partie de notre alimentation. Aussi la commission , par l'organe de **M.** le docteur Leuschenring , demande pour **M.** Charlier une médaille d'encouragement.

En m'entendant ainsi parler d'agriculture , Messieurs , vous souriez de mon ignorance , et vous devinez facilement que je n'ai guère étudié cette science que dans les géorgiques de Virgile , dans ce livre écrit au bon temps où l'on greffait les pommiers sur des platanes , et les poiriers sur des hêtres , où les abeilles naissaient tout naturellement dans les entrailles d'un taureau mort. Mais , je vous en conjure , prenez en pitié les tribulations d'un malheureux secrétaire d'Académie , à qui son devoir impose l'obligation de parler de tout , tant bien que mal. Tu parleras , lui dit-on , d'agriculture et d'archéologie , de mathématiques et d'histoire , de médecine et de littérature , de musique et de chimie ; tu parleras de ce que tu sais et de ce que tu ne sais pas. La science gémit , les érudits lèveront les épaules , on criera à l'erreur , au paradoxe ; peu importe , tu parleras. Ecrasé sous une telle pression , le pauvre secrétaire se résigne , il parle sans savoir s'il dit vrai , s'il dit faux ; seulement il vous prie d'être convaincus que , s'il fait des fautes , il ne les fait que par devoir.

SCIENCES MATHÉMATIQUES , ETC.

Maintenant je ne craindrai plus de marcher en aveugle , sur les traces de **M.** Sornin , à la recherche de la planète Leverrier qui , vous le savez , avait un instant disparu. Je puis vous dire qu'on

a retrouvé cette planète fugitive à quelques milliers de lieues de la place qui lui avait été primitivement assignée. Et si cette erreur vous paraît énorme, je vous répondrai, d'après mon guide, qu'elle n'a aucune importance, puisque en astronomie, une différence de mille milliards de lieues n'est estimée qu'une faible erreur. — Le savant professeur nous aide encore à découvrir le nombre de chiffres que fournit à la période une fraction ordinaire réduite en fraction décimale. — C'est à lui que nous devons de connaître tout le mérite d'un ouvrage présenté à l'Académie par M. Borgnet, professeur de mathématiques au lycée de Tours, ouvrage intitulé *Essai de géométrie analytique de la sphère*. — C'est par lui encore que nous savons apprécier une notice de M. Marre, sur les systèmes naturels de numération quinaire, dénaire, et vigénaire; systèmes qu'il nous montre en usage chez presque tous les peuples de la terre, les Coptes, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Hindous, les Chinois, les Japonais, les Arabes, les Goths, les Polynésiens, etc.

M. Hémart nous a fait connaître une des inventions les plus utiles de notre époque : je veux dire le porte-amarre inventé par M. Delvigne pour les communications des bâtiments sur mer, et pour le sauvetage des naufragés.

Les sanglantes journées de juin ont inspiré à M. Mortier-des-Noyers un projet qu'il nous a communiqué, et qui d'ailleurs a reçu l'approbation du comité du génie; c'est un rempart mobile destiné à protéger, dans la guerre des rues, les défenseurs de l'ordre et de la vraie liberté, contre les balles fratricides de l'émeute et de l'anarchie. Une

lithographie, dessinée par l'inventeur, indique la forme et l'usage de cette nouvelle espèce de fortification. Espérons qu'on n'aura jamais plus occasion de s'en servir.

Vous parlerai-je des thèses de M. Lies sur les chaudières à vapeur, et sur quelques silicates qu'il a étudiées dans le département des Ardennes, thèses dont M. Lechat nous a rendu compte? — Vous dirai-je que M. Ferry, encouragé par la médaille qui lui a été décernée l'année dernière dans notre séance publique, a considérablement amélioré ses appareils de chauffage? Quelque importants que soient ces différents travaux, il faut que j'avoue mon incompetence, je préfère donc vous parler des faux de Verzy.

Il y a quelques années, un jeune savant, chez lequel l'imagination trop prompt devance quelquefois la réflexion, s'avisa de dire, en plein congrès, après avoir vu ces hêtres si bizarres, que la nature du sol n'était pour rien dans les formes contournées qu'affectent ces arbres, mais « qu'une main directrice » avait primitivement enlacé toutes les branches » principales pour forcer la nature à les unir ensemble. » Ce jugement, un peu hasardé, fit naître quelques sourires d'ironie sur les lèvres des habitants du pays; il excita surtout les réclamations des savants. Une commission fut nommée par l'Académie pour étudier la question sur les lieux mêmes, et venger l'honneur de la science compromis par les étranges assertions du jeune professeur. Les recherches auxquelles s'est livrée cette commission nous ont valu de charmants dessins et un rapport de M. Maquart, notre confrère, un excellent mémoire de M. Teissier,

ancien garde-général des forêts à Ludes, et la réfutation complète des erreurs de M. Payer.

SCIENCES MÉDICALES.

Le fléau voyageur qui visite aujourd'hui nos provinces, et qui décime si cruellement les populations, avait fixé l'attention de l'Académie, même avant son invasion. M. de Maizière, un des premiers, en avait étudié l'origine et suivi les progrès; il y avait cherché et presque trouvé un remède. Organe d'une commission chargée d'examiner ce travail, M. Landouzy ne veut ni admettre ni combattre les idées de l'auteur; et sans contester l'efficacité de son remède, il le rejette, comme inutile, si on l'applique sur une petite échelle et comme impossible, si on cherche à lui donner les développements voulus. N'allons pas conclure de là que le mal soit sans remède. Non, quelque effrayant qu'il soit, il est facile de le prévenir, puisqu'il ne marche guère que précédé de certaines affections qu'on peut toujours arrêter, mais qu'il importe de ne pas négliger. — M. Landouzy nous a communiqué une lettre qu'il a écrite à M. Chomel, professeur à la faculté de médecine de Paris, sur la rupture de la rate dans la fièvre typhoïde, puis une sonde à dard, qu'il a perfectionnée de manière à éviter l'introduction de l'algalie ordinaire lorsqu'on fait précéder la taille hypogastrique de l'injection vésicale. — Nous lui devons encore deux rapports, l'un sur une *Observation d'iléus* faite à Rethel par le docteur Meugy, l'autre sur un *Traité de médecine physiologique* de M. Bigeon, médecin des épidémies à Dinant.

M^{lle} Drexel avait soumis au jugement de l'Académie un appareil orthopédique, inventé par elle, et

destiné à remplacer avantageusement les lits mécaniques dans le traitement des déviations de la taille. Sur la proposition de M. Landouzy, l'Académie décerne à M^{lle} Drexel une médaille d'encouragement.

Que ne puis-je vous transporter dans ce monde enchanté, que M. Henrot a vu à travers les vapeurs du haschich ! Ce sont des scènes de fantasmagorie qui se déroulent sous les yeux, des sensations vives et délicates que l'on éprouve, un bien-être complet dont on jouit, en un mot une hallucination tellement extraordinaire, qu'on est tenté de dire avec S^t Thomas : Je ne croirai qu'après avoir vu. Toutefois, je ne vous conseille pas d'en faire l'essai : car c'est une ivresse à laquelle on s'habitue comme à toute autre ; et ici l'abus amène à la suite de tristes, d'effrayants résultats.

LITTÉRATURE.

Des rêveries causées par le haschich à celles qu'inspire la poésie, la transition est facile. Sur ce terrain nous rencontrons M. Jobard de Bruxelles, qui commente, en autant de jolies fables, ces trois mots devenus aujourd'hui sacramentels : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité* ; puis M. Onésime-Seure, dont la muse gémit avec une élégante amertume sur les tristes suites du *Divorce* ; puis encore M. Teste d'Ouet, qui célèbre dans ses vers les charmes et la puissance de *la musique*.

M. Clicquot vient ensuite nous montrer la *Liberté*, étouffée successivement par la terreur et le despotisme, et terrassant à son tour ceux qui l'avaient opprimée d'abord.

M. Pinon nous fait part de ses *souhails*, et nous raconte, avec une naïveté maligne, ce qu'il appelle *un malentendu*.

La paix régnait encore dans la péninsule, quand M. Clerc de Luxeuil chantait les beautés de l'Italie, les gloires de Rome et les bienfaits de Pie IX. Aujourd'hui que le vertueux pontife gémit dans l'exil, que la ville aux grands souvenirs est désolée par l'anarchie et la guerre, que la patrie de Virgile et du Tasse est sillonnée en tous sens par une lave brûlante, ces poésies, dont je vous ai rendu compte il y a quelques semaines, se lisent avec un plus vif intérêt encore.

Chargé d'examiner les poésies de M. H. Tampucci, que son talent a fait passer de l'échoppe de l'artisan dans les bureaux de la préfecture, M. Courmeaux a fait précéder son rapport de sérieuses considérations sur l'art et les poètes en général; puis, dans un second article, après nous avoir donné quelques détails biographiques sur l'auteur, il nous a fait remarquer ce qu'il a trouvé de plus saillant dans ses œuvres.

N'oublions pas les précieux travaux de M. Prosper Tarbé, qui consacre ses loisirs à éditer nos vieux poètes de la Champagne, ces écrivains que nous appellerons volontiers les patriarches de la littérature française. Déjà, l'année dernière, le savant éditeur a rendu publiques les poésies d'un rémois, Guillaume Coquillard; cette année, il a fait paraître celles de Guillaume de Machault et ce qui était resté inédit d'Eustache Deschamps. Souhaitons, avec M. Arnould, qui nous a fait dignement apprécier la publication de notre laborieux confrère, souhaitons, dis-je,

persévérance et succès à celui qui travaille si bien à relever la gloire littéraire de notre pays.

Dans une lettre adressée au président de l'Académie, M. le baron de Roisin a fait sentir l'influence de la France, au moyen-âge, sur les arts, la littérature et la vie sociale en Allemagne.

Cette époque du moyen-âge, tant dénigrée par ceux qui ne la connaissent pas, M. Robillard l'a consciencieusement étudiée. Ce qui l'a surtout frappé, c'est le clergé dirigeant alors la littérature par sa langue universelle, la politique par l'exemple de sa hiérarchie et la réunion de ses conciles; le clergé, intermédiaire naturel entre le peuple auquel il tenait par son origine, et les grands dont il marchait l'égal par la sublimité de ses fonctions, exerçant surtout un immense pouvoir de conciliation par l'éclat de ses lumières, l'autorité de sa parole et l'ascendant de ses vertus.

Je me contente de mentionner une seconde lecture que le même confrère nous a faite, sous le nom de *Causeries*, pour vous parler plus longuement d'un travail d'autre genre, dans lequel il juge *notre littérature en l'an de grâce 1848*. Il la compare, tantôt à cette tour dont le nom signifie *confusion*, tantôt à une palette toute chargée de couleurs et qui sont loin de former un dessin, tantôt.... mais j'aime mieux laisser parler l'auteur lui-même.

« Ecoutez une parabole, nous dit-il, c'est une » fleur dans les arides discours.

» Un jour, vers la fin du vi^e siècle, un saint » homme de moine, nommé Philibert, vit une grande » nef, toute dorée et toute diaprée, descendre la » rivière de Seine, et s'arrêter à Jumièges, ou

» Jumières , ainsi nommé du mot latin *Gemma* ;
» car le lieu était si beau , si riant et si fleuri ,
» que c'était un brillant joyau , une véritable pierre
» précieuse. Cette nef était montée par deux jeunes
» seigneurs de seize ou dix-sept ans , dit la chro-
» nique et légende de nostre bonne et glorieuse
» mère Baltechilde , reyne de France , que l'on con-
» serve et qu'on lit encore en ce lieu. Ils étaient
» couchés de leur longueur sur le dos , étendus sur
» de beaux coussins brodés d'or , de cinabre et d'azur.
» Leur costume était des plus nobles ; leur cheve-
» lure bouclée et parfumée ; leur teint frais et vif.
» Ils paraissaient pleins de vie et d'ardeur. Rien
» n'était plus gracieux et plus agréable à voir que
» cette nef , et ces deux beaux jeunes gens , qu'on
» reconnaissait , dit la chronique , pour être de moult
» hault lyeu et de grant lignage. Mais tout n'était
» beau qu'à voir et à contempler , hélas ! la bril-
» lante nef était construite si légèrement , qu'elle
» faisait eau de toutes parts , et quand les jeunes
» seigneurs voulurent débarquer , il fallut aller les
» prendre et les étendre à terre sur leurs coussins.
» Car les infortunés ne pouvaient se tenir sur leurs
» jambes : ils étaient énérvés. Ils avaient subi le
» supplice qu'on infligeait aux soldats romains , et
» qu'Aulu-Gelle nomme *sanguinem mittere*. C'étaient
» les fils rebelles de Clovis II et de la reine Bathilde.
» On les avait ainsi lancés sur l'onde , après avoir
» exécuté sur eux la menace que Louis d'Outre-Mer
» faisait à son pupille Richard de Normandie , fils
» du grand Guillaume Longue-Epée. On leur avait
» coupé les nerfs des jambes. Ils pouvaient tout
» faire , hormis se lever , marcher , et accomplir

» une action virile. Dans ce siècle de gestes et de
» faits, c'était la plus grande humiliation qu'on
» pût infliger à un homme. — Eh bien ! chaque
» jour je vois descendre une barque chargée de quel-
» qu'un de ces énervés, une jolie barque, bien
» peinte et bien dorée, qui fait eau de toutes parts.
» Et moi, je suis le saint homme de moine, le
» chroniqueur minutieux, qui prends note de ces
» débris, et qui écris en faveur de ces malheureux,
» un mot de souvenir sur leurs tombes. »

La même littérature, au moins sous le rapport politique, n'a pas trouvé beaucoup plus grâce auprès de M. Poisson. Ce magistrat écrivain nous a fait passer en revue toutes les productions politiques du mois d'avril 1848 ; professions de foi, pamphlets, brochures, volumes, œuvres sérieuses ou ridicules, il n'a rien oublié, il a tout parcouru, depuis les utopies plus ou moins probes de M. Cabet jusqu'aux folies plus ou moins désintéressées de M. Proudhon, depuis les élucubrations de l'abbé Châtel, qui a découvert chez l'homme des facultés spermatiques, reproductives, conscienciositives, merveilleuses, etc., jusqu'aux curieuses conceptions de l'auteur de la *Messe républicaine*, dans laquelle se lisent ces commandements d'une nouvelle facture :

La République adoreras ,
Et aimeras uniquement.
La garde aussi tu monteras
A ton tour bien exactement.
Ton fusil tu entretiendras ,
Pour qu'il brille comme un diamant.
Et puis quelque jour tu seras
Ou caporal ou commandant.

Dans toute cette nomenclature, M. Poisson ne voit pas une seule œuvre qui soit digne d'échapper à l'oubli. A ceux qui pourraient s'en étonner, il répond qu'aujourd'hui « la vie politique est toute à la tribune ou dans les rues, on n'écrit plus, on parle, on agit; les armes brillent au grand jour, et... la raison se voile. »

M. le Recteur de la nouvelle Académie de Reims, que la nôtre se glorifie de compter aujourd'hui parmi ses membres, nous a fait connaître un livre qu'il regarde comme « l'ouvrage le plus remarquable que » l'on ait publié depuis longtemps pour l'instruction » et l'éducation de la jeunesse. » C'est le *cours éducatif de langue maternelle à l'usage des familles et des écoles*, par le P. Girard; ouvrage qui a valu à son auteur les couronnes de l'Académie française et la décoration de la légion d'honneur.

BEAUX-ARTS.

Déjà auparavant, M. Edom nous avait décrit la plus haute colonne du monde, celle de Gatteville, construite par un jeune architecte de 25 ans, et élevée par ordre du ministère, pour servir de phare au port de Barfleur, et diriger les marins au milieu des récifs de la Manche.

Vous connaissez tous les belles tapisseries dont le Gouvernement vient d'enrichir notre cathédrale. Ces tapisseries, vous le savez, ont été exécutées d'après les dessins de Raphaël. M. Pierret nous a donné de curieux détails sur l'origine et les migrations des cartons originaux, ainsi que sur les premières tapisseries auxquelles ces cartons ont servi de modèles.

Il y a aussi dans la cathédrale un orgue, sur lequel se sont déjà élevées, et s'élèveront peut-être encore bien des discussions, jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'en entendre les sons harmonieux. Ce que nous avons gagné à tous ces débats, c'est la communication d'une note intéressante adressée par M. Fanart à la commission des arts religieux instituée par le ministre de l'instruction publique et des cultes, note concernant le diapason des orgues. L'auteur y démontre, par des considérations d'art et de science, que les orgues doivent être accordées, non plus au ton ancien, dit de chapelle, mais au ton actuel de l'orchestre.

Poursuivant la tâche qu'il s'était imposée les années précédentes, M. Maxime Sutare a achevé ses notes biographiques sur les artistes rémois. Il nous a parlé de ceux qui vivent au milieu de nous, et dont nous savons apprécier le mérite. Il nous a rappelé les tableaux de M. Herbé, les plombagines de M. Maquart, les dessins de M. Mortier-des-Noyers, ceux de MM. Reimbaud père et fils, les miniatures de M. Robillard, les travaux divers de MM. Hécart, Rève, Ponsin, Cointin et Vauvillé. Enfin il a déposé quelques fleurs sur la tombe des jeunes Benoist et Bertherand, que la mort a frappés au moment où ils allaient obtenir un rang parmi les véritables artistes. Le sage recommande de ne louer personne avant sa mort, car l'éloge d'un ami, d'un homme que l'on rencontre tous les jours, est rarement à l'abri du soupçon de partialité; félicitons M. Sutare d'avoir su éviter cet écueil.

L'année dernière, j'exprimais devant vous, les regrets qu'avait éprouvés l'Académie en voyant

s'éloigner d'elle des membres que nous regardions comme nos amis. Il nous restait du moins pour consolation la pensée que leur absence ne romprait pas entièrement les relations qui les unissaient à nous, aujourd'hui surtout qu'il n'y a plus de distances. Mais cette année, à des pertes de même genre, qui ne sont pas moins sensibles, il s'en est ajouté d'autres bien plus douloureuses encore, parce qu'elles sont irréparables : ce sont les vides que la mort a faits parmi nous. Elle nous a ravi le vénérable M. Dérodé, que tant de services éminents, tant de travaux utiles avaient rendu cher à la ville de Reims, cher à l'Académie qu'il avait contribué à fonder. Elle a emporté à la fleur de son âge M. Varin, ce savant qui n'était venu parmi nous que pour s'y faire aimer et y laisser ses affections : Reims était la ville qu'il chérissait, celle à laquelle il consacrait plus que ses loisirs : car il a sacrifié pour elle sa santé et sa vie ; il lui a donné sa dernière pensée, son dernier soupir : le jour même de sa mort, il mettait la dernière main à son impérissable ouvrage, les *Archives de la ville de Reims*. Vous nous pardonnerez sans doute ces regrets, ô vous que nous aimons à nommer aujourd'hui nos confrères ; ils doivent vous prouver que ce nom, que vous avez bien voulu accepter, n'est pas à nos yeux un vain titre, et que vous rencontrerez parmi nous ce qu'y ont trouvé vos prédécesseurs, une affection sincère, une amitié durable.

Lecture de M. Genaudet.

ÉTUDE SUR JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Vitam impendere vero.

J.-J. Rousseau est l'écrivain qui a exercé le plus d'influence sur les opinions et sur la société françaises. Non seulement on l'a lu, mais on l'a pratiqué; il a fait des enthousiastes, il a eu des détracteurs; et ce qui arrive presque toujours, quand l'envie s'attache à des hommes éminents, ses ennemis ont contribué peut-être plus que ses amis à augmenter l'éclat de sa gloire, à étendre la portée de ses écrits. On criait au paradoxe, la curiosité s'en émut, et tous les yeux se tournèrent vers un écrivain qui offrait tout d'abord cela d'étrange, qu'il devenait « pour » ainsi dire, auteur à l'âge où l'on cesse de l'être » et homme de lettres par son mépris même pour » cet état (1). »

La prosopopée de Fabricius, sortie toute brûlante du cerveau de Jean-Jacques le jour où, allant voir Diderot prisonnier à Vincennes, il feuilleta sous un des arbres de l'avenue le *Mercur*e de France, tomba sur la question de l'Académie de Dijon et sentit tout-à-coup son esprit ébloui de mille lumières, cette

(1) Lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont.

prosopopée dut causer une sensation singulière et profonde au milieu de la société d'alors qui, de tous les cultes et de toutes les pompes que lui avait légués le siècle de Louis XIV, n'avait gardé que le respect de la forme et le goût des jouissances que procure une civilisation exquise et raffinée. Montesquieu, voulant flatter les mœurs du temps, avait humilié devant elles les forces de son génie et préludé à l'esprit des lois par les lettres persanes, hommage rendu à la frivolité par un philosophe homme du monde. Voltaire, cet esprit si adorateur de son siècle, cachait ses témérités sous son rire et couvrait les hardiesses de sa pensée des grâces transparentes de son style. Jean-Jacques, au contraire, dans l'âme duquel le malheur avait aigri et exalté le sentiment de l'indépendance, Jean-Jacques, mécontent de lui-même et des autres, parvenu à l'âge de quarante ans sans avoir pu trouver une situation qui pût contenter son cœur, détaché de la société et du monde par sa répugnance même pour les occupations qui lui donnaient le moyen d'y vivre, Jean-Jacques aurait cru manquer à sa conscience d'homme libre, en sacrifiant à la mode. Quels ménagements d'ailleurs garder avec une société dont on heurte les habitudes, les goûts et les préjugés !

Rousseau ne s'adresse point aux lecteurs jaloux de resserrer et de contenir leurs idées dans la limite que les mœurs et les institutions d'un pays ou d'une époque déterminent. Il est l'homme de tous les siècles, il n'est pas l'homme d'une civilisation. Il agit sur la civilisation, il est vrai, mais par l'effet d'un génie implacable qui s'impose et non par les complaisances d'un esprit qui transige avec les abus qu'il veut réformer.

On a prétendu que Jean-Jacques, en prenant parti contre les sciences et les arts dans la thèse fameuse qui lui valut en 1750 le prix de l'Académie de Dijon, avait été déterminé par les conseils de Diderot et s'était jeté à tout hasard dans la voie du paradoxe, uniquement afin d'éviter ce que Diderot appelait le pont-aux-ânes. Une pareille opinion ne peut se concilier avec les allures du caractère de Jean-Jacques. On comprend qu'un homme ordinaire, jaloux d'attirer sur lui les regards, se saisisse du paradoxe comme d'une occasion de bonne fortune et sacrifie au désir de faire un instant parler de lui jusqu'au respect qu'il doit à soi-même et aux autres. Mais qu'un écrivain dans lequel se rencontre une grande hauteur d'âme, jointe à un incomparable génie, n'hésite pas à se mettre en contradiction avec les idées reçues et fasse le procès au genre humain dans le seul but d'attacher à son nom quelque célébrité, c'est ce qu'il m'est impossible d'admettre. Ne cherchons pas à rabaisser les gloires que le temps et le culte des générations ont consacrées. Le respect que l'on doit au génie est un hommage rendu par la reconnaissance. Une célébrité qui n'a fait que croître depuis un siècle, ne saurait être d'ailleurs fondée sur la surprise ou le mensonge, et l'on peut appliquer à la gloire aussi bien qu'à la vertu ce mot si juste de madame de Sévigné : « On n'a jamais pris l'ombre pour » le corps : il faut être, si l'on veut paraître ; le » monde n'a point de longues injustices. »

Les contradictions, l'esprit d'antagonisme avec le siècle qu'une critique trop souvent amère pour n'être point injuste a relevés dans les écrits de J.-J. Rousseau, la singularité des paradoxes répandus dans ses

ouvrages sur la métaphysique, la morale, la politique, et qui lui ont valu d'être respecté par les uns comme un philosophe assez courageux pour dire des vérités hardies et nouvelles, d'être méprisé par les autres comme un sophiste ambitieux, le caractère, enfin, de J.-J. Rousseau et, si l'on veut, les boutades de sa misanthropie, ne sont un problème que pour les lecteurs qui, séparant l'homme de l'écrivain, considèrent son livre sans prendre garde aux influences sous l'empire desquelles ce livre s'est produit. Ne pas reconnaître dans Rousseau l'alliance indivisible et permanente du génie et de l'âme, de l'écrivain et de l'homme, serait faire preuve non-seulement d'une grande injustice, mais d'une profonde insensibilité. On peut commander aux convictions de son esprit, ou ne commande pas de même aux mouvements de son cœur. Si Rousseau n'avait écrit que pour flatter un vain désir de gloire, eût-il attendu pour se produire au jour, l'âge où l'esprit est parvenu à toute sa maturité; eût-il amassé dans le silence, par de longs travaux et d'infatigables méditations, ces matériaux abondants et variés qui forment l'ensemble des connaissances humaines? Serait-il possible qu'un homme qui a préféré toute sa vie sentir l'aiguillon de la pauvreté plutôt que de perdre son indépendance et de gêner ses goûts pour la solitude et la retraite, se fût donné l'apparence d'un misanthrope et d'un auteur chagrin, afin d'attirer à lui la réputation! Tout lecteur qui, sans parti pris à l'avance, étudiera le caractère de Jean-Jacques dans ses écrits, doit arriver à cette conclusion : que Rousseau n'a manqué qu'une seule fois en sa vie d'être d'accord avec lui-même, c'est le jour où il

commença à écrire. Mais il cédait à l'excès d'un génie trop plein pour ne pas déborder, il obéissait à un mouvement de crise, pour ainsi dire, à un besoin d'écrire qui s'empara de lui comme une passion se saisit du cœur et s'éteignit comme elle.

Rousseau est le premier exemple peut-être du génie subitement réveillé par les transports de l'enthousiasme; et ce qui démontre la puissance de son organisation extraordinaire, c'est que le foyer brûlant aux ardeurs duquel s'allumaient ses pensées et son style, lui a permis de tout concevoir avec la sûreté inflexible d'une raison qui se possède. Jamais dans le même écrivain ne s'était rencontrée une plus grande profondeur de vue unie à une éloquence plus persuasive et plus entraînant. On comprend qu'un pareil homme aimât et recherchât la solitude. L'âme a besoin de silence et de recueillement pour s'ouvrir aux impressions fortes et durables; si le mouvement du monde est propre à faire jaillir de la sensibilité ces jets d'étincelles qui sont comme l'électricité de l'esprit, ce n'est qu'au milieu du calme des sens, loin du bruit et de l'agitation que l'âme maîtresse d'elle-même se délecte, pour ainsi dire, avec sa pensée et devient capable de sentir et de produire de grandes choses. Rousseau ne respirait et n'éprouvait le bonheur de vivre que quand il pouvait se dire : me voilà maître de moi, pour le reste de ce jour ! S'élançant alors à la recherche de quelque lieu désert où il pût croire avoir pénétré le premier, il devenait un autre homme : sa nature bonne, affective à l'excès, plus capable qu'aucune autre de s'émouvoir jusqu'au transport, s'identifiait avec tout ce qu'il y a de beau, de grand, de majestueux ou d'aimable dans les objets

qui composent la nature extérieure. Bercé par la rêverie d'une imagination contemplative, il remontait du sentiment des grandeurs et des beautés du monde physique jusqu'à celui des perfections et des vertus dont l'être humain est susceptible. Il lui semblait alors, aux tressaillements de joie qu'il éprouvait à se mettre en rapport avec la nature, que l'homme ne peut être heureux qu'autant qu'il s'en rapproche, que plus les institutions sociales l'en écartent, plus elles le jettent hors des voies de son origine et de sa destinée.

Cette tendance à considérer l'homme en dehors des lois et des usages établis par chaque société se retrouve dans tous les écrits de J.-J. Rousseau. Le discours sur l'Inégalité des Conditions, le Contrat social, le Traité d'éducation ou l'Emile, en sont le plus éclatant témoignage.

De tous les livres de Rousseau, *Emile* est, sans contredit, celui qui a exercé le plus d'influence. Il a fait une révolution dans les mœurs du foyer domestique. Rappelées par les conseils éloquents de ce grand homme à la pratique du plus saint des devoirs, les femmes ont appris de lui à sentir la dignité de leur nature et à trouver dans les soins qu'impose la famille la véritable source de leur empire et de leurs droits. Locke avait posé les premiers fondements de l'éducation de l'enfance. Rousseau a construit sur cette base un édifice qui ne laisse rien à désirer. Mais si l'enfance d'Emile peut servir de modèle, je me garde d'en dire autant d'Emile parvenu à l'âge où le cœur s'ouvre avec la raison. Tout homme ainsi élevé ne peut convenir et n'être utile qu'à lui-même. En proposant son élève comme type d'éducation,

Rousseau n'a point en vue de donner un citoyen à l'Etat, mais de former un homme qui, ne dépendant d'aucune société particulière, puisse s'accommoder du régime et des mœurs de toutes les sociétés. Emile n'a point de patrie : le sol que le pied de ses pères a foulé ne rappelle rien à son cœur. Libre par sa fortune, il est plus libre encore par ses attachements ; car tout ce qui ne dépend pas de lui le touche peu. Lorsqu'il voyage et qu'il compare les institutions civiles et politiques des différents peuples, ce n'est pas pour apprendre à mieux connaître ni mieux aimer le pays où il a reçu le jour, c'est pour se rendre apte à en choisir un. Sa tolérance pour les cultes en matière de religion touche de bien près à une profonde indifférence. Il s'incline, sans doute, devant la majesté d'un Dieu, en présence de cette harmonie des corps célestes qui éblouissent sa vue et confondent son esprit, mais le Dieu qu'il adore n'est pas le Dieu du dogme et de la foi.

Il y avait du courage à signer le livre d'Emile à l'époque où il parut. Rousseau, incapable de déclinier la responsabilité de ses œuvres et qui s'appliqua toujours à mettre ses actions d'accord avec la noble maxime qu'il avait choisie pour devise, *vitam impendere vero*, n'hésita point à mettre son nom au bas du livre, donnant en cela l'exemple d'une franchise bien éloignée de la prudence de Voltaire, qui pensait qu'on pouvait tout écrire pourvu qu'on ne se fit pas connaître. Aussi Voltaire ne livrait-il que ses écrits, tandis que Rousseau exposait sa personne. Décrété à Paris pour les doctrines répandues dans l'Emile, persécuté par les familles aristocratiques de Genève, pour avoir soutenu dans un passage de ce livre que le peuple ne pouvait renoncer au droit de réformer

une constitution vicieuse, il acheva de rompre les liens qui le retenaient encore à la société et se plongea dans les rêveries du promeneur solitaire, aimant mieux fuir les hommes que les haïr, et les croyant injustes et méchants.

On s'est demandé comment un écrivain qui proscriit avec une indignation si persuasive les spectacles et les romans, a pu composer lui-même des comédies, des opéras, et le roman le plus passionné qu'on ait jamais écrit. Si l'on passe en revue les vicissitudes de la vie de Rousseau, si l'on songe que les passions qui ont si diversement agité son âme ont été les seuls guides de son génie et de sa raison, on ne verra dans ces contradictions que les effets d'une lutte entre deux forces opposées, la sensibilité romanesque de Rousseau, d'une part, et de l'autre la tendance philosophique de son esprit.

J'ai vu le temps où la jeunesse des écoles, attirée par le culte des souvenirs, allait en pèlerinage à Montmorency, pour visiter l'asile connu sous le nom d'hermitage, que l'amitié d'une femme avait offert à Jean-Jacques. C'est une habitation retirée, digne de fixer le cœur d'un philosophe qui sait borner ses goûts et ses désirs. Elle est au pied de la forêt ; des châtaigniers séculaires étendent jusqu'à elle l'ombre de leurs rameaux. La verdure qui l'entoure semble la protéger contre le regard des curieux et des importuns. Il faut la chercher et la deviner. La maison en est petite, un arpent de terre forme l'espace de l'enclos cultivé en jardin. Un souvenir pieux avait conservé jusqu'en 1840 les lieux tels que Rousseau les quitta. Le mobilier n'était point riche : un lit, des chaises, une table et quelques livres de botanique.

On montrait au fond du jardin une pierre recouverte de mousse et penchée sur une source d'eau vive que des arbres exotiques ombragent. Les lettres de la nouvelle Héloïse ont été écrites sur cette pierre. En cet endroit, Jean-Jacques, assis à côté de Madame d'Houdetot, objet de sa passion, mais en même temps de son respect, retrouvait parfois l'abondance et les élans de parole qui lui firent si souvent défaut. Les admirateurs de Rousseau ne quittaient point ces lieux, sans emporter des feuilles du laurier planté par lui, sans toucher les globes de verre sous lesquels il abritait, dans le jardin et pendant la nuit, la lampe qui éclairait ses veilles laborieuses. Jean-Jacques a passé les plus beaux jours de sa vie au fond de cette retraite ; il date le commencement de sa félicité du 9 avril 1756, époque de son entrée à l'hermitage.

Cette félicité fut courte : Rousseau, éprouvé par le malheur et la persécution, abandonné de ceux qui avaient été ses amis, tourmenté par sa propre imagination, en proie à toutes les craintes et à tous les chagrins d'une sensibilité trop irritable, a été, comme écrivain, tour-à-tour désavoué par ses propres concitoyens, et frappé par un arrêt du parlement de Paris qui condamna, en 1762, le livre d'Emile à être lacéré et brûlé par la main du bourreau. La postérité l'a vengé des outrages, en lui élevant dans ses souvenirs un monument d'une impérissable grandeur ; mais elle ne lui a point encore pardonné d'avoir écrit les *Confessions*.

Lecture de M. L.-H. Midoc.

LE ROI RÉFORMATEUR.

FABLE.

Un lion philosophe , à son réveil , un jour ,
Dit : « Je veux réformer mes états et ma cour ;
Adieu la brigue ,
Adieu l'intrigue ,
Je veux que la servilité
Soit à jamais proscrite ;
L'amour de la justice et de la liberté
A mes yeux fera le mérite
Des hommes d'état nouveaux. »

Ce récit vous étonne :
Chez la gent porte-couronne
Des principes si beaux !
Mais je vous garantis l'histoire.

Notre monarque donc , de sa royale main ,
Signe édit en ce sens , et , par le territoire ,
Fait publier son dessein.
Aussitôt , vers la résidence ,
Du nord et du midi , de l'est et du couchant ,
Comme un cortège immense
On voit se dirigeant
Animaux de tout poil et de toute nuance.
A l'appel souverain
Aucun ne veut manquer : le baudet , la linotte ,
Le serin ,
Et jusques à la marmotte ,
Talents certes bien inconnus ,
Viennent offrir leurs plans et leurs services.

Écoutez-les : Ils n'ont que des vertus ,
Point de vices ,
Et chacun d'eux , tout seul , sauvera le pays ,
Si l'on veut suivre ses avis.
Le lion les entendit tous
Pendant une grande semaine ,
Puis les congédia : — « Rentrez chez vous ,
Dit-il , sans plus tarder , de crainte que ma haine !
L'ignorance et la présomption ,
L'orgueil et l'égoïsme ,
Ce qui fait la sotte ambition ,
Vous avez tout cela ; mais le patriotisme ,
Allez , il vous faut l'acquérir. »
Ils partirent , laissant trace de leur passage ,
Car le visir
Mit dans son sac plus d'un gras personnage
Pour la table du roi ,
Sans recourir aux formes de la loi.

On crie à la brigue ,
A l'intrigue ,
En tous pays , dans tous les temps ;
Et que voit-on toujours ? — Des Intrigants.

Lecture de M. Duquénelle.

PHYSIOLOGIE DE L'ANTIQUAIRE.

Après tout ce qui a déjà été dit sur les antiquaires, le travail que j'entreprends aujourd'hui paraîtra peut-être étrange ; mais , pour ma justification , je dirai que , jusqu'à présent , on les a beaucoup plaisantés , vivement critiqués , mais non étudiés. Sans avoir la prétention de vouloir ajouter un chapitre *aux Français peints par eux-mêmes*, je voudrais faire connaître cette race curieuse , et la décrire telle que l'a comprise un membre de cette vaste corporation.

On appelle *antiquaire* celui qui s'occupe de la recherche ou de l'étude de l'antiquité. Avant le xvi^e siècle , cette classe d'individus était à peu près inconnue , car la science archéologique n'existait pas. Il est certain , en effet , qu'on ne peut donner le nom de science aux publications faites antérieurement à cette époque ; ce sont , à peu d'exceptions près , des dissertations volumineuses sans doute , mais contenant de faux systèmes et des théories erronées.

Les écrivains primitifs , n'ayant pour guide que leur imagination , ne pouvaient donner à leurs études une bonne direction ; les explications qu'ils proposaient , fruit d'une érudition par trop ingénieuse ,

étaient inadmissibles, et leurs laborieuses recherches, perdues dans un dédale d'opinions hasardées et d'informes compilations, rendaient impossible la connaissance de l'antiquité.

Ce ne fut qu'après la fondation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, que l'archéologie prit place parmi les autres sciences; et si cette science ne se posa pas en souveraine comme à notre époque, elle tint dignement son rang. Il y eut alors des archéologues, et, comme conséquence, des antiquaires.

Cette origine, toute prétentieuse qu'elle paraîtra, est cependant véritable; en effet, le goût des antiquités fut le résultat des importants travaux des Bernard de Montfaucon, des Caylus, des Eckel, et de tant d'autres savants. Abandonnant la routine erronée de leurs devanciers, ces novateurs intelligents ouvrirent à l'archéologie une voie sûre et inconnue; leurs ouvrages, justement appréciés par les archéologues modernes, sont encore les meilleurs guides dans ce genre d'étude; ils exhumèrent et firent connaître tout ce que l'antiquité avait produit de beau.

On vit alors se former des collections publiques et particulières; mais ce plaisir, toujours coûteux, n'était permis qu'à de puissants personnages ou à des communautés religieuses, et, par suite de l'insouciance du public pour une étude qu'il ne comprenait pas, le nombre des antiquaires ne s'accrut que dans des proportions très restreintes.

Depuis le *xix^e* siècle, le goût des antiquités s'est propagé d'une manière vraiment épidémique; tout le monde veut être ou paraître archéologue. Aussi le nombre des antiquaires est si considérable, qu'il

n'est pas de localité un peu importante où l'on ne rencontre les éléments, je ne dirai pas d'une académie, mais d'une société archéologique plus ou moins savante.

Nécessairement, une classe aussi nombreuse doit présenter des variétés d'espèces très différentes entre elles, et je pense que c'est à tort qu'on les a confondues dans une seule famille. J'en ai reconnu trois variétés, que je classerai d'après leur valeur scientifique; ce sont : 1^o les amateurs, 2^o les collectionneurs, 3^o enfin les véritables antiquaires, soit archéologues, soit numismatistes.

Avant d'étudier les caractères particuliers à chaque variété, je commencerai par donner un aperçu de la race en général.

L'antiquaire, comme je le dis plus haut, existe dans presque toutes les localités; mais il habite de préférence les villes anciennes, riches en souvenirs historiques. C'est là qu'il peut se livrer avec succès à la recherche des antiquités gauloises et romaines, et des monuments du moyen-âge. On le rencontre dans toutes les classes de la société, la magistrature, la finance, le commerce, voir même dans les boutiques; les instants que ne réclament pas ses occupations, et que souvent même il leur dérobe, sont consacrés à satisfaire ses goûts favoris.

On le voit souvent diriger ses pas vers la campagne, non pour admirer les beautés de la nature, ou pour goûter les plaisirs champêtres, mais bien pour visiter des travaux de terrassement. Il ne rêve que défrichement, fouille de terrain; aussi peut-on compter sur son approbation pour ces immenses travaux réclamés par l'industrie et le commerce, parce qu'il

entrevoit dans leur exécution une source de jouissances pour lui.

Il faut voir avec quel intérêt il suit, il examine les travaux ; la pioche du terrassier lui cause une émotion visible, et son regard avide voudrait en accélérer la marche dans l'espoir d'une découverte. Il n'y a pas de jouissance comparable à celle qu'il éprouve quand il est témoin d'une trouvaille, si minime qu'elle soit. Objets entiers, débris, il recueille tout comme des reliques ; il est bien quelquefois rançonné par l'ouvrier, mais, sur le terrain, il ne marchand pas, car l'objet trouvé pourrait devenir la proie d'un confrère dont il redoute à juste titre la concurrence. Fier de sa bonne fortune, il en fait part à tout le monde ; il voudrait vous faire partager son enthousiasme, et si vous riez de sa manie, ou si vous ne lui prêtez qu'une attention médiocre, il ira plus loin chercher un auditeur plus bienveillant ou plus impressionnable. Dans une réunion, vous reconnaîtrez toujours un antiquaire ; il est rare que ses paroles ne le trahissent pas, et, si timide et indifférent qu'il paraisse dans bien des discussions, vous le verrez s'animer et s'échauffer dès que l'on ramènera la conversation sur son thème favori.

En résumé, l'antiquaire est un être affable, qui, dans ses rapports sociaux, est capable de bien des sacrifices, s'il entrevoit la possibilité de contenter ses goûts, et d'acquérir une importance qui n'est pas sans valeur ; il est fier de son titre d'antiquaire, puisque c'est à lui seul qu'il doit le droit de bourgeoisie que lui confèrent quelquefois les sociétés savantes. Ce que j'aurais encore à dire sur l'espèce en général, se rapportant plus particulièrement à chaque variété, trouvera sa place dans les chapitres suivants.

L'AMATEUR.

Cette variété de l'espèce *antiquaire* est la plus nombreuse, et, je dois le dire, la plus inutile pour la science archéologique. L'amateur a pour but de réunir ce que les arts et l'industrie de toutes les époques ont pu confectionner, afin de meubler son cabinet, car il possède un cabinet; il est vrai que ce sanctuaire ressemble fort à un magasin de bric-à-brac. Seulement, une intention positive préside à l'étalage. Les objets sont placés d'après l'effet qu'ils doivent produire. En première ligne, on remarque des reproductions en soufre, en plâtre, de statuettes, figurines, bas-reliefs, médailles, auxquels le marchand a voulu donner un aspect antique par un badigeon menteur. Si ces copies étaient bonnes, si elles étaient exécutées par des artistes, on pourrait les admettre à défaut d'originaux, mais, le plus ordinairement, ce ne sont que des reproductions empâtées, faites par quelque marchand de plâtre, et bonnes, tout au plus, à servir de jouets d'enfants; mais vues en masse et à distance, ces antiquités font de l'effet, et puis cela n'est pas cher : or, le bon marché est toujours le point capital pour l'amateur qui a la prétention de réunir tous les genres et toutes les époques. Outre ses plâtres, l'amateur possède des vases antiques, mais en petit nombre et des plus communs. Toutefois, il aime autant les imitations qui sont intactes, car il n'oserait montrer des débris souvent curieux par leur forme ou par les dessins qu'ils représentent.

Quelquefois, perdu dans la foule, on peut rencontrer, dans une telle collection, un objet curieux

et de valeur archéologique , mais il n'y séjournera pas longtemps ; le possesseur sera toujours disposé à le céder , surtout si , en le vendant , il peut s'indemniser des frais que lui occasionne son cabinet. Heureux sera l'acquéreur , si l'objet n'a pas subi de dépréciation par une restauration maladroite. J'ai connu un amateur qui passait à l'acide les bronzes antiques , disant que la couleur métallique était bien préférable à ce vert-de-gris toujours dangereux à manier ; c'est ainsi que , sans respect pour cette patine inimitable , si recherchée des connaisseurs , il faisait , chaque année , subir à des bronzes et à des médailles le nettoyage que réclament les ustensiles de ménage aux approches d'une grande solennité.

L'amateur réunit encore les médailles , monnaies , jetons ; mais il y attache peu d'importance , parce que ce genre n'est pas assez apparent. Ce qu'il possède d'antique est relégué dans quelque tiroir ignoré , tandis que les médailles modernes , brillantes à la vue , sont exposées avec ostentation , souvent sans distinction d'époque ou de localité.

L'étude de l'histoire n'est pas de première nécessité pour certains amateurs ; aussi , les naïvetés qui leur échappent ont plus d'une fois donné la mesure de leur érudition , et , quoiqu'il soit peu charitable de rire aux dépens d'un confrère en antiquité , je ne puis résister au plaisir de vous citer un fait assez risible , dont j'ai été témoin.

Un amateur avait acquis une curieuse statuette en bronze que l'on pouvait , en raison de sa belle fabrication , attribuer aux premiers temps de l'époque gallo-romaine ; mais il s'y trouvait une légende grecque. Cette circonstance provoqua quelque hésitation sur

l'attribution qu'on devait en faire à l'art grec ou à l'art romain, lorsque notre antiquaire trancha la question en disant que cette figurine était d'origine grecque, comme le prouvait la légende, et que la découverte qu'on en avait fait dans les environs de Reims n'avait rien de surprenant; car, ajouta-t-il sérieusement, elle a pu être perdue lors du passage des grecs qui se rendaient au siège de Troyes (*Champagne*).

Après avoir bien ri, les auditeurs lui firent comprendre son erreur, qu'il trouva excusable, attendu sa complète ignorance de l'histoire.

Toutefois, ne croyez pas que je veuille déprécier les amateurs en général, et jeter l'anathème sur cette race d'hommes estimables en tout point, et dont le seul tort est de partager la manie de notre époque. Non, vous savez comme moi qu'il y a des exceptions, et que ce serait une injustice de placer dans la catégorie que je viens de décrire, quelques personnes éclairées dont le bon goût et l'instruction dirigent les recherches; aussi, je n'hésiterai pas à les placer dans la seconde espèce.

LE COLLECTIONNEUR.

Cette variété est bien plus intéressante que la précédente, le collectionneur est le néophyte de la science archéologique; son but est non-seulement de recueillir, mais encore de classer les objets que son amour de l'antiquité lui fait rechercher.

Il y a des collectionneurs qui, ne s'attachant à aucune spécialité, font main-basse sur tout ce qu'ils

rencontrent; le plus ordinairement, ils s'occupent d'un seul genre, les objets antiques offrant des sujets variés tels que les marbres, les vases peints, les terres cuites, les bronzes, les bas-reliefs, les médailles.

Chez le collectionneur, un cabinet est rangé avec art et connaissance; chaque objet occupe la place que lui donnent son époque, sa destination, et, loin de vouloir éblouir par un luxe d'étalage, cet antiquaire soumet à l'appréciation des connaisseurs les objets que leur rareté met au premier rang, sans tenir compte de la nature de ces antiquités.

On le comprend, pour opérer ce classement, il faut des études et des notions historiques, sans lesquelles on ne peut établir l'ordre chronologique, premier mérite d'une collection. Il ne suffit pas au collectionneur de posséder des antiques, il faut qu'il connaisse l'époque qui les a produits, leur destination, soit au culte, soit aux usages de la vie, pour bien établir la distinction entre les productions de chaque siècle. Pour les collections de médailles, les études sont indispensables, ces monuments de l'antiquité rappelant des événements dont il faut chercher l'explication dans l'histoire.

Le collectionneur, quel que soit son genre, est le plus intrépide des antiquaires; véritable furet, il est à la piste de toutes les trouvailles, de toutes les découvertes; il lui suffit d'un coup-d'œil pour découvrir un objet curieux ou une bonne médaille; son idée fixe, c'est d'augmenter sa collection. Il sait bien qu'il lui sera presque impossible de compléter telle ou telle série, mais il compte sur une bonne chance.

Cette variété de l'espèce antiquaire compte deux

ennemis qui ne sont pas également redoutables : les mauvais plaisants et les faussaires. Ces derniers, dans une intention que la législation est impuissante à réprimer, lui font payer au poids de l'or des objets qu'un talent mal dirigé a su reproduire ; et en troublant les jouissances de l'antiquaire , ils exploitent en véritables escrocs une manie bien innocente. Il est peu de collectionneurs qui n'aient été victimes de ces adroits fripons ; mais si l'impunité est acquise à ces faussaires , ils n'en sont pas moins connus et mis à l'index par la publicité que l'on sait donner à leur coupable industrie.

Quant aux plaisanteries , elles sont moins dangereuses ; elles sont même quelquefois excusables , car l'antiquaire les provoque. L'enthousiasme dont il se prend pour tout ce qui présente un aspect antique , est cause que souvent on est obligé de lui abandonner, comme ancien , un objet moderne et sans valeur, mais auquel il attache un grand prix , parce qu'il est convaincu que cet objet est authentique. Malgré son expérience , le collectionneur n'est pas infallible ; souvent même il ne voudrait pas modifier son opinion , parce qu'alors son amour-propre serait en jeu s'il reconnaissait son erreur. A ce sujet , je vous raconterai une plaisanterie faite à un collectionneur. Je ne vous dirai pas où le fait a eu lieu , car je ne veux compromettre personne , mais j'affirme qu'il est historique.

Ce personnage visitait assidument des travaux de terrassement , et déjà il avait recueilli quelques objets curieux , quand vint au propriétaire du terrain l'idée de rire aux dépens de l'antiquaire , tout en mettant sa science à l'épreuve. Ce facétieux propriétaire se

procura deux médailles romaines, qui furent fixées ensemble par un mastic chauffé de manière à produire adhérence entre les deux pièces; puis, quand vint notre antiquaire, on lui déclara sérieusement que ces pièces avaient été trouvées dans une sépulture, à l'endroit où avait dû poser la tête du mort, et que l'on avait peine à s'expliquer leur adhérence. Le collectionneur accepta avec joie le cadeau qui lui était fait, et comme rien ne l'embarrassait, tant était grande son ingénieuse érudition, il expliqua ainsi la réunion de ces deux pièces : dans les inhumations, les peuples de l'antiquité plaçaient dans la bouche du mort une pièce de monnaie, quelquefois deux. Dans ce dernier cas, on en mettait une sur la langue, l'autre dessous. Dans la circonstance présente, les deux médailles adhéraient ensemble au moyen de la langue qui, bien que décomposée, était un débris de langue gallo-romaine, et il ajouta que ce serait le morceau le plus curieux de sa collection d'antiquité.

L'auteur de cette plaisanterie n'eut pas le courage de l'avouer; et cet objet, passé dans d'autres mains, occupe peut-être une place sérieuse dans un cabinet, avec certificat d'authenticité. Le manque de tact et de discernement de ce collectionneur n'est pas le défaut de tous : le plus souvent, ils sont doués d'un instinct naturel qui leur tient lieu de savoir; et puis l'expérience qu'ils acquièrent, souvent à leurs dépens, les met en garde contre de pareilles mystifications innocentes, il est vrai, mais qui les couvrent de ridicule.

Il existe, contre les antiquaires en général et contre les collectionneurs, un préjugé fâcheux que partagent

des personnes recommandables , c'est qu'il faut se méfier des archéologues : on les représente comme des larrons qui ne cherchent qu'à s'enrichir aux dépens de leurs confrères. On va même jusqu'à dire qu'ils se dérobent entre eux les objets de leur convoitise. Cette grave accusation n'est pas admissible , et n'a pu être portée que par quelques personnes méfiantes qui imputent à tous les antiquaires une faute commise par quelque adroit fripon. Je demanderai si c'est avec raison qu'ils doivent être tous incriminés , parce qu'on a rencontré un coupable. A ces accusations sans preuves j'opposerai ma propre expérience. Depuis longtemps j'ai eu de fréquentes relations avec des antiquaires , collectionneurs ou amateurs ; j'ai fait voir mes richesses archéologiques à bien des individus étrangers et complètement inconnus , mais ils étaient antiquaires , et ce seul titre leur a valu ma confiance. Eh bien ! je le déclare hautement , jamais je n'ai été dupe d'aucune escroquerie ; jamais je n'ai eu à déplorer la perte d'un objet en ma possession.

Je sais très bien qu'un antiquaire , voyant dans une collection , autre que la sienne , une curiosité qu'il désire vivement , fera tout son possible pour se la procurer ; il emploiera calineries , flatterie , promesses ; il essaiera tous les genres de séductions imaginables ; mais quant aux moyens illicites que la délicatesse réprouve , jamais il n'y aura recours , d'abord parce que la raison parlera plus haut que la passion , et ensuite parce qu'un tel abus de confiance aurait pour le coupable de funestes conséquences.

Puissent mes paroles détruire une fausse opinion trop généralement répandue , et faire prompt et

bonne justice des doutes que l'on a élevés sur la probité des antiquaires !

Les collectionneurs , pour compléter une série , sont souvent obligés d'avoir recours aux marchands ; et , dans ce cas , pour ménager leur budget et éviter les contrefaçons , il leur faut beaucoup de prudence et de sagacité. Je me rappelle , à ce sujet , les conseils d'un vieil antiquaire expérimenté ; je me suis bien trouvé de les avoir suivis dans mainte occasion. Voici ce qu'il me disait : « Il est certains objets ou certaines médailles qu'il faut désespérer de trouver ailleurs que chez les marchands. Quand vous voudrez vous adresser à eux , faites-vous bien renseigner ; il y en a d'honnêtes et de consciencieux , c'est le plus petit nombre , il est vrai , mais enfin il y en a qui jouissent d'une bonne réputation. Ceux-là ne vous tromperont pas , mais ils vendent cher ; et quand vous désirez un objet de leur magasin , ne vous enthousiasmez pas , donnez-vous le temps de discuter le prix , parce que le désir de posséder sera la base sur laquelle ils se poseront pour établir leur prix. Si vous vous hâtez trop , le marchand saura exploiter votre précipitation , car , tout honnête qu'il puisse être , il est marchand avant tout. Quant aux autres marchands de curiosités , il vaut mieux ne pas les voir ; vrais enfants d'Israël , ils savent , tout en vous trompant , vous faire payer un objet dix fois sa valeur. Je plains sincèrement ceux qui se laissent prendre par leurs doucereuses paroles et leur feinte ignorance. »

A propos des marchands , je ne permettrai de leur contester ce titre d'antiquaire qu'ils se donnent tous. Les objets qu'ils achètent pour revendre n'ont à leurs

yeux qu'une valeur vénale ; ne leur demandez pas sur les diverses curiosités de leur magasin des renseignements ou des explications, leur réponse sera invariablement le prix de vente ; quant aux notions historiques, ce serait du superflu, leur état ne les exigeant pas : ils n'ont donc rien de ce qui constitue l'antiquaire.

Par ce que je dis des collectionneurs, vous voyez ce qu'ils sont, ce qu'ils valent. Leur intelligence doit les guider dans leurs recherches, et, tout en satisfaisant une passion attrayante, ils sauvent du creuset et de la destruction les monuments curieux que nous ont légués les siècles passés.

L'ARCHÉOLOGUE.

Dans l'appréciation que j'ai faite de l'amateur et du collectionneur, j'ai pu, tout en les montrant sous un jour favorable, signaler quelques-unes de leurs imperfections, qu'en historien véridique j'ai dû constater ; mais, pour vous parler de la troisième variété qui, par ses études et sa science, résume la race entière, il faut abandonner la plaisanterie et la critique, prendre un langage sérieux et digne du sujet, afin de bien établir la différence qui existe entre les véritables antiquaires, soit archéologues, soit numismatistes, et les membres de cette même famille avec lesquels nous avons fait connaissance. Cette différence peut être ainsi établie : l'amateur réunit, le collectionneur classe, l'archéologue comprend et explique. Un point à constater avant tout, c'est que les antiquaires des deux premières variétés font consister leur bonheur et leur jouissance dans la possession des objets, tandis que l'archéologue,

quelle que soit la direction qu'il ait donnée à ses études , ne possède que peu d'objets antiques , si toutefois il en possède ; il visitera les collections , les musées , afin d'y trouver le sujet de recherches historiques. Pour lui , la valeur d'un antique n'est ni dans la rareté , ni dans la matière qui le compose ; elle réside dans la beauté du style , dans la belle exécution , dans les souvenirs qu'il évoque et surtout dans l'explication qu'il provoque. L'archéologue dirige , surveille la conservation des monuments , mais il en ambitionne peu la possession.

Dans l'étude des monuments destinés à perpétuer le souvenir des temps anciens , l'archéologue fait revivre les héros des siècles passés , nous initie à la connaissance du culte , de l'administration civile et militaire , ainsi qu'aux besoins si nombreux de la vie privée ; et rassemblant avec soin les débris épars de l'antiquité , reconstitue un ensemble que nous admirons et où nous puisons des renseignements utiles pour tous.

Mais , en raison des études sérieuses qu'exige l'archéologie , peu d'antiquaires sont appelés à faire partie de cette utile variété : les uns , redoutant la publicité pour leurs travaux , n'osent faire connaître le résultat de leurs découvertes. Cette modestie est regrettable , car , toujours au courant des trouvailles qu'ils consignent avec soin , ces antiquaires pourraient en quelque sorte jalonner le terrain qu'exploreraient à leur tour les historiens ; les renseignements exacts qu'ils possèdent sur les gisements archéologiques de chaque localité leveraient bien des doutes et des hésitations. En surmontant cette timidité , les écrivains novices sont certains de rencontrer un appui bien-

veillant chez les savants qui, loin de déprécier les travaux les plus modestes, les encouragent en leur donnant place dans de savantes publications.

Les autres n'osent affronter les difficultés qui se présentent à chaque pas, surtout quand, faute de documents, ils sont obligés à un long et pénible travail. Ils veulent bien être cités comme antiquaires, mais, pour obtenir ce titre, la jouissance matérielle leur suffit; ils n'en comprennent pas, ou ne veulent pas en chercher d'autre.

Dans un discours sur l'archéologie, un des maîtres de la science développe longuement toutes les conditions que doit remplir tout antiquaire jaloux de prendre rang parmi les archéologues. Je ne crains pas de le dire, s'il fallait répondre à toutes les questions de ce programme, le nombre des savants, déjà si peu considérable, se trouverait encore réduit; mais, comme l'archéologie comprend diverses branches bien distinctes, il arrive que les adeptes de cette science s'attachent à une spécialité, sans vouloir, chose d'ailleurs presque impossible, embrasser l'archéologie toute entière. Ces divisions, étudiées par des hommes érudits, ont déjà produit d'heureux résultats. On a vu paraître des publications spéciales, qui ont rendu d'immenses services aux historiens par la description des monuments et l'étude des mœurs; à l'industrie, par la découverte des ingénieux procédés dont se servaient les anciens pour la fabrication des objets usuels ou artistiques.

Dans ces intéressants travaux, il y a, certes, des explications contestables; mais l'archéologue, loin de vouloir imposer ses convictions, provoque les discussions dont le résultat sera l'explication d'un

point historique ignoré ou mal interprété. Dans ces luttes scientifiques, les opinions sont combattues avec autant de passion que de courtoisie, et laissant de côté toute question d'amour-propre, le vaincu oubliera sa défaite en pensant aux progrès qu'il aura su imprimer à la science.

Devant l'érudition de l'archéologue, rien ne reste ignoré, rien ne passe inaperçu; l'histoire, les arts, l'industrie sont initiés à des connaissances que bien des générations avaient négligées par ignorance ou par insouciance. C'est surtout vers les monuments que l'archéologue dirige ses études; non content de les décrire dans leurs plus petits détails, il veut la conservation de ces souvenirs gigantesques qui attestent la puissance et la magnificence de leurs fondateurs. Il en est qui ont reçu du temps et des hommes des atteintes bien graves, mais un génie conservateur a su y porter remède; et si, de nos jours, on peut les montrer avec quelque orgueil, c'est grâce au concours désintéressé des archéologues. Leur sage prévoyance et leur zèle infatigable ont provoqué d'heureuses restaurations qui rappellent l'ancienne splendeur de ces glorieux vestiges. Ne croyez pas, cependant, que je veuille parler de ces reconstructions, aussi ridicules que coûteuses, dont Reims offre un fâcheux exemple, non, l'archéologue préfère des ruines; ce qu'il ne peut sauver de la destruction, il le décrit, et il confie au papier le souvenir des monuments que les hommes n'ont pas su respecter.

Il n'est personne d'entre vous qui, même sans être en aucune manière partisan de l'archéologie, n'ait donné sa part d'admiration aux publications de ce

genre , et qui n'ait rendu justice aux efforts de leurs auteurs. Ceux-ci ont su , par d'intéressants travaux , initier tout le monde aux charmes de l'archéologie , tout en imprimant un mouvement irrésistible qui se révèle dans les constructions , les ameublements , ainsi que dans tous les objets usuels.

Le numismatiste , dans une sphère plus modeste , peut aussi prétendre à quelque célébrité. Les monuments qu'il étudie n'ont pas , il est vrai , le grandiose des constructions remarquables par leurs dimensions , mais ils n'en présentent pas moins un intérêt tout aussi puissant.

On a longtemps prétendu que la numismatique était une science d'agrément , et un de nos collègues à l'Académie de Reims avait promis un travail à ce sujet ; mais je doute que le charme de sa plume satirique et spirituelle puisse contester le rang que cette science occupe à bon droit. Je vais essayer de prouver , en peu de mots , combien est injuste le jugement porté contre les numismatistes.

Les souvenirs primitifs de l'antiquité se sont perpétués par des légendes et des traditions qu'exploitent , à leur guise , tous les historiens ; de là cette diversité d'opinions que l'on remarque dans leurs ouvrages , et qui jette dans l'incertitude le lecteur curieux de connaître l'enfance d'un peuple.

D'autres écrivains , plus circonspects , ne voulant pas répéter les récits fabuleux de leurs prédécesseurs , se taisent , et alors surgit un inconvénient plus grand encore : c'est l'obscurité ; puis vient la phrase obligée *l'histoire se perd dans la nuit des temps*. Eh bien ! cette obscurité , cette incertitude se dissipent aux premiers rayons de la numismatique. Pour prouver

ce que j'avance, examinons ce que représentent les premières monnaies de l'antiquité, les monnaies muettes; on y remarque d'abord les objets du culte, les animaux, emblèmes de la puissance ou du commerce, les armes. Ces différents symboles sont particuliers à un peuple, et, avec ces seuls indices, on peut déjà préjuger de leurs divinités et de leurs mœurs. Si ces types présentent quelque analogie avec ceux d'une autre nation, on peut prendre des conclusions qui leur donneraient une origine commune, ou qui indiqueraient les transactions commerciales entre différents peuples qui échangeaient d'abord leur industrie, puis leur civilisation, leurs coutumes et leurs usages.

Quant aux monnaies, sur lesquelles on lit des noms de peuples, de cités, de personnages, leur découverte et leur explication sont d'une utilité incontestable pour l'histoire et la géographie. En effet, on a pu, après avoir reconnu quelques localités, leur attribuer des chefs dont la puissance a dû atteindre un haut degré, puisque, les premiers, ils ont osé substituer leur nom, leur effigie aux emblèmes religieux qui, avant eux, imprimaient à la monnaie son caractère légal et sacré.

C'est donc à la numismatique que s'adressent les historiens; ils y puisent des témoignages authentiques, grâce auxquels des faits, douteux jusque là, présentent désormais des preuves incontestables de vérité.

La sagacité du numismatiste vient encore aider l'explication des nombreuses légendes que l'on rencontre sur les monuments, les tombeaux, les pierres milliaires ou votives; ces légendes, mises au rang

des énigmes pendant longtemps, sont maintenant expliquées ; leur interprétation, basée sur une érudition sage, a pu donner des renseignements précis sur des localités ou des personnages célèbres.

Enfin, si, de nos jours, les artistes reproduisent ou imitent les types de la numismatique ancienne, c'est qu'ils ont puisé leur inspiration dans les ouvrages où sont décrites les ingénieuses allégories que l'on admire sur les monnaies des peuples anciens.

Ainsi, vous le voyez, l'archéologue met son érudition à la disposition de la société tout entière. Vous comprenez son utilité, et il vous sera facile d'établir avec moi la différence immense qui existe entre lui et les autres variétés de la même famille.

En présence de la faveur que le public accorde aux travaux des archéologues, je ne crois pas que l'on trouve exagérée l'appréciation que j'ai faite de ces hommes laborieux et intelligents.

Pour terminer, je risquerai une comparaison qui, si elle n'est pas juste, aura du moins le mérite de la nouveauté. En étudiant les diverses variétés de l'antiquaire, j'ai trouvé qu'elles avaient quelque analogie avec une famille intéressante du règne animal : avec les lépidoptères. En effet, de même que ces insectes, soumis aux lois de la nature, sont obligés de vivre dans deux états humbles et modestes avant d'arriver à la dernière période de leur existence, pendant laquelle seule ils brillent de quelque éclat et prouvent leur utilité, de même aussi l'antiquaire, avant de parvenir à la renommée de l'archéologue, doit prendre place dans deux variétés de moindre valeur ; mais, plus heureux que le lépidoptère, l'an-

tiquaire sait se reproduire par son travail, et, tout en se tenant à distance des maîtres de la science, il peut, parodiant le mot célèbre d'un empereur romain, dire un jour : « Je n'ai pas perdu tout mon temps. »

PROGRAMME

DES CONCOURS OUVERTS POUR L'ANNÉE 1850.

HISTOIRE.

HISTOIRE DE LA COMMUNE DE REIMS.

Déterminer quels étaient, à l'origine, les pouvoirs des Échevins, et quelles en furent les variations successives.

L'auteur devra s'appliquer spécialement à faire connaître, au point de vue politique et administratif, quels furent les rapports entre la commune, le pouvoir royal et l'autorité temporelle des archevêques.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Sur quelles bases pourrait-on établir l'association pour le travail dans les principales branches de l'industrie, soit à Reims, soit dans tout autre grand centre manufacturier ?

L'auteur s'attachera surtout au côté pratique de la question, et cherchera à en donner une solution immédiatement applicable.

ÉCONOMIE AGRICOLE.

PREMIÈRE QUESTION. — De l'influence des voies de communication et de transport, sur l'agriculture et l'industrie agricole dans le département de la Marne, et spécialement dans l'arrondissement de Reims.

Indiquer la part relative de cette influence aux routes nationales et départementales, et aux routes de grande et petite communication déjà créées.

Indiquer celles qui devront être établies encore dans l'intérêt agricole du département.

Apprécier au point de vue de l'agriculture les avantages que doit présenter au département :

L'établissement du canal de la Marne au Rhin ;
du canal latéral à la Marne ;
du canal de l'Aisne à la Marne ;
du chemin de fer de Paris à Strasbourg ;
et de l'embranchement de Reims.

DEUXIÈME QUESTION. — Indiquer les moyens *pratiques* d'amener rapidement à l'état de culture ordinaire du pays, les terres incultes ou en friche, connues en Champagne sous les noms vulgaires de *terres usagères*, *trios*, *savarts*, etc.

ÉCONOMIE INDUSTRIELLE.

Inventer un appareil propre à éviter les graves inconvénients que présente, au point de vue hygiénique, le fourneau habituellement employé par les peigneurs de laine.

Cet appareil devra être d'un prix peu élevé, d'un emploi économique, et également applicable aux usages domestiques et industriels.

ARCHÉOLOGIE.

MONOGRAPHIE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS.

(Prix fondé par un anonyme).

3^e ANNÉE.

Un de nos concitoyens a offert à l'Académie de fonder , pour dix années consécutives , un prix qui serait décerné , chaque année , en séance publique , à l'auteur de la meilleure description d'une partie de la cathédrale de Reims. Pour se conformer aux intentions du fondateur , l'Académie mettra successivement au concours , pendant cette période , la description de toutes les parties de la basilique : elle avait proposé , pour la première année (1848), la question suivante :

Décrire les parties accessoires de la cathédrale de Reims , comme les chapelles , le jubé , le labyrinthe , la rouelle , les bénitiers , les tombeaux ; ainsi que les principaux objets mobiliers , tels que les orgues , les stalles , les chaires , les tapisseries et les tableaux .

Les concurrents devront : 1^o dire ce qu'étaient autrefois , ce que sont aujourd'hui les chapelles de la cathédrale , sous quelles invocations elles étaient dédiées , comment elles étaient desservies ; indiquer l'emplacement , la forme , le titre de celles qui n'existent plus.

2^o Rappeler la forme , la matière , l'ornementation des autels , des fonts baptismaux , des bénitiers , qui ont été placés à différentes époques dans la cathédrale , la date de l'érection et de la destruction de ces divers monuments.

3^o Décrire le jubé , le labyrinthe , la rouelle ; en rappeler l'origine et la suppression.

4^o Signaler les personnages qui ont été inhumés dans l'église , décrire les pierres tumulaires , relever les inscriptions , rechercher celles qui ont disparu.

5^o Faire connaître l'origine des différents objets énumérés plus haut ; indiquer les changements qu'ils ont subis , et leur état actuel.

L'Académie n'ayant pas reçu jusqu'à présent de travail qui lui parût digne d'être couronné, la question reste mise au concours pour l'année 1850.

Les prix consistent en une médaille d'or de la valeur de 200 francs, pour chacune des questions.

Ces médailles seront décernées dans la prochaine séance publique de l'Académie, dans le courant du mois de Mai 1850.

Les auteurs ne devant pas se faire connaître, inscriront leur nom et leur adresse dans un billet cacheté, sur lequel sera répétée l'épigraphe de leur manuscrit.

Les mémoires devront être adressés (franco) à M. le secrétaire-général de l'Académie avant le 15 Mars 1850, terme de rigueur.

L'Académie distribuera, en outre, des médailles d'encouragement aux auteurs des travaux qu'elle jugera dignes de récompenses; les personnes qui croiraient avoir droit à cette distinction, devront envoyer leurs titres au secrétariat, avant le 15 Mars 1850.



QUESTIONS PROPOSÉES POUR LES ANNÉES SUIVANTES.

ÉCONOMIE AGRICOLE.

QUESTION MISE AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1851.

Quels sont les procédés les plus certains et les plus économiques d'opérer le dessèchement et l'assainissement des marais qui bordent les rives de la Vesle ?

Peut-on, en conciliant les intérêts de l'agriculture avec ceux de l'industrie, associer ces procédés aux travaux hydrauliques nécessaires pour dériver les eaux de cette rivière, par des canaux d'irrigation ?

Les concurrents feront ressortir la nécessité du dessèchement des marais au double point de vue des avantages que peuvent y trouver la salubrité publique et l'agriculture.

Dans le cas où ils constateraient la possibilité d'établir des canaux d'irrigation, sans nuire au dessèchement des marais, ils indiqueraient avec soin les conditions d'établissement que doivent offrir, et les canaux d'introduction, et les canaux de fuite, pour recueillir les eaux d'écoulement.

Ils appuieront en outre la question du dessèchement sur quelques nivellements en long et en travers.

QUESTION MISE AU CONCOURS POUR 1852.

Faire connaître, par une comptabilité tenue avec exactitude pendant le cours de trois années, le produit obtenu par l'emploi de diverses espèces d'engrais naturels ou composés.

Indiquer avec précision le nom et la quantité de chaque nature d'engrais employé, et le résultat qu'il a produit.

ARCHÉOLOGIE.

PRIX A DÉCERNER EN 1854.

Une médaille du prix de 1,200 francs sera décernée à l'artiste qui aura donné les dessins les plus exacts de toutes les parties de la cathédrale de Reims.

L'auteur devra dessiner l'édifice, tel qu'il est aujourd'hui, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, indiquer les achèvements qui peuvent être faits.

Il devra donner : 1° sur une échelle d'un centimètre pour mètre, le plan par terre et le plan au niveau du triforium; — 2° sur une échelle de 5 millimètres par mètre, quatre coupes de la basilique, une longitudinale depuis le portail jusqu'à l'abside, une transversale à la croisée, une vers l'abside, une vers le portail; quatre élévations, une du portail, une de l'abside, une du côté septentrional, une du côté méridional, avec des attaches où seraient figurées les flèches des tours et celles de la croisée.

Il donnera, en outre, la description des matériaux qui composent l'édifice, la charpente, les agrafes, les plombs, les fers; il indiquera la nature des bois, des pierres, etc.

Le prix sera décerné en 1854; la question sera rappelée, tous les ans, jusqu'à cette époque, dans la séance annuelle.

—

PRIX A DÉCERNER EN 1855.

Histoire de la construction et des principales réparations de la cathédrale de Reims. — Description de l'ensemble de l'édifice.

L'auteur du mémoire devra dire quand, par qui, de quelle manière la cathédrale a été construite et réparée à diverses époques.

Faire connaître l'état actuel de ses parties les plus importantes, et les modifications qu'elles auraient successivement reçues. — Ainsi l'abside, le transept, les nefs, les portails, les combles, les tours et clochers, etc.

Indiquer le système général d'ornementation architecturale. — Les ogives, moulures, la flore et la faune.

—

PRIX A DÉCERNER EN 1856.

Iconographie de la cathédrale. — Intérieur.

Décrire et expliquer les vitraux et les statues de l'intérieur.

Dire l'époque et le lieu où ont été exécutées les diverses verrières de la cathédrale de Reims ; quels en sont les auteurs ; décrire et expliquer les sujets. — Faire connaître les différentes réparations que les vitraux auraient subies.

Donner les mêmes indications sur les statues.

PRIX A DÉCERNER EN 1857.

Iconographie de l'extérieur.

Décrire et expliquer les statues qui décorent la cathédrale à l'extérieur.

Par qui ces statues ont été faites, — à quelle époque, — quels en sont les auteurs, — la place qu'elles occupent, — les réparations qu'elles auraient reçues, — les sujets, soit historiques, soit allégoriques qu'elles représentent.

L'Académie de Reims a voulu poser toutes ces questions à la fois pour faciliter les recherches des concurrents, et leur donner plus de temps pour traiter les questions les plus difficiles.

LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE,
A. DUBOIS.

LE SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL,
BANDEVILLE.

PROCLAMATION

DES MÉDAILLES D'ENCOURAGEMENT

Décernées par l'Académie en 1849.

Sur le rapport d'une commission chargée de proposer des récompenses, l'Académie accorde :

1^o Une médaille d'argent à M. Charlier, artiste vétérinaire, pour ses opérations sur les vaches laitières.

2^o Une médaille de bronze à M^{lle} Drexel, pour ses lits orthopédiques portatifs.

ERRATA DU N° 14, (1849).

Le travail de M. Max. Sutaïne ayant été , par erreur , imprimé d'après une épreuve non corrigée , nous publions l'errata suivant :

Page 106 , ligne 2 ,	<i>lisez</i>	Prudhon ,	<i>au lieu de</i>	Prudon.
107 ,	25 ,	étreint ,		éteint.
111 ,	22 ,	qu'en fin de ,		qu'entia du.
115 ,	2 ,	paléographiques ,		paléologiques.
<i>id.</i> ,	18 ,	royale ,		nationale.
114 ,	2 ,	paléographique ,		philologique.
120 ,	5 ,	penseur profond ,		penseur, profond.
121 ,	11 ,	à lui, et avant ,		à lui, avant.
124 ,	4 ,	de la science ,		de science.
<i>id.</i> ,	9 ,	rêves ,		revers.
<i>id.</i> ,	14 ,	dessin de lui ,		dessin.
125 ,	5 ,	ces ,		ses.
<i>id.</i> ,	7 ,	modélé ,		modèle.
<i>id.</i> ,	9 ,	les ,		lui.
126 ,	28 ,	déployait ,		déployant
128 .	15 ,	longues et ,		longues ,

(N° 19.)

LIVRAISON COMPLÉMENTAIRE.

TABLEAU
DES MEMBRES COMPOSANT L'ACADÉMIE DE REIMS

AU 28 JUIN 1849.

Président d'honneur ,

M^{gr} GOUSSET (O. ✱), archevêque de Reims.

Bureau pour l'année 1848-1849.

<i>Président ,</i>	M ^{gr} GOUSSET (O. ✱).
<i>Vice-Président ,</i>	MM. DUBOIS.
<i>Secrétaire-général ,</i>	BANDEVILLE.
<i>Secrétaire-archiviste ,</i>	E. ARNOULD.
<i>Trésorier ,</i>	SAUBINET.
<i>Membres du conseil d'administration ,</i>	{ HENRIOT.
	{ LANDOUZY.
	{ BOUCHÉ.

Bureau pour l'année 1849-1850.

<i>Président ,</i>	MM. DUBOIS.
<i>Vice-Président ,</i>	BOUCHÉ.
<i>Secrétaire-général ,</i>	BANDEVILLE.
<i>Secrétaire-archiviste ,</i>	E. ARNOULD.
<i>Trésorier ,</i>	SAUBINET.

*Membres du conseil
d'administration.*

{ MM. HENRIOT.
LANDOUZY.
SUTAINÉ.

Membres d'honneur.

MM. VILLEMALIN (G. O. ✱), membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres.

CUNIN-GRIDAIN (G. O. ✱), ancien ministre de l'Agriculture et du Commerce.

SALVANDY (comte DE) (G. C. ✱), membre de l'Académie française, ancien ministre de l'instruction publique.

Membres titulaires.

M^{gr} GOUSSET (O. ✱), archevêque de Reims.

MM. RUINART DE BRIMONT (le vicomte) (O. ✱), ancien député, ancien maire de Reims.

SAUBINET, naturaliste, membre de la Société d'agriculture de la Marne.

ROBILLARD, juge d'instruction.

BANDEVILLE, chanoine honoraire, aumônier du lycée.

BOUCHÉ DE SORBON, juge suppléant au tribunal civil.

FANART (L.), directeur du conservatoire de musique, membre de la Commission des arts et édifices religieux au ministère de l'instruction publique.

BRUNETTE, architecte de la Ville.

- MM. **CONTANT** (Th.), notaire, licencié en droit.
- LANDOUZY** (H.), correspondant de l'Académie de médecine.
- QUERRY**, vicaire-général du diocèse.
- DÉRODÉ** (É), avocat, ancien représentant du peuple.
- GOBET**, membre du conseil municipal, membre du Comité communal d'instruction.
- SUTAINÉ** (M.), administrateur de la Société des amis des arts, membre du Comité communal d'instruction.
- MAQUART** (J. J.), secrétaire du Comité d'archéologie et de la Société des amis des arts.
- DUQUENELLE**, pharmacien, membre du Comité d'archéologie.
- LOUIS-LUCAS**, notaire, membre du Comité d'archéologie.
- CLICQUOT** (F.-L.), homme de lettres.
- PIXON** (F.), homme de lettres, membre du Comité d'archéologie.
- AUBRIOT**, receveur de l'administration des hospices.
- TOURNEUR**, professeur de rhétorique au petit séminaire, membre du Comité d'archéologie.
- ARNOULD** (Ernest), avocat, membre du Comité communal d'instruction.
- GOSSET**, architecte.
- HENRIOT** (F.), membre de la chambre de commerce.
- DUBOIS**, procureur de la république.
- PARIS** (H.), avocat.
- MIDOC** (L.-H.), greffier du tribunal de commerce.

- MM. DECÈS , chirurgien de l'hôtel-Dieu.
GENAUDET , licencié en droit , avoué.
LECHAT , professeur de physique au lycée.
HENROT (Al.) , docteur en médecine.
SORNIN , professeur de mathématiques au lycée ,
secrétaire du Comité communal d'instruction.
GAINET , curé de Cormontreuil.
VELLY , fabricant de produits chimiques.
GÉRARDIN , professeur d'histoire au lycée.
DELEUTRE , juge au tribunal.
PETITBON , proviseur du lycée.
PIERRET , docteur en théologie , vicaire de Notre-
Dame.
ÉDOM , recteur de l'Académie de Reims.
FORNERON , inspecteur de l'Académie de Reims.
LEROY , sous-préfet de l'arrondissement de Reims.
BRIÈRE VALIGNY , substitut du procureur de la
république.
MAUMENÉ , professeur de chimie.

—

Membres honoraires.

- MM. TARBÉ (P.) , correspondant du ministère de l'in-
struction publique , à Paris.
VINCENS DE GOURGAS , inspecteur de l'Académie
de Lyon.
FLEURY (H.) , ancien secrétaire général du mi-
nistre du commerce , à Paris.
BELIN-DELAUNAY , professeur d'histoire.
MAILLE-LERLANC , ancien président du tribunal
de commerce de Reims.

- MM. GILBERT DE SAVIGNY (*), directeur de l'école de médecine, à Reims.
- HERBÉ, peintre, professeur à l'école supérieure, à Reims.
- HUBERT (E.), avocat à la cour d'appel, à Paris.
- BELLY (DE), propriétaire à Beaurieux (Aisne).
- BARA, curé de Notre-Dame, à Reims.
- PARIS (L.) (*), correspondant du ministère de l'instruction publique, faubourg du Roule, 20 bis, à Paris.
- BONNEVILLE (*), procureur de la république, à Versailles.
- GEOFFROY DE VILLENEUVE, propriétaire, à Char treuve (Aisne).
- GONEL (E.), avocat, à Château-Thierry.
- GARCET (H.), professeur de mathématiques au lycée Corneille, à Paris.
- WAGNER, homme de lettres, rue Saint-Germain-des-Prés, 9, à Paris.
- GUILLEMIN, docteur ès-lettres, professeur d'histoire au collège Stanislas.
- TARBÉ DE ST-HARDOUIN, ingénieur des ponts et chaussées, à Joigny (Yonne).
- SOILLY, officier de l'Université, inspecteur de l'Académie de Caen.
- ALEXANDRE, procureur de la république, à Laon.

Membres correspondants.

- ALLUARD, professeur de physique au lycée de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
- ANOT DE MAIZIÈRES, professeur de rhétorique au lycée de Versailles, officier de l'Université.

- MM. ARNOULD (Ed.), membre du Comice agricole ,
à Toussicourt , près Reims.
- ARRIVABENE (comte) (*), économiste , à Bru-
xelles.
- ARVEUF , architecte , à Reims.
- AUBERT , curé de Saint-Remi , à Reims.
- AUGER (Alexandre), à Reims.
- AZAÏS (*), membre de la Société archéologique,
à Béziers (Hérault).
- AZAOLA (don Inigo Gonzalès de) (*), ancien
gouverneur de Tondo , botaniste à Manille
(Philippines).
- BALESTIER (J.), consul des États-Unis , à Singa-
pore (Malaisie).
- BALLIN , directeur du mont-de-piété , à Rouen.
- BAILLY (*), ancien président de l'Académie
nationale de médecine , à Villeneuve-le-Roi
(Yonne).
- BARBEY , notaire , (membre du conseil d'arron-
dissement de Reims) , à Fismes (Marne).
- BARTHÉLEMY (A.) , (conseiller de préfecture) ,
à Saint-Brieuc (Côtes du Nord).
- BARTHÉLEMY , chanoine honoraire de Reims ,
vicaire à Saint-Denis du St-Sacrement , rue
St-Louis-au-Marais , à Paris.
- BAZIN (*), directeur de la colonie agricole , au
Mesnil-Saint-Firmin (Oise).
- BELHOMME (*), docteur en médecine , rue Cha-
ronne , 163 , à Paris.
- BERGER DE XIVREY (*), membre de l'Académie
des inscriptions et belles-lettres , rue Saint-
Germain-des-Prés , 15 , à Paris.

MM. BERTRAND , juge d'instruction à Paris , rue de Seine-St-Germain , 13.

BLANC , vicaire-général de Reims , rue Neuve-Ste-Geneviève , 21 , à Paris.

BOGAËRTS , professeur d'histoire , à Anvers.

BONJOUR (Casimir) (✱) , conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève , à Paris,

BONNAY (l'abbé de) , directeur de la maîtrise , à Reims.

BONNEVILLE (F.) (✱) , ancien essayeur de la banque de France , rue des Moulins , 14 , à Paris.

BORNET , professeur de mathématiques au lycée de Tours.

BOUILLEVAUX , curé de Cerizières (Haute-Marne).

BOULARD (✱) , secrétaire du bureau central du Comice agricole de la Marne , à Châlons-sur-Marne.

BOULLOCHE (✱) , conseiller à la cour d'appel , rue de Lille , 5 , à Paris.

BOURASSÉ (l'abbé) , archéologue , à Tours.

BOURDONNÉ , directeur de l'école primaire supérieure , à Reims.

BOURGEOIS-THIERRY , membre du conseil général de la Marne , à Suippes (Marne).

BOURGAIN , juge de paix , à Sedan (Ardennes)

BOUVART , membre de la Société d'agriculture , à Charleville.

BRISSAUD , professeur d'histoire au lycée d'Orléans.

BUSSIÈRES (BROQUARD DE) (✱) , ancien officier du génie , rue Greffulhe , 7 , à Paris.

- MM. BUVIGNIER, géologue, membre de la Société philomathique, à Verdun (Meuse).
- CARETTE (O. ✱), ancien officier supérieur du génie, rue de Bagnaux, 7, à Paris.
- CARETTE (✱), capitaine du génie, membre de la Commission scientifique de l'Algérie.
- CARETTE, avocat au conseil d'état et à la cour de cassation, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.
- CARTERET, conseiller d'état, rue de l'Arbre-Sec, 22, à Paris.
- CATON, curé-doyen de Craonne (Aisne).
- CAUMONT (DE) (O. ✱), correspondant de l'Institut, à Caen.
- CAYX (O. ✱), inspecteur-général de l'Université, administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.
- CHAIX-D'EST-ANGE (O. ✱), ancien député de la Marne, avocat à la cour d'appel, boulevard Poissonnière, 23, à Paris.
- CHARLIER, membre correspondant de la Société centrale de médecine vétérinaire, à Reims.
- CHARPENTIER, instituteur, à Reims.
- CHAUBRY DE TRONCENORD (baron) (✱), conseiller à la cour d'appel de Paris, membre du conseil général de la Marne, rue Jacob, 48.
- CHEVALLIER (✱), membre de l'Académie de médecine, professeur à l'école de pharmacie, quai Saint-Michel, 25, à Paris.
- CHEVILLION, docteur en médecine, à Vitry-le-François (Marne).
- CLÉMENT (P.), homme de lettres, rue de Miro-ménil, 50, à Paris.

- MM. CLERC , professeur de rhétorique au séminaire de Luxeuil (Haute-Saône).
- COCHARD , fabricant de produits chimiques , à Reims.
- COETLOGON (comte Em. DE), propriétaire à Chéret , près Laon (Aisne).
- COETLOSQUET (comte DU) (✳), membre de l'Académie de Metz , à Metz.
- COILOT , membre du Comice agricole , à Paris.
- COMTE (Ach.) (✳), professeur d'histoire naturelle au collège Charlemagne , à Paris.
- COULVIER-GRAVIER , astronome , à Paris.
- CROSNIER , curé de Donzy (Nièvre).
- CUSSY (vicomte DE) (✳), membre de l'Académie de Caen , à Saint-Mandé (Seine).
- CUYPER (J.-B. DE) , professeur de sculpture , à Anvers.
- DACONET (✳), docteur en médecine , à Châlons-sur-Marne).
- DANTON (✳), inspecteur de l'Académie de Paris.
- DAUVILLE (Ch.), membre de la Société académique de Saint-Quentin (Aisne).
- DEFOURNY , curé de Brognon (Ardennes).
- DELAFOSSÉ (✳), professeur à la Faculté des sciences de Paris , rue d'Enfer , 47.
- DELAPORTE (marquis) , à Vendôme.
- DEMILLY , vétérinaire de l'arrondissement de Reims.
- DENIS (✳), membre de la Société des Antiquaires de France , à Commercy (Meuse).
- DÉRODÉ (A.), ancien officier de marine , à Reims.

MM. DESROUSSEAUX DE MEDRANO , manufacturier ,
membre du conseil général des Ardennes ,
à Charleville.

DESSAIN-PERIN , homme de lettres , à Cumières ,
(Marne).

DIDRON (✱) , secrétaire du Comité historique des
arts et monuments , rue d'Ulm , 1 , à Paris .

DROUET , ancien professeur de l'Université , à
Reims .

DUBROCA , vétérinaire , à Sedan .

DUCHESNE (A.) , numismate , à Reims .

DUFOUR , conservateur du musée , à Amiens .

DUHÊME , docteur en médecine , à Douai .

DUPUIT (✱) , ingénieur en chef des ponts et
chaussées , à Angers .

DURAND (H.) , architecte , rue Coquenard , 31 ,
à Paris .

DUTEMPLE , membre de la Société géologique de
France , à Pierry (Marne) .

DUVAL , docteur en médecine , à Epernay .

DUVAL (Ferdinand) , avocat , à Paris .

ERNOULT (Ch.) , homme de lettres , à Angers .

ESTRAYER - CABASSOLE , chanoine , à Châlons
(Marne).

FAILLY , inspecteur des douanes , à Lyon .

FAROCHON , sculpteur , rue d'Enfer , 76 , à Paris .

FAUCHER (Léon) , représentant du peuple , rue
de Tivoli , 22 , à Paris .

FEUILLET , juge de paix , rue des Trois-Maries ,
42 , à Lyon .

FOSSÉ D'ARCOSSE , membre du Comité archéolo-
gique , à Soissons (Aisne) .

MM. FOUCHER (J.-N.), propriétaire , à Mareuil-sur-Ay (Marne).

FOURNIER , curé , à Rethel (Ardennes).

FRIGNEZ , docteur ès-sciences , boulevard Bonne-Nouvelle , impasse Cendrier , à Paris.

GALERON , professeur de rhétorique au lycée de Reims.

GALLOIS (Étienne), ancien bibliothécaire de la chambre des pairs , à Paris.

GARINET , conseiller de préfecture , à Châlons-sur-Marne.

GASC , homme de lettres , à Bruxelles.

GASTBOIS (O. ✱) , lieutenant-colonel en retraite , à Lachy , près Sézanne (Marne).

GAUTHIER (✱) , architecte , membre de l'Académie des beaux-arts , rue des Bons-Enfants , 28 , à Paris.

GAYOT (E.) , avocat , secrétaire de la Société académique de l'Aube , à Troyes.

GÉLIS , chirurgien à l'hôpital militaire de Sedan.

GÉRENTE (H.) , peintre-verrier , quai d'Anjou , 15 , à Paris.

GÉRUZEZ (Eug.) (✱) , professeur à la Faculté des lettres , rue de Vaugirard , 72 , à Paris.

GIRARDIN , professeur de chimie , à Rouen.

GODINOT , juge de paix , à Châtillon-sur-Marne (Marne).

GOGUEL , membre de plusieurs Sociétés savantes , principal du collège de Brischweiler (Bas-Rhin).

GOMARD , vice-président du Congrès agricole du nord , à Saint-Quentin.

- MM. GOULET-COLLET, ingénieur-hydraulicien, à Reims.
GOUNIOT-DAMEDOR, professeur de rhétorique au lycée de Blois (Loir et Cher).
GRANVAL, pharmacien à l'hôtel-Dieu, à Reims.
- M^{gr} GROS, évêque de Versailles.
- MM. GROSJEAN, pharmacien, à Fismes (Marne).
GROSSELIN, rue du Paon-Saint-André, 1, à Paris.
GUICHEMÈRE, professeur de mathématiques, à Laon.
GUILLORY, président de la Société industrielle, à Angers.
- HARDY (*), professeur agrégé à la Faculté de médecine, rue Cadet, 19, à Paris.
- HEDDE (Isid.) (*), délégué de l'industrie séri-gène, attaché à l'ambassade de France en Chine, à Saint-Étienne.
- HÉMART (baron), ancien officier, membre du conseil d'arrondissement de Reims, à Ay (Marne).
- HENRIOT (Étienne), propriétaire à Trigny.
- HOMBRES-FIRMAS (baron d') (*), docteur ès-sciences, correspondant de l'Institut, à Alais (Gard).
- HUBERT (J.), professeur de philosophie au collège de Charleville (Ardennes).
- HUOT (P.), substitut du procureur de la république, à Orléans.
- HUSSON (*), membre de l'Académie de médecine, au lycée Descartes, à Paris.
- JARRY DE MANCY (*), professeur à l'école des beaux-arts, rue Cassette, 5, à Paris.

- MM. JOBARD** (✳), directeur du musée de l'industrie ,
à Bruxelles.
- JOLIBOIS** (E.), professeur d'histoire au lycée de
Colmar (Haut-Rhin).
- JOLY**, professeur de rhétorique , au lycée de
Marseille.
- JOPPÉ**, conservateur de la bibliothèque , à Châ-
lons-sur-Marne.
- JOURDAIN-SAINTE-FOI**, homme de lettres, à Doué
(Maine-et-Loire).
- JUBINAL** (A.) (✳), homme de lettres , rue Ta-
ranne , 16 , à Paris.
- JULIEN** (Stan.) (✳), membre de l'Académie des
inscriptions et belles-lettres , professeur de
langue et de littérature chinoises au collège de
France , place de l'Estrapade , 54 , à Paris.
- JULLIEN** (✳), homme de lettres , rue du Rocher-
d'Antin , 25 bis , à Paris.
- KERCKOVE** (vicomte de) , président de l'Acadé-
mie d'archéologie de Belgique , à Anvers.
- KERCKOVE** (vicomte Eugène de) (✳), chargé
d'affaires du roi des Belges , à Constantinople.
- KOZIEROWSKI**, architecte , membre du Comité
d'archéologie , à Paris.
- LADEVÈZE** (comte de), maire d'Orbais (Marne).
- LAIR** (✳), secrétaire perpétuel de la Société d'a-
griculture et de commerce , à Caen.
- LAMBERTYE** (comte de) , propriétaire , à Chaltrait
(Marne),
- LEBERTHAIS** , peintre graveur , à Lisbonne.
- LEBRUN** , directeur de l'école des arts et métiers,
à Châlons (Marne).

- MM. LECLERC, économiste, à Paris.
- LEJEUNE, professeur au lycée de Reims, officier de l'Université.
- LELEU-D'AUBILLY, membre du conseil général de la Marne, à Aubilly (Marne).
- LELIÈVRE, ancien censeur du lycée de Reims, à Fumay (Ardennes).
- LÉPINE, jurisconsulte, à Renwez (Ardennes).
- LEROUX, docteur en médecine, à Corbeny (Aisne).
- LESURE, docteur en médecine, à Attigny (Ardennes).
- LEUSCHENRING, docteur en médecine, à Reims.
- LEVESQUE DE POUILLY (✳), ancien député, à Arcy-Ponsart (Marne).
- LICOURT, docteur en médecine, à Châtillon-sur-Marne (Marne).
- LIÉNARD, peintre, membre du Comité d'archéologie, à Châlons-sur-Marne.
- LIES, docteur ès sciences, chef d'institution, à Charleville.
- LOISSON (DE) (✳), ancien député de la Marne, à Pierry (Marne).
- LOISON, homme de lettres, quai Bourbon, 55, à Paris.
- LORQUET, homme de lettres, à Reims.
- LOUIS (✳), médecin en chef des épidémies de la Seine, rue de Ménars, 8, à Paris.
- MAILLET, membre du Comice agricole, à Reims.
- MAIZIÈRES (de), ancien professeur de l'Université, à Reims.
- MANGEART, avocat, à Valenciennes.

- MM. MAREUSE (V.), avocat à la cour d'appel d'Amiens, rue Bleue, 4, à Paris.
- MAROLLES (QUATRESOLS DE), président du tribunal civil, à Arcis-sur-Aube.
- MARINET (✂), ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Château-Thierry (Aisne).
- MATHIEU, avocat à la cour d'appel, rue Richelieu, 29, à Paris.
- MAUPASSANT, professeur de philosophie au collège de Châlons-sur-Marne, officier de l'Université.
- MAUPIED, professeur à la Faculté de théologie de Paris, rue St-Dominique-d'Enfer, 20, à Paris.
- MAUVAIS (✂), membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, à l'Observatoire, à Paris.
- MELLET (comte de), propriétaire, à Chaltrait (Marne).
- MENNESSON (M.), docteur en droit, à Laon.
- MÉRODE (comte de) (O. ✂), ministre d'état, à Bruxelles.
- MEUGY, docteur en médecine, à Rethel (Ardennes).
- MICHELIN (H.) (✂), conseiller à la cour des comptes, membre de la Société géologique de France, rue Saint-Guillaume, 20, à Paris.
- MIGEOT, curé-doyen de Signy-le-Petit (Ardennes).
- MILLET, juge de paix de Sissonne, à Liesse (Aisne).
- MILLET, inspecteur des forêts, sous-chef à l'administration des forêts, à Paris.
- MONMERQUÉ (O. ✂), membre de l'Académie des

inscriptions et belles-lettres , rue Saint-Louis,
59 , au Marais , à Paris.

MM. MOREL , professeur de rhétorique au collège de
Niort.

MOZER , médecin , à Verzy (Marne).

MÜLBACH , professeur de littérature allemande ,
à Eger (Bohême).

NICOT (O. ✽) , recteur de l'Académie de Nîmes.

NIZARD (Désiré) (✽) , professeur au collège de
France , à Paris.

NITOT , maire d'Ay , (membre du conseil géné-
ral de la Marne).

NOEL-AGNÈS , ancien sous-préfet de Cherbourg.

OZANNEAUX (O. ✽) , inspecteur général de l'Uni-
versité , quai Bourbon , 55 , à Paris.

OZERAY , archiviste paléographe , à Bouillon
(Belgique).

PAPPE (Ludwig) , docteur en médecine , au cap
de Bonne-Espérance.

PARIS , notaire , à Epernay.

PARIS (Paulin) (✽) , membre de l'Académie
des inscriptions et belles-lettres , conservateur-
adjoint de la bibliothèque nationale , à Paris.

PAUFFIN (Chéri) , ancien juge , rue Racine , 15,
à Paris.

PERGANT , membre du Comice agricole , à Vitry-
le-François (Marne).

PÉRIN (A.) , peintre , rue Saint-Lazare , 11 , à
Paris.

PERNOT (✽) , peintre , membre du Comité des
arts et monuments , rue Saint-Hyacinthe-Saint-
Honoré , 7 , à Paris.

- MM. **PERREAU** (Jules), homme de lettres, à Reims.
PÉRIER (E.), membre de la Société académique de Châlons-sur-Marne.
PERRON, professeur à la Faculté des lettres de Besançon.
PERROTTET (*), directeur du jardin du roi, à Pondichéry (Inde française).
PETIT, docteur en médecine, à Hermonville.
PIERQUIN, curé de Sarcy.
PINGRET, graveur, rue Guénégaud, 5, à Paris.
PINTEVILLE-CERNON (DE), président du Comice agricole de la Marne, à Cernon (Marne).
POISSON (O. *), sous-préfet, à Montmédy (Meuse).
POLONCEAU (*), ancien recteur de l'Université, rue Neuve-des-Petits-Champs, 77, à Paris.
PONSINET, substitut à Alençon (Orne).
PONTAUMONT (DE), membre de la Société académique, à Cherbourg.
POQUET, directeur de l'Institut des sourds et muets, à Soissons.
PRÉGNON, curé à Torcy (Ardennes).
PRIN (*), docteur en médecine, à Châlons-sur-Marne.
PROMPSAULT, aumônier de la maison des Quinze-Vingts, à Paris.
PROVOSTAYE (DE LA), inspecteur de l'Académie de Paris.
RAFN (Christ.) (*), secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord, à Copenhague.
RATTIER (*), professeur de philosophie au lycée de Reims.

- MM. RAULIN (✳), maître des requêtes au conseil-d'état, rue Neuve-des-Mathurins, 35, à Paris.
- RICHARD, docteur en médecine, à Hermonville.
- RICHELET, conservateur de la bibliothèque, au Mans.
- ROBELIN, architecte, à Paris.
- ROBERT (Ch.) (✳), ancien élève de l'école polytechnique, sous-intendant militaire, à Metz.
- ROBILLARD (C.), directeur-médecin du lazaret de Cette (Hérault).
- ROISIN (baron DE) (✳), propriétaire à Bonn (Prusse rhénane), — ou rue Française, 38, à Lille.
- RONDOT (Natalis) (✳), délégué en Chine pour les industries des laines et des soies, membre de la Société asiatique, rue Montholon, 24, à Paris.
- ROUCHER-D'AUBANEL, docteur en médecine, à Fère-en-Tardenois (Aisne).
- ROUIT, directeur de l'école normale primaire, à Laon.
- ROUSSEAU, docteur en médecine, à Epernay.
- ROYER (E. DE), avocat-général près la cour d'appel, rue Saint-Benoît, 18, à Paris.
- ROYER-COLLARD (P.) (✳), doyen de la Faculté de droit, à Paris.
- RUINART DE BRIMONT (Ed.), membre de la Société géologique de France, rue Cassette, à Paris.
- SAINT-VINCENT, président du tribunal, à Charleville.
- SALLE, docteur en médecine, à Châlons-sur-Marne.

- MM. SAUVAGE (✱), ingénieur des mines , à Metz.
- SAUVILLE (Guillaume DE), conseiller de préfecture , à Mézières.
- SAY (H.) (✱), membre du conseil-général de la Seine et de la chambre de commerce de Paris , rue Bleue , 13 , à Paris.
- SAY (LÉON), économiste , à Paris.
- SELLIER , secrétaire de la Société d'agriculture , à Châlons-sur-Marne.
- SEURE, docteur en médecine, à Suippes (Marne).
- SEURE (Onésime), homme de lettres, rue Neuve-des-Mathurins , 70 , à Paris.
- SÉVESTRE (l'abbé), vicaire de Saint-Jacques , à Reims.
- SUCKAU , professeur d'allemand au lycée Monge , rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel , à Paris.
- SURY, curé à Loivre (Marne).
- SYLVESTRE (✱), homme de lettres , place Bellechasse , à Paris.
- TAMPUCCI (H.), chef de bureau à la préfecture de la Marne , à Châlons-sur-Marne.
- TEMPIER , jurisconsulte , à Marseille.
- TESTE D'OUET , homme de lettres , correspondant du ministère de l'Instruction publique , rue Bourg-l'Abbé , 7 , à Paris.
- THIERION DE MONCLIN (J.), à Nanteuil (Ardennes).
- THIERRY (E. DE), ancien officier de cavalerie , rue du Faubourg-du-Roule , 68 , à Paris , — et à Fismes (Marne).
- THOMAS (Honoré), homme de lettres , à Reims.
- TIRMAN , docteur en médecine , à Mézières.

- MM. VARENNES , avocat , à Vitry-le-François.
VIANCIN , membre de l'Académie de Besançon.
VILLEMINOT , ingénieur mécanicien , membre de
la chambre de commerce de Reims.
VINCENT , inspecteur des écoles primaires de Metz.
VIOLETTE , homme de lettres , à Mary-sur-Marne
(Seine-et-Marne).
VIONNOIS , juge au tribunal civil , à Montpellier.
VISMES (DE) (*) , ancien préfet , à Sézanne
(Marne).
VOILEMIER , docteur en médecine , à Senlis (Oise).
VROÏL (Jules HÉRIOT DE) , membre de la Société
des économistes , à Reims.
WEISS (*) , correspondant de l'Institut , conser-
vateur de la bibliothèque , à Besançon.
WINT (Paul DE) , homme de lettres , rue Neuve-
Samson , 2 , à Paris.
WYLD (James) , membre de la Société géologique
de France , à Epernay.
YVAN (*) , docteur en médecine , médecin de
l'ambassade de France en Chine , professeur
d'histoire naturelle médicale , place Bréda ,
10 , à Paris .

TABLE
DES AUTEURS
POUR LES DEUX VOLUMES

de l'année 1848-1849.

ARNOULD.

Rapport sur le *Traité de la preuve en matière criminelle*, traduit de l'allemand par M. Alexandre, tome II. page 48.

Rapport sur les Poésies d'Eustache Deschamps et de Guillaume de Machault, publiées par M. P. Tarbé, t. II. p. 138.

BANDEVILLE.

Communication sur l'*Épître de Monsieur Saint Estienne*, chantée à Reims, t. I. p. 142.

Rapport sur l'ouvrage de M. Clerc, *Pie IX, Rome et l'Italie*, t. II. p. 58.

Compte-rendu des travaux de l'année, t. II. p. 170.

BONNAY (DE).

Notice historique sur le chant d'Eglise, t. I. p. 205.

CLICQUOT.

Ode à la Liberté, t. I. p. 227.

DUQUÉNELLE.

Notice sur une médaille gauloise inédite, t. I. p. 224.

Physiologie de l'Antiquaire, t. II. p. 202.

*

EDOM.

Description de la colonne de Gatteville , t. I. p. 178.

Rapport sur le *Cours éducatif de langue maternelle* , par le P. Girard , t. I. p. 244.

GAINET.

Études critiques sur les œuvres de Th. Jouffroy , t. I. pp. 46 et 65.

De la liberté du commerce , t. I. p. 188.

GENAUDET.

Étude sur J.-J. Rousseau , t. II. p. 191.

GOUSSET.

Discours d'ouverture de la Séance publique , t. II p. 168.

HÉMART.

Mémoire sur le Porte-amarre de M. Delvigne , t. I. p. 34.

HENRIOT.

Rapport sur l'ouvrage de M. Varenne , *Le libre échange et la protection* , t. II. p. 37.

HENROT.

Observations sur le Haschich , t. I. p. 124.

LANDOUZY.

Modification de la Sonde à dard pour l'opération de la taille hypogastrique , t. I. p. 239.

LECHAT.

Rapport sur le mémoire de M. Lies , intitulé : *Recherches chimiques sur quelques silicates* , t. I. p. 236.

LECONTE.

Lettre à l'Académie pour l'inviter à faire suivre ses essais d'engrais , t. I. p. 2.

LEUSCHENRING.

Rapport sur la castration des vaches laitières , t. II. p. 71.

MAQUART.

Rapport sur les Faux de Verzy , t. I. p. 164.

MEUGY.

Lettre à M. Landouzy sur un cas d'iléus à marche chronique , t. II. p. 155.

MIDOC.

Rapport sur l'ouvrage de M. Jobard , intitulé : *Projet de loi sur les brevets d'invention* , t. I. p. 6.

Le lion tenant conseil , fable , t. II. p. 200.

MORTIER DES NOYERS.

Projet de contre-barricades , t. I. p. 94.

PIERRET.

Communication sur les Tapisseries de Raphaël , t. I. p. 88.

RATTIER.

Rapport sur la *Théorie du règne du mal sur la terre* , et sur la *Loi divine du travail* , par M. de Maizière , t. I. p. 100.

ROISIN (DE).

De l'influence française sur les mœurs et la littérature en Allemagne , t. II. p. 85.

SORNIN.

Examen des comptes-rendus de l'Académie des sciences , t. I. p. 25.

Rapport sur l'*Essai de géométrie analytique de la sphère* , par M. Borgnet , t. I. p. 219.

Rapport sur l'opuscule de M. Marre , intitulé : *Notice sur les systèmes naturels de numération quinaire, dénaire et vigénaire* , etc. , t. II. p. 6.

SUTAINÉ.

Biographie des Artistes rémois , t. II. p. 104.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES

de l'année 1848-1849.

ARCHÉOLOGIE.

Epistre de Monsieur Saint Estienne , rapport par M. BAN-
DEVILLE , tome I. page 142.

Notice historique sur le chant d'Église , par M. DE BONNAY,
t. I. p. 205.

Notice sur une médaille gauloise , par M. DUQUÉNELLE ,
t. I. p. 224.

Physiologie de l'Antiquaire , par le même , t. II. p. 202.

BEAUX-ARTS.

Tapisseries de Raphaël , communication de M. PIERRET ,
t. I. p. 88.

Description de la colonne de Gatteville , par M. EDM,
t. I. p. 178.

Notes biographiques sur les Artistes rémois , par M. SU-
TAINE , t. II. p. 104.

BIBLIOGRAPHIE.

Bulletins bibliographiques , t. I. p. 4, 31, 62, 64, 86, 122,
161, 186, 218, 232, 234 ; t. II. 2, 34, 70, 133, 136.

ÉCONOMIE AGRICOLE.

Lettre de M. LECONTE à l'Académie , pour l'inviter à suivre
ses essais d'engrais , t. I. p. 2.

Rapport de M. LEUSCHENRING sur le mémoire de M. Charlier, touchant la castration des vaches laitières, t. II. p. 71.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

Rapport de M. MIDOC sur un ouvrage de M. Jobard, intitulé : *Projet de loi sur les brevets d'invention*, t. I. p. 6.

De la liberté du commerce, par M. GAINET, t. I. p. 188.

Du libre échange et de la protection, par M. Varenne ; rapport de M. HENRIOT, t. II. p. 37.

ÉLECTIONS.

M. POISSON est nommé membre titulaire de l'Académie, t. I. p. 29.

MM. GOMART, LIES, JOLY, SÉVESTRE sont nommés membres correspondants, t. I. p. 30.

MM. EDMOND, FORNERON, P. LEROY, BRIÈRE-VALIGNY, MAUMENÉ sont nommés membres titulaires, t. II. p. 132.

MM. POQUET, DE SAINT-VINCENT, DE LA PROVOSTAYE, GASC, BOUVART, O. SEURE, GUILLORY, LORICQUET, DE KERCKOVE, docteur en droit, DE KERCKOVE, docteur en médecine, BOGAËRTS, DE CUYPER, sont nommés membres correspondants, *ibid.*

M. ALEXANDRE est nommé membre honoraire, *ibid.*

Renouvellement du bureau, *ibid.*

M. SUTAINÉ est nommé membre du Conseil d'administration, *ibid.*

HISTOIRE.

De la politique royale en France, rapport par M. H. PARIS, t. II. p. 17.

LÉGISLATION.

Traité de la preuve en matière criminelle par le dr Mittermayer, traduit par M. Alexandre, rapport de M. ARNOULD, t. II. p. 48.

LITTÉRATURE.

Cours éducatif de la langue maternelle , par le P. Girard , rapport de M. EDM, t. I. p. 244.

Lettre de M. le baron DE ROISIN sur l'influence française en Allemagne au moyen-âge , t. II. p. 85.

MÉDECINE.

Observations sur le haschich , par M. HENROT , t. I. p. 124.

Modification de la sonde à dard pour l'opération de la taille hypogastrique , par M. LANDOUZY , t. I. p. 239.

PHILOSOPHIE.

Rapport de M. RATTIER sur les opuscules de M. de Maizière, intitulés : *Théorie du règne du mal sur la terre*, et *Dialogue sur la loi divine du travail* , t. I. p. 100.

Études critiques sur les œuvres de Th. Jouffroy , par M. GAINET , t. I. pp. 46 et 65.

Etude sur J.-J. Rousseau , par M. GENAUDET , t. II. p. 191.

POÉSIE.

Ode à la Liberté , par M. CLICQUOT , t. I. p. 227.

Pie IX, Rome et l'Italie , par M. Clerc , rapport de M. BANDEVILLE , t. II. p. 58.

Le Roi réformateur , fable, par M. MIDOC , t. II. p. 200.

Poésies d'Eustache Deschamps et de Guillaume de Machault , publiées par M. P. Tarbé , rapport de M. ARNOULD , t. II. p. 138.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

Examen des comptes-rendus de l'Académie des sciences , par M. SORNIN , t. I. p. 25.

Mémoire sur le Porte-amarre de M. Delvigne , par M. HÉMART , t. I. p. 34.

Projet de Contre-barricades , par M. MORTIER DES NOYERS , t. I. p. 4.

Rapport de M. SORNIN sur l'Essai de géométrie analytique de la sphère, par M. Borgnet , t. I. p. 219.

Rapport du même sur l'ouvrage de M. Marre , intitulé : *Notice sur les systèmes naturels de numération quinaire, dénaire et vigénaire* , etc. , t. II. p. 4.

SCIENCES NATURELLES.

Rapport de M. MAQUART sur les Faux de Verzy , t. I. p. 164.

Rapport de M. LECHAT sur un ouvrage de M. Lies, intitulé : *Recherches chimiques sur quelques silicates* , t. I. p. 236.

VARIÉTÉS.

Discours prononcé à la séance publique par M^r GOUSSET , président de l'Académie , t. II. p. 168.

Compte-rendu des Travaux de l'année, par M. BANDEVILLE, t. II. p. 170.

Questions mises au concours pour l'année 1850 et les suivantes , t. II. p. 222.

Prix et médailles décernés par l'Académie , t. II. p. 227.

Liste des membres de l'Académie , t. II. p. 229.

Table des auteurs , t. II. p. 253.

Table des matières , t. II. p. 257.



